



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Ph.u. 429 sa-1

<36622283530017

<36622283530017

Bayer. Staatsbibliothek

Ph. II. ^{129^{sa}}
~~101~~

Just. Justin

Philos. Opera varia. 23j.

J. 247²

R.

DES ERREURS
ET
de la Vérité.

2017-01-01

2017-01-01

2017-01-01

DES ERREURS

ET

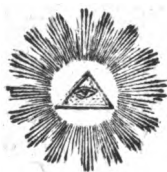
de la Vérité,

OU

LES HOMMES RAPPELÉS AU PRINCIPE UNIVERSEL DE LA SCIENCE.

Ouvrage dans lequel, en faisant remarquer aux observateurs l'incertitude de leurs recherches, & leurs méprises continuelles, on leur indique la route qu'ils auroient dû suivre, pour acquérir l'évidence physique sur l'origine du bien & du mal, sur l'Homme, sur la Nature matérielle, la Nature immatérielle, & la Nature sacrée ; sur la base des Gouvernemens politiques, sur l'autorité des Souverains, sur la Justice civile & criminelle, sur les Sciences, les Langues & les Arts.

PAR UN PH..... INC....



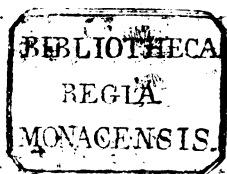
SECONDE ÉDITION,

RETOUCHÉE PAR LE FR. CIRCONSPÉCT.

A SALOMOPOLIS,

Chez Androphile, à la Colonne inébranlable.

1781.



.....

.....



L'ouvrage que j'offre aux hommes n'est point un recueil de conjectures : ce n'est point un système que je leur présente, je crois leur faire un don plus utile. Ce n'est pas néanmoins la science même que je viens leur apporter : je fais trop que ce n'est pas de l'homme que l'homme doit l'attendre : c'est seulement un rayon de leur propre flambeau que je ranime devant eux, afin qu'il les éclaire sur les idées fausses qu'on leur a données de la vérité, de même que sur les armes faibles & dangereuses que des mains mal sûres ont employées pour la défendre.

J'ai été vivement affecté, je l'avoue, en jetant les yeux sur l'état actuel de la science ; j'ai vu combien les méprises l'ont défigurée ; j'ai vu le voile hideux dont on l'a couverte ; & pour l'intérêt de mes semblables, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de l'arracher.

Sans doute que pour une telle entreprise, il me faut plus que des ressources ordi-

naires : mais, sans m'expliquer sur celles que j'emploie, il suffira de dire qu'elles tiennent à la nature même des hommes ; qu'elles ont toujours été connues de quelques-uns d'entr'eux depuis l'origine des choses, & qu'elles ne seront jamais retirées totalement de dessus la Terre ; tant qu'il y aura des êtres pensans.

C'est-là où j'ai puisé l'évidence & la conviction des vérités dont la recherche occupe tout l'Univers.

Après cet aveu, si l'on m'accusoit encore d'enseigner une Doctrine inconnue, on ne pourroit pas au moins me soupçonner d'en être l'inventeur, puisque si elle tient à la nature des hommes, non seulement elle ne vient pas de moi, mais même il m'eût été impossible d'en établir solidement aucune autre.

Et vraiment, si le Lecteur ne prononce pas sur l'ouvrage, avant d'en avoir apperçu l'ensemble & la liaison ; s'il se donne le temps de sentir le poids & l'enchaînement des principes que je lui expose, il conviendra qu'ils sont la vraie clef de toutes les Allégories & des Fables mystérieuses de
tous

tous les peuples, la source première de toutes les espèces d'Institutions, le modèle même des Loix qui dirigent l'Univers & qui constituent tous les êtres; c'est-à-dire, qu'ils servent de base à tout ce qui existe & à tout ce qui s'opère, soit dans l'homme & par la main de l'homme, soit hors de l'homme & indépendamment de sa volonté; & que par conséquent, hors de ces Principes, il ne peut y avoir de véritable science.

Delà il connoîtra plus facilement encore, pourquoi l'on voit parmi les hommes une variété universelle de dogmes & de systèmes; pourquoi l'on apperçoit cette multitude innombrable de sectes philosophiques, politiques & religieuses, dont chacune est aussi peu d'accord avec elle-même, qu'avec toutes les autres sectes; pourquoi malgré les efforts que les chefs de ces différentes sectes font tous les jours pour se former une doctrine stable sur les points les plus importants, & pour concilier les opinions particulières, ils ne peuvent jamais y parvenir; pourquoi, n'offrant rien de fixe à leurs disciples, non seulement ils ne les persuadent pas, mais ils les exposent même

à se délier de toute science, pour n'en avoir connu que d'imaginaires ou de vaines; pourquoi enfin les instituteurs & les observateurs montrent sans cesse à découvert qu'ils n'ont ni la règle, ni la preuve du vrai; le Lecteur conclura, dis-je, que si les principes dont je traite, sont le seul fondement de toute vérité, c'est pour les avoir oubliés, que toutes ces erreurs dévorent la terre, & qu'ainsi il faut qu'on les y ait presque généralement méconnus, puisque l'ignorance & l'incertitude y sont comme universelles.

Tels sont les objets sur lesquels l'homme qui cherche à connoître, pourra trouver ici à se former des idées plus saines & plus conformes à la nature du germe qu'il porte en lui-même.

Cependant, quoique la lumière soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat. C'est pour cela que le petit nombre des hommes dépositaires des vérités que j'annonce, est voué à la prudence & à la discrétion par les engagements les plus formels.

Aussi

Aussi me suis-je promis d'user de beaucoup de réserve dans cet écrit, & de m'y envelopper souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parois traiter.

Par la même raison, quoique je réunisse sous le même point de vue un nombre considérable de sujets différens, à peine ai-je montré l'esquisse du vaste tableau que je pouvois offrir; néanmoins j'en dis assez pour donner à penser au plus grand nombre, sans en excepter ceux qui en fait de science, jouissent de la plus haute célébrité.

Mais n'ayant pour but que le bien de l'homme en général, & sur-tout ne voulant point faire naître la discorde parmi les individus, je n'attaque directement, ni aucun des dogmes reçus, ni aucune des institutions politiques établies; & même dans mes remarques sur les sciences & sur les différens systêmes, je me suis interdit tout ce qui pourroit avoir le moindre rapport avec des objets trop particuliers.



De plus, j'ai cru ne devoir employer aucune citation, parce que premièrement, je fréquente peu les bibliothèques, & que les livres que je consulte ne s'y trouvent pas; en second lieu, parce que des vérités qui ne reposeroient que sur des témoignages, ne seroient plus des vérités.

Il est à propos, je pense, d'exposer ici l'ordre & le plan de cet ouvrage. On y verra d'abord quelques observations sur le bien & le mal, pourquoi les systèmes modernes ont confondu l'un & l'autre, & ont été forcés par-là d'en nier les différences. Un coup d'œil jeté rapidement sur l'homme, éclaircira pleinement cette difficulté, & apprendra pourquoi il se trouve encore dans la plus profonde ignorance, non seulement sur ce qui l'environne, mais encore sur sa véritable nature. Les distinctions qui se trouvent entre ses facultés, se confirmeront par celles que nous ferons remarquer même entre les facultés des êtres inférieurs; par-là nous démontrerons l'universalité d'une double loi dans tout ce qui est soumis au temps. La nécessité d'une troisième loi temporelle, sera encore bien plus

plus clairement prouvé en faisant voir que la double loi est absolument dans la dépendance.

Les méprises qui ont été faites sur tous ces objets, dévoileront clairement la cause de l'obscurité, de la variété & de l'incertitude qui se montrent dans tous les ouvrages des hommes, de même que dans toutes les institutions tant civiles que sacrées, auxquelles ils sont enchaînés; ce qui apprendra quelle doit être la vraie source de la puissance souveraine parmi eux, & celle de tous les droits qui constituent leurs différens établissemens. Nous ferons les mêmes applications sur les principes reçus dans les hautes sciences, & principalement dans les mathématiques, où l'origine & la véritable cause des erreurs paroîtront avec évidence.

Enfin, nous rappellerons à l'homme celui de ses attributs naturels, qui le distingue le mieux des autres êtres, & qui est le plus propre à le rapprocher de toutes les connoissances qui conviennent à sa nature. Tous ces objets sont renfermés dans sept divisions, lesquelles quoique reposant toutes

tes sur la même base, offrent cependant chacune un sujet différent.

Si quelques-uns avoient peine à admettre les principes que je viens rappeler aux hommes, comme leur embarras ne viendrait que de ce qu'ils auroient suivi leur propre sens, & non celui de l'ouvrage, ils ne doivent pas attendre de moi d'autres explications, d'autant que pour eux, elles ne feroient pas plus claires que l'ouvrage même.

On s'apercevra facilement, en lisant ces réflexions, que je me suis peu attaché à la forme, & que j'ai négligé les avantages de la diction; mais si le Lecteur est de bonne foi, il conviendra que je m'en suis encore trop occupé, car mon sujet n'en avoit pas besoin.



DES

DES ERREURS

ET

de la Vérité,

ou

Les Hommes rappelés au Principe universel

DE LA SCIENCE.

I.

C'est un spectacle bien affligeant, lorsqu'on veut contempler l'homme, de le voir à la fois tourmenté du desir de connoître, n'appercevant les raisons de rien, & cependant aiant l'audace & la témérité de vouloir en donner à tout. Au lieu de considérer les ténèbres qui l'entourent, & de commencer par en sonder la profondeur, il s'avance, non seulement comme s'il étoit sûr de les dissiper, mais encore comme s'il n'y avoit point d'obstacles entre la Science & lui: bientôt même s'efforçant de créer une Vérité, il ose la mettre à la place de celle qu'il devroit respecter en silence, & sur laquelle il n'a presque aujourd'hui d'autre droit, que de la desirer & de l'attendre.

A

Et

2 De la Cause des Erreurs

Et en effet, s'il est absolument séparé de la Lumière, comment pourra-t-il seul allumer le flambeau qui doit lui servir de guide? Comment pourra-t-il, par ses propres facultés, produire une Science qui lève tous les doutes? Ces lueurs & ces apparences de réalité qu'il croit découvrir dans les prestiges de son imagination, ne s'évanouissent-elles pas au plus simple examen? & après avoir enfanté des fantômes sans vie & sans consistance, ne se voit-il pas forcé de les remplacer par de nouvelles illusions, qui bientôt après ont le même sort, & le laissent plongé dans les plus affreuses incertitudes?

Heureux, néanmoins, si la foiblesse étoit l'unique cause de ses méprises! la situation en seroit beaucoup moins déplorable; car ne pouvant, par sa nature, trouver de repos que dans la vérité, plus les épreuves seroient douloureuses, plus elles serviroient à le ramener au seul but qui soit fait pour lui.

Mais les erreurs prennent encore leur source dans la volonté déréglée; on voit que, loin d'employer à son avantage le peu de forces qui lui restent, il les dirige presque toujours contre la Loi de son Etre: on voit, dis-je, que loin d'être retenu par cette obscurité qui l'environne, c'est de sa propre main qu'il se met le bandeau sur les yeux. Alors, n'entrevoyant plus la moindre clarté, le désespoir ou la frayeur l'entraînent,

&

& il se jette lui-même dans des sentiers dangereux qui l'éloignent à jamais de sa véritable route.

C'est donc par ce mélange de faiblesses & d'imprudences que se perpétue l'ignorance de l'homme; telle est la source de ses in conséquences continuelles; en sorte que, consumant les jours dans des efforts inutiles & vains, on doit peu s'étonner que ses travaux ne produisent aucuns fruits, ou ne laissent après eux que de l'amertume.

Toutefois lorsque je rappelle ici les écarts & la marche inconsidérée de mes semblables, je suis bien éloigné de vouloir les avilir à leurs propres yeux; le plus ardent de mes vœux, au contraire, seroit qu'ils ne perdissent jamais de vue la grandeur dont ils sont susceptibles. Puissé-je au moins y contribuer, en essayant de faire évanouir devant eux les difficultés qui les arrêtent, en excitant leur courage, & en leur montrant la voie qui mène au but de leurs desirs!

Au premier coup d'œil que l'homme voudra jeter sur lui-même, il n'aura pas de peine à sentir, & à avouer qu'il doit y avoir pour lui une Science ou une Loi évidente, puisqu'il y en a une pour tous les êtres, quoiqu'elle ne soit pas universellement dans tous les êtres; & puisque même, au milieu de nos faiblesses, de notre

ignorance & de nos méprises, nous ne nous occupons qu'à chercher la paix & la lumière.

Alors, quoique les efforts que l'homme fait journellement pour atteindre au but de ses recherches, aient si rarement des succès, on ne doit pas croire pour cela que ce but soit imaginaire; mais seulement que l'homme se trompe sur la route qui y conduit, & qu'il est, par conséquent, dans la plus grande des privations, puisqu'il ne connoit pas même le chemin par lequel il doit marcher.

On peut donc convenir dès à présent que le malheur actuel de l'homme n'est pas d'ignorer qu'il y a une vérité, mais de se méprendre sur la nature de cette vérité; car ceux-mêmes qui ont prétendu la nier & la détruire, n'ont jamais cru pouvoir y réussir, sans avoir une autre vérité à lui substituer. Et en effet, ils ont revêtu leurs opinions chimériques, de la force, de l'immuabilité, de l'universalité, en un mot, de toutes les propriétés d'un Etre réel & existant par soi; tant ils sentoient qu'une Vérité ne sauroit être telle sans exister essentiellement, sans être invariable & absolument indépendante, comme ne tenant que d'elle-même la source de son existence; puisque, si elle l'avoit reçue d'un autre Principe, celui-ci pourroit la replonger dans le néant ou l'inaction dont il l'auroit tirée.

Ainsi, ceux qui ont combattu la vérité, ont prouvé

prouvé par leurs propres systèmes qu'ils avoient l'idée indestructible d'une Vérité. Répétons-le donc, ce qui tourmente ici-bas la plupart des hommes, c'est moins de savoir s'il y a une Vérité, que de savoir quelle est cette Vérité.

Mais ce qui trouble ce sentiment dans l'homme, & obscurcit si souvent en lui les rayons les plus vifs de cette lumière, c'est le mélange continuél de bien & de mal, de clartés & de ténèbres, d'harmonie & de désordres qu'il apperçoit dans l'Univers & dans lui-même. Ce contraste universel l'inquiète, & répand dans ses idées une confusion qu'il a peine à démêler. Affligé, autant que surpris, d'un si étrange assemblage, s'il veut l'expliquer, il s'abandonne aux opinions les plus funestes; en sorte que, cessant bientôt de sentir cette même Vérité, il perd toute la confiance qu'il avoit en elle. Le plus grand service qu'on pût lui rendre dans la pénible situation où il se trouve, seroit donc de lui persuader qu'il peut connoître la source & l'origine de ce désordre qui l'étonne, & sur-tout de l'empêcher d'en rien conclure contre cette Vérité qu'il avoue, qu'il aime, & dont il ne peut se passer.

Il est certain qu'en considérant les révolutions & les contrariétés qu'éprouvent tous les êtres de la Nature, les hommes ont dû avouer qu'elle étoit sujette aux influences du bien & du mal; ce

6 *Du bon & du mauvais Principe.*

qui les amenoit nécessairement à reconnoître l'existence de deux Principes opposés. Rien, en effet, de plus sage que cette observation, & rien de plus juste que la conséquence qu'ils en ont tirée. Pourquoi n'ont-ils pas été aussi heureux lorsqu'ils ont tenté d'expliquer la nature de ces deux Principes? Pourquoi ont-ils donné à leur science une base trop étroite qui les force de détruire eux-mêmes à tout instant, les systèmes qu'ils y veulent appuyer?

C'est qu'après avoir négligé les vrais moyens qu'ils avoient de s'instruire, ils ont été assez inconsiderés pour prononcer d'eux-mêmes sur cet objet sacré, comme si, loin du séjour de la lumière, l'homme pouvoit être assuré de ses jugemens. Aussi, après avoir admis les deux Principes, ils n'ont pas su en reconnoître la différence.

Tantôt ils leur ont accordé une égalité de force & d'ancienneté qui les rendoit rivaux l'un de l'autre, en les plaçant au même rang de puissance & de grandeur.

Tantôt, à la vérité, ils ont annoncé le mal comme étant inférieur au bien en tout genre; mais ils se sont contredits eux-mêmes lorsqu'ils ont voulu s'étendre sur la nature de ce mal & sur son origine. Tantôt ils n'ont pas craint de placer le mal & le bien dans un seul & même Principe, croyant honorer ce Principe en lui attribuant
une

une puissance exclusive qui le rend auteur de toutes choses sans exception, c'est-à-dire, que par-là ce Principe se trouve à la fois père & tyran, détruisant à mesure qu'il élève, méchant, injuste à force de grandeur, & devant par conséquent se punir lui-même pour le maintien de sa propre justice.

A la fin, las de flotter dans ces incertitudes, sans pouvoir trouver une idée solide, quelques-uns ont pris le parti de nier l'un & l'autre Principe; ils se sont efforcés de croire que tout marchoit sans ordre & sans loi; & ne pouvant expliquer ce que c'étoit que le bien & le mal, ils ont dit qu'il n'y avoit ni bien ni mal.

Quand, sur cette assertion, on leur a demandé quelle étoit donc l'origine de tous ces préceptes universellement répandus sur la terre, de cette voix intérieure & uniforme qui force, pour ainsi dire, tous les peuples à les adopter, & qui même, au milieu de ses égaremens, fait sentir à l'homme qu'il a une destination bien supérieure aux objets dont il s'occupe; alors ces observateurs continuant à s'aveugler, ont traité d'habitudes, les sentimens les plus naturels; ils ont attribué à l'organisation & à des loix mécaniques, la pensée & toutes les facultés de l'homme; de-là ils ont prétendu, qu'en raison de la foiblesse, les grands événemens physiques avoient dans tous les temps produit en lui la crainte & l'effroi;

8 *Fausse Doctrine sur les deux Principes.*

qu'éprouvant sans cesse sur son débile individu la supériorité des élémens & des Etres dont il est entouré, il avoit imaginé qu'une certaine puissance indéfinissable gouvernoit & bouleversoit, à son gré, la Nature; d'où il s'étoit fait une suite de principes chimériques de subordination & d'ordre, de punitions & de récompenses, que l'éducation & l'exemple avoient perpétués, mais avec des différences considérables, relatives aux circonstances & aux climats.

Prenant ensuite pour preuve la variété continue des usages & des coutumes arbitraires des peuples, la mauvaise foi & la rivalité des Instituteurs, ainsi que le combat des opinions humaines, fruit du doute & de l'ignorance, il leur a été facile de démontrer que l'homme ne trouvoit, en effet, autour de lui, qu'incertitudes & contradictions, d'où ils se sont crus autorisés à affirmer de nouveau qu'il n'y a rien de vrai, ce qui est dire que rien n'existe essentiellement; puisque, selon ce qui a déjà été exposé, l'existence & la vérité ne sont qu'une même chose.

Voilà cependant les moyens que ces Maîtres imprudens ont employés pour annoncer leur doctrine & pour la justifier; voilà les sources empoisonnées d'où sont découlés sur la terre, tous les fléaux qui affligent l'homme, & qui le tourmentent plus encore que ses misères naturelles.

Combien nous auroient-ils donc épargné
d'erreurs

d'erreurs & de souffrances, si, loin de chercher la vérité dans les apparences de la nature matérielle, ils se fussent déterminés à descendre en eux-mêmes; qu'ils eussent voulu expliquer les choses par l'homme, & non l'homme par les choses; & qu'armés de courage & de patience, ils eussent poursuivi, dans le calme de leur imagination, la découverte de cette lumière que nous désirons tous avec tant d'ardeur! Peut-être n'eût-il pas été en leur pouvoir de la fixer du premier coup d'œil; mais frappés de l'éclat qui l'environne, & employant toutes leurs facultés à la contempler, ils n'eussent pas songé à prononcer d'avance sur sa nature, ni à vouloir la faire connoître à leurs semblables, avant d'avoir pris les rayons pour guides.

Lorsque l'homme, après avoir résisté courageusement, parvient à surmonter tout ce qui répugne à son être, il se trouve en paix avec lui-même; & dès-lors il l'est avec toute la nature. Mais si, par négligence, ou lassé de combattre, il laisse entrer en lui la plus légère étincelle d'un feu étranger à sa propre essence, il souffre & languit, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement délivré.

C'est ainsi que l'homme a reconnu d'une manière encore plus intime, qu'il y avoit deux Principes différens; & comme il trouve avec l'un le bonheur & la paix, & que l'autre est toujours

10 *De la différence des deux Principes.*

accompagné de fatigues & de tourmens, il les a distingués sous les noms de Principe bon, & de Principe mauvais.

Dès-lors, s'il eût voulu faire la même observation sur tous les êtres de l'univers, il lui auroit été facile de fixer ses idées sur la nature du bien & du mal, & de découvrir par ce moyen quel est leur véritable origine. Disons donc que le bien est, pour chaque être, l'accomplissement de sa propre loi, & le mal, ce qui s'y oppose. Disons que chacun des êtres, n'ayant qu'une seule loi, comme tenant tous à une Loi première qui est une, le bien, ou l'accomplissement de cette loi, doit être unique aussi, c'est-à-dire, être seul & exclusivement vrai, quoiqu'il embrasse l'infinité des êtres.

Au contraire, le mal ne peut avoir aucune convenance avec cette loi des êtres, puisqu'il la combat; dès-lors il ne peut plus être compris dans l'unité, puisqu'il tend à la dégrader, en voulant former une autre unité. En un mot, il est faux, puisqu'il ne peut pas exister seul; que malgré lui la Loi des êtres existe en même temps que lui, & qu'il ne peut jamais la détruire, lors même qu'il en gêne ou qu'il en dérange l'accomplissement.

J'ai dit, qu'en s'approchant du bon Principe, l'homme étoit, en effet, comblé de délices, & par conséquent, au-dessus de tous les maux; c'est

De la différence des deux Principes. II

c'est qu'alors il est entier à sa jouissance; qu'il ne peut avoir ni le sentiment, ni l'idée d'aucun autre être; & qu'ainsi, rien de ce qui vient du mauvais Principe ne peut se mêler à sa joie; ce qui prouve que l'homme est là dans son élément; & que la loi d'unité s'accomplit.

Mais s'il cherche un autre appui que celui de cette loi qui lui est propre, sa joie est d'abord inquiète & timide; il ne jouit qu'en se reprochant sa jouissance, & se partageant un moment entre le mal qui l'entraîne & le bien qu'il a quitté, il éprouve sensiblement l'effet de deux loix opposées; & il apprend par le mal-être qui en résulte, qu'il n'y a point alors d'unité pour lui, parce qu'il s'est écarté de la loi. Bientôt, il est vrai, cette jouissance incertaine se fortifie, & même le domine entièrement; mais loin d'en être plus une & plus vraie, elle produit dans les facultés de l'homme un désordre d'autant plus déplorable, que l'action du mal étant stérile & bornée, les transports de celui qui s'y livre, ne font que l'amener plus promptement à un vuide & à un abattement inévitable.

Voici donc la différence infinie qui se trouve entre les deux Principes; le bien tient de lui-même toute sa puissance & toute sa valeur; le mal n'est rien, quand le bien règne. Le bien fait disparaître, par sa présence, jusqu'à l'idée & aux moindres traces du mal; le mal, dans ses plus

12 *De la différence des deux Principes.*

plus grands succès, est toujours combattu & importuné par la présence du bien. Le mal n'a par lui-même aucune force, ni aucuns pouvoirs; le bien en a d'universels qui sont indépendans, & qui s'étendent jusques sur le mal même.

Ainsi, il est évident qu'on ne peut admettre aucune égalité de puissance, ni d'ancienneté entre ces deux Principes; car un être ne peut en égaler un autre en puissance, qu'il ne l'égale aussi en ancienneté; puisque ce seroit toujours une marque de foiblesse & d'infériorité dans l'un des deux êtres de n'avoir pu exister aussi-tôt que l'autre. Or, si antérieurement, & dans tous les temps, le bien avoit coexisté avec le mal, ils n'auroient jamais pu acquérir aucune supériorité; puisque, dans cette supposition, le mauvais Principe étant indépendant du bon, & aiant par conséquent le même pouvoir, ou ils n'auroient eu aucune action l'un sur l'autre, ou ils se seroient mutuellement balancés & contenus: ainsi, de cette égalité de puissance, il seroit résulté une inaction & une stérilité absolue dans ces deux êtres; parce que leurs forces réciproques se trouvant sans cesse égales & opposées, il leur eût été impossible à l'un & à l'autre de rien produire.

On ne dira pas que pour faire cesser cette inaction, un Principe supérieur à tous les deux aura augmenté les forces du bon Principe, comme
étant

De la différence des deux Principes. 13

étant plus analogue à la nature; car alors ce Principe supérieur seroit lui-même le Principe bon dont nous parlons. On sera donc forcé, par une évidence frappante, de reconnoître dans le Principe bon, une supériorité sans mesure, une unité, une indivisibilité, avec lesquelles il a existé nécessairement avant tout; ce qui suffit pour démontrer pleinement que le mal ne peut être venu qu'après le bien.

Fixer ainsi l'infériorité du mauvais principe, & faire voir son opposition au Principe bon, c'est prouver qu'il n'y a jamais eu, & qu'il n'y aura jamais entre eux la moindre alliance, ni la moindre affinité; car pourroit-il entrer dans la pensée, que le mal eût jamais été compris dans l'essence & dans les facultés du bien, auquel il est si diamétralement opposé?

Mais cette conclusion nous conduit nécessairement à une autre, tout aussi importante, qui est de nous faire sentir que ce bien, quelque puissant qu'il soit, ne peut coopérer en rien à la naissance & aux effets du mal; puisqu'il faudroit, ou qu'avant l'origine du mal, il y eût eu dans le Principe bon quelque germe, ou faculté mauvaise; & avancer cette opinion, ce seroit renouveler la confusion que les jugemens & les imprudences des hommes ont répandu sur ces matières; ou il faudroit que depuis la naissance du mal, le bien eût pu avoir avec lui quelque commerce

14 *Le Mal, résultat de la Liberté.*

merce & quelque rapport, ce qui est impossible & contradictoire. Quelle est donc l'inconséquence de ceux qui, craignant de borner les facultés du bon Principe, s'obstinent à enseigner une doctrine, si contraire à sa nature, que de lui attribuer généralement tout ce qui existe, même le mal & le désordre!

Il n'en faut pas davantage pour faire sentir la distance incommensurable qui se trouve entre les deux Principes, & pour connoître celui auquel nous devons donner notre confiance. Puisque les idées que je viens d'exposer, ne font que rappeler les hommes à des sentimens naturels, & à une science qui doit se trouver au fond de leur cœur; c'est, en même temps, faire naître en eux l'espérance de découvrir de nouvelles lumières sur l'objet qui nous occupe; car l'homme étant le miroir de la vérité; il en doit voir réfléchir, dans lui-même, tous les rayons; & en effet, si nous n'avions rien de plus à attendre que ce que nous promettent les systèmes des hommes, je n'aurois pas pris la plume pour les combattre.

Mais reconnoître l'existence de ce mauvais Principe, considérer les effets de son pouvoir dans l'Univers & dans l'homme, ainsi que les fausses conséquences que les observateurs en ont tirées, ce n'est pas dévoiler son origine. Le mal existe; nous voyons tout autour
de

de nous les traces hideuses, quels que soient les efforts qu'on a faits pour nier la difformité. Or, si ce mal ne vient point du bon Principe, comment donc a-t-il pu naître?

Certes, c'est bien là pour l'homme la question la plus importante, & celle sur laquelle je desirerois de convaincre tous mes Lecteurs. Mais je ne me suis point abusé sur le succès; & toutes certaines que soient les vérités que je vais annoncer, je ne serai point surpris de les voir rejetées ou mal entendues par le plus grand nombre.

Quand l'homme, s'étant élevé vers le bien, contracte l'habitude de s'y tenir invariablement attaché, il n'a pas même l'idée du mal; c'est une vérité que nous avons établie, & que nul être intelligent ne pourra raisonnablement contester. S'il avoit constamment le courage & la volonté de ne pas descendre de cette élévation pour laquelle il est né; le mal ne seroit donc jamais rien pour lui; & en effet, il n'en ressent les dangereuses influences, qu'à proportion qu'il s'éloigne du bon Principe; en sorte qu'on doit conclure de cette punition, qu'il fait alors une action libre; car s'il est impossible qu'un être non libre s'écarte par lui-même de la Loi qui lui est imposée, il est aussi impossible qu'il se rende coupable & qu'il soit puni; ce que nous ferons concevoir dans la suite en parlant des souffrances des bêtes.

Enfin,

Enfin, la puissance & toutes les *vertus*, formant l'essence du bon Principe, il est évident que la sagesse & la justice en sont la règle & la loi, & dès-lors c'est reconnoître que si l'homme souffre, il doit avoir eu le pouvoir de ne pas souffrir.

Oui, si le Principe bon est essentiellement juste & puissant, nos peines sont une preuve évidente de nos torts, & par conséquent de notre liberté; lors donc que nous voyons l'homme soumis à l'action du mal, nous pouvons assurer que c'est librement qu'il s'y est exposé, & qu'il ne tenoit qu'à lui de s'en défendre & de s'en tenir éloigné; ainsi ne cherchons pas d'autre cause à ses malheurs que celle de s'être écarté volontairement du bon Principe, avec lequel il auroit sans cesse goûté la paix & le bonheur.

Appliquons le même raisonnement au mauvais Principe; s'il s'oppose évidemment à l'accomplissement de la loi d'unité des êtres, soit dans le sensible, soit dans l'intellectuel, il faut qu'il soit lui-même dans une situation *désordonnée*. S'il n'entraîne après lui que l'amertume & la confusion, il en est sans doute à la fois, & l'objet & l'instrument; ce qui nous fait dire qu'il doit être livré sans relâche, au tourment & à l'horreur qu'il répand autour de lui.

Or, il ne souffre que parce qu'il est éloigné du bon Principe; car ce n'est que dès l'instant qu'ils en sont séparés, que les êtres
sont

sont malheureux. Les souffrances du mauvais Principe ne peuvent donc être qu'une punition, parce que la justice, étant universelle, doit agir sur lui; comme elle agit sur l'homme; mais, s'il subit une punition, c'est donc librement qu'il s'est écarté de la Loi qui devoit perpétuer son bonheur; c'est donc volontairement qu'il s'est rendu mauvais. C'est ce qui nous engage à dire, que si l'Auteur du mal eût fait un usage légitime de sa liberté, il ne se seroit jamais séparé du bon Principe, & le mal seroit encore à naître; par la même raison, si aujourd'hui il pouvoit employer sa volonté à son avantage, & la diriger vers le bon Principe, il cesseroit d'être mauvais, & le mal n'existeroit plus.

Ce ne sera jamais que par l'enchaînement simple & naturel de toutes ces observations, que l'homme pourra parvenir à fixer ses idées sur l'origine du mal; car, si c'est en laissant dégénérer sa volonté, que l'Etre intelligent & libre acquiert la connoissance & le sentiment du mal, on doit être assuré que le mal n'a pas d'autre principe, ni d'autre existence que la volonté même de cet Etre libre; que c'est par cette volonté seule, que le Principe, devenu mauvais, a donné originairement la naissance au mal, & qu'il y persévère encore aujourd'hui: en un mot, que c'est par cette même volonté que l'homme a acquis, & acquiert tous les jours cette Science sur

B

neffe

neffe du mal, par laquelle il s'enfonce dans les ténèbres, tandis qu'il n'étoit né que pour le bien & pour la lumière.

Si on a agité en vain tant de questions sur la Liberté, & qu'on les ait si souvent terminées par décider vaguement que l'homme n'en est pas susceptible, c'est qu'on n'a pas observé la dépendance & les rapports de cette faculté de l'homme avec la volonté, & qu'on n'a pas vu que cette volonté étoit le seul agent qui pût conserver ou détruire la liberté; c'est-à-dire, qu'on cherche dans la liberté une faculté stable, invincible, qui se manifeste en nous universellement sans cesse, & de la même manière, qui ne puisse ni diminuer ni croître, & que nous retrouvons toujours à nos ordres, quel que soit l'usage que nous en ayons fait. Mais comment concevoir une faculté qui tienne à l'homme, & qui soit cependant indépendante de la volonté, tandis que cette volonté constitue son essence fondamentale? Et ne conviendra-t-on pas qu'il faut nécessairement, ou que la liberté n'appartienne pas à l'homme, ou qu'il puisse influer sur elle, par l'usage bon ou mauvais qu'il en fait, en réglant plus ou moins bien la volonté?

Et en effet, lorsque les Observateurs veulent étudier la liberté, ils nous font bien voir qu'elle doit appartenir à l'homme, puisque c'est toujours dans l'homme, qu'ils sont obligés d'en suivre

suivre les traces & les caractères : mais s'ils continuent à la considérer, sans avoir égard à sa volonté, n'est-ce pas exactement comme s'ils vouloient lui trouver une faculté qui fût en lui, mais qui lui fût étrangère ; qui fût à lui, mais sur laquelle il n'eût aucune influence, ni aucun pouvoir ? Est-il rien de plus absurde & de plus contradictoire ? Est-il étonnant qu'on ne trouve rien en observant de cette manière, & sera-ce jamais d'après des recherches aussi peu solides, qu'on pourra prononcer sur notre propre nature ?

Si la jouissance de la liberté ne dépendoit en rien de l'usage de la volonté ; si l'homme ne pouvoit jamais l'altérer par ses foiblesses & ses habitudes déréglées, je conviens qu'alors tous les actes en seroient fixes & uniformes, & qu'ainsi il n'y auroit point, comme il n'y auroit jamais eu, de liberté pour lui.

Mais si cette faculté ne peut être telle que les observateurs la conçoivent & voudroient l'exiger, si la force peut varier à tout instant, si elle peut devenir nulle par l'inaction, de même que par un exercice soutenu & par une pratique trop constante des mêmes actes, alors on ne peut nier qu'elle ne soit à nous & dans nous, & que nous n'ayons, par conséquent, le pouvoir de la fortifier ou de l'affoiblir ; & cela, par les seuls droits de notre être & par le privilège de notre volonté ; c'est-à-dire, selon l'emploi bon ou

B 2

mauvais

mauvais que nous faisons volontairement des loix qui nous sont imposées par notre nature.

Une autre erreur, qui a fait proscrire la liberté par ces observateurs, c'est qu'ils auroient voulu se la prouver par l'action même qui en provient; en sorte qu'il faudroit, pour les satisfaire, qu'un acte pût à la fois, être & n'être pas; ce qui étant évidemment impossible, ils en ont conclu que tout ce qui arrive a dû nécessairement arriver, & par conséquent, qu'il n'y avoit point de liberté. Mais ils auroient dû remarquer que l'acte, & la volonté qui l'a conçu, ne peuvent qu'être conformes & non pas opposés; qu'une puissance qui a produit son acte ne peut en arrêter l'effet; qu'enfin, la liberté, prise même dans l'acception vulgaire, ne consiste pas à pouvoir faire le pour & le contre à la fois, mais à pouvoir faire l'un & l'autre alternativement: or, quand ce ne seroit que dans ce sens, l'homme prouveroit assez ce qu'on appelle communément la liberté; puisqu'il fait visiblement le pour & le contre dans ses différentes actions successives, & qu'il est le seul être de la nature qui puisse ne pas marcher toujours par la même route.

Mais ce seroit s'égarer étrangement que de ne pas concevoir une autre idée de la liberté; car cette contradiction dans les actions d'un être, prouve, il est vrai, qu'il y a du dérangement & de la confusion dans ses facultés; mais
ne

ne prouve point du tout qu'il soit libre, puisqu'il reste toujours à savoir, s'il se livre librement ou non, tant au mal qu'au bien; & c'est en partie pour avoir mal défini la liberté, que ce point est encore couvert des plus épaisses ténèbres pour le commun des hommes.

Je dirai donc que la véritable faculté d'un être libre, est de pouvoir par lui-même, se maintenir dans la loi qui lui est prescrite, & de conserver la force & son indépendance, en résistant volontairement aux obstacles & aux objets qui tendent à l'empêcher d'agir conformément à cette loi; ce qui entraîne nécessairement la faculté d'y succomber; car il ne faut pour cela que cesser de vouloir s'y opposer. Alors on doit juger si, dans l'obscurité où nous sommes, nous pouvons nous flatter de toujours parvenir au but avec la même facilité; si nous ne sentons pas, au contraire, que la moindre de nos négligences augmente infiniment cette tâche, en épaississant le voile qui nous couvre: ensuite portant la vue pour un moment sur l'homme en général, nous découvrirons que si l'homme peut dégrader & affaiblir la liberté à tous les instans, de même l'espèce humaine est moins libre actuellement qu'elle ne l'étoit dans ses premiers jours, & à plus forte raison qu'elle ne l'étoit avant de naître.

Ce n'est donc plus dans l'état actuel de
B 3 l'homme

l'homme, ni dans ses actes journaliers, que nous devons prendre des lumières pour décider de sa vraie liberté; puisque rien n'est plus rare que d'en voir aujourd'hui des effets purs & entièrement indépendans des causes qui lui sont étrangères; mais ce seroit être plus qu'insensé, d'en conclure qu'elle ne fut jamais au nombre de nos droits. Les chaînes d'un esclave prouvent, je le fais, qu'il ne peut plus agir selon toute l'étendue de ses forces naturelles, mais non pas qu'il ne l'a jamais pu; au contraire, elles annoncent qu'il le pourroit encore, s'il n'eût pas mérité d'être dans la servitude; car, s'il ne lui étoit pas possible de jamais recouvrer l'usage de ses forces, sa chaîne ne seroit pour lui, ni une punition, ni une honte.

En même temps, de ce que l'homme est si difficilement, si obscurément & si rarement libre aujourd'hui, on ne seroit pas plus raisonnable d'en inférer que ses actions soient indifférentes, & qu'il ne soit pas obligé de remplir la mesure de bien qui lui est imposée même dans cet état de servitude; car la privation de sa liberté consiste en effet à ne pouvoir, par ses propres forces, obtenir la jouissance entière des avantages renfermes dans le bien pour lequel il a été fait, mais non à pouvoir s'approcher du mal sans se rendre encore plus coupable; puis-

puisque l'on verra que son corps matériel ne lui a été prêté que pour faire continuellement la comparaison du faux avec le vrai, & que jamais l'insensibilité où le conduit chaque jour sa négligence sur ce point, ne pourra détruire son essence; ainsi, il suffit qu'il se soit éloigné une fois de la lumière à laquelle il devoit s'attacher, pour rendre la suite de ses écarts inexcusable, & pour qu'il n'ait aucun droit de murmurer de ses souffrances.

Mais, faut-il le dire, si les observateurs ont tant balbutié sur la liberté de l'homme, c'est qu'ils n'ont pas encore pris la première notion de ce qu'est la volonté: rien ne le prouve mieux que leurs recherches continuelles pour savoir comment elle agit: ne pouvant soupçonner que son principe dût être en elle-même, ils l'ont cherché dans des causes étrangères; & voyant, en effet, qu'elle étoit ici-bas si souvent entraînée par des motifs apparens ou réels, ils ont conclu qu'elle n'agissoit point par elle-même, & qu'elle avoit toujours besoin d'une raison pour se déterminer. Mais si cela étoit, pourrions-nous dire avoir une volonté, puisque, loin d'être à nous, elle seroit toujours subordonnée aux différentes causes qui agissent sans cesse sur elle? N'est-ce pas alors tourner dans le même cercle, & renouveler la même erreur que nous avons dissipée relativement à la liberté? En un

24 *De la Liberté & de la Volonté.*

mot, dire qu'il n'y a point de volonté sans motifs, c'est dire que la liberté n'est plus une faculté qui dépende de nous, & que nous n'avons jamais été maîtres de la conserver. Or, raisonner ainsi, c'est ignorer ce que c'est que la volonté qui annonce précisément un être agissant par lui-même, & sans le secours d'aucun autre être.

Par conséquent, cette multitude d'objets & de motifs étrangers qui nous séduisent & nous déterminent si souvent aujourd'hui, ne prouve pas que nous ne puissions vouloir sans eux, & que nous ne soyons pas susceptibles de liberté; mais seulement qu'ils peuvent prendre empire sur notre volonté, & l'entraîner quand nous ne nous y opposons pas. Car, avec de la bonne foi, on conviendra que ces causes extérieures nous gênent & nous tyrannisent; or, comment pourrions-nous le sentir & l'appercevoir, si nous n'étions pas essentiellement faits pour agir par nous-mêmes, & non par l'attrait de ces illusions?

Quant à la manière dont la volonté peut se déterminer, indépendamment des motifs & des objets qui nous sont étrangers, autant cette vérité paroîtra certaine à quiconque voudra oublier tout ce qui l'entoure, & regarder en soi, autant l'explication en est - elle un abyme impénétrable pour l'homme, & pour quelque être que ce soit, puisqu'il faudroit pour la donner, corporiser l'incorporel; ce seroit de toutes
les

les recherches la plus nuisible à l'homme, & la plus propre à le plonger dans l'ignorance & dans l'abrutissement; parce qu'elle porte à faux, & qu'elle use en vain toutes les facultés qui sont en lui. Aussi, le peu de succès qu'ont eu les observateurs sur cette matière, n'a servi qu'à jeter dans le découragement ceux qui ont eu l'imprudence de les suivre, & qui ont voulu chercher auprès d'eux des lumières que leur fausse marche avoit éloignées. Le Sage s'occupe à chercher la cause des choses qui en ont une; mais il est trop prudent & trop éclairé pour en chercher à celles qui n'en ont point, & la volonté naturelle à l'homme est de ce nombre, car elle est cause elle-même.

Par cette raison, dès qu'il lui reste toujours une volonté, & qu'elle ne peut se corrompre que par le mauvais usage qu'il en fait, je continuerai à le regarder comme libre, quoiqu'étant presque toujours asservi.

Ce n'est point pour l'homme aveugle, frivole & sans desir, que j'expose de pareilles idées; comme il n'a que ses yeux pour guides, il juge les choses sur ce qu'elles sont, & non sur ce qu'elles ont été; ce seroit donc inutilement que je lui présenterois des vérités de cette nature, puisqu'en les comparant avec ses idées ténébreuses, & avec les jugemens de ses sens, il n'y trouveroit que des contradictions choquantes,

qui lui feroient nier également ce qu'il auroit déjà conçu, & ce qu'on lui feroit concevoir de nouveau, pour se livrer ensuite au désordre de ses affections, & suivre la loi morte & obscure de l'animal sans intelligence.

Mais l'homme, qui se sera assez estimé pour chercher à se connoître, qui aura veillé sur ses habitudes, & qui aiant déjà donné ses soins à écarter le voile épais qui l'enveloppe, pourroit tirer quelques fruits de ces réflexions, celui-là, dis-je, peut ouvrir ce livre, je le lui confie de bon cœur, dans la vue de fortifier l'amour qu'il a déjà pour le bien.

Cependant quels que soient ceux entre les mains de qui cet écrit pourra tomber, je les exhorte à ne pas chercher l'origine du mal ailleurs que dans cette source que j'ai indiquée, c'est-à-dire, dans la dépravation de la volonté de l'être ou du Principe devenu mauvais. Je ne craindrai point d'affirmer qu'en vain ils feroient des efforts pour trouver au mal une autre cause; car, s'il avoit une base plus fixe & plus solide, il seroit éternel & invincible, comme le bien; si cet être dégradé pouvoit produire autre chose que des actes de volonté, s'il pouvoit former des êtres réels & existans, il auroit la même puissance que le Principe bon; c'est donc le néant de ses œuvres qui nous fait sentir sa faiblesse, & qui interdit absolument toute compa-

comparaison entre lui & le bon Principe dont il s'est séparé.

Ce seroit être encore bien plus insensé, de chercher l'origine du bien ailleurs que dans le bien même; car après tout ce qu'on vient devoir, si des êtres dégradés, comme le mauvais Principe & l'homme, ont encore le droit d'être la propre cause de leurs actions, comment pourroit-on refuser cette propriété au bien, qui, comme tel, est la source infinie de toutes les propriétés, le germe même & l'agent essentiel de tout ce qui est parfait? Il faudroit donc n'avoir pas le sens juste, pour aller chercher la cause & l'origine du bien hors de lui, si elles ne sont & ne peuvent être que dans lui.

J'en ai dit assez pour faire concevoir l'origine du mal; cependant l'exposé que j'en ai fait, m'oblige, premièrement, à donner quelques notions sur la nature & l'état du mauvais Principe avant la corruption; secondement, à prévenir une difficulté qui pourroit arrêter ceux-mêmes qui passent pour les plus instruits sur ces objets; savoir, pourquoi l'Auteur du mal ne fait aucun acte de liberté, pour se réconcilier avec le bon Principe; mais je ne m'arrêterai qu'un instant sur ces deux objets, pour ne pas interrompre ma marche, & pour ne pas trop m'écarter des bornes qui me sont prescrites.

En annonçant que le principe du mal s'étoit
rendu

28 *Ancien Etat du mauvais Principe.*

rendu mauvais par le seul acte de sa volonté; j'ai donné à entendre qu'il étoit bon avant d'enfanter cet acte. Or, étoit-il alors égal à ce Principe supérieur que nous avons reconnu précédemment? Non, sans doute; il étoit bon, sans être son égal; il lui étoit inférieur, sans être mauvais; il étoit provenu de ce même Principe supérieur; & dès-lors il ne pouvoit l'égaliser ni en force, ni en puissance; mais il étoit bon, parce que l'être qui l'avoit produit, étoit la bonté & l'excellence même; enfin, il lui étoit encore inférieur, parce que, ne tenant pas sa loi de lui-même, il avoit la faculté de faire ou de ne pas faire ce qui lui étoit imposé par son origine; & par-là, il étoit exposé à s'écarter de cette loi & à devenir mauvais, tandis que le Principe supérieur, portant en lui-même sa propre loi, est dans la nécessité de rester dans le bien qui le constitue, sans pouvoir jamais tendre à une autre fin.

Quant au second objet, j'ai donné à connoître que si l'Auteur du mal usoit de sa liberté pour se rapprocher du bon principe, il cesseroit d'être mauvais & de souffrir, & que dès-lors il n'y auroit plus de mal; mais on voit tous les jours par les œuvres qu'il est comme enchaîné à sa volonté criminelle; en sorte qu'il n'en produit pas un seul acte qui n'ait pour but de perpétuer la confusion & le désordre.

C'est

C'est sur ce point que les fatalistes ont cru triompher, prétendant que le mal porte en soi la raison & la nécessité de son existence; ils jettent ainsi les hommes dans le découragement & le désespoir, puisque, si le mal est nécessaire, il est impossible, à jamais, d'éviter ses coups, & de conserver aucune espérance de cette paix & de cette lumière qui fait l'objet de tous nos desirs & de toutes nos recherches; mais gardons-nous d'adopter ces erreurs, & détruisons les conséquences dangereuses qui en sont les suites, en exposant la véritable cause de la durée du mal.

En descendant en nous-mêmes, il nous sera aisé de sentir que c'est une des premières loix de la Justice universelle, qu'il y ait toujours un rapport exact entre la nature de la peine & celle du crime; ce qui ne se peut qu'en assujettissant le prévaricateur à des actes impuissans, semblables à ceux qu'il a criminellement produits, & par conséquent opposés à la loi dont il s'est écarté. Voilà pourquoi l'auteur du mal, s'étant corrompu par le coupable usage de sa liberté, persévère dans sa volonté mauvaise, de la même manière qu'il l'a conçue, c'est-à-dire, qu'il ne cesse de s'opposer aux actes & à la volonté du Principe bon, & que, dans ces vains efforts, il éprouve une continuité des mêmes souffrances, afin que, selon les loix de la justice, ce soit dans l'exercice même

même de son crime qu'il rencontre la punition.

Mais ajoutons encore quelques réflexions sur un sujet aussi important.

Si le bon Principe est l'unité essentielle, s'il est la bonté, la pureté & la perfection même, il ne peut souffrir en lui ni division, ni contradiction, ni souillure; il est donc évident que l'Auteur du mal dût en être entièrement séparé & rejeté par le seul acte d'opposition de sa volonté à la volonté du bon Principe; en sorte que dès-lors il ne pût lui rester qu'une puissance & une volonté mauvaise, sans communication ni participation du bien. Ennemi volontaire du bon Principe, & de la règle unique, éternelle & invariable, quel bien, quelle loi pouvoit-il y avoir en lui hors de cette règle, puisqu'il est impossible qu'un seul & même être soit à la fois bon & mauvais, qu'il produise en même temps l'ordre & le désordre, le pur & l'impur? Il est donc aisé de se convaincre, que la séparation entière d'avec le bon Principe, l'ayant nécessairement éloigné de tout bien, il ne fut plus en état de connoître & de produire rien de bon, & que désormais il ne put sortir de sa volonté que des actes sans règle & sans ordre, & une opposition absolue au bien & à la vérité.

C'est ainsi qu'abymé dans ses propres ténèbres, il n'est susceptible d'aucune lumière & d'aucun retour au bon Principe; car, pour
qu'il

qu'il pût diriger ses desirs vers cette vraie lumière, il faudroit auparavant que la connoissance lui en fût rendue, il faudroit qu'il pût concevoir une bonne pensée; & comment trouveroit-elle accès en lui, si la volonté & toutes ses facultés sont tout-à-fait impures & corrompues? En un mot, dès qu'il n'a par lui-même aucune correspondance avec le bien, & qu'il n'est en son pouvoir, ni de le connoître, ni de le sentir, la faculté & la liberté d'y revenir sont toujours sans effet pour lui, c'est ce qui rend si horrible la privation à laquelle il se trouve condamné.

La loi de la Justice s'exécute également sur l'homme, quoique par des moyens différens; ainsi, elle nous fournira de même, des lumières qui nous guideront dans les recherches que nous aurons à faire sur lui.

Il n'y a personne de bonne foi, & dont la raison ne soit pas obscurcie ou prévenue, qui ne convienne que la vie corporelle de l'homme est une privation & une souffrance presque continues. Ainsi, d'après les idées que nous avons prises de la Justice, ce ne sera pas sans raison que nous regarderons la durée de cette vie corporelle comme un temps de châtiment & d'expiation; mais nous ne pouvons la regarder comme telle, sans penser aussi-tôt qu'il doit y avoir eu pour l'homme un état antérieur & préférable

nable à celui où il se trouve à présent, & nous pouvons dire, qu'autant son état actuel est borné, pénible, & semé de dégoûts, autant l'autre doit avoir été illimité & rempli de délices. Chacune de ses souffrances est un indice du bonheur qu'il lui manque; chacune de ses privations prouve qu'il étoit fait pour la jouissance; chacun de ses assujettissemens lui annonce une ancienne autorité; en un mot, sentir aujourd'hui qu'il n'a rien, c'est une preuve secrète qu'autrefois il avoit tout.

Par le sentiment douloureux de l'affreuse situation où nous le voyons aujourd'hui, nous pouvons donc nous former l'idée de l'état heureux où il a été précédemment. Il n'est pas à présent le maître de ses pensées, & c'est un tourment pour lui que d'avoir à attendre celles qu'il desire, & à repousser celles qu'il craint; de-là nous sentons qu'il étoit fait pour disposer de ces mêmes pensées, & qu'il pouvoit les produire à son gré; d'où il est aisé de présumer les avantages inappréciables, attachés à un pareil pouvoir. Il n'obtient actuellement quelque paix & quelque tranquillité que par des efforts infinis & des sacrifices pénibles; de-là nous concluons qu'il étoit fait pour jouir perpétuellement & sans travail, d'un état calme & heureux, & que le séjour de la paix a été la véritable demeure. Aiant la faculté de tout voir & de tout connoître,

il

il rampe néanmoins dans les ténèbres, mais c'est en frémissant de son ignorance & de son aveuglement; n'est-ce pas une preuve certaine que la lumière est son élément? Enfin, son corps est sujet à la destruction; & cette mort, dont il est le seul être qui ait l'idée dans la nature, est le pas le plus terrible de sa carrière corporelle; l'acte le plus humiliant pour lui, & celui qu'il a le plus en horreur; pourquoi cette loi, si sévère & si affreuse pour l'homme, ne nous feroit-elle pas concevoir que son corps en avoit reçu une infiniment plus glorieuse, & devoit jouir de tous les droits de l'immortalité?

Or, d'où pouvoit provenir cet état sublime qui rendoit l'homme si grand & si heureux, si ce n'est de la connoissance intime & de la présence continuelle du bon Principe, puisque c'est en lui seul que se trouve la source de toute puissance & de toute félicité? Et pourquoi cet homme languit-il à présent dans l'ignorance, dans la foiblesse & dans la misère, si ce n'est parce qu'il est séparé de ce même Principe, qui est la seule lumière & l'unique appui de tous les êtres?

C'est ici qu'en rappelant ce que j'ai dit plus haut de la justice du premier Principe, & de la liberté des êtres provenus de lui, nous sentirons parfaitement que, si par une suite de son crime, le principe du mal subit encore les

C

pâti-

pâtimens attachés à la volonté rebelle, de même les souffrances actuelles de l'homme ne sont que des suites naturelles d'un premier égarement; de même aussi cet égarement n'a pu provenir que de la liberté de l'homme, qui aiant conçu une pensée contre la Loi suprême, y aura adhéré par la volonté.

D'après la connoissance des rapports, qui se trouvent entre le crime & les souffrances du mauvais Principe, je pourrois, en suivant leur analogie, faire présumer quelle est la nature du crime de l'homme originel, par la nature de sa peine. Je pourrois même, par ce moyen, appaiser les murmures qui ne cessent de s'élever, sur ce que nous sommes condamnés à participer à son châtiment, quoique nous n'ayons point participé à son crime. Mais ces vérités seroient méprisées par la multitude, & goûtées d'un si petit nombre, que je croirois faire une faute en les exposant au grand jour. Je me contenterai donc de mettre les lecteurs sur la voie, par un tableau figuratif de l'état de l'homme dans la gloire, & des peines auxquelles il s'est exposé, depuis qu'il en est dépouillé.

Il n'y a point d'origine qui surpasse la sienne; car il est plus ancien qu'aucun être de la Nature; il existoit avant la naissance du moindre des germes, & cependant il n'est venu au monde qu'après eux. Mais ce qui l'élevoit bien au-dessus de

de tous ces êtres, c'est qu'ils étoient soumis à naître d'un père & d'une mère, au lieu que l'homme n'avoit point de mère. D'ailleurs, leur fonction étoit tout-à-fait inférieure à la sienne; celle de l'homme étoit de toujours combattre, pour faire cesser le désordre & ramener tout à l'Unité; celle de ces êtres étoit d'obéir à l'homme. Mais comme les combats que l'homme avoit à faire, pouvoient être très-dangereux pour lui, il étoit revêtu d'une armure impénétrable, dont il varioit l'usage à son gré, & dont il devoit même former des copies égales & absolument conformes à leur modèle.

En outre, il étoit muni d'une lance composée de quatre métaux si bien amalgamés, que depuis l'existence du monde, on n'a jamais pu les séparer. Cette lance avoit la propriété de brûler comme le feu même; de plus, elle étoit si aiguë que rien pour elle n'étoit impénétrable, & si active qu'elle frappoit toujours en deux endroits à la fois. Tous ces avantages, joints à une infinité d'autres, dont que l'homme avoit reçus en même temps, le rendoient vraiment fort & redoutable.

Le Pays où cet homme devoit combattre étoit couvert d'une forêt formée de sept arbres, qui avoient chacun seize racines & quatre-cents quatre-vingt-dix branches. Leurs fruits se renouvelant sans cesse, fournissoient à l'homme la plus excel-

lente nourriture; & ces arbres eux-mêmes lui servoient de retranchement, & rendoient son *Poste* comme inaccessible.

C'est dans ce lieu de délices, le séjour du honneur de l'homme, & le trône de sa gloire, qu'il auroit été à jamais heureux & invincible; parce qu'ayant reçu ordre d'en occuper le *centre*, il pouvoit de-là observer sans peine tout ce qui se passoit autour de lui, & avoit ainsi l'avantage d'appercevoir toutes les ruses & toutes les marches de ses adversaires, sans jamais en être apperçu; aussi, pendant tout le temps qu'il garda ce *Poste*, il conserva sa supériorité naturelle; il jouit d'une paix & goûta une félicité qui ne peuvent s'exprimer aux hommes d'aujourd'hui; mais, dès qu'il s'en fut éloigné, il cessa d'en être le maître, & un autre *Agent* fut envoyé pour prendre sa place; alors l'homme après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, fut précipité dans la région des pères & des mères, où il reste depuis ce temps, dans la peine & l'affliction de se voir mêlé & confondu avec tous les autres êtres de la Nature.

Il n'est pas possible de concevoir un état plus triste & plus déplorable que celui de ce malheureux homme au moment de la chute; car non seulement il perdit aussitôt cette lance formidable à laquelle nul obstacle ne résistoit,
mais

mais l'armure même dont il avoit été revêtu, disparut pour lui, & elle fut remplacée, pour un temps, par une autre armure qui, n'étant point impénétrable comme la première, devint pour lui une source de dangers continuels; en sorte qu'ayant toujours le même combat à soutenir, il fut infiniment plus exposé.

Cependant, en le punissant ainsi, son père ne voulut pas lui ôter tout espoir & l'abandonner entièrement à la rage de ses ennemis; touché de son repentir & de la honte, il lui promit qu'il pourroit, par ses efforts, recouvrer son premier état; mais que ce ne seroit qu'après avoir obtenu d'être remis en possession de cette lance qu'il avoit perdue, & qui avoit été confiée à l'agent par lequel l'homme étoit remplacé, dans le centre même qu'il venoit d'abandonner.

C'est donc à la recherche de cette arme incomparable, que les hommes ont dû s'occuper depuis, & qu'ils doivent s'occuper tous les jours, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent rentrer dans leurs droits, & obtenir toutes les faveurs qui leur furent destinées.

Il ne faut pas non plus être étonné des ressources qui restèrent à l'homme après son crime; c'étoit la main d'un père qui le punissoit, & c'étoit aussi la tendresse d'un père qui veilloit sur lui, lors même que la Justice l'éloignoit de sa présence. Car le lieu dont l'homme est sorti,

est disposé avec tant de sagesse, qu'en retournant sur ses pas; par les mêmes routes qui l'ont égaré, cet homme doit être sûr de regagner le point central de la forêt dans lequel seul il peut jouir de quelque force & de quelque repos.

En effet, il s'est égaré en allant de *quatre* à *neuf*, & jamais il ne pourra se retrouver qu'en allant de *neuf* à *quatre*. Au reste, il auroit tort de se plaindre de cet assujettissement; telle est la Loi imposée à tous les êtres qui habitent la région des pères & des mères; & puisque l'homme y est descendu volontairement; il faut bien qu'il en ressente toute la peine. Cette Loi est terrible, je le fais; mais elle n'est rien comparée à la Loi du nombre *cinquante-six*, Loi effrayante, épouvantable pour ceux qui s'y exposent; car ils ne pourront arriver à *soixante-quatre*, qu'après l'avoir subie dans toute la rigueur.

Telle est l'histoire allégorique de ce qu'étoit l'homme dans son origine, & de ce qu'il est devenu en s'écartant de la première Loi; j'ai tâché par ce tableau, de le conduire jusqu'à la source de tous ses maux, & de lui indiquer, mystérieusement, il est vrai, les moyens d'y remédier. Je dois ajouter que, quoique son crime & celui du mauvais Principe soient également le fruit de leur volonté mauvaise, il faut remarquer

néanmoins que l'un & l'autre de ces crimes sont de nature très-différente, & que par conséquent, ils ne peuvent être assujettis à une égale punition, ni avoir les mêmes suites; parce que d'ailleurs la Justice évalue jusqu'à la différence des lieux où leurs crimes se sont commis. L'homme & le principe du mal ont donc continuellement leur faute devant les yeux; mais tous deux n'ont pas les mêmes secours, ni les mêmes consolations.

J'ai donné à entendre précédemment que le principe du mal ne peut par lui-même que persévérer dans sa volonté rebelle, jusqu'à ce que la communication avec le bien lui soit rendue. Mais l'homme, malgré sa condamnation, peut appaiser la Justice même, se réconcilier avec la vérité, & en goûter de temps en temps les douceurs, comme si en quelque sorte, il n'en étoit pas séparé.

Il est vrai de dire néanmoins que le crime de l'un & de l'autre, ne se punit que par la privation, & qu'il n'y a de différence, que dans la mesure de ce châtiment. Il est bien plus certain encore que cette privation est la peine la plus terrible, & la seule qui puisse réellement subjuguér l'homme. Car, on a eu grand tort de prétendre nous mener à la sagesse, par le tableau effrayant des peines corporelles dans une vie à venir; ce tableau n'est rien, quand on ne les sent pas. Or, ces aveugles Maîtres ne pouvant nous faire connaître qu'en

qu'en idée les tourmens qu'ils imaginent, doivent nécessairement faire peu d'effet sur nous.

Si au moins ils eussent pris soin de peindre à l'homme les remords qu'il doit éprouver, quand il est méchant, il leur eût été plus facile de le toucher; parce qu'il nous est possible d'avoir ici-bas le sentiment de cette douleur. Mais combien nous eussent-ils rendus plus heureux, & nous eussent-ils donné une idée plus digne de notre Principe, s'ils eussent été assez sublimes pour dire aux hommes, que ce Principe étant amour, ne punit les hommes que par l'amour; mais en même temps que n'étant qu'amour, lorsqu'il leur ôte l'amour, il ne leur laisse plus rien.

C'est par-là qu'ils auroient éclairé & soutenu les hommes, en leur faisant sentir que rien ne devoit plus les effrayer que de cesser d'avoir l'amour de ce Principe, puisque dès-lors ils sont dans le néant; & certes ce néant que l'homme peut éprouver à tout instant, si on le lui poignoit dans toute son horreur, seroit pour lui, une idée plus efficace & plus salutaire que celle de ces éternelles tortures, auxquelles malgré la Doctrine de ces Ministres de sang, l'homme voit toujours une fin, & jamais de commencement.

Les secours accordés à l'homme pour sa réhabilitation, quelque précieux qu'ils soient, tiennent cependant à des conditions très-rigoureuses. Et vraiment plus les droits qu'il a perdus sont
glorieux,

glorieux, plus il doit avoir à souffrir pour les recouvrer; enfin étant assujetti, par son crime, à la loi du temps, il ne peut éviter d'en subir les pénibles effets; parce que s'étant opposé lui-même tous les obstacles que le temps renferme, la loi veut qu'il ne puisse rien obtenir qu'à mesure qu'il les éprouve, & qu'il les surmonte.

C'est au moment de la naissance corporelle, qu'on voit commencer les peines qui l'attendent. C'est alors qu'il montre toutes les marques de la plus honteuse réprobation; il naît comme un vil insecte dans la corruption & dans la fange; il naît au milieu des souffrances & des cris de sa mère; comme si c'étoit pour elle un opprobre de lui donner le jour; or, quelle façon n'est-ce pas pour lui, de voir que de toutes les mères, la femme est celle dont l'enfantement est le plus pénible & le plus dangereux! Mais à peine commence-t-il lui-même à respirer, qu'il est couvert de larmes & tourmenté par les maux les plus aigus. Les premiers pas qu'il fait dans la vie, annoncent donc qu'il n'y vient que pour souffrir, & qu'il est vraiment le fils du crime & de la douleur.

Si l'homme, au contraire, n'eût point été coupable, sa naissance auroit été le premier sentiment du bonheur & de la paix. En voyant la lumière, il en auroit célébré la splendeur par de vifs transports, & par des tributs de louanges envers le Principe de sa félicité. Sans trouble

sur la légitimité de son origine, sans inquiétude sur la stabilité de son sort, il en eût goûté tous les délices, parce qu'il en auroit connu sensiblement les avantages. O homme ! verse des larmes amères sur l'énormité de ton crime, qui a si horriblement changé ta condition ; frémis sur le funeste arrêt qui condamne ta postérité à naître dans les tourmens & dans l'humiliation, tandis qu'elle ne devoit connoître que la gloire, & un bonheur inaltérable.

Dès les premières années de son cours élémentaire, la situation de l'homme devient beaucoup plus effrayante ; parce qu'il n'a encore souffert que dans son corps, au lieu qu'il va souffrir dans la pensée. De même que son enveloppe corporelle a été jusques-là en butte à la fougue des élémens, ayant d'avoir acquis la moindre des forces nécessaires pour se défendre ; de même la pensée va être poursuivie dans un âge où, n'ayant pas encore exercé la volonté, l'erreur peut le séduire plus aisément, porter par mille sentiers ses attaques jusqu'au germe, & corrompre l'arbre dans la racine.

Il est certain que l'homme commence alors une carrière si pénible & si périlleuse, que si les secours ne suivoient pour lui la même progression, il succomberoit infailliblement ; mais la même main qui lui a donné l'être, ne néglige rien pour la conservation ; à mesure qu'il avance en âge, que les obstacles se multiplient

&

Double effet du corps de l'Homme. 49

& s'opposent à l'exercice de ses facultés, à mesure aussi son enveloppe corporelle acquiert de la consistance; c'est-à-dire, que la nouvelle armure se fortifie, & devient plus puissance contre les attaques de ses ennemis, jusqu'à ce qu'enfin le temple intellectuel de l'homme étant élevé, cette enveloppe devenue inutile, se détruit, laissant l'édifice à découvert & hors de toute atteinte.

Il est donc évident que ce corps matériel que nous portons, est l'organe de toutes nos souffrances; c'est donc lui qui formant des bornes épaisses à notre vue & à toutes nos facultés, nous tient en privation & en pâtement; je ne dois donc plus dissimuler que la jonction de l'homme à cette enveloppe grossière, est la peine même à laquelle son crime l'a assujetti temporellement, puisque nous voyons les horribles effets qu'il en ressent depuis le moment où il en est revêtu, jusqu'à celui où il en est dépouillé; & que c'est par-là que commencement & se perpétuent les épreuves, sans lesquelles il ne peut rétablir les rapports qu'il avoit autrefois avec la Lumière.

Mais malgré les ténèbres que ce corps matériel répand autour de nous, nous sommes obligés d'avouer aussi qu'il nous sert de rempart & de sauve-garde contre les dangers qui nous environnent; & que sans cette enveloppe, nous serions infiniment plus exposés.

Ce sont-là, n'en doutons point, les idées que
les

les Sages en ont eu dans tous les temps. Leur première occupation a été de se préserver sans cesse des illusions que ce corps leur présentait. Ils l'ont méprisé, parce qu'il est méprisable par sa nature; ils l'ont redouté par les funestes suites des attaques auxquelles il les exposoit, & ils ont tous parfaitement connu qu'il étoit pour eux la voie de l'erreur & du mensonge.

Mais l'expérience leur a appris aussi que c'est le canal par où arrivent, dans l'homme, les connoissances & les lumières de la Vérité; ils ont senti, que puisqu'il nous sert d'enveloppe, & que nous n'avons pas même la pensée à nous, il faut bien que nos idées, venant toutes du dehors, s'introduisent nécessairement par cette enveloppe, & que nos sens corporels en soient les premiers organes.

Or, c'est à ce sujet que l'homme par la promptitude & la légèreté de ses jugemens, a commencé à se livrer à des erreurs funestes, qui ont produit dans son imagination les idées les plus monstrueuses; c'est de-là, dis-je, que les Matérialistes ont tiré cet humiliant système des sensations qui ravale l'homme au-dessous de la bête; puisque celle-ci, ne recevant jamais à la fois qu'une seule sorte d'impulsion, n'est pas susceptible de s'égarer; au lieu que l'homme, étant placé au milieu des contradictoires, pourroit, selon cette opinion, se livrer en paix indifféremment

à toutes les impressions dont il seroit affecté.

2 Mais d'après les lumières de justice que nous avons déjà reconnues en lui, il ne se peut que nous adoptions ces opinions avilissantes. Nous avons démontré que l'homme, chargé de la conduite, est comptable de toutes ses actions; je me garderai bien à présent de lui laisser enlever un privilège aussi sublime, & qui l'élève si fort au-dessus de toutes les créatures.

Rien ne m'empêchera donc d'assurer à mes semblables, que cette erreur est la ruse la plus adroite & la plus dangereuse qui ait pu être employée pour les arrêter dans leur marche, & pour les égarer. Ce seroit pour un voyageur une incertitude des plus désespérantes, de rencontrer deux routes opposées, sans connoître le lieu où l'une & l'autre aboutiroient. Cependant, en observant le chemin qu'il auroit déjà fait, se rappelant le point d'où il seroit parti, & celui auquel il tend, il seroit peut-être assez de combinaisons pour se déterminer & pour choisir juste; mais si quelqu'un se présentait à lui, & lui disoit qu'il est très-inutile de prendre tant de peines pour démêler la véritable route, que celles qui s'offrent à ses yeux mènent également au but, & qu'il peut suivre indifféremment l'une ou l'autre; alors, la situation du voyageur deviendroit bien plus fâcheuse & plus embarrassante que lorsqu'il étoit réduit à prendre

dre conseil de lui-même; car enfin il lui seroit impossible de se nier l'opposition qu'il verroit entre ces deux routes; & le premier sentiment qui devroit alors naître en lui, seroit de se défier des conseils qu'on lui donne, & de se persuader qu'on veut lui tendre un piège.

Voilà cependant quelle est la position actuelle de l'homme, relativement aux obscurités que les Auteurs du système des sensations ont répandues sur la carrière. Lui annoncer qu'il n'a d'autres loix que celles de ses sens, & qu'il ne peut avoir d'autre guide, c'est lui dire qu'en vain chercheroit-il à faire un choix parmi les choses qu'ils lui présentent, puisque ces sens eux-mêmes sont sujets à varier dans leur action, & qu'ainsi l'homme ne pouvant pas en diriger les mobiles, essayeroit inutilement d'en diriger le cours & les effets.

Mais, ainsi que le voyageur, l'homme ne peut se refuser à sa propre conviction; il voit bien que les sens amènent tout en lui; mais en même temps, il est forcé d'avouer que parmi les choses qu'ils lui amènent, il y en a qu'il sent être bonnes, comme il y en a qu'il sent être mauvaises.

Quelle devroit donc être la défiance contre ceux qui le voudroient détourner de faire un choix, en lui insinuant que toutes ces choses sont indifférentes ou de même nature? Ne devroit-

ne pourrais pas en ressentir la plus vive indignation, & se mettre en garde contre des maîtres aussi dangereux?

C'est cependant là, je le répète, la plus commune tentative qui se soit faite contre la pensée de l'homme; c'est en même temps la plus séduisante, & celle dont le principe du mal tireroit le plus d'avantage; parce que s'il pouvoit nourrir l'homme dans la persuasion qu'il n'y a point de choix à faire parmi les choses qui l'environnent, il viendrait facilement à bout de faire passer jusqu'à lui, l'horrible incertitude & le désordre dans lequel il se trouve lui-même plongé par la privation où il est de toute Loi.

Mais si la Justice veille toujours sur l'homme, il faut qu'il ait en lui les moyens de démêler les stratagèmes de son ennemi, & de déconcerter, quand il le voudra, toutes ses entreprises; sans quoi il ne pourroit être puni de s'y laisser surprendre. Ces moyens doivent être fondés sur la propre nature, qui ne peut pas plus changer que la nature même du Principe dont il est provenu; ainsi la propre essence étant incompatible avec le mensonge, lui fait connoître tôt ou tard qu'on l'abuse, & le ramène naturellement à la Vérité.

J'emploierai donc ces mêmes moyens qui me sont communs avec tous les hommes, pour leur montrer le danger & l'absurdité de cette opinion
enne-

ennemie de leur bonheur, & qui n'est propre qu'à les abîmer dans le crime & dans le désespoir. J'ai suffisamment prouvé par nos souffrances, que nous étions libres ; ainsi je m'adresserai aux Matérialistes, & je leur demanderai comment ils ont pu s'aveugler assez pour ne voir dans l'homme qu'une machine. Je voudrois au moins qu'ils eussent eu la bonne foi d'y voir une machine active, & ayant en elle-même son Principe d'action ; car si elle étoit purement passive, elle recevrait tout & ne rendrait rien.

Alors, dès qu'elle manifeste quelque activité, il faut qu'elle ait au moins en elle le pouvoir de faire cette manifestation ; & je ne crois pas que personne prétende que ce pouvoir-là nous vienne par les sensations. Je crois en même temps que sans ce pouvoir inné dans l'homme, il lui seroit impossible d'acquérir ni de conserver la science d'aucune chose ; ce qui s'observe sans aucun doute sur les êtres privés de discernement. Il est donc clair que l'homme porte en lui la semence de la lumière, & des vérités dont il offre si souvent les témoignages. Et faudroit-il quelque chose de plus pour renverser ces principes téméraires par lesquels on a prétendu le dégrader ?

Je fais qu'à la première réflexion, on pourra m'opposer que non-seulement les bêtes, mais même tous les êtres corporels, rendent
aussi

aussi une action extérieure; d'où il faudra conclure que tous ces êtres ont aussi quelque chose en eux, & ne sont pas de simples machines. Alors, me demandera-t-on, quelle est la différence de leur Principe d'action d'avec celui qui est dans l'homme? Cette différence sera facilement apperçue de ceux qui voudront l'observer avec attention, & mes Lecteurs la reconnoîtront avec moi, en fixant un moment leur vue sur la cause de cette méprise.

Il y a des êtres qui ne sont qu'intelligens; il y en a qui ne sont que sensibles; l'homme est à la fois l'un & l'autre. Voilà le mot de l'énigme. Ces différentes classes d'êtres ont chacune un Principe d'action différent; l'homme seul les réunit tous les deux; & quiconque voudra ne les pas confondre, sera sûr de trouver la solution de toutes les difficultés.

Par son origine, l'homme jouissoit de tous les droits d'un être intelligent, quoique cependant il eût une enveloppe; car, dans la région temporelle, il n'y a pas un seul être qui puisse s'en passer. Et ici, l'ayant déjà fait assez entrevoir, j'avouerai bien que l'armure impénétrable dont j'ai parlé précédemment, n'étoit autre chose que cette première enveloppe de l'homme. Mais pourquoi étoit-elle impénétrable? C'est qu'étant une & simple, à cause de la supériorité de la nature, elle ne pouvoit nullement

D

se

50 *De la nouvelle enveloppe de l'Homme.*

se décomposer, & que la loi des assemblages élémentaires n'avoit absolument aucune prise sur elle.

Depuis sa chute, l'homme s'est trouvé revêtu d'une enveloppe corruptible; parce qu'étant composée, elle est sujette aux différentes actions du sensible, qui n'opèrent que successivement, & qui par conséquent se détruisent les unes & les autres. Mais, par cet assujettissement au sensible, il n'a point perdu sa qualité d'être intelligent; en sorte qu'il est à la fois grand & petit, mortel & immortel, toujours libre dans l'intellectuel, mais lié dans le corporel par des loix indépendantes de sa volonté; en un mot, étant un assemblage de deux Natures, diamétralement opposées, il en démontre alternativement les effets, d'une manière si distincte, qu'il est impossible de s'y tromper. Car, si l'homme actuel n'avoit que des sens, ainsi que les systèmes humains le voudroient établir, on verroit toujours le même caractère dans toutes ses actions, & ce seroit celui de ses sens; c'est-à-dire, qu'à l'égal de la bête, toutes les fois qu'il seroit excité par ses besoins corporels, il tendroit avec effort, à les satisfaire, sans jamais résister à aucunes de leurs impulsions, si ce n'est pour céder à une impulsion plus forte, mais qui dès-lors doit se considérer comme agissant seule, & qui naissant toujours du sensible,

agit

agit dans les sens, & tient toujours aux sens.

Pourquoi donc l'homme peut-il s'écarter de la Loi des sens? Pourquoi peut-il se refuser à ce qu'ils lui demandent? Pourquoi, pressé par la faim, est-il néanmoins le maître de refuser les mets les plus exquis qu'on lui présente, de se laisser tourmenter, dévorer, anéantir même par le besoin, & cela à la vue de ce qui seroit le plus propre à le calmer? Pourquoi, dis-je, y a-t-il dans l'homme une volonté qu'il peut mettre en opposition avec les sens, s'il n'y a pas en lui plus d'un être? Et deux actions si contraires, quoique se montrant ensemble, peuvent-elles tenir à la même source?

En vain on m'objecteroit, à présent, que quand la volonté agit ainsi, c'est qu'elle est déterminée par quelque motif; j'ai assez fait entendre, en parlant de la liberté, que la volonté de l'homme étant cause elle-même, devoit avoir le privilège de se déterminer seule & sans motif; autrement elle ne devroit pas porter le nom de volonté. Mais en supposant que dans le cas dont il s'agit, la volonté se déterminât en effet par un motif, l'existence des deux Natures de l'homme n'en seroit pas moins évidente; car il faudroit toujours chercher ce motif ailleurs que dans l'action de ses sens, puisque la volonté la contraire; puisque, lors même que son corps cherche toujours à exister & à vivre, il peut vouloir

le laisser souffrir, s'épuiser & s'éteindre. Cette double action de l'homme est donc une preuve convaincante qu'il y a en lui plus d'un Principe.

Au contraire, les êtres qui ne sont que sensibles, ne peuvent jamais donner des marques que de ce qu'ils sont. Il faut, il est vrai, qu'ils aient le pouvoir de rendre & de manifester ce que les sensations opèrent sur eux; sans cela, tout ce qui leur seroit communiqué, seroit comme nul, & ne produiroit aucun effet. Mais je ne crains point d'errer, en assurant que les plus belles affections des bêtes, leurs actions les mieux ordonnées, ne s'élèvent jamais au-dessus du sensible; elles ont, comme tous les êtres de la Nature, un individu à conserver, & elles reçoivent avec la vie, tous les pouvoirs nécessaires à cet objet, en raison des dangers auxquels elles doivent être exposées, selon leur espèce, pendant le cours de leur durée; soit dans les moyens de se procurer la nourriture; soit dans les circonstances qui accompagnent leur reproduction, & dans tous les autres événemens qui le multiplient & varient suivant les différentes classes de ces êtres, ainsi que pour chaque individu. Mais je demande si jamais on a apperçu dans les bêtes quelque action qui n'eût pour unique but leur bien-être corporel; & si elles ont jamais rien manifesté qui fût le véritable indice de l'intelligence.

Ce

Ce qui trompe la plus grande partie des hommes à cet égard, c'est de voir que parmi les bêtes, il y en a plusieurs qui sont susceptibles d'être formées à des actes qui ne leur sont point naturels; elles apprennent, elles se ressouviennent, elles agissent même souvent en conséquence de ce qu'elles ont appris, & de ce que leur mémoire leur rappelle. Cette observation pourroit en effet nous arrêter, sans les principes que nous avons établis.

J'ai dit que dès que les bêtes manifestent quelque chose au-dehors, il falloit nécessairement qu'elles eussent un Principe intérieur & actif, sans lequel elles n'existeroient pas; mais ce Principe, je l'ai annoncé comme n'ayant que le sensible pour guide, & la conservation du corporel pour objet. C'est par ces deux moyens que l'homme parvient à dresser la bête; il la frappe, ou il lui donne à manger; & par-là il dirige, à sa volonté, le Principe actif de l'animal, qui ne tendant qu'au maintien de son être, se porte avec effort à des actes qu'il n'auroit jamais pratiqué, s'il eut été laissé à sa propre Loi. L'homme, par la crainte, ou par l'attrait de la nourriture, le presse & l'oblige à étendre & à augmenter son action; il est donc évident que ce Principe, étant actif & sensible, est susceptible de recevoir des impressions; s'il peut recevoir des impressions, il peut

aussi les conserver; car il suffit pour cela, que la même impression se prolonge & continue son action. Alors, recevoir des impressions & les conserver, c'est prouver, en effet, que l'animal est susceptible d'habitude.

Nous pouvons donc, sans danger, reconnoître que le Principe actif des bêtes est capable d'acquérir l'habitude de différens actes par l'industrie de l'homme; car soit dans les actes que la bête produit naturellement, soit dans ceux auxquels elle est dressée, on ne voit aucune marche, ni aucune combinaison dans lesquelles le sensible ne soit pour tout & le mobile de tout; alors donc, quelques merveilles que la bête étale à mes yeux, je la trouverai certainement très-admirable; mais mon admiration n'ira pas jusqu'à reconnoître en elle un être intelligent, pendant que je n'y vois qu'un être sensible; car enfin le sensible n'est pas intelligent.

Pour mieux sentir la différence de l'animal avec l'être intelligent, faut-il considérer les classes qui sont au-dessous de ce même animal, tels que le végétal & le minéral? Dès que ces classes inférieures opèrent des actes extérieurs, comme la croissance, la fructification, la génération & autres, nous ne pourrions douter qu'elles n'aient, aussi bien que l'animal, un Principe actif, inné en elles, & d'où émanent toutes ces différentes actions.

Néan-

Néanmoins, quoique nous appercevions en elles une Loi vive, qui tend avec force à son accomplissement, nous ne leur avons jamais vu produire les moindres signes de douleur, de plaisir, de crainte, ni de desir, toutes affections qui sont propres à l'animal; de-là nous pouvons dire, que de même qu'entre l'animal & les êtres inférieurs, il y a une différence considérable dans les Principes, quoiqu'ils aient les uns & les autres la faculté végétative, de même l'homme a de commun avec l'animal un Principe actif, susceptible d'affections corporelles & sensibles; mais il en est essentiellement distingué par son Principe intellectuel, qui anéantit toute comparaison entre lui & la bête.

C'est donc uniquement pour avoir été séduit par cet enchaînement universel, dans lequel un être tient toujours à celui qui le suit, & à celui qui le précède, qu'on a confondu les différens anneaux qui composent l'homme actuel, & qu'on ne l'a pas cru différent de ce Principe inférieur & sensible, auquel il n'est attaché que pour un temps.

Quelle confiance pouvons-nous avoir alors aux systèmes que l'imagination de l'homme a enfantés sur ces matières, quand nous les voyons poser sur une base aussi évidemment fausse? Et quelle plus forte preuve pouvons-nous desirer, que celle du sentiment & de l'expérience?

36 *Manière de distinguer les trois Règnes.*

A cette occasion, je vais entrer dans quelques détails sur la distinction & l'enchaînement des trois règnes de la nature, pour tâcher de nous confirmer dans les principes que nous venons d'établir sur la différence des êtres, malgré leur affinité. Je préviens néanmoins que ces discussions devroient être étrangères à l'homme, & que c'est un malheur pour lui d'avoir besoin de ces preuves pour se connoître, & pour croire à sa propre nature; car elle porte en elle-même des témoignages bien plus évidens que ceux qu'il peut trouver dans ses observations sur les objets sensibles & matériels.

Les sciences humaines ne fournissent aucune règle sûre pour classer régulièrement les trois règnes; on n'y pourra jamais parvenir qu'en suivant un ordre conforme à la Nature; en ce cas, il faut premièrement mettre au rang des animaux les êtres corporels qui portent en eux toute l'étendue du Principe de leur fructification, qui par conséquent n'en aiant qu'un, n'ont pas besoin d'être adhérens à la terre, pour le faire agir, mais prennent leur corporisation par la chaleur de la femelle de leur espèce, soit qu'ils l'acquièrent dans le sein de cette même femelle, ou par le feu extérieur qu'elle leur communique, comme il arrive pour la fructification des ovipares, soit qu'ils l'acquièrent

quièrent par la chaleur du soleil, ou par celle de tout autre feu.

Secondement, il faut placer au rang des végétaux tout être qui, aiant son matras dans la terre, fructifie ainsi par l'action de deux agens, & manifeste une production, soit au - dehors, soit au - dedans de cette même terre.

Enfin, on doit regarder comme minéraux tous les êtres, qui ont également leur matras dans la terre, & y prennent leur croissance & leur végétation; mais qui, provenant de l'action de trois agens, ne peuvent donner aucun signe de reproduction, parce qu'ils ne sont que passifs, & que les trois actions qui les constituent, ne leur appartiennent pas en propre.

Ces règles, une fois établies, pour savoir si un être est végétal ou animal, il faut voir s'il tire sa substance des sucs de la terre, ou s'il se nourrit de ses productions. S'il est attaché à la terre, de manière qu'il meure, lorsqu'il en est détaché, il n'est que végétal. S'il n'est point lié à cette même terre, quoiqu'il se nourrisse de ses productions, il est animal, quel qu'ait été le moyen de la corporisation.

La différence, je le sais, est infiniment plus difficile à faire entre le végétal & le minéral, qu'entre le végétal & l'animal; parce qu'entre les plantes & les minéraux, il y a une si grande affinité, & ils ont tant de facultés qui leur sont

communes, qu'il n'est pas toujours aisé de les démêler.

Cette difficulté vient de ce que la différence des genres de tous les êtres corporels est toujours en proportion géométrique Quaternaire. Or, dans l'ordre vrai des choses, plus le degré des puissances est élevé, plus la puissance est affoiblie; parce qu'alors elle est plus éloignée de la puissance première, d'où toutes les puissances subséquentes sont émanées. Ainsi, les premiers termes de la progression, étant plus voisins du terme radical, ont des propriétés plus actives, d'où résultent par conséquent des effets plus sensibles, & par-là plus faciles à distinguer: & cette force, dans les facultés, diminuant, à mesure que les termes de la progression se multiplient, il est clair, que les résultats des derniers termes doivent n'avoir que des nuances en quelque sorte imperceptibles.

Voilà pourquoi le minéral est plus difficile à distinguer du végétal, que le végétal de l'animal; car c'est dans le minéral que se trouve le dernier terme de la progression des choses créées.

Il faut appliquer le même principe à tous les êtres, qui semblent intermédiaires entre les différens règnes, & qui paroissent les tier, parce que la progression du nombre est continue, sans borne & sans aucune séparation; mais

mais, pour connoître parfaitement la puissance d'un terme quelconque de la progression dont il s'agit, il faudroit au moins connoître une des racines, & c'est une des choses que l'homme perdit, lorsqu'il fut privé de son premier état; en effet, il ne connoit aujourd'hui la racine d'aucun nombre, puisqu'il ne connoît pas la première de toutes les racines, ce que l'on verra par la suite.

Il faut également appliquer le principe de la progression Quaternaire, aux êtres qui sont au-dessus de la matière; parce qu'il s'y fait appercevoir avec la même exactitude, & d'une manière encore plus marquée, en ce qu'ils sont moins éloignés du premier terme de cette progression: mais peu de gens me comprendroient dans l'application que j'en pourrois faire à cette classe, aussi mon dessein & mon devoir m'empêchent d'en parler ouvertement.

Si l'homme avoit une Chymie, par laquelle il pût, sans décomposer les corps, connoître leurs vrais Principes, il verroit que le feu est le propre de l'animal, l'eau le propre du végétal, & la terre le propre du minéral; alors il auroit des signes encore plus certains pour reconnoître la véritable nature des êtres, & ne seroit plus embarrassé, pour discerner leur rang & leur classe.

Je

Je ne m'arrête pas à lui faire observer que ces trois Elémens, qui doivent servir de signes pour démêler les différens règnes, ne peuvent pas exister chacun séparément & indépendamment des deux autres ; je présume que cette notion est assez commune pour ne devoir pas rappeler ici que dans l'animal, quoique le feu y domine, l'eau & la terre y doivent exister nécessairement, & ainsi des deux autres règnes, où le Principe dominant est de toute nécessité accompagné des deux autres Principes. Il n'y a pas, jusqu'au mercure même, sur qui cette observation ne s'applique avec la même justesse, quoique certains Alchymistes ne lui trouvent point de feu ; mais ils devroient faire attention que le mercure minéral n'a encore reçu que la seconde opération, & qu'ainsi, quoiqu'il ait en lui, comme tout être corporel, un feu élémentaire, cependant ce feu n'est pas sensible, jusqu'à ce qu'un feu supérieur vienne l'agiter, & c'est-là la troisième opération que je démontrerai nécessaire pour compléter toute corporisation ; voilà pourquoi le mercure, quoiqu'avec un feu élémentaire, est cependant le corps de la nature le plus froid.

C'est, je le répète, uniquement pour défendre la nature de l'homme, que je me suis laissé entraîner à tous ces détails. J'ai voulu

voulu montrer à ceux qui l'avilissent, en le confondant avec les bêtes, qu'ils tombent, à son sujet, dans une méprise qui n'est pas pardonnable, même sur les êtres purement élémentaires, puisque d'un règne à l'autre, nous trouvons des différences infinies, quoique tous ces règnes aient des parités & des similitudes fondamentales.

Nous voyons que dans toutes les classes, l'inférieure n'a rien de ce qui se manifeste d'une manière particulière dans la supérieure. Ainsi, dès que dans les êtres corporels, au-dessous de l'homme, nous n'avons aperçu aucune des marques de l'intelligence, nous ne pouvons lui refuser qu'il ne soit ici-bas le seul favorisé de cet avantage sublime, quoique, par sa forme élémentaire, il se trouve assujéti au sensible, & à toutes les affections matérielles de la bête.

Ceux donc qui ont essayé de dépouiller l'homme de ses plus beaux droits, en se fondant sur son assujettissement & la liaison à l'être corporel qui l'enveloppe, n'ont présenté, pour preuve, qu'une vérité que nous reconnoissons comme eux, puisque nous savons tous qu'il ne reçoit aucune lumière que par les sens. Mais, pour n'avoir pas porté plus loin leur observation, ils sont restés dans les ténèbres, & y ont entraîné la multitude.

Dans

Dans la malheureuse condition de l'homme actuel, aucune idée ne peut en effet se faire sentir en lui, qu'elle ne soit entrée par les sens; en sorte qu'il faut convenir encore, que ne pouvant pas toujours disposer des objets & des êtres qui actionnent ses sens, il ne peut, par cette raison, être responsable des idées qui naissent en lui; de façon que reconnoissant, comme nous l'avons fait, un Principe bon & un Principe mauvais, & par conséquent un Principe de pensées bonnes & un Principe de pensées mauvaises, on ne doit pas être surpris que l'homme se trouve exposé aux unes & aux autres, sans pouvoir se dispenser de les sentir.

C'est là ce qui a fait croire aux Observateurs que nos pensées & toutes nos facultés intellectuelles n'avoient point d'autre origine que nos sens. Mais, premièrement, ayant confondu en un seul les deux êtres qui composent l'homme d'aujourd'hui, n'ayant pas aperçu en lui ces deux actions opposées, qui en manifestent si clairement les différens Principes, ils ne reconnoissent en lui qu'une seule sorte de sens, & font vaguement dériver tout, de la faculté de sentir. Cependant, après tout ce que nous avons dit, il n'y auroit qu'à ouvrir les yeux, pour convenir que l'homme actuel, ayant en lui deux êtres différens à gouverner,

verner, & que ne pouvant en effet connoître les besoins de l'un & de l'autre que par la sensibilité, il falloit bien que cette faculté fût double, puisqu'il étoit double lui-même; aussi quel sera l'homme assez aveugle, pour ne pas trouver en lui une faculté sensible relative à l'intellectuel, & une faculté sensible relative au corporel? Et ne faut-il pas convenir que cette distinction, prise dans la Nature même, auroit éclairci toutes les méprises? Je dois dire néanmoins, que dans cet ouvrage, j'emploierai le plus souvent ces mots de sens & de sensible, dans l'acception corporelle; & que lorsque je parlerai du sensible intellectuel, ce sera de manière qu'on ne puisse pas confondre l'un avec l'autre.

Secondement, sous quelque point de vue que les Observateurs eussent considéré la faculté sensible de l'homme, s'ils avoient mieux pesé leur système, ils auroient vu que nos sens sont bien, à la vérité, l'organe de nos pensées, mais qu'ils n'en sont pas l'origine; ce qui fait sans doute une trop grande différence pour qu'on soit excusable de ne l'avoir pas apperçue.

Oui, telle est notre peine, qu'aucune pensée ne puisse nous parvenir immédiatement, & sans le secours de nos sens qui en sont les organes nécessaires dans notre état actuel; mais si nous avons reconnu dans l'homme un
Prin-

64 *Droits de l'Homme sur sa Pensée.*

Principe actif & intelligent qui se distingue si parfaitement des autres êtres, ce Principe doit avoir en lui-même ses propres facultés; or, la seule dont l'usage nous soit resté dans notre pénible situation, c'est cette volonté innée en nous, dont l'homme a joui pendant sa gloire & dont il jouit encore après la chute. Comme c'est par elle qu'il s'est égaré, c'est par la force de cette volonté seule qu'il peut espérer d'être rétabli dans ses premiers droits; c'est elle qui le préserve absolument des précipices où l'on veut le plonger, & de croire à ce néant auquel on voudrait réduire la nature: c'est par elle, en un mot, que n'étant pas le maître d'empêcher que le bien & le mal se communiquent jusqu'à lui, il est cependant responsable de l'usage qu'il fait de cette volonté, par rapport à l'un & à l'autre. Il ne peut faire qu'on ne lui offre, mais il peut choisir, & choisir bien; & je n'en donnerai pas, pour le moment, d'autres preuves, sinon qu'il souffre, & qu'il est puni quand il choisit mal.

Le Lecteur intelligent, pour qui j'écris, ne peut pas ignorer que la peine & les souffrances, dont je veux parler, sont d'une nature bien différente des maux passagers, corporels ou conventionnels, les seuls qui soient connus de la multitude.

Toutes

Toutes les attaques que l'on a portées contre la dignité de l'homme, ne sont donc plus d'aucune valeur pour nous : ou bien il faudroit renverser les premiers & les plus fermes fondemens de la Justice que nous avons posés précédemment, ainsi que les notions invariables que nous savons être communes à tous les hommes, & qu'aucun être intelligent & raisonnable ne pourra jamais révoquer en doute.

Je ne m'arrête point à examiner si dans la conduite ordinaire de l'homme, la volonté attend toujours une raison décisive pour se déterminer, ou si elle est dirigée par l'attrait seul du sentiment ; je la crois susceptible de l'un & de l'autre mobile ; & je dirai que pour la régularité de sa marche, l'homme ne doit exclure ni l'un ni l'autre de ces deux moyens ; car autant la réflexion sans le sentiment le rendroit froid & immobile, autant le sentiment sans la réflexion seroit sujet à l'égarer.

Mais, je le répète, ces questions sont étrangères à mon sujet, & je les crois abusives & infructueuses ; ainsi je laisse à la Métaphysique de l'Ecole à chercher comment la volonté se détermine & comment elle agit ; il suffit à l'homme de reconnoître que c'est toujours librement, & que cette liberté est un malheur de plus pour lui, & la raison de toutes les

E

souf-

souffrances, quand il abandonne les Loix qui doivent la diriger. Revenons à notre sujet.

Quoique nous ayons reconnu que tous les êtres avoient nécessairement quelque chose en eux, sans quoi ils n'auroient ni vie, ni existence, ni action, nous n'admettrons pas pour cela qu'ils aient tous la même chose. Quoique cette Loi d'un Principe inné soit unique & universelle, nous nous garderons bien de dire que ces Principes soient égaux & agissent uniformément dans tous les êtres, puisqu'au contraire nos observations nous font connoître une différence essentielle entre eux; & sur-tout entre les Principes innés dans les trois règnes matériels, & le Principe sacré dont l'homme est le seul favorisé parmi tous les êtres qui composent cet Univers.

Car cette supériorité du Principe actif & intelligent de l'homme ne doit plus nous étonner, si nous nous rappelons la propriété de cette progression Quaternaire qui fixe le rang & les facultés des êtres, & qui ennoblit leur essence, en raison de ce qu'ils sont plus voisins du premier terme de la progression. L'homme est la seconde Puissance de ce premier terme générateur universel; le Principe actif de la matière n'est que le troisième; en faut-il davantage pour reconnoître que l'on ne peut absolument admettre entre eux aucune égalité.

La source des systèmes injurieux à l'homme vient donc de ce que leurs Auteurs n'ont pas distingué la nature de nos affections. D'un côté, ils ont attribué à notre être intellectuel, les mouvemens de l'être sensible, & de l'autre ils ont confondu les actes de l'intelligence avec des impulsions matérielles, bornées dans leurs principes comme dans leurs effets. Il n'est pas étonnant qu'ayant ainsi défiguré l'homme, ils lui trouvent des ressemblances avec la bête, & qu'ils ne lui trouvent que cela; il n'est pas étonnant, dis-je, que par ce moyen, étouffant dans lui toute notion, toute réflexion, loin de l'éclairer sur le bien & le mal, ils le tiennent sans cesse dans le doute & dans l'ignorance sur sa propre nature, puisqu'ils effacent à ses yeux les seules différences qui pourroient l'en instruire.

Mais, après avoir enseigné, comme nous l'avons fait, que l'homme étoit à la fois intelligent & sensible, nous devons observer que ces deux facultés différentes doivent nécessairement s'annoncer en lui par des signes & des moyens différens, & que les affections qui leur sont particulières, n'étant nullement les mêmes, ne peuvent en aucune manière se présenter sous la même face.

Le principal objet de l'homme devoit donc être d'observer continuellement la différence

infinie qui se trouve entre ces deux facultés, & entre les affections qui leur sont propres; & comme elles sont unies dans presque toutes les actions, rien ne doit lui paroître plus important que de distinguer avec précision ce qui appartient à l'une ou à l'autre.

En effet, pendant le court intervalle de la vie corporelle de l'homme, la faculté intellectuelle se trouvant jointe à la faculté sensible, ne peut absolument rien recevoir que par le canal de cette faculté sensible; & à son tour, la faculté inférieure & sensible doit toujours être dirigée par la justesse & la régularité de la faculté intelligente. On voit par conséquent que dans une union aussi intime, si l'homme cesse de veiller un instant, il ne démêlera plus ses deux natures, & dès-lors il ne saura où trouver les témoignages de l'ordre & du vrai.

De plus, chacune des ces facultés étant susceptible de recevoir en son particulier des impressions bonnes & des impressions mauvaises, l'homme est exposé, à chaque instant, à confondre non seulement le sensible avec l'intellectuel, mais encore ce qui peut être avantageux ou nuisible à l'un ou à l'autre.

J'examinerai les suites & les effets de ce danger attaché à la situation actuelle de l'homme; je dévoilerai les méprises où la négligence

gligence à discerner les différentes facultés l'a entraîné, tant sur le Principe des choses, que sur les ouvrages de la Nature, & sur ceux qui sont sortis de ses propres mains & de son imagination; Sciences divines, intellectuelles & physiques, Devoirs civils & naturels de l'homme, Arts, Législations, Etablissmens & Institutions quelconques; tout rentre dans l'objet dont je m'occupe. Je ne crains point même de dire que je regarde cet examen comme une obligation pour moi; parce que, si l'ignorance & l'obscurité où nous sommes sur ces points importans, ne sont pas de l'essence de l'homme, mais l'effet naturel de ses premiers écarts, & de tous ceux qui en sont provenus, il est de son devoir de chercher à retourner vers la lumière qu'il a abandonnée; & si ces connoissances étoient son appanage avant la chute, elles ne se sont point absolument perdues pour lui, puisqu'elles découlent sans cesse de cette source inépuisable où il a pris naissance: en un mot, si malgré l'état d'obscurité où il languit, l'homme peut toujours espérer d'appercevoir la Vérité, & s'il ne lui faut pour cela que des efforts & du courage, ce seroit la mépriser, que de ne pas faire tout ce qui est en nous pour nous rapprocher d'elle.

L'usage continuel que je fais dans cet Ou-

vrage, des mots *facultés, actions, causes, principes, agens, propriétés, vertus*, réveillera sans doute le mépris & le dédain de mon siècle pour les qualités occultes. Cependant il seroit injuste de donner ce nom à cette doctrine, uniquement parce qu'elle n'offre rien aux sens. Ce qui est occulte pour les yeux du corps, c'est ce qu'ils ne voient point; ce qui est occulte pour l'intelligence, c'est ce qu'elle ne conçoit point; or, dans ce sens, je demande s'il est quelque chose de plus occulte pour les yeux & pour l'intelligence, que les notions généralement reçues sur tous les objets que je viens d'annoncer? Elles expliquent la matière par la matière; elles expliquent l'homme par les sens; elles expliquent l'Auteur des choses par la Nature élémentaire.

Ainsi les yeux du corps ne voyant que des assemblages cherchent en vain les Principes élémentaires qu'on leur annonce; & ne pouvant jamais les appercevoir, il est clair qu'on les a trompés.

L'homme voit dans ses sens le jeu de ses organes; mais il n'y reconnoît point son intelligence.

Enfin la Nature visible présente aux yeux l'ouvrage d'un grand Artiste: mais n'offrant point à l'intelligence la raison des choses, elle laisse ignorer la Justice du Maître, la tendresse

dressé du Père, & tous les conseils du Souverain; de façon qu'on ne peut nier que ces explications ne soient absolument nulles & sans vérité, puisqu'elles ont toujours besoin d'être remplacées par de nouvelles explications.

Alors, si je ne m'attache qu'à éloigner de tous ces objets les enveloppes qui les obscurcissent, si je ne porte la pensée des hommes que sur le vrai Principe en chaque chose, ma marche est donc moins obscure que celle des Observateurs; & en effet, s'ils ont vraiment de la répugnance pour les qualités occultes, ils devraient commencer par changer de route; car très-certainement il n'en est pas de plus occulte & de plus ténébreuse que celle dans laquelle ils voudroient nous entraîner.

2.

Tout ce que j'ai dit de l'homme, considéré dans son origine & dans sa première splendeur, de sa volonté impure qui l'en a fait déchoir, & de l'affligeante situation où il s'est plongé, se trouve confirmé par les observations que nous allons faire sur la conduite, & sur les opinions qu'il enfante journellement.

On peut faire les mêmes observations sur la pureté originelle, la dégradation & les tourmens actuels du Principe qui s'est rendu mauvais; la marche de tous ces écarts est uniforme; les premières erreurs, celles qui les ont suivies & celles qui suivront ont eu & auront perpétuellement les mêmes causes; en un mot, c'est toujours à la volonté mauvaise, qu'il faut attribuer les faux pas de l'homme, & de tout autre être revêtu du privilège de la Liberté; car, je l'ai déjà dit, pour démontrer que le principe d'une action quelconque est légitime, il en faut considérer les suites; si l'être est malheureux, à coup sûr, il est coupable, parce qu'il ne peut être malheureux, s'il n'est libre.

On auroit pu, sans doute, m'arrêter à cette proposition, en m'opposant les souffrances

frances de la bête; mais l'objection ne m'a point échappé: & comme je puis ici la résoudre sans interrompre mon sujet, j'y vais travailler avant d'entrer en matière.

Je fais qu'en qualité d'être sensible, la bête souffre, & qu'ainsi l'on peut en quelque sorte la regarder comme malheureuse; mais je prie d'observer si le titre de malheureux n'appartiendrait pas avec plus de raison aux êtres, qui, connoissant qu'ils devroient être heureux par leur nature, éprouvent intérieurement le désespoir de ne l'être pas. Dans ce sens, il ne pourroit convenir à la bête, qui est à sa place ici-bas, & qui n'est pas faite pour un autre bien-être que celui de ses sens; lors donc que ce bien-être est dérangé, elle souffre, sans doute, comme être sensible, mais elle ne voit rien au-delà de ses souffrances; elle les supporte, elle travaille même à les faire cesser, seulement par l'action de la faculté sensible, & sans avoir pu juger qu'il y ait pour elle un autre état; c'est-à-dire, quelle n'a point ce qui fait le malheur de l'homme, ce remords & cette nécessité de s'attribuer, comme lui, ses souffrances. Eh! comment le pourroit-elle? Elle n'agit point; on la fait agir.

Cependant il reste toujours à savoir pourquoi elle souffre, & pourquoi elle est privée si souvent de ce bien-être sensible qui la rend

droit heureuse à la manière. Je pourrois rendre raison de cette difficulté, s'il m'étoit permis de m'étendre sur la liaison des choses, & de faire voir jusqu'où le mal a gagné par les écarts de l'homme; mais c'est un point que je ne ferai jamais qu'indiquer; & pour le présent, il suffira de dire que la Terre n'est plus vierge, ce qui l'expose elle & ses fruits, à tous les maux qu'entraîne la perte de la Virginité.

Nous pouvons donc dire avec raison qu'il ne peut y avoir d'être véritablement malheureux que l'être libre, à quoi j'ajouterai que si c'est librement que l'homme s'est plongé dans les peines & dans les douleurs, cette même liberté lui impose l'obligation continuelle de travailler à réparer son crime; car plus il se négligera sur ce point, plus il se rendra coupable, & par conséquent plus il se rendra malheureux. Reprenons notre sujet.

Pour nous guider dans l'important examen que nous nous sommes proposé, & qui entre essentiellement aujourd'hui dans la tâche de l'homme, remarquons que la cause principale de toutes nos erreurs dans les Sciences, est de n'avoir pas observé une Loi de deux actions distinctes qui se montre universellement dans tous les êtres de la Création, & jette souvent l'homme dans l'incertitude.

Nous

Nous ne devons cependant pas être étonnés de voir que chaque être ici-bas, soit assujetti à cette double action, puisque nous avons reconnu précédemment deux Natures très-distinctes ou deux Principes opposés dont le pouvoir s'est manifesté dès le commencement des choses, & se fait sentir continuellement dans la Création entière.

Or, de ces deux Principes, il ne peut y en avoir qu'un qui soit réel & vraiment nécessaire, attendu qu'après UN, nous ne connoissons plus rien. Ainsi, le second Principe, quoique nécessitant l'action du premier dans la Création, ne peut certainement avoir ni poids, ni nombre, ni mesure, puisque ces Loix appartiennent à l'Essence même du premier Principe. L'un stable, permanent, possède la vie en lui-même, & par lui-même; l'autre irrégulier & sans loix, n'a que des effets apparens & illusoires pour l'intelligence qui voudroit s'y laisser tromper.

Ainsi, comme nous le laissons entrevoir, si c'est une raison double qui a fait donner la naissance & la vie temporelle à l'Univers, il est indispensable que les corps particuliers suivent la même Loi; & ne puissent, ni se reproduire, ni subsister sans le secours d'une double action.

Toutefois, la raison double qui dirige les corps & toute la matière, n'est pas la même que cette raison double qui provient de l'opposition
des

des deux Principes; celle-ci est purement intellectuelle, & ne prend sa source que dans la volonté contraire de ces deux êtres. Car, lorsque l'un ou l'autre agit sur le sensible & sur le corporel, c'est toujours dans des vues intellectuelles, c'est-à-dire, pour détruire l'action intellectuelle qui lui est opposée. Il n'en est pas de même de la double action qui assujettit la Nature; elle n'est attachée qu'aux êtres corporels, pour servir tant à leur reproduction qu'à leur entretien; elle est pure en ce qu'elle est dirigée par une troisième action qui la rend régulière; en un mot, c'est le moyen nécessaire établi par la source de toutes les puissances pour la construction de tous les ouvrages matériels.

Cependant, quoique dans cette raison double, attachée à tout ce qui est corporel, il n'y ait rien d'impur, & que ni l'un ni l'autre terme n'en soit mauvais, il y en a un néanmoins qui est fixe & impérissable, l'autre n'est que passager & momentané, & par-là même n'est pas réel pour l'intelligence, quoique ses effets le soient pour les yeux du corps.

Ce sera donc nous avancer beaucoup que de parvenir à distinguer la nature & les résultats de ces deux différens termes, ou de ces deux différentes Loix qui soutiennent la création corporelle; parce que si nous apprenons à reconnoître leur action dans toutes les choses temporelles;

ce

ce sera un moyen de plus de la démêler dans nous-mêmes. En effet, on ne conçoit pas combien les méprises qui se font journellement sur notre être, tiennent de près à celles qui se font sur les êtres corporels & sur la matière; & celui qui auroit l'intelligence pour juger les corps, auroit bientôt celle qui lui est nécessaire pour juger l'homme.

La première erreur qui se soit introduite en ce genre, est d'avoir fait de la Nature matérielle, une classe & une étude à part. Quoique les hommes aient vu que cette branche étoit vivante & active, ils l'ont regardée comme étant séparée du tronc; & à force de s'arrêter à ce dangereux examen, le tronc leur a paru à son tour si éloigné de la branche, qu'ils n'ont plus senti le besoin qu'il existât, ou du moins s'ils en ont reconnu l'existence, ils n'ont vu en lui qu'un être isolé dont la voix se perd dans l'éloignement, & qu'il est même inutile d'entendre pour concevoir & accomplir le cours & les Loix de cette Nature matérielle.

Si nous nous bornions comme eux à considérer cette Nature en elle-même, & comme agissant sans la médiation d'un Principe extérieur, nous pourrions bien, il est vrai, appercevoir ses Loix sensibles & apparentes; mais nous ne pourrions pas dire que notre notion fut complète, puisqu'il nous resteroit toujours à connoître son Prin-

Principe réel qui n'est visible qu'à l'intelligence, par lequel tout ce qui existe est nécessairement gouverné, & dont les Loix sensibles & apparentes ne sont que les résultats.

D'un autre côté, si pendant notre séjour parmi les êtres de cette Nature matérielle, nous voulions les éloigner entièrement de nos recherches, pour nous efforcer d'atteindre à celle du Principe invisible, nous aurions à craindre de nous tenir trop élevés au-dessus du sentier que nous devons suivre, & par-là de ne point parvenir au but de nos desirs, & de n'obtenir qu'une partie des lumières qui nous sont destinées.

Nous devons sentir les inconvéniens de ces deux excès; ils sont tels, qu'en nous livrant à l'un ou à l'autre, nous pouvons être assurés de n'avoir aucune réussite, & si nous négligeons l'une des deux Loix pour rechercher l'autre, nous ne pourrions avoir de toutes les deux qu'une fausse idée, parce que leur liaison actuelle est indispensable, quoique n'ayant pas toujours été manifestée; enfin, vouloir aujourd'hui s'élever au Principe premier, supérieur & invisible, sans s'appuyer sur la matière, c'est l'offenser & le tenter; & vouloir connoître la matière en excluant ce Principe premier & les *Vertus* qu'il emploie pour la soutenir, c'est la plus absurde des impiétés.

Ce n'est pas que les hommes ne soient destinés

à

à avoir un jour une parfaite connoissance du Principe premier sans être obligés d'y joindre l'étude de la matière, de même que depuis leur chute il y a eu un temps où ils étoient entièrement assujettis à cette Loi de matière, sans qu'ils pussent songer à l'existence du Principe premier. Mais pendant ce passage intermédiaire qui nous est accordé, étant placés entre les deux extrêmes, nous ne devons perdre de vue ni l'un ni l'autre, si nous ne voulons pas nous égarer.

La seconde erreur, c'est que depuis que l'homme est enchaîné dans la Région sensible, il a cherché, à la vérité, le Principe de la matière, parce qu'il ne peut douter qu'elle en ait un; mais comme dans cette recherche il a confondu les deux Loix, il a voulu que le Principe de la matière fut aussi palpable que la matière elle-même. Il a voulu soumettre l'un & l'autre à la mesure de ses yeux corporels.

Or, une mesure corporelle ne peut s'appliquer que sur l'étendue: l'étendue n'est qu'un assemblage, & par conséquent un être composé; & si l'homme s'obstinoit à croire que le Principe de l'étendue ou de la matière, est la même chose que la matière, il faudroit donc que ce Principe fût étendu & composé comme elle; alors il est vrai que les yeux de son corps en pourroient calculer les dimensions, toutefois selon les bornes de ses facultés, & sans en être plus avancé. Car
pour

80 *De la Matière & de son Principe.*

pour mesurer juste, il faudroit qu'il eût une base à ses mesures, & il n'en a point. Mais certes, nous sommes bien éloignés d'avoir une pareille idée du Principe de la matière, d'après celle que nous avons d'un Principe en général.

Tous ceux qui ont voulu expliquer ce que c'est qu'un Principe, n'ont pu s'empêcher de dire qu'il doit être indivisible, incommensurable & absolument différent de ce que la matière présente à nos yeux. Les Mathématiciens mêmes & les Géomètres, quoique n'agissant que par leurs sens, & n'ayant que l'étendue pour objet, viennent à l'appui de cette définition; car tout matériel qu'est ce point mathématique dont ils font la base de leur travail, ils sont obligés de le revêtir de toutes les propriétés de l'Être immatériel; sans cela, leur science n'auroit pas encore de commencement.

Ainsi, un être indivisible & incommensurable, tel que nous sentons que doit se concevoir tout Principe, qu'est-il autre chose pour nous qu'un être simple? Et, certes, nous ne pouvons douter que les apparences matérielles ne soient au contraire divisibles & soumises à la mesure sensible; par conséquent, la matière n'est donc point un être simple; par conséquent, elle ne peut donc être son Principe à elle-même; il seroit donc absurde de vouloir confondre la matière avec le Principe de la matière.

Je

Je dois, à ce sujet, faire remarquer les obscurités où cette fausse manière de considérer les corps a entraîné la multitude. Le vulgaire a cru qu'en mutilant, divisant & subdivisant la matière, il mutiloit, divisoit & subdivisoit en effet le Principe & l'essence de la matière; & croyant que les bornes seules de ses organes corporels l'empêchoient d'aller aussi loin que sa pensée dans cette opération, il a imaginé que cette division étoit essentiellement possible au de-là de ce qu'il pouvoit opérer lui-même, & il a cru que la matière étoit divisible à l'infini; de-là, il l'a regardée comme indestructible, & par conséquent comme éternelle.

C'est absolument pour avoir confondu la matière avec le Principe de la matière, que ces erreurs ont été presque universellement adoptées. En effet, diviser les formes de la matière, ce n'est pas diviser son essence, ou, pour mieux dire, désunir les parties diverses dont tous les corps sont composés, ce n'est pas diviser, ce n'est pas décomposer la matière, parce que chacune des parties matérielles provenant de cette division, demeure intacte dans son apparence de matière, par conséquent dans son essence, & dans le nombre des Principes qui constituent toute la matière.

Par quel étrange aveuglement l'homme a-t-il donc pu croire qu'en diversifiant les dimensions
F des

82 *De la Divisibilité de la Matière.*

des corps, il divisoit réellement la matière? N'est-il pas aisé de voir que toutes les opérations de l'homme en ce genre se bornent à transporter, à défunir ce qui étoit joint; & pour que la main pût décomposer la matière, ne faudroit-il pas que ce fût lui qui l'eût composée?

Je ne vois donc ici que la foiblesse & les bornes des facultés de l'homme, qui est arrêté par la force invincible des Principes de la matière; car nous savons qu'il peut varier à son gré les figures & les formes corporelles, parce que ces formes ne sont qu'un assemblage de particules différentes, & n'ont par cette raison aucune des propriétés de l'Unité; mais enfin, il n'y a pas une seule de ces particules qu'il puisse anéantir, parce que si le Principe qui les soutient n'est point composé, il ne peut être sujet à aucune division dans son essence; & dans ce sens, non-seulement la matière n'est pas divisible à l'infini, selon l'idée commune, mais il n'est pas même possible que la main de l'homme commence ou opère sur elle la première & la moindre des divisions; nouvelle preuve pour démontrer que ce Principe corporel est un & simple, & par conséquent qu'il n'est point matière.

Ce que j'ai dit de la méthode des Mathématiciens, a dû faire sentir la différence qu'il y a de leur marche à celle de la Nature. La Science

Mathé-

mathématique n'offrant entre leurs mains qu'une copie trompeuse de la vraie Science, n'a pour base & pour résultats que des relations, sur lesquelles aiant une fois fixé leurs suppositions, les conséquences se trouvent justes & convenables à l'objet qu'ils se proposent; en un mot, les Mathématiciens ne peuvent pas s'égarer, parce qu'ils ne sortent pas de leur enceinte, & qu'ils ne font que tourner sur un pivot; alors tous leurs pas les ramènent au point d'où ils sont partis. En effet, quelque élevé que soit leur édifice, on voit qu'il est égal dans toutes les parties, & qu'il n'y a pas la moindre distinction entre les matériaux qui servent de fondement, & ceux dont ils bâtissent les plus hauts étages; aussi que nous apprennent-ils?

La Nature, au contraire, aiant pour Principe un être vrai & infini, produit des faits qui lui ressemblent; & quoique ces faits soient l'enveloppe dont elle se couvre à nos yeux, quoiqu'ils soient passagers, ils sont si multipliés, si variés, si actifs, que nous voyons assez clairement que la source en doit être inépuisable. Mais on verra dans la suite de cet Ouvrage, de plus amples observations sur la Science mathématique, & sur l'emploi qu'on auroit dû en faire pour parvenir à la connoissance de la Nature & de ce qui est au-dessus.

Nous joindrons ici une autre vérité qui ap-

§4 *Des Productions & de leurs Principes.*

puira toutes celles que nous avons établies pour prouver combien la matière est inférieure au Principe qui lui sert de base & qui la produit.

Je prie d'abord les Observateurs d'examiner, s'il n'est pas certain universellement, & dans tout ordre de génération quelconque, que la production ne peut jamais être égale à son Principe générateur. Cette vérité se réalise continuellement dans l'ordre des générations matérielles, quoiqu'en suite venant à croître, les fruits & les productions de cette classe, égalent & même surpassent en force & en grandeur l'individu qui les a engendrés; parce que la classe de ces individus étant soumise à la Loi du temps, l'ancien individu dépérit en même temps que son fruit s'avance vers le terme de sa croissance & de sa perfection.

Mais dans le moment de la génération, ce fruit est nécessairement inférieur à l'individu d'où il est provenu, puisque c'est de lui qu'il tient la vie & son action.

Dans quelque classe que nous fassions nos recherches, je ne crains point d'assurer que nous trouverons l'application de cette vérité; d'où nous pouvons dire hardiment, que c'est avec raison que nous l'avons annoncée comme universelle; dès-lors il faudra convenir aussi qu'elle est applicable à la matière, relativement à son Principe, parce que si nous
pouvons

pouvons voir naître la matière, nous ne pouvons nier qu'elle n'ait été engendrée; & si elle a été engendrée, elle est ainsi que tous les êtres, inférieure à son Principe générateur.

C'est être déjà bien avancé que d'avoir reconnu la supériorité du Principe de la matière sur la matière, & de sentir qu'ils ne peuvent être tous deux de la même nature; par-là nous nous trouvons à couvert des jugemens hasardés qu'on a osé prononcer sur cet objet, & qui par le crédit des Maîtres qui en ont été les organes, sont devenus comme autant de Loix pour la plupart des hommes: par-là on est dispensé de croire comme eux, que la matière est éternelle & impérissable. En distinguant la forme du Principe, nous saurons que l'une peut varier sans cesse, pendant que l'autre reste toujours le même; & on n'aura plus de peine à reconnoître la fin & le déperissement de la matière dans la succession des faits & des êtres que la Nature expose à nos yeux, tandis que le Principe de cette matière n'étant point matière, demeure inaltérable & indestructible.

Cette succession de faits, & ce renouvellement continuel des êtres corporels a entraîné les Observateurs de la Nature dans d'autres opinions aussi fausses que les précédentes, & qui les exposent aux mêmes conséquences. Ils ont vu les corps s'altérer, se décomposer & dispa-

roître de devant eux; mais en même temps, ils ont vu que ces corps étoient sans cesse remplacés par d'autres corps; alors ils ont cru que ceux-ci étoient formés des débris des anciens corps, & qu'étant dissous, les différentes parties dont ils étoient composés, devoient entrer à leur tour, dans la composition des nouvelles formes; de-là ils ont conclu que les formes éprouvoient bien une mutation continuelle, mais que leur matière fondamentale demeurait toujours la même.

Ensuite, ignorant la véritable cause de l'existence & de l'action de cette matière, ils n'ont pas vu pourquoi elle n'auroit pas toujours été en mouvement, & pourquoi elle n'y seroit pas toujours, ce qui leur a fait décider de nouveau qu'elle étoit éternelle.

Mais si, élevant les yeux d'un degré, ils eussent reconnu les vrais Principes des corps, & qu'ils leur eussent attribué la stabilité qu'ils ont cru voir dans leur prétendue matière fondamentale, nous n'aurions pas à leur reprocher cette nouvelle méprise; nous voyons comme eux les révolutions & les mutations des formes; nous reconnaissons aussi que les Principes des corps sont indestructibles & impérissables; mais ayant montré, comme nous l'avons fait, que ces Principes n'étoient point matière, dire qu'ils sont impérissables, ce n'est pas dire que la matière ne périt point.

C'est

C'est ainsi qu'en distinguant les corps d'avec leurs Principes, les Observateurs auroient évité l'erreur dangereuse qu'ils s'efforcent en vain de pallier, & qu'ils se seroient bien gardés d'attribuer l'éternité & l'immortalité à l'être matériel qui frappe leurs sens. Je suis d'accord avec eux sur la marche journalière de la Nature; je vois naître & périr toutes les formes, & je les vois remplacées par d'autres formes; mais je me garderai bien d'en conclure, comme eux, que cette révolution n'ait point eu de commencement, & qu'elle ne doive point avoir de fin, puisqu'elle se opere en effet, & ne se manifeste que sur les corps qui sont passagers, & non sur leurs Principes qui n'en reçoivent jamais la moindre atteinte. Lorsqu'on aura bien conçu l'existence & la stabilité de ces Principes, indépendamment & séparément des corps, il faudra bien convenir qu'ils ont pu exister avant ces corps, & qu'ils pourront encore exister après eux.

Je ne joindrai pas à ce raisonnement des preuves sur lesquelles on refuseroit de me croire; mais elles sont de nature qu'il n'est pas plus en mon pouvoir d'en douter que si j'eusse été présent à la formation des choses.

D'ailleurs la Loi numérique des êtres est un témoignage irrévocable; Un existe & se conçoit indépendamment des autres nombres; & après les avoir vivifiés pendant le cours de la Décade,

Il les laisse derrière lui & revient à son Unité. Les Principes des corps étant uns, peuvent donc se concevoir seuls & séparés de toute forme de matière; au lieu que les moindres particules de cette matière ne peuvent subsister, ni se concevoir sans être soutenues & animées par leur Principe; de même que nous concevons l'Unité numérique, comme pouvant subsister à part des autres nombres; quoique aucun des nombres subséquens à l'Unité ne puisse trouver accès dans notre entendement, si ce n'est comme l'émanation & le produit de cette unité.

En un mot, si nous voulons appliquer ici la maxime fondamentale qui a été établie ci-devant, sur l'inégalité qui existe nécessairement entre l'être générateur & la production, nous verrons, que si les Principes de la matière sont indestructibles & éternels, il est impossible que la matière jouisse des mêmes privilèges.

Cependant cette assertion d'une inégalité nécessaire entre l'être générateur & la production, auroit pu laisser quelque inquiétude sur la nature de l'homme, qui ayant pris naissance dans une source indestructible, devoit comme inférieur à son Principe, n'avoir pas le même avantage, & être par conséquent susceptible de destruction. Mais une simple réflexion dissipe ce doute.

Quoique la matière & l'homme aient également

ment leur Principe générateur, il s'en faut de beaucoup qu'ils aient le même. Le Principe générateur de l'homme est l'Unité; cette Unité possédant tout en soi, communique aussi à ses productions une existence totale & indépendante; en sorte qu'elle peut bien, comme Chef & Principe, étendre ou resserrer leurs facultés; mais elle ne peut pas leur donner la mort, parce que les ouvrages étant réels, ce qui est, ne peut pas ne pas être.

Il n'en est pas ainsi de la matière qui, étant le produit d'un Principe secondaire, inférieur & subordonné à un autre Principe, est toujours dans la dépendance de l'un & de l'autre; de manière que le concours de leur action mutuelle est absolument nécessaire pour la continuation de son existence; car il est constant, que lorsque l'une des deux vient à cesser, les corps s'éteignent & disparaissent.

Or, la naissance & la fin de ces différentes actions se manifeste assez clairement dans la Nature corporelle, pour nous démontrer que la matière ne peut pas être durable. D'ailleurs, reconnoissant, comme nous le devons faire, que l'action de l'Unité, ou du Principe premier, est perpétuelle & indivisible, nous ne pourrions sans la plus grossière erreur, attribuer la même perpétuité d'action aux Principes secondaires qui engendrent la matière. C'est pourquoi l'Au-

teur des choses ne peut pas faire que le Monde soit éternel comme lui; car ce ne seroit pas rendre le Monde éternel que de lui faire succéder d'autres Mondes, comme ce sera toujours en sa puissance, puisque chacun de ces Mondes ne pouvant être que l'œuvre d'un Principe secondaire, seroit dès - lors nécessairement périssable.

Examinons actuellement un autre système relatif à notre sujet. On a enseigné, qu'après la dissolution des êtres corporels, les débris de ces corps étoient employés à faire partie de la substance des autres corps. Assurément, les Observateurs de la Nature se sont trompés dans cette doctrine, ainsi que dans les conséquences qu'ils en ont tirées. Car, dire que les corps se forment les uns des autres, & ne sont que divers assemblages successifs des mêmes matériaux, c'est une erreur aussi grande que de prétendre que la matière est éternelle. Ils se seroient bien gardés d'avancer de pareilles opinions, s'ils avoient pris plus de précautions pour marcher sûrement dans la connoissance de la Nature.

Les Principes universels de la matière sont des êtres simples; chacun d'eux est *un*, ainsi qu'il résulte de nos observations, & de l'idée que nous avons donnée d'un Principe en général: les Principes innés de la moindre particule

cule

de matière doivent donc avoir la même propriété; chacun d'eux sera donc *un* & simple, comme les Principes universels de cette même matière: il ne peut y avoir de différence entre ces deux sortes de Principes, que dans la durée & dans la force de leur action, qui est plus longue & plus étendue dans les Principes universels que dans les Principes particuliers. Or, l'action propre d'un Principe simple est nécessairement simple & unique elle-même, & ne peut avoir, par conséquent, qu'un seul but à remplir; elle a en elle tout ce qu'il lui faut pour l'entier accomplissement de sa Loi; enfin, elle n'est susceptible ni de mélange, ni de division.

Celle du Principe universel matériel a donc les mêmes facultés; & quoique les résultats qui en proviennent, se multiplient, s'étendent & se subdivisent à l'infini, il est certain que ce Principe universel n'a qu'un seul œuvre à faire, & qu'un seul acte à opérer. Lorsque son œuvre sera rempli, son action doit cesser, & être retirée, par celui qui lui avoit ordonné de la produire; mais pendant toute la durée du temps, il est assujetti à faire le même acte & à manifester les mêmes effets.

Il en est ainsi des Principes innés des différens corps particuliers; ils sont soumis à la même Loi d'unité d'action; & lorsque la durée

durée en est accomplie, elle leur est également retirée.

Alors, si chacun de ces Principes n'a qu'une seule action, & qu'à la fin de cette action, ils doivent tous rentrer dans leur source primitive, nous ne pouvons avec raison attendre d'eux de nouvelles formes; & nous devons conclure que les corps que nous voyons naître successivement, tirent leur origine & leur substance d'autres Principes, que de ceux dont nous avons vu l'action suspendue dans la dissolution des corps qu'ils avoient produits. Nous sommes donc obligés de chercher ailleurs la source d'où doivent naître ces nouveaux corps,

Mais, où pourrons-nous mieux la trouver que dans la force & l'activité de cette double Loi, qui constitue la Nature universelle corporelle, & qui se montre en même temps sous mille faces différentes dans la production & les progrès des corps particuliers?

Nous savons, en effet, que cette terre que nous habitons, ne pourroit exister & se conserver, si elle n'avoit en elle un Principe végétatif qui lui est propre; mais qu'il faut nécessairement qu'une cause extérieure, qui n'est autre chose que le Feu céleste ou planétaire, réagisse sur ce Principe pour que son action se manifeste.

Il en est de même des corps particuliers;
chacun

chacun de ces corps provient d'une semence, dans laquelle réside un germe ou Principe inné, dépositaire de toutes les propriétés & de tous les effets qu'il doit produire. Mais ce germe resteroit toujours dans l'inaction, & ne pourroit manifester aucune de ses facultés, s'il n'étoit aussi réactionné par une cause extérieure ignée, dont la chaleur le met à portée d'agir sur tous les êtres corporels qui l'environnent, lesquels, à leur tour, pénétrant son enveloppe, l'aiguillonnent, l'échauffent, & le disposent à soutenir l'action de la cause extérieure, pour la manifestation de ses propres fruits & de ses propres *Vertus*.

Et en effet, la cause extérieure ignée, opérant la réaction, auroit bientôt surmonté l'action des Principes individuels, & détruit leurs propriétés, si le secours des êtres alimentaires ne venoit renouveler leur force, & les mettre en état de résister à la chaleur dévorante de cette cause extérieure. C'est pour cela que si l'on expose à la chaleur, des germes privés d'alimens, ils se consomment dans leur berceau, sans avoir produit la moindre partie de leur action; c'est pour cela aussi que des germes, qui ont été à portée de commencer le cours de leur croissance, seroient encore plutôt consumés & détruits, s'ils venoient à manquer des alimens qui leur sont nécessaires pour se défendre.

sendre de l'activité continuelle de la réaction innée; parce qu'alors cette réaction, ayant déjà pénétré jusqu'au germe, y peut d'autant mieux déployer sa force destructive.

On voit par-là que les alimens, dont nous parlons, sont eux-mêmes un second moyen de réaction, que la Nature emploie pour l'entretien & la conservation de ses ouvrages; mais on le verra encore mieux dans la suite.

Telle est donc cette double Loi universelle, qui préside à la naissance & aux progrès des êtres corporels. Le concours de ces deux actions leur est absolument nécessaire, pour qu'ils puissent vivre sensiblement à nos yeux; savoir, la première action innée en eux, ou l'action intérieure, & l'action seconde ou extérieure, qui vient agiter & réactionner la première, & jamais parmi les choses matérielles, un corps ne s'est formé que par ce moyen.

Appliquons à la constitution de l'Univers ce que nous avons dit de la Terre; nous pouvons le regarder comme un assemblage d'une multitude infinie de germes & de semences, qui toutes ont en elles le Principe inné de leurs Loix & propriétés, selon leur classe & selon leur espèce, mais qui attendent, pour engendrer & se reproduire au-dehors, que quelque cause extérieure vienne les aider & les disposer à la génération. Ce seroit même là, où l'on trouveroit l'explication
d'un

un Phénomène qui étonne la multitude; savoir pourquoi on trouve des vers dans des fruits sans piquure, & des animaux vivans dans le cœur des pierres; c'est, parce que les uns & les autres placés, par la Nature, ou parvenus par filtration dans ces sortes de matras, y ont trouvé, ou y ont reçu, par la même voie de filtration, des suc propres à opérer sur eux la Loi nécessaire de réaction. Mais ne nous éloignons pas de notre sujet.

Voyons donc à présent quelle part les corps & les débris des corps peuvent avoir à la formation & à l'accroissement des autres corps; ils peuvent augmenter les forces des êtres corporels, & les soutenir contre la réaction continue de Principe extérieur igné; ils peuvent même contribuer, par leur propre réaction, à la manifestation des facultés des germes, & en faire opérer les propriétés. Mais ce seroit aller contre les Loix de la Nature, & méconnoître l'essence d'un Principe en général, que de croire qu'ils pourroient s'immiscer dans la substance de ces germes. Ils peuvent, je le répète, en être le soutien & l'aiguillon, mais jamais ils ne feront portion de leur essence. Les observations suivantes en feront la preuve.

Nous avons établi précédemment que les Principes des corps ne sont point matière, mais des êtres simples; qu'en cette qualité, ils doivent
avoir

avoir en eux tout ce qui est nécessaire à leur existence, & qu'ils n'ont rien à emprunter des autres êtres. Ils n'en emprunteroient pas même le secours de cette réaction extérieure, dont nous venons de parler, si par l'infériorité de leur nature, ils n'étoient assujettis à la double Loi qui régit tous les êtres élémentaires. Car il y a une Nature, où cette double Loi n'est pas connue, & où les êtres reçoivent la naissance sans le secours d'êtres secondaires, & par les seules vertus de leur Principe générateur; c'est celle par où l'homme a passé autrefois, Mais, afin que notre marche soit plus sûre, ne comptons pour rien la théorie, jusqu'à ce que l'expérience vienne la justifier; & d'abord observons ce qui se passe dans la destruction des corps.

Cette destruction ne peut avoir lieu que par la cessation de l'action du Principe inné, producteur de ces corps, puisque cette action est leur véritable base & leur premier appui; or ce Principe ne peut cesser d'agir, que lorsque la Loi qui l'asservissoit à l'action, est suspendue; parce qu'alors étant délivré de ses chaînes, il se sépare de ses productions & rentre dans sa source originelle. Car tant que cette Loi opéreroit, jamais l'enveloppe ne pourroit cesser d'être sous la forme naturelle & individuelle; & si cette forme est sujette à se décomposer, ce

ne

ne peut être que parce que la Loi de la réaction étant retirée, le Principe inné dans cette forme, & qui la fait exister, en liant ensemble les trois élémens dont elle est composée, se sépare de ces élémens, & les abandonne à leurs propres Loix; alors, ces Loix étant opposées les unes aux autres, les élémens qui s'y trouvent livrés, se combattent, se divisent, & se détruisent enfin tout-à-fait à nos yeux.

C'est ainsi qu'insensiblement les corps meurent, disparaissent, & s'anéantissent. Je ne vois donc plus dans un cadavre qu'une matière sans vie, privée du Principe inné qui en avoit produit & qui en soutenoit l'existence; je ne vois dans ces débris, que des parties qui sont encore soutenues par la présence des actions secondaires que le Principe inné avoit émanées dans ce corps pendant la durée de sa propre action; car ces émanations secondaires sont répandues dans les moindres particules corporelles; mais elles se séparent elles-mêmes successivement de leurs enveloppes particulières, après que leur Principe producteur a abandonné le corps entier, dont leur réunion formoit l'assemblage.

Qu'est-ce donc qu'un corps privé de la vie pourra dans le cours de sa dissolution, communiquer aux nouveaux corps, dont il seconde la croissance & la formation? Sera-ce le Principe
G domi-

dominant? Mais il n'existe plus dans le cadavre, puisque ce n'est que par la retraite de ce Principe, que le corps est devenu cadavre. D'ailleurs chaque germe, ayant son propre Principe inné & dépositaire de toutes les facultés, il n'a pas besoin de la réunion d'un autre Principe. En un mot, deux êtres simples ne pouvant jamais se réunir, ni confondre leur action; leur assemblage, bien loin de concourir à la vie des nouveaux corps, ne seroit qu'en occasionner le désordre & la destruction, puisqu'il n'est pas possible de placer deux centres dans une circonférence, sans la dénaturer.

Dira-t-on que les parties matérielles du corps qui se dissout, se réunissent & passent dans l'essence des germes? Mais nous venons de voir que chaque germe est animé par un Principe, qui renferme en lui tout ce qui est nécessaire à son existence. D'ailleurs, ne voyons-nous pas toutes les parties du cadavre se dissoudre successivement, & ne pas laisser après elles la moindre trace? Ne savons-nous pas que cette dissolution particulière ne s'opère, que par la séparation des émanations secondaires, qui étoient demeurées dans le cadavre, & que nous pouvons regarder chacune comme le centre de la partie qu'elle occupoit; mais alors nous ne pourrions nous dispenser de reconnaître que les corps, que les parties des corps, que tout l'Univers

vers n'est qu'un assemblage de centres, puisque nous voyons par gradation les corps se dissiper entièrement. Or, si tout est centre, & si tous les centres disparoissent dans la dissolution, que restera-t-il d'un corps dissous, qui puisse faire partie de l'existence & de la vie des nouveaux corps?

C'est donc une erreur, de croire que les Principes, soit généraux, soit particuliers, des êtres corporels qui se dissolvent, aillent, après s'être séparés de leur enveloppe, animer de nouvelles formes, & que recommençant une nouvelle carrière, ils puissent vivre successivement plusieurs fois. Si tout est simple, si tout est un dans la Nature & dans l'essence des êtres, il en doit être de même de leur action, & chacun d'eux doit avoir sa tâche particulière, simple & unique comme lui, autrement il y auroit foiblesse dans l'Auteur des choses, & confusion dans les ouvrages.

Mais, prenant la digestion animale pour exemple, on m'objectera sans doute, que dans la dissolution des alimens qui se fait par cette digestion, la plus grande quantité en passe dans le sang, dans la limphe, & dans les autres fluides de l'individu, & que de-là, se portant dans toutes les parties du corps, l'animal en reçoit l'entretien & la subsistance; alors on me demandera comment il se pourroit, que ces alimens

ne fissent que fortifier l'action & la vie de l'animal qui les reçoit, sans lui communiquer la moindre partie d'eux-mêmes, & sans que le feu inné en eux ne pénétrât le Principe & l'essence de cet individu, pour s'y unir & en accroître l'existence.

Je réponds à cela, que très-certainement le seul emploi des alimens est de soutenir la vie & l'action de l'individu qui les a dévorés; il ne peut les recevoir comme des nouveaux Principes pour lui, ni comme une augmentation de son être, mais comme les agens d'une réaction qui lui est nécessaire pour déployer ses forces & conserver son action temporelle; & quoiqu'aucun être corporel ne puisse se passer de cette réaction, il n'y en a point dans qui elle n'ait sa mesure; car il est constant, que si le Principe contenu dans l'aliment pouvoit s'unir au Principe du corps qui s'en nourrit, il n'y auroit plus de mesure dans la Loi d'action, par laquelle ce dernier auroit été constitué.

Nous le savons par expérience, & par les ravages que causent dans l'animal les crudités & les viandes mal cuites & mal saignées; nous savons, dis-je, combien une réaction trop vive est contraire à la vie corporelle; & nous ne pouvons nier que les animaux qui sont destinés par leur nature, à dévorer d'autres animaux, ne soient plus féroces & plus

plus cruels, qu'ils n'aient, dis-je, un caractère plus avide & plus destructeur, que les animaux qui ne se nourrissent que de végétaux. C'est que les premiers éprouvent une réaction excessive, en recevant avec les chairs dont ils vivent, une grande quantité de Principes animaux secondaires, & qu'ils emploient tous les efforts de l'action innée en eux, pour opérer, avant le temps, la dissolution des enveloppes de ces Principes; mais ceux-ci ne se trouvant point alors dans leur menstrue naturelle, emploient aussi toute leur force pour rompre ces chaînes étrangères, & retourner à leur source primitive.

Pendant ce combat, l'individu éprouve une effervescence qui l'agite & l'entraîne à des actes déordonnés; & il ne peut être rendu à un état plus tranquille, qu'après que l'enveloppe de ces Principes secondaires est dissoute, & qu'ils ont rejoint leur Principe générateur.

C'est à ce sujet que nous devons blâmer, en passant, l'usage de la plupart des nations; qui ont cru honorer les morts, soit en conservant leurs cadavres, soit en les consumant par le feu. L'une & l'autre de ces pratiques est également insensée & contraire à la Nature. Car la vraie menstrue des corps, c'est la terre, & la main des hommes n'ayant pu produire ces corps, elle ne devoit pas tenter, ni d'en déterminer, ni d'en

prolonger la durée, laissant à chacun de leurs Principes, le soin de suspendre son action, suivant la Loi, & de se réunir dans son temps à sa source.

Je ne puis me dispenser non plus de m'arrêter un moment sur cette Proposition, que *la vraie menstrue des corps c'est la terre*. C'est dans elle, en effet, que doit se décomposer principalement le corps de l'homme; mais le corps de l'homme prend sa forme dans le corps de la femme; lorsqu'il se décompose, il ne fait donc que rendre à la terre, ce qu'il a reçu du corps de la femme. La terre est donc le vrai Principe du corps de la femme, puisque les choses retournent toujours à leur source, & ces deux êtres étant si analogues l'un à l'autre, on ne peut nier que le corps de la femme n'ait une origine terrestre; nous rappelant ensuite qu'elle a été la première origine corporelle de l'homme, nous verrions sensiblement pour quelle raison la femme lui est universellement inférieure.

Mais on s'est étrangement égaré, lorsqu'on a cru pouvoir porter cette différence au-delà de la forme ou des facultés corporelles. La femme, quant au Principe intellectuel, a la même source & la même origine que l'homme; car cet homme n'étant condamné qu'à la peine & non à la mort, il falloit près de lui un être de la nature, & malheureux comme lui, qui par
 ses

les infirmités & la privation, le rappelaient à la sagesse, en retraçant continuellement à ses yeux les suites amères de ses égaremens: d'ailleurs l'homme n'est point le père de l'être intellectuel de ses productions, comme l'ont enseigné des doctrines fausses & d'autant plus funestes, qu'elles se sont appuyées sur des comparaisons prises dans la matière, telles que les intarissables émanations du feu élémentaire; mais dans tout ceci est un mystère que je ne croirai jamais assez enseveli. Reprenons la chaîne de nos observations.

Il y a un fait que les Naturalistes ne manqueront pas de m'opposer, c'est celui des liqueurs colorées qu'ils font passer dans quelques plantes, parvenant ainsi à varier la couleur des fleurs, & même à changer absolument celle qui leur appartenait par la Nature. Ma réponse sera simple, & tiendra à tout ce que j'ai dit sur la digestion.

Toute plante a son Principe inné comme les autres corps; les sucs qui lui tiennent lieu d'alimens, ne peuvent rien ajouter à ce Principe; mais ils lui servent de défense contre la réaction de la cause extérieure ignée qui sans eux surmonteroit & consumeroit bientôt, par sa chaleur, les forces & l'action des Principes individuels. Alors on doit sentir, par le nombre infini des différentes substances qui peuvent servir d'alimens

mens aux êtres corporels, à quelle variété de réaction ils sont exposés. Il est vrai qu'il n'y-en a qu'une seule qui soit réellement propre à chaque espèce: mais la nature des choses périssables, comme les corps, & les révolutions continues auxquelles ils sont soumis, les exposent à en recevoir d'étrangères, qui affoiblissent, qui contraignent leurs facultés, & même qui les détruisent tout-à-fait, quoique le Principe de l'être soit indestructible.

Ces réactions sont opérées, comme on le fait, par des êtres secondaires, qui sont aussi dépositaires d'un Principe qui leur est propre. Ce Principe ne peut opérer de réaction, soit par lui-même, soit par les Principes particuliers émanés de lui, qu'ils ne soient tous revêtus de leur enveloppe corporelle, puisque tous les êtres simples ne sont ici-bas qu'à cette condition. Il est donc certain que l'enveloppe de ces Principes secondaires passe, ainsi qu'eux, dans la masse corporelle des plantes & des animaux, pour leur servir d'aliment, & pour les aider à résister à l'action de la cause extérieure ignée. Il est certain qu'ils y portent aussi leur couleur & toutes leurs propriétés. Mais, quoiqu'ils passent dans ces différens individus, nous ne pourrions jamais admettre qu'ils s'y confondent, & qu'ils fassent partie de leur substance.

Pour

Pour que ces enveloppes alimentaires parvinssent à s'unir avec la substance de l'individu qui s'en empare, il faudroit que leurs Principes pussent réciproquement se confondre. Mais nous avons vu que ces Principes, étant des êtres simples, la réunion en est impossible; & puisque les enveloppes n'ont de propriétés que par leur Principe, la réunion des enveloppes est donc impossible aussi. Les alimens sont donc toujours des substances étrangères, quoique nécessaires à l'être qui les reçoit; car on sait qu'ils ne lui sont profitables, qu'autant qu'il en opère la dissolution.

Je pense qu'on n'aura pas de peine à convenir qu'il ne peut y avoir aucune espèce de mélange, avant que cette dissolution soit commencée: or, si la dissolution ne peut s'opérer, sans avoir été précédée de la retraite des Principes innés, si elle n'est en elle-même que division & destruction, comment se feroit-il que l'individu qui opère cette destruction, pût être confondu avec l'enveloppe même qu'il détruit?

En effet, si les alimens & les Principes qu'ils renferment, pouvoient se confondre avec la substance & les Principes des êtres qu'ils réactionnent, ils pourroient également leur être substitués, & en prendre la place; alors il seroit facile de dénaturer entièrement les individus & les espèces; il se pourroit qu'ayant changé une

fois la classe & la nature d'un être, on en fît autant sur toutes les classes qui existent, d'où proviendrait une confusion générale, qui empêcheroit que nous fussions jamais sûrs du rang & de la place que les êtres doivent occuper dans l'ordre des choses.

Aussi la Loi, par laquelle la Nature a constitué ses productions, se refuse-t-elle absolument à ces tentatives chimériques; elle a donné à chacun des êtres corporels un Principe inné particulier, qui peut étendre, & qui étend souvent son action au-delà de la mesure ordinaire, par le secours des réactions forcées, & d'un matras plus favorable, mais qui ne peut jamais perdre, ni changer son essence. Ce Principe, étant le producteur & le père de son enveloppe, ne peut s'en séparer, que l'enveloppe n'entre aussi-tôt en dissolution, & ne se détruise insensiblement; & il est de toute impossibilité, qu'un autre Principe ou un autre père, vienne habiter cette enveloppe, & lui servir de soutien; car dans la Nature corporelle, il n'y a point d'adultères, ni de fils adoptifs, attendu qu'il n'y a rien de libre.

Chaque être simple ou Principe a donc son existence à part, & par conséquent, une action & des facultés individuelles, qui sont aussi incommunicables que son existence.

Qu'on ne m'objecte point, que dans le mélange

l'ange des liqueurs & des corps susceptibles de se lier, on apperçoit des effets uns & simples, dont aucun de ces corps n'étoit capable en particulier; car je ne craindrai point d'affirmer, que dans ces amalgames, l'action & la réaction des divers Principes les uns sur les autres ne produisent des résultats uns & simples qu'en apparence, & à cause de la foiblesse de nos organes, & que ces résultats sont, en effet, combinés & produits par l'action propre & particulière à chacun des Principes rassemblés.

Si c'est un mélange de divers corps, qui ne soient susceptibles ni d'action, ni de réaction sensible les uns sur les autres, mais aiant chacun à eux leur propriété particulière de couleur, saveur, ou autre; il résulte de leur assemblage une troisième propriété, qui n'est réellement qu'un produit apparent des deux premières, lesquelles se trouvent mêlées & combinées, mais point du tout unies & confondues. Car on ne méritra pas que dans ce fait les Principes & leurs enveloppes restent parfaitement distincts & séparés, & qu'il n'y a que la foiblesse de nos sens qui puisse nous empêcher d'appercevoir séparément les actions propres & particulières à chacun de ces corps. On ne voit donc autre chose ici qu'une multitude de corps de même espèce, entassés ou rassemblés avec une multitude de corps d'espèce différente, mais conservant toujours

jours leur existence, leurs facultés, & leur action propre & individuelle.

Si c'est un corps solide jeté dans un fluide qui lui soit analogue, le fluide en surmonte la force & les propriétés, il en détache les parties, il les divise, il détruit leur solidité apparente & sensible; il le dissout & paroît s'en emparer. Par le moyen de cette dissolution, le fluide nous présente, en effet, des résultats, qu'il étoit impossible de découvrir séparément dans l'une ou l'autre des substances qui ont formé l'assemblage. Mais pourra-t-on en conclure qu'il s'y fasse aucun mélange des Principes, & n'est-il pas certain qu'il n'y a là qu'une simple extension de l'action du Principe dominant sur celle du Principe inférieur; extension qui diminue & cesse même, lorsque le Principe supérieur en force a actionné une quantité suffisante des corps qu'on a exposés à son action, & y a consumé tout le pouvoir qui étoit en lui?

Si c'est un corps solide qui s'empare d'un fluide, & qui l'absorbe; ou deux fluides, qui par leur mélange, produisent des corps solides ou des amalgames indissolubles en apparence; enfin, si ce sont des corps, qui d'abord ne présentent en particulier ni force, ni propriétés, mais qui, par leur assemblage, produisent des effets surprenans, des flammes ardentes, des feux, des bruits, des couleurs vives & brillantes;

tes; pourroit-on jamais démontrer qu'il y ait dans aucun de ces faits, réunion, confusion ou communication d'un Principe avec un autre Principe? Puisque, si la force du Principe dominant n'a fait que suspendre l'action du Principe le plus foible, sans en détruire l'enveloppe, alors il se peut que l'art parvienne encore à les séparer, & à les remettre l'un & l'autre en leur premier état; ce qui est une preuve invincible de la vérité que je viens d'établir.

Si, toujours sans détruire les enveloppes, le Principe supérieur en forces n'a fait que diviser des assemblages, & si rendant les parties constituantes de ces masses à leur liberté & à leur ténuité naturelle, il les a seulement repoussées par l'évaporation, alors les Principes individuels de même nature, qui étoient auparavant rassemblés, se trouvent, il est vrai, dispersés çà-&-là, sur la terre & dans les airs, mais sans avoir rien communiqué, ni perdu de leurs facultés, de leur substance, ou de leur action.

Mais, si au contraire le Principe dominant a par sa force & sa puissance décomposé l'enveloppe même du Principe inférieur; s'il l'a dissoute & détruite, alors l'action du Principe inférieur est anéantie; & bien loin qu'en terminant ainsi sa carrière, ce Principe ait pu s'unir, ou communiquer son action au Principe dominant, c'est que dans ce fait, l'action même du
Principe

Principe dominant se trouve bornée à la première activité, si elle n'a été altérée, ou épuisée, sans retour, par la propre victoire.

Enfin, la confusion & la continuité d'action du même Principe dans différentes formes successives, ne se trouve pas davantage dans la naissance des vers & autres insectes qui paroissent à la putréfaction des cadavres; le Principe de l'existence de ces animalcules est également dans leur propre semence: car nos corps, comme tous ceux de la Création, sont l'assemblage d'une multitude infinie de germes destructeurs, & de semences vermineuses qui n'attendent, pour se produire & pour engendrer, qu'une réaction & des circonstances convenables.

Tant que nos corps subsistent dans la plénitude de leur vie & de leur action, le Principe dominant qui les dirige tenant toute l'enveloppe dans l'équilibre, en empêche la dissolution, & contient l'action de ces germes destructeurs. Mais, quand ce Principe dominant vient à abandonner cette enveloppe, alors les Principes secondaires n'ayant plus de lien, se séparent naturellement & laissent le champ ouvert à tous ces animalcules; ils aident même à leur naissance & à leur accroissement, par une réaction & une chaleur propre à leur faire pénétrer leur enveloppe féminale.

Alors, les débris du cadavre servent de pâture

ture à ces insectes, & passent en eux comme les alimens passent par la digestion dans tous les corps vivans; dans les uns & dans les autres, même dissolution, même emploi des Principes innés; mais, ni dans les uns, ni dans les autres, le Principe du corps dissous ne passe dans le corps vivant pour l'animer; car, je l'ai assez établi, chaque être a la vie en soi, & n'a besoin que d'une cause extérieure, pour mettre en action & soutenir son propre principe.

Il est donc évident que, dans les actes les plus cachés des êtres corporels, tels que la formation, la naissance, l'accroissement & la dissolution, les Principes ne se mélangent & ne se confondent jamais avec les Principes.

Les alimens ne sont donc que des moyens de réaction propres à garantir les corps vivans de l'excès de l'action ignée qui dévore & dissout successivement ces êtres alimentaires, comme elle dissoudroit sans eux le corps vivant lui-même. Ainsi ils ne sont pas, comme le croient les Observateurs & la multitude après eux, des matériaux dont l'être qui se forme doit être composé, puisque cet être a tout en lui avec la vie; que les êtres alimentaires étant dissous n'ont plus rien; & que ce qui pourroit leur rester se perd continuellement à mesure que les Principes particuliers se séparent de leur enveloppe, & vont se réunir à leur source originelle.

Ainsi,

Ainsi, cette mutation apparente des formes ne doit plus nous séduire, jusqu'à nous faire croire que les mêmes Principes recommencent une nouvelle vie; mais nous resterons persuadés que les nouvelles formes que nous voyons sans cesse naître & se reproduire sous nos yeux, ne sont que les effets, les résultats & les fruits de nouveaux Principes qui n'avoient point encore agi; & nous aurons sûrement de l'Auteur des choses, l'idée qui lui convient, lorsque nous dirons que tout étant simple, tout étant neuf dans ses ouvrages, tout doit y paroître pour la première fois.

C'est par de telles vérités que nous démontrons de nouveau, combien l'opinion de l'éternité de la matière est contraire aux loix de la Nature. Car, non seulement ce ne sont pas les mêmes Principes innés qui demeurent continuellement chargés de la reproduction successive des corps; mais il est certain qu'un Principe quelconque ne peut avoir qu'une seule action, & par conséquent, qu'un seul cours. Or, il est assez visible que le cours des êtres particuliers qui composent la matière est borné, puisqu'il n'y a pas un instant où nous n'en appercevions la fin, & que le temps n'est sensible que par leur continuelle destruction.

Mais il ne faut plus être étonnés des erreurs qui ont régné jusqu'à présent sur cet objet; & si nous

nous adoptions les opinions dont elles sont les suites, il n'y auroit point de termes à nos égaremens. Les observateurs, ayant à peine fait un pas pour distinguer la matière d'avec le Principe qui soutient & engendre cette matière, donnent à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre. Ils regardent leur matière première, comme étant toujours & essentiellement la même, recevant seulement & sans cesse une multitude de formes différentes; ainsi, la confondant avec son Principe agent, intérieur, inné, ils nous disent que n'y ayant qu'une seule essence dans la matière, il ne peut y avoir qu'une seule action universelle dans cette matière; & que, par conséquent, la matière est permanente & indestructible.

Je les prie d'approfondir ce que j'ai dit au commencement de cet Ouvrage, sur l'origine & la nature du bien & du mal. J'ai fait voir qu'il répugne à tout homme de sens, d'admettre que des propriétés différentes aient la même source. Appliquons donc ceci aux différentes propriétés que la matière manifeste à nos yeux & voyons s'il est vrai qu'il n'y ait qu'une seule essence matérielle.

Je demande si l'action du feu est semblable à celle de l'eau; si l'eau agit comme la terre, & si nous ne voyons pas dans ces éléments des propriétés non seulement différentes, mais même

§14 *Diversité des Essences matérielles.*

tout-à-fait opposées; cependant ces élémens, quoiqu'étant plusieurs, sont vraiment le base & le fondement de toutes les enveloppes matérielles. Il nous est donc impossible d'adopter avec les Observateurs, qu'il n'y ait qu'une seule essence dans les corps, lorsque nous voyons leurs propriétés se montrer si différemment; loin donc, ainsi qu'ils le prétendent, que la même matière soit continuellement employée dans la successive révolution des formes, il n'en est seulement pas deux, dans lesquelles on puisse raisonnablement l'admettre.

Je ne cesserai donc de répéter que l'essence des corps n'est point unique, comme ils le croient; que toutes les formes sont le résultat de leurs Principes innés, qui ne peuvent manifester leur action que sous la Loi générale de trois élémens, essentiellement différens par leur nature; qu'un résultat de cette espèce ne peut être considéré comme un Principe, attendu que n'étant point *un*, il est exposé à varier, & il dépend de l'action plus ou moins forte de l'un ou l'autre de ces élémens; qu'ainsi la matière ne peut être stable & permanente, ni passer successivement d'un corps à l'autre, mais que ces corps proviennent tous de l'action d'un Principe nouveau & par conséquent différent.

En un mot, cette différence de tous les Principes innés est assez sensible, si l'on observe que

- 360 -

H

toutes

toutes les classes & tous les règnes de la Nature corporelle sont marqués par des caractères frappans & distinctifs: si l'on observe, dis-je, l'opposition qui règne entre la plupart des classes & des espèces; c'est là ce qui fera convenir que ces Principes innés & agens des divers corps, sont nécessairement différens. Car, pour que le Principe agent, intérieur & inné des corps fût le seul, ou le même, dans toute la Nature, il faudroit qu'il agit par-tout, & qu'il reparût continuellement & d'une manière uniforme dans les divers corps.

Mais, après avoir reconnu cette différence individuelle des Principes, rappelons-nous avec quelle précision & quelle exactitude chacun d'eux opère l'action particulière qui lui est imposée, & nous compléterons par-là l'idée que nous avons déjà donnée de ces Principes des êtres corporels, en disant qu'ils ne peuvent point être un assemblage, comme les essences de la matière, mais qu'ils sont des êtres simples, dépositaires de leur Loi & de toutes leurs facultés; des êtres dépositaires d'une seule action, comme tout être simple; c'est-à-dire, des êtres indestructibles, mais dont l'action sensible doit finir, & finit à tout instant, parce qu'ils ne sont préposés que pour agir dans le temps, & pour composer le temps.

Je n'ai plus qu'une légère remarque à faire aux Observateurs de la Nature, sur un mot qu'ils emploient, en traitant des corps. Ils en annoncent la naissance & l'accroissement sous le nom de *développement*. Nous ne pouvons leur passer cette expression, parce que, s'il étoit vrai que les corps ne fissent que se développer, il faudroit qu'ils fussent entiers dans leurs germes ou dans leurs Principes. Or, si ces corps étoient essentiellement & réellement contenues dans les Principes, ils en feroient disparaître leur qualité primitive d'être simple; alors ils ne feroient plus indivisibles, ni par conséquent revêtus de l'immortalité, ou il faudroit pour la conserver aux Principes, la conserver aussi aux êtres corporels qui y seroient renfermés; ce seroit accorder ce que nous avons nié jusqu'à présent, & contredire grossièrement ce que nous avons établi.

Si les Observateurs ne veulent pas s'exposer aux conséquences les plus absurdes, il faut donc qu'ils s'accoutument à ne point regarder la croissance des êtres corporels comme un développement, mais comme l'œuvre & l'opération du Principe inné, producteur des essences matérielles qui les dispose & les conforme selon la Loi particulière qu'il porte avec lui. Je fais que ceux à qui je m'adresse, sont bien loin de soupçonner une pareille doctrine, & qu'ils se-

sont peu disposés à l'admettre; car rien n'est plus opposé à leurs pensées & à la manière dont ils ont envisagé la Nature jusqu'à présent; cependant je leur présente des vérités avec confiance, & dans la conviction où je suis qu'ils n'en peuvent mettre aucune autre à la place.

Je ne fais pas même comment, en admettant la croissance de l'être corporel par le développement, ils ont pu s'arrêter un moment à l'idée que j'ai combattue plus haut, sur le passage & la réunion des parties différentes d'un corps dans un autre corps; car, si le germe ne fait que se développer, il faut donc qu'il ait en lui toutes les parties; or, s'il a toutes les parties, pourquoi auroit-il besoin des parties d'un autre corps pour se former?

Mais, qu'on ne croie pas pouvoir tourner l'argument contre moi, & dire que si je nie que toutes les parties dont la formation est nécessaire à la corporisation complète d'un être matériel, soient contenues dans son germe, c'est convenir qu'il doit recevoir du dehors les matériaux de son accroissement; ce qui seroit sans doute très-contraire aux vérités que j'ai tâché d'exposer sur la Nature. Cette Nature est vivante par-tout; elle a en elle le mobile de tous les faits, sans avoir besoin que les germes renferment en eux l'assemblage abrégé de toutes les parties qui doivent un jour leur servir d'enve-

lopper. Il ne leur faut que la faculté de les produire, & ils l'ont. Dès-lors, s'ils ont cette faculté, tous les autres expédiens qu'on a inventés pour expliquer la croissance & la formation des êtres corporels, deviennent superflus; car les Observateurs n'y avoient eu recours qu'après avoir méconnu dans la matière, le Principe inné de la vie & de son action, & qu'après avoir ainsi imaginé qu'elle étoit essentiellement morte & stérile. Un mot de plus achèvera de proscrire entièrement cette idée de développement des êtres corporels; c'est que s'il avoit lieu, il n'y auroit point de monstres, puisque tout auroit été créé régulier; & que s'il n'y avoit qu'un développement, l'Auteur des choses n'auroit plus rien à faire. Or nous sommes loin de croire qu'il puisse, ni lui, ni tout ce qu'il a produit, demeurer dans l'inaction.

Je bornerai là mes observations sur la manière défectueuse dont les hommes ont considéré l'essence de la nature corporelle; j'ose croire que s'ils veulent méditer ce que je leur ai annoncé, ils avoueront que c'est pour n'avoir pas distingué la matière d'avec son Principe, qu'ils se sont si souvent égarés; & d'après ce que je viens de dire sur la formation des êtres, la mutation continuelle des formes, la distinction des essences d'avec leur Principe innée, les propriétés & la simplicité de ce Principe, tant dans le particu-

lier que dans l'universel, & sur l'unité de son action qui n'est ordonnée que pour un temps, ils conviendront que les Principes des différens êtres corporels ne se confondent point, ni ne se communiquent point, par la raison qu'ils sont indivisibles; qu'étant indivisibles, ils ne peuvent jamais se dissoudre; qu'ils sont distincts entr'eux, tant par la nature particulière de leur action, que par le terme de la durée; ce qui s'annonce par la destruction des élémens qui composent la matière; qu'il résulte de-là une infinité de combinaisons corporelles successives, d'où les Observateurs ont trop légèrement conclu que les corps se succédant sans cesse, la matière qui leur sert de base est impérissable. Car, loin de le regarder comme éternelle, ils doivent convenir avec nous, qu'il n'y a pas un seul instant où elle ne se détruise, puisque dans elle une action fait toujours place à l'autre. Ils ne se flatteront plus alors, comme les Alchymistes, d'une révivification continuelle qui les mette eux & tous les corps à l'abri de la dissolution; car, si l'existence des corps n'a qu'une durée limitée, ce terme une fois arrivé, il seroit impossible de retarder leur destruction, sans y joindre un nouveau Principe, à celui qui est prêt à s'en séparer; or, nous avons vu que ceci ne pouvoit arriver dans l'ordre même naturel des choses; les hommes croiroient-ils donc leurs pouvoirs

supérieurs à la Nature & aux Loix qui constituent les êtres?

Ainsi, ayant appris à distinguer la matière d'avec le Principe qui l'engendre, & ayant reconnu les différentes actions qui se manifestent dans cette matière, ils ne croiront plus à toutes ces identités chimériques qui leur ont fait insensiblement tout confondre, même le bien & le mal. Portons actuellement notre vue sur des objets plus élevés.

3.

S'il étoit possible qu'une erreur ne fût pas toujours la source d'une infinité d'autres erreurs, je serois peu sensible à celles que je viens de combattre, concernant le Principe & les Loix de la matière; car la connoissance de ces objets n'étant pas d'une grande importance, de pareilles méprises ne peuvent pas être bien dangereuses par elles-mêmes. Mais, dans l'état des choses, ces erreurs se tiennent entr'elles comme les vérités; & de même que nos preuves contre les faux raisonnemens des hommes se font mutuellement servir d'appui, de même leurs opinions sur les corps, & les fragiles conséquences qu'ils

en

en ont tirées, ont en effet pour eux, les suites les plus funestes, parce qu'elles sont essentiellement liées avec des choses d'un ordre supérieur.

Après avoir confondu dans les corps particuliers, la matière avec le Principe de la matière, les hommes, égarés au premier pas, n'ont plus été en état, ni de découvrir la véritable essence de cette matière, ni de discerner le Principe qui la soutient & qui lui donne l'action & la vie; ayant ainsi assimilé les deux natures qui constituent toute la région élémentaire, ils n'ont pas eu l'idée de chercher s'il y en avoit une différente & supérieure.

En effet, nous avons vu qu'ils se sont exposés à cette vicieuse alternative, ou de donner au Principe les bornes & les sujétions de la matière, ou de donner à la matière les droits & les propriétés du Principe. Dès-lors le Principe des corps & les parties grossières qui les constituent, n'étant pour eux qu'une seule & unique chose; ils sont facilement parvenus, en raisonnant de la même manière, à confondre aussi ces corps & leur Principe, avec des êtres d'une Nature indépendante de la matière.

Ainsi, d'échelons en échelons, ils ont bientôt établi une égalité universelle entre tous les êtres; en sorte qu'il faudroit admettre avec eux, ou que la matière est elle-même la cause de tout ce qui s'opère, ou que la cause qui fait

opérer la matière n'est pas plus intelligente que les Principes que nous avons reconnus dans cette matière; ce qui revient absolument au même. Car, donner à la matière, comme ils le font, des propriétés aussi étendues, c'est annoncer qu'elle a tout en elle; or, si elle a tout en elle, quelle nécessité y a-t-il qu'un être intelligent veille sur elle & la dirige, puisqu'elle peut se diriger elle-même? Alors, que seroit-ce donc que cet être intelligent, si les hommes lui refusaient la connoissance & l'action sur cette matière? Et lui ôter ce pouvoir, ne seroit-ce pas lui ôter l'intelligence, puisqu'il y auroit quelque chose au-dessous de lui, qui lui seroit inconnu, & qu'il ne pourroit concevoir.

Voilà le cercle étroit dans lequel des hommes imprudens voudroient renfermer nos connoissances & nos lumières.

Je fais que la plupart d'entr'eux ont aperçu les suites dangereuses de leurs principes; & que s'ils s'y laissent entraîner, c'est moins par conviction & par goût, que par défaut de précautions; mais ils n'en sont pas moins blâmables de s'être exposés à ces conséquences. L'homme est à tout moment susceptible de s'égarer, surtout quand il veut seul porter la vue sur des objets dont son exil obscurcit en lui la connoissance. Néanmoins, malgré la privation, il y a des erreurs qu'il est coupable de ne pas éviter.

éviter. Celles dont il s'agit sont de ce nombre, & avec un peu de bonne foi, & les principes que nous avons établis, il est impossible que les Auteurs de pareils systèmes leur trouvent encore quelque vraisemblance.

Je pourrois m'en tenir à ce que j'ai déjà dit sur la différence des êtres sensibles & des êtres intelligens, & aux preuves que j'ai données que les plus rares facultés d'un être corporel, ne peuvent pas l'élever au-delà du sensible, ainsi que le l'ai fait remarquer dans les animaux, qui tiennent le premier rang parmi les trois règnes de la Nature; confrontant ensuite les mouvemens & la marche des animaux, avec les facultés d'un autre ordre que nous avons découvertes si évidemment dans l'homme, nous ne pourrions plus douter désormais que cet homme ne soit un être intelligent; nous ne pourrions nier également qu'il n'y ait d'autres êtres doués de cette faculté d'intelligence, puisque nous avons vu que dans l'état où l'homme se trouve à présent, il n'a rien à lui, & qu'il est obligé d'attendre tout du-dehors, jusqu'à la moindre de ses pensées.

De plus, nous rappelant que parmi les pensées qui lui sont communiquées, il ne peut se dispenser d'avouer qu'il n'y en ait qui répugnent à sa nature, & d'autres qui y sont analogues, en sorte qu'il ne sauroit raisonnablement
les

les attribuer à un seul & même Principe, nous aurions déjà suffisamment prouvé l'existence de deux Principes extérieurs à l'homme, & par conséquent, extérieurs à la matière, puisqu'elle est infiniment au-dessous de lui.

Alors, je le répète, on ne pourroit refuser l'intelligence à ces deux Principes opposés, puisque dans l'état de réprobation que nous subissons, ils sont les seuls par qui nous puissions sentir notre intelligence. Or, s'ils sont intelligens, il faut qu'ils connoissent & conçoivent tout ce qui est au-dessous d'eux; car sans cela ils ne jouiroient pas de la moindre des facultés de l'intelligence; s'ils connoissent & conçoivent ce qui est au-dessous d'eux, il ne se peut que, comme êtres actifs, ils ne s'en occupent, soit pour détruire, si c'est le Principe mauvais; soit pour conserver, si c'est l'être bon.

Par-là nous pourrions démontrer aisément que la matière ne va pas toute seule. Mais c'est dans elle-même qu'il en faut chercher les preuves, pour dissuader ceux qui lui ont attribué une activité essentielle à sa Nature.

Nous avons établi les Principes de la matière, tant généraux que particuliers, comme renfermant en eux la vie & les facultés corporelles qui en doivent provenir. Nous avons ajouté que, malgré cette propriété indestructible & innée dans ces Principes, ils ne pourroient jamais rien

201

produire,

produire, s'ils n'étoient réactionnés & réchauffés par les Principes ignés extérieurs, destinés à mettre en action leurs facultés, & cela en vertu de cette double Loi qui assujettit tout être corporel, & qui préside à toutes les actions & à toutes les générations de la matière.

C'est déjà sans doute une marque de faiblesse & d'assujettissement dans le Principe de l'être corporel, d'avoir la vie en soi, & de ne pouvoir de soi-même la mettre en action. Cependant nous ne pouvons douter que ce Principe de vie inné dans le germe de tout être corporel, ne soit au-dessus des Principes ignés extérieurs, qui n'emploient sur lui qu'une simple réaction secondaire, sans pouvoir lui rien communiquer d'essentiel à son existence. Alors, si ces Principes ignés sont inférieurs au Principe de vie qu'ils viennent réactionner, ils peuvent encore moins que lui, se mettre d'eux-mêmes en action.

Ce seroit en vain qu'on parcourroit le cercle de la révolution des êtres corporels, pour y trouver le premier Principe de cette action; & si l'on finissoit par dire que ces êtres se réactionnant mutuellement, n'ont pas besoin d'une autre cause pour produire ce qui est en eux, on seroit obligé d'admettre, que d'abord le premier mouvement auroit été communiqué à ce cercle dans lequel ils sont renfermés; car les Principes les plus actifs parmi les Principes corporels, ne pouvant

pouvant rien, sans la réaction d'un autre Principe, comment ceux qui leur sont inférieurs pourroient-ils se passer de cette réaction? On voit par-là, qu'à quelque point du cercle qu'on fasse commencer la première action, il est de toute nécessité que cette action commence.

Je demande donc aux Observateurs de bonne foi, s'ils conçoivent à présent que ce commencement d'action puisse se trouver dans la matière, & appartenir à la Nature; & si au contraire, elle ne leur démontre pas physiquement la dépendance originelle par cette Loi irrévocable, qui soumet le Principe de la reproduction journalière, au concours & à l'action d'un autre Principe.

Ils doivent d'autant moins douter de cette vérité, que les moyens qu'ils emploient pour la détruire, sont, au contraire, ce qui sert le mieux à l'étayer. Qu'on mette, disent-ils, telles & telles matières ensemble, & on y appercevra bientôt de la fermentation, de la putréfaction & une production: mais si ces matières pouvoient seules se rapprocher les unes des autres, seroit-il nécessaire de les mettre ensemble? Alors, si ces manipulations particulières ne peuvent avoir lieu, sans le secours d'une main étrangère, l'universel ne sera-t-il pas dans le même cas, puisque la nature n'étant pas différente de celle de toutes les parties de la matière, il n'a rien de plus

plus qu'elles, & ne peut se conduire par une autre Loi?

Ainsi, je crois pouvoir annoncer la nécessité d'une Cause intelligente & active par elle-même, qui ait communiqué la première action, à la matière, comme elle la lui communique continuellement dans les actes successifs de sa reproduction & de sa croissance, & dans tous les effets qu'elle manifeste à nos yeux. Non seulement on ne peut concevoir que cette matière ne tienne pas son origine d'une Cause qui soit hors d'elle, mais on voit que même aujourd'hui, il faut nécessairement qu'il y ait une cause qui dirige sans cesse toutes les actions de cette matière, & qu'il n'y a pas un seul instant où elle pût vivre & se soutenir, si elle étoit abandonnée à elle-même, & privée de ses Principes de réaction.

Enfin, s'il a fallu une Cause pour donner la première action à la matière, s'il faut encore & toujours le concours de cette Cause pour entretenir la matière, il n'est plus possible de se former l'idée de cette matière, sans avoir à la fois celle de la Cause, qui seule la fait être ce qu'elle est, & sans laquelle elle ne peut pas avoir un moment d'existence; & de même que je ne puis concevoir la forme d'un corps, sans le Principe inné qui l'a produite, de même je ne puis concevoir l'activité des Corps:

&

& de la matière sans une cause physique, mais immatérielle, active & intelligente à la fois; supérieure aux Principes corporels; & qui leur donne ce mouvement & cette action que je vois en eux, mais que je sais ne pas leur appartenir essentiellement.

Ceci peut suffire pour expliquer tous les Phénomènes réguliers de la Nature, où reconnoissant pour chef & pour guide, une Cause supérieure, à qui nous ne pouvons refuser l'intelligence, nous regarderons l'ordre & l'exactitude qui règnent dans l'Univers, comme un effet & une suite naturelle de l'intelligence de cette même Cause.

Alors, rien ne nous étonnera plus dans cette Nature; toutes ses opérations & même la destruction des êtres, nous paroîtront simples & conformes à la Loi, parce que la mort n'est point un néant, mais une action, & que le temps qui compose cette Nature, n'est qu'un assemblage & une succession d'actions, tantôt créatrices & tantôt destructrices. En un mot, nous devons nous attendre à trouver par-tout, dans l'Univers, le caractère & les témoignages de la Sagesse qui l'a construit & qui le soutient.

Mais; autant cette vérité se fait sentir à la pensée de l'homme, autant il est frappé des déastres & de la confusion qu'il apperçoit si souvent dans la Nature; à qui, donc, attribuer

ce

ce contraste? Sera-ce à cette Cause active & intelligente, qui est le véritable Principe de la perfection des choses corporelles? Il n'est pas possible de s'arrêter un instant à cette idée; & il répugne absolument de penser que cette Cause puissante agisse à la fois pour elle-même & contre elle-même.

Que ce spectacle difforme ne lui enlève donc aucun de nos hommages, & n'affoiblisse point notre vénération pour elle. Après ce qu'on a vu sur la double Loi intellectuelle, c'est-à-dire, sur l'opposition des deux Principes, nous devons savoir à qui on peut attribuer les maux & les désordres de la Nature, quoique ce ne soit pas encore ici le lieu de parler des motifs qui les font opérer.

Mais la puérile défiance de ces vérités est un des obstacles qui a le plus retardé les progrès de nos connoissances & de la lumière; c'est la principale cause des erreurs, où les idées de hommes les ont entraînés sur ces objets, & de l'incertitude de tous les raisonnemens qu'ils ont fait pour expliquer la nature des choses.

S'ils se fussent mieux appliqués à considérer les deux divers Principes qu'ils étoient forcés de reconnoître, ils auroient aperçu la différence & l'opposition de leurs facultés & de leurs actions, ils auroient vu que le mal est absolument étranger au Principe du bien; agissant par

I son

son propre pouvoir sur les productions temporelles de ce Principe, avec lesquelles il est emprisonné, mais n'ayant aucune action réelle sur le bien même, qui plane au-dessus de tous les êtres, soutient ceux qui par leur nature, ne peuvent se soutenir eux-mêmes, & laisse agir & se défendre ceux à qui il a accordé le privilège de la liberté. Ils auroient vu, dis-je, que quoique la Sagesse ait disposé les choses, de manière que le mal soit souvent l'occasion du bien, cela n'empêche pas que dans le moment où ce mal agit, il ne soit mal, & que dès-lors on ne puisse en aucune façon attribuer son action au Principe du bien.

Ce seroit donc là ce qui pourroit aider encore à nous convaincre de la fragilité des systèmes des hommes, & nous confirmer dans les principes où nous sommes, que ce n'est qu'en distinguant la véritable nature & les véritables propriétés des différens êtres, qu'on peut parvenir à s'en former une idée juste; mais il est temps de retourner à notre sujet.

Si les observations que nous venons de faire sur les Loix qui dirigent la formation des corps, nous ont fait découvrir la nécessité d'une Cause supérieure & intelligente; si nous avons vu que les deux agens inférieurs, savoir, le Principe premier, inné dans les germes, & le Principe secondaire, opérant la réaction, ne sont pas
suffisans

suffisans par eux-mêmes, pour produire la moindre corporisation; c'est la Nature même & la raison qui nous enseignent ces vérités, & il n'est plus permis d'en douter.

Je dois néanmoins fortifier cette doctrine par une observation simple, qui lui donnera beaucoup plus de poids & d'autorité; je ferai donc remarquer que la cause active, supérieure, universelle, temporelle, intelligente, ayant en cette qualité la connoissance & la direction des êtres inférieurs, a sur eux une influence qui s'augmentera sans doute infiniment à nos yeux, si nous observons que c'est par son action que tous les êtres corporels ont pris originairement leur forme, & que c'est aussi par cette action qu'ils s'entretiennent & se reproduisent, comme ils s'entretiendront & se reproduiront par elle pendant toute la durée du temps.

Les facultés d'un être si puissant doivent sûrement s'étendre à toutes les œuvres qu'il dirige, il doit être tel qu'il puisse veiller à tout, présider à tout, c'est-à-dire, embrasser toutes les parties de son ouvrage.

Nous devons donc présumer qu'il a lui-même dirigé la production de la substance qui sert de fondement aux corps, comme il a dirigé ensuite la corporisation de cette même substance; & que son pouvoir & son intelligence s'étendent à

l'essence des corps , ainsi qu'aux actions qui les ont formés. Simple dans la Nature & dans son action , comme tous les êtres simples , les facultés doivent se montrer par-tout sous le même caractère ; & quoiqu'il y ait une distinction entre la production des germes de la matière & la corporisation des formes qui en sont venues , il ne se peut cependant que la Loi qui a dirigé l'une & l'autre , soit différente , autrement il y auroit diversité d'action ; ce qui repugne absolument à tout ce que nous avons observé.

Car nous avons indiqué précédemment , que les essences ou les élémens dont les corps sont universellement composés , étoient au nombre de *trois* , c'est par le nombre de *trois* que s'est manifestée la Loi qui a dirigé la production des élémens ; il faut donc que ce soit aussi par le nombre de *trois* que se manifeste la Loi qui a dirigé & qui dirige la corporisation de ces mêmes élémens. C'est la nécessité de l'action simple dans un être simple , qui commence à nous faire sentir cette analogie ; mais , quand l'uniformité de cette Loi se trouve confirmée par le plus sévère examen , & par le fait même , alors elle devient pour nous une réalité.

Ce seroit , en effet , profaner l'idée qu'on doit avoir de la Cause intelligente , que de ne pas reconnoître son action évidente sur des êtres qui
ne

ne peuvent pas s'en passer un instant. Car, confondre cette Cause intelligente avec les causes inférieures de tous les actes & de tous les produits corporels, c'est la même chose que de l'exclure; alors, c'est donc véritablement remettre la matière à la seule direction de ces causes ou de ces actions inférieures.

Or, nous avons vu que ces causes & ces actions inférieures étoient réduites au nombre de *deux*, savoir celle innée dans tous les germes, & celle provenant de l'agent second, qui est employé nécessairement dans tout acte de reproduction corporelle. Alors, qu'on examine de nouveau si j'ai eu tort de dire qu'il seroit impossible d'obtenir aucune production par ces deux causes remises à elles-mêmes.

Si elles sont égales, elles seront dans l'inaction; s'il y en a une supérieure à l'autre, la supérieure surmontera l'inférieure, & la rendra nulle; alors il n'y en auroit qu'une qui pourroit agir.

Mais nous savons avec toute l'évidence possible, qu'une seule cause ne peut suffire pour la formation d'aucun être corporel, & qu'outre l'action ou le Principe inné dans tous les germes, il faut nécessairement, & sans qu'on puisse jamais s'en passer, une action secondaire qui en fasse opérer la production; de même qu'il faut que cette cause secondaire les actionne pendant

toute leur durée. Nous savons, dis-je, que sans le concours de ces deux causes ou de ces deux actions, il est impossible qu'aucun être corporel reçoive la naissance & la corporisation, & qu'il conserve la vie : cependant nous voyons clairement, que si ces deux causes étoient remises à leur propre action, rien ne se feroit, puisque l'une surmontant l'autre, demeureroit seule.

N'est-ce pas alors le fait même qui m'apprend la nécessité de cette troisième cause, dont la présence & l'intelligence servent à diriger ces deux causes inférieures, à maintenir entr'elles l'équilibre & le concours mutuel, sur lesquels la Loi de la Nature corporelle est établie.

Il me suffira donc de rappeler ce que j'ai dit ci-dessus. J'ai établi qu'il y avoit une Loi par laquelle tous les Principes des corps étoient soumis à la réaction d'autres corps ou Principes secondaires; n'étoit-ce pas déjà mettre les Observateurs à portée de reconnoître les deux agens distincts, employés à la corporisation de tout être de forme? J'ai montré ensuite, que sans une cause supérieure & intelligente, ces deux agens inférieurs ne pourroient pas produire la moindre des corporisations, puisqu'il leur faut une action première, & que nous n'avons pu la trouver en eux.

La nécessité d'un agent supérieur dans le
tempo-

temporel est donc ainsi démontrée; & tout nous enseignant qu'il y a une cause physique, immatérielle & intelligente, qui préside à tous les faits que nous présente la matière, la réunion de toutes ces preuves doit opérer en nous la plus ferme conviction. Revenons au nombre *ternaire* par lequel cette cause a manifesté sa Loi dans les élémens.

Je fais qu'on ne s'accordera pas d'abord avec moi sur ce que j'ai enseigné que les élémens n'étoient qu'au nombre de *trois*, tandis qu'on en reconnoît quatre universellement. On aura été surpris de m'entendre parler de la *Terre*, de l'*Eau* & du *Feu*, sans que j'aie rien dit de l'*Air*. Je dois donc expliquer pourquoi il ne faut admettre, en effet, que trois élémens, & pourquoi l'air n'en est point un.

La Nature indique qu'il n'y a que trois dimensions dans les corps; qu'il n'y a que trois divisions possibles dans tout être étendu; qu'il n'y a que trois figures dans la Géométrie; qu'il n'y a que trois facultés innées dans quelque être que ce soit; qu'il n'y a que trois modes temporels; qu'il n'y a que trois degrés d'expiation pour l'homme; ou trois grades dans la vraie F. M.; en un mot, que sous quelque face qu'on envisage les choses créées, il est impossible d'y trouver rien au-dessus de trois.

Or, cette Loi, se montrant universellement

avec tant d'exactitude, pourquoi ne seroit-elle pas la même dans le nombre des élémens qui sont le fondement des corps? Et pourquoi se seroit-elle fait connoître dans les résultats de ces élémens, si eux-mêmes n'y avoient pas été assujettis? Il faut donc le dire, c'est la fragilité des corps qui indique celle de leur base, & qui s'oppose à ce qu'on leur donne quatre élémens pour essence; car, s'ils étoient formés de quatre élémens, ils seroient indestructibles, & le monde seroit éternel; au lieu que n'étant formés que de trois, ils n'ont point d'existence permanente, parce qu'ils n'ont point en eux l'Unité; ce qui sera très-clair pour ceux qui connoissent les véritables Loix des nombres.

Ainsi, ayant démontré précédemment l'état d'imperfection & de caducité de la matière, c'est une nécessité de trouver cette même caducité dans les substances qui la composent, & une preuve que son nombre ne peut pas être parfait, puisqu'elle ne l'est pas elle-même.

Je ne puis me dispenser de m'arrêter un moment, & de prévenir ici les alarmes que mes expressions pourroient répandre dans plusieurs esprits. J'annonce le nombre *trois* comme fragile & périssable: alors, que deviendra donc ce *Ternaire* si universellement révééré, qu'il y a eu des nations qui n'ont jamais compté au-delà de ce nombre?

Je

Je déclare que personne ne respecte plus que moi ce *Ternaire* sacré ; je sais que sans lui , rien ne seroit de ce que l'homme voit & de ce qu'il connoît ; je proteste que je crois qu'il a existé éternellement & qu'il existera à jamais , & il n'y a aucune de mes pensées qui ne me le prouve ; c'est même là où je prendrai ma réponse à l'objection présente ; & j'ose dire à mes semblables que , malgré toute la vénération qu'ils portent à ce *Ternaire* , l'idée qu'ils en ont , est encore au - dessous de celle qu'ils en devroient avoir ; je les engage à être très - réservés dans leurs jugemens sur cet objet. Enfin , il est très-vrai qu'il y a *trois en un* ; mais il ne peut y avoir *un en trois* , sans que celui qui seroit tel ne fût sujet à la mort. Ainsi mon Principe ne détruit rien , & je puis sans danger reconnoître la défectuosité de la matière , fondée sur la défectuosité de son nombre.

J'engage encore plus ceux qui me liront à faire une distinction absolue entre le *Ternaire* sacré , & le *Ternaire* des actions employées aux choses sensibles & temporelles ; il est certain que le *Ternaire* employé dans les choses sensibles n'a pris naissance ; n'existe , & n'est soutenu que par le *Ternaire* supérieur ; mais , comme leurs facultés & leurs actions sont évidemment distinctes , il ne seroit pas possible de concevoir comment ce *Ternaire* est indivisible

& au-deffus du temps, lorsqu'on en voudroit juger par celui qui est dans le temps; & comme celui-ci est le seul qu'il nous soit permis de connoître ici-bas, je ne dis presque rien de l'autre dans cet ouvrage.

Voilà pourquoi il seroit contraire à mon intention qu'on inferât quelque chose de mon exposé, & qu'on en fît la moindre application sur le plus sublime objet de mes hommages, à moins que ce ne fût pour constater d'autant plus la supériorité & indivisibilité de ce *Ternaire* sacré. Revenons aux élémens.

J'ai enseigné que l'Air n'étoit pas au nombre des élémens, parce qu'on ne peut, en effet, regarder comme élément particulier, ce fluide grossier que nous respirons, qui enfle ou resserre les corps, selon qu'il est plus ou moins chargé d'eau ou de feu.

Il y a sans doute dans ce fluide un Principe que nous devons appeler, *Air*. Mais il est incomparablement plus actif & plus puissant, que les élémens grossiers & terrestres dont les corps sont composés; ce qui se confirme par mille expériences. Cet Air est une production du Feu, non de ce Feu matériel que nous connoissons, mais du Feu qui a produit le Feu & toutes les choses sensibles. L'Air, en un mot, est absolument nécessaire pour l'entretien & la vie de tous les corps élémentaires; il ne subsistera pas

pas plus long-temps qu'eux ; mais n'étant point matière, comme eux, on ne peut le regarder comme élément, & par conséquent, il est vrai de dire qu'il ne peut entrer dans la composition de ces mêmes corps.

Quella fera donc sa destination dans la Nature ? Nous ne craignons pas de dire qu'il n'est préposé que pour communiquer aux êtres corporels les forces & les vertus de ce Feu qui les a produits. Il est le char de la vie des élémens, & ce n'est que par son secours qu'ils peuvent recevoir le soutien de leur existence ; car sans lui toutes les circonférences rentreroient dans le centre d'où elles sont sorties.

Mais en même temps qu'il coopère le plus à l'entretien des corps, il faut remarquer qu'il est aussi l'agent principal de leur destruction ; & cette Loi universelle de la Nature ne doit plus nous étonner, puisque la double action qui constitue l'Univers corporel, nous apprend qu'une de ces actions ne peut jamais y dominer qu'au détriment de l'autre.

C'est pour cela que lorsque les êtres corporels ne jouissent pas de toutes leurs vertus particulières, il est très-nécessaire de les préserver de l'Air, si l'on veut les conserver. C'est pour cela que l'on couvre très-soigneusement toutes les blessures & toutes les plaies, parmi
lesquel-

lesquelles il s'en trouve quelquefois , auxquelles il ne faut d'autres remèdes que de les garantir de l'action de l'Air ; c'est pour cela aussi que les animaux de toute espèce se mettent à couvert pendant le sommeil , parce qu'alors l'Air agiroit plus fortement sur eux , que pendant la veille , où ils ont toutes leurs forces pour résister à ses attaques , & n'en retirer que les avantages nécessaires à leur conservation.

Si , outre ces propriétés de l'Air , on veut voir encore mieux sa supériorité sur les élémens , il suffira d'observer que , lorsque l'on parvient , autant qu'il est possible , à le séparer des corps , il conserve toujours la force & son élasticité , quelques violentes & quelques longues que soient les opérations qu'on peut faire sur lui ; dès-lors on doit le reconnoître comme inaltérable ; ce qui ne convient à aucun des autres élémens , qui tombent tous en dissolution , lorsqu'ils sont séparés les uns des autres ; c'est donc , par toutes ces raisons réunies , que nous devons le placer au-dessus des élémens , & ne pas le confondre avec eux.

Cependant l'on pourroit ici me faire une objection ; quoique je ne place point l'Air au nombre des élémens , je l'attache néanmoins à l'entretien des corps , & je ne lui donne pas plus de durée qu'à eux ; cela fait donc nécessairement un Principe de plus dans la constitution des êtres

êtres corporels; ils ne seront donc plus *Ternaires*, comme je l'ai annoncé. Examinant ensuite l'analogie que j'ai établie entre la Loi de la constitution des corps & le nombre des agens qui en font opérer la corporisation, on pourroit en conclure que je suis forcé d'augmenter aussi le nombre de ces agens.

Sans doute. Il existe une Cause au-dessus des trois causes temporelles dont j'ai parlé, puisque c'est elle qui les dirige, & qui leur communique leur action. Mais cette Cause qui domine sur les trois autres, ne se fait connoître qu'en les manifestant à nos yeux. Elle se renferme dans un sanctuaire impénétrable à tous les êtres assujettis au temporel; & sa demeure, ainsi que ses actions, étant absolument hors du sensible, nous ne pouvons la compter avec les trois causes employées aux actions de la corporisation de la matière & à toute autre action temporelle.

C'est cette même raison qui nous empêcheroit encore d'admettre l'Air au nombre des élémens, quoique les élémens & les corps qu'ils engendrent ne puissent vivre un instant sans lui; car, quoique son action soit nécessaire pour l'entretien des corps, cependant il n'est pas soumis à la vue corporelle, comme le sont les corps & les élémens. Enfin, dans la décomposition des corps, nous trouvons visiblement l'Eau, la Terre & le Feu; & quoique nous sachions in-

dubi-

dubitabement que l'Air y existe, nous ne l'y pouvons jamais voir, parce que son action est d'un autre ordre & d'une autre classe.

Ainsi on trouve toujours une parfaite analogie entre les trois actions nécessaires à l'existence des corps & le nombre des trois élémens constitutifs; puisque l'Air est dans l'ordre des élémens, ce que la Cause première & dominante est dans l'ordre des actions temporelles qui opèrent la corporisation; & de même que cette Cause n'est point confondue avec les trois actions dont il s'agit, quoiqu'elle les dirige; de même l'Air n'est point confondu avec les trois élémens; quoiqu'il les vivifie. Nous sommes donc bien fondés à admettre la nécessité de ces trois actions, comme nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître les trois élémens.

Je vais à ce sujet entrer dans quelques détails sur les rapports universels de ces trois élémens avec les corps & les facultés des corps; ce qui nous mettra sur la voie de faire des découvertes d'un autre genre, & de nous confirmer dans la certitude de tous les principes que j'expose.

La distinction généralement reçue parmi les Anatomistes, est celle qui divise le corps humain en trois parties, savoir, la tête, la poitrine & le bas ventre. Sans doute, que c'est la Nature même qui les a dirigés dans cette division; & que par un instinct secret, ils justifient eux-

eux-mêmes ce que j'ai à dire sur le nombre, ainsi que sur les différentes actions des trois différens Principes élémentaires.

Premièrement, nous trouvons que c'est dans le bas ventre que sont contenus & travaillés les Principes féminaux, qui doivent servir à la reproduction corporelle de l'homme. Or, comme on sait que l'action du mercure est la base de toute forme matérielle quelconque, il est aisé de voir que le ventre inférieur ou le bas ventre, nous offre vraiment l'image de l'action de l'élément mercuriel.

Secondement, la poitrine renferme le cœur ou le foyer du sang, c'est-à-dire, le Principe de la vie ou de l'action des corps. Mais on sait aussi, que le feu ou le soufre est le Principe de toute végétation & de toute production corporelle; le rapport de la poitrine ou du second ventre, à l'élément sulfureux, se trouve donc par-là assez clairement indiqué.

Quant à la troisième division, ou la tête; elle contient la source & la substance primitive des nerfs, qui dans les corps des animaux sont les organes de la sensibilité; mais il est connu que la propriété du sel est également de rendre tout sensible; il est donc clair qu'il y a une parfaite analogie entre leurs facultés, & qu'ainsi la tête a un rapport incontestable avec le troisième élément ou le sel; ce qui convient

convient parfaitement avec ce que les Physiologistes nous enseignent sur le siège & la source du fluide nerveux.

Cependant quelque justes que soient ces divisions, & quelque certains qu'en soient les rapports avec les trois élémens, il faudroit avoir la vue bien bornée pour n'y appercevoir que cela. Car, outre cette faculté, attachée à la tête, de porter en elle le Principe & l'agent de la sensibilité, ne pourroit-on pas voir qu'elle est douée de tous les organes par lesquels l'animal peut distinguer les objets qui lui sont salutaires ou nuisibles, & qu'ainsi elle est chargée spécialement de veiller à la conservation de l'individu? Ne pourroit-on pas voir que dans la poitrine, outre le foyer du sang, on y trouve encore le récipient de l'eau, où ces viscères spongieux qui ramassent l'humidité aérienne, & la communiquent au feu ou au sang pour en tempérer la chaleur?

Alors, sans avoir besoin de recourir à la tête pour découvrir nos trois élémens, on les appercevrait clairement tous trois dans les deux ventres inférieurs; pour la tête, quoiqu'élémentaire elle-même, cependant, tant par les organes dont elle est douée, que par le rang qu'elle occupe, elle se trouveroit dominer sur eux, occuper le centre du triangle, & le maintenir en équilibre; & par-là, on éviteroit cette erreur

erreur générale, par laquelle on confond le supérieur avec l'inférieur, & l'actif avec le passif, puisque la distinction en est écrite clairement jusques sur la matière. Mais ces objets sont trop élevés, pour être entièrement exposés aux yeux de la multitude.

Voilà ce que l'Anatomie n'a pas envisagé; parce qu'étant isolée par l'homme, comme toutes les autres Sciences, ceux qui la professent ont cru pouvoir considérer séparément les corps & les parties des corps; & ils se sont persuadés que les divisions qu'ils imaginoient n'avoient aucun rapport avec des Principes d'un ordre supérieur.

Cependant c'étoit dans la division que je viens de montrer, qu'ils eussent trouvé une image sensible du *Quaternaire*, c'est-à-dire, de ce nombre sans lequel on ne peut rien concevoir, puisque, selon qu'on le verra dans la suite, il est l'emblème universel de la perfection.

Mais je n'en dirai pas davantage pour le présent sur ce nombre, pour ne pas trop m'écarter de mon sujet: je me contenterai de l'avoir fait entrevoir; & je vais exposer d'autres vérités relatives à l'arrangement des différens Principes élémentaires dans le corps de l'homme, ainsi que dans tous les autres corps.

Lorsque les Observateurs ont désiré avec tant d'ardeur de connoître l'origine des choses,

il étoit inutile qu'ils allassent chercher au-dehors & loin d'eux, il falloit jeter les yeux sur eux-mêmes, les Loix de leur propre corps leur eussent indiqué celles qui ont donné la naissance à tout ce qui l'a reçue; ils auroient vu que l'action opposée, qui se passe dans la poitrine entre le soufre & le sel, ou le feu & l'eau, soutient la vie du corps, & que si l'un ou l'autre de ces agens vient à manquer, le corps cesse de vivre.

Appliquant ensuite cette observation à tout ce qui existe corporellement, ils auroient reconnu que ces deux Principes font de même par leur opposition & leur combat, la vie & la révolution corporelle de toute la Nature; il n'en faut pas davantage pour s'instruire; l'homme a dans lui tous les moyens, ainsi que toutes les preuves de la Science, & il n'auroit besoin que de s'examiner lui-même, pour savoir comment les choses ont pris leur origine.

Mais on remarquera qu'il est absolument nécessaire que deux agens, aussi ennemis l'un de l'autre, aient un Médiateur qui serve de barrière à leur action, & qui les empêche réciproquement de se surmonter, puisque dès-lors tout finiroit; ce Médiateur, c'est le Principe mercurel, la base de toute corporisation, & avec lequel les deux autres Principes concourent au même but; c'est lui qui, étant répandu par-tout avec eux,

eux; les oblige par-tout à agir selon l'ordre prescrit; c'est-à-dire, à opérer & à entretenir les formes.

C'est-là cette harmonie par laquelle les corps des animaux éprouvent, sans souffrir, l'action de l'eau par les poulmons, & l'action du feu par le sang; parce que la Loi, dont le mercure est dépositaire, préside à toutes ces actions, & en mesure l'étendue.

Par cette même harmonie la Terre reçoit l'action des fluides par sa surface, & l'action du feu par son centre, & cela, sans en éprouver de dérangemens, puisque c'est la même Loi qui la dirige.

Je n'ai pas besoin de répéter, que dans ces deux exemples, la vraie propriété du fluide est de modérer l'ardeur du feu, qui sans cela sortiroit de ses limites, comme il paroît dans toutes les effervescences du sang des animaux, & dans toutes les éruptions du feu terrestre. Car on sent que si ces différens feux n'étoient tempérés par un fluide, qui pénètre jusqu'au centre même, ils ne connoîtroient point de bornes à leur action, & embraseroient successivement tous les corps & la Terre entière.

C'est pour cela que l'animal respire, & que la terre est sujette au flux & reflux de sa partie aquatique; parce que par la respiration, l'animal reçoit un fluide qui humecte

son sang, indépendamment de celui qu'il reçoit des alimens & des boissons; & que par le flux & reflux, la Terre reçoit dans toutes les parties l'humide & le sel nécessaire pour arroser son soufre, ou son Principe de végétation.

Je ne parle point de la manière dont les plantes & les minéraux reçoivent leur humide; dès qu'ils sont attachés à la Terre, il est naturel qu'ils se nourrissent des alimens, & de la digestion de leur mère; car même pour les arroser, où prendroit-on de l'eau qui ne fût pas à elle?

Laissons nos lecteurs faire ici des comparaisons avec tout ce qu'ils ont vu sur la cause active & intelligente; laissons-les observer, que si tout part de la même main, il est à présumer que la loi intellectuelle & la loi corporelle ont la même marche, chacune dans leur classe & dans l'action qui leur est propre. Laissons-les découvrir enfin que si par-tout il y a du volatil, par-tout il faut du fixe pour le contenir. Pour nous, continuons à montrer, pourquoi de si belles analogies sont presque toujours oubliées par les Observateurs.

C'est que loin d'avoir discerné des *agens* & des *Loix* de deux classes différentes, ils n'ont pas même discerné, comme nous l'avons vu, les *agens* & les *Loix* différentes dans la même classe; c'est qu'en séparant tout, & exami-

examinant chaque objet à part, ils les ont vus seuls & isolés, & n'ont pas été assez sages & assez intelligens, pour soupçonner les rapports qu'ils avoient avec d'autres objets.

Si, par exemple, ils sont encore à la recherche d'une explication satisfaisante sur le flux & reflux dont je viens de parler c'est uniquement parce qu'ils sont toujours dans cette funeste habitude de diviser les sciences, & de considérer chaque être séparément.

Car s'ils n'avoient pas destitué la matière de son Principe, en la confondant avec lui; s'ils n'avoient pas éloigné de ce même Principe une Loi supérieure, active & intelligente, temporelle & physique, qui doit en régler toute la marche, ils auroient vu qu'aucun être corporel ne pouvant s'en passer, la Terre y étoit assujettie comme tous les corps; ils auroient vu que c'étoit sur cette Terre que s'opéroit en nature cette double loi indispensable pour l'existence de tout être corporel matériellement.

Mais de ces deux loix, nous avons vu l'une résider essentiellement dans le Principe corporel de tout être de forme, soit général, soit particulier, & la seconde provenir du dehors; il faut donc que cette seconde loi soit extérieurement à la Terre, ainsi qu'à tous les autres corps; quoiqu'elle soit absolument né-

cessaire à son existence, comme elle l'est à la leur.

Nous reconnoissons donc ici, comme dans le double mouvement du cœur de l'homme animal, la présence de deux agens liés violemment l'un à l'autre, dirigés par une cause physique supérieure, & manifestant chacun à leur tour leur action sensible aux yeux corporels. On fait que cette manifestation a lieu dans les quadratures de la Lune, temps auquel l'action ignée solaire, se fait sentir sur la partie saline universelle.

Quoique nous ne puissions connoître ces deux agens que par leur action sensible, comme nous ne connoissons les Principes des corps, que par leur production corporelle ou leur enveloppe, nous serions inexcusables de douter de leur pouvoir, puisque leurs effets le démontrent d'une manière aussi irrévocable.

Ainsi ce phénomène du flux & reflux n'est qu'un effet en grand de cette double loi, à laquelle tout ce qui est corps de matière est nécessairement assujetti.

J'ajouterai que puisque nous voyons tant de régularité dans la marche, & dans tous les actes de la Nature, & que nous sentons en même temps que les êtres corporels qui la composent, ne sont pas susceptibles d'intelligence, il faut qu'il y ait pour eux, dans
le

de temporel, une main puissante & éclairée qui les dirige, main active placée au-dessus d'eux par un Principe vrai comme elle, par conséquent indestructible, vivant par soi, & que la loi qui émane de l'un & de l'autre, soit la règle & la mesure de toutes les loix qui s'opèrent dans la Nature corporelle.

Je fais que toutes évidentes que soient ces vérités, des qu'elles sont hors des sens, elles trouveront difficilement accès auprès des Observateurs de mon temps; parce que s'étant enlevés dans le sensible, ils ont perdu le tact de ce qui ne l'est pas.

Néanmoins, comme la route qu'ils prennent, les éclaire sans doute beaucoup moins que celle que je leur indique, je ne cesserai de les engager à chercher plutôt la raison des choses sensibles dans le Principe, que de chercher le Principe dans les choses sensibles; car s'ils cherchent un Principe vrai & réel, comment le trouver dans l'apparence? S'ils cherchent un Principe immatériel, comment le trouver dans un corps? S'ils cherchent un Principe indestructible, comment le trouver dans un assemblage? En un mot, s'ils cherchent un Principe vivant par soi, comment le trouver dans un être qui n'a qu'une vie dépendante, laquelle doit cesser aussi-tôt que son acte passager sera rempli?

Mais je n'aurois qu'une seule chose à dire à ceux qui poursuivroient encore une recherche aussi chimérique: s'ils veulent absolument que leurs sens comprennent, qu'ils commencent donc par trouver des sens qui parlent, car c'est le seul moyen de leur faire avoir de l'intelligence.

Cette preuve deviendra dans la suite un principe fondamental; & c'est elle qui sera concevoir aux hommes le véritable moyen de parvenir aux connoissances qui doivent être le seul objet de leurs desirs; mais en attendant, ne négligeons pas de jeter les yeux sur les différentes parties de la Nature; qui pourront le mieux persuader aux Observateurs, la certitude des différentes loix que nous leur exposons; c'est-là où ils se convaincront eux-mêmes de la vérité des causes qui sont au-dessus de leurs sens, puisqu'ils en verront la marche écrite d'une manière si palpable dans les choses sensibles.

Le Mercure, ainsi que je l'ai dit plus haut, sert universellement de médiateur au feu & à l'eau, qui comme ennemis irréconciliables, ne pourroient jamais agir de concert sans un Principe intermédiaire; parce que ce Principe intermédiaire participant de la nature de l'un & de l'autre, les rapproche en même temps qu'il les sépare, & fait ainsi tourner toutes

toutes leurs propriétés à l'avantage des êtres corporels.

Aussi dans la Nature, il y a, comme dans les corps particuliers, un Mercure aérien qui sépare le feu provenant de la partie terrestre, d'avec le fluide qui doit se répandre sur la Terre; parce qu'avant que ce fluide y parvienne, le Mercure aérien le purifie, & le dispose à ne communiquer à la Terre que des propriétés salutaires, ce qui produit la qualité bienfaisante de la rosée, & la supériorité sur le serain & sur le brouillard, qui ne sont que des fluides mal épurés.

C'est donc en raison de cette propriété universelle, que le Mercure tient dans tous les corps, le milieu entre les deux Principes opposés, le feu & l'eau, faisant en cela dans la formation & la composition des corps, ce que la cause active & intelligente fait dans tout ce qui existe, lors qu'elle maintient l'équilibre entre les deux loix d'action & de réaction qui constituent tout l'Univers.

Tant que le Mercure occupe cette place, le bien-être de l'individu est assuré, parce que cet élément tempère la communication du feu avec l'eau; quand au contraire ces deux derniers Principes peuvent surmonter ou rompre leur barrière, & qu'ils se joignent, c'est alors qu'ils se combattent avec toute la

force qui est dans leur nature, & qu'ils produisent les plus grands désordres, & les plus grands dérangemens dans l'individu dont ils formoient l'assemblage; parce que dans le choc de ces deux agens, il faut toujours que l'un des deux surmonte l'autre, & détruise par-là l'équilibre.

Le tonnerre est pour nous l'image la plus parfaite de cette vérité. On sait qu'il se forme des exhalaisons salines & sulfureuses de la Terre, lesquelles étant tirées de leur séjour naturel par l'action du Soleil, de même que poussées au-dehors par le feu terrestre, s'élèvent dans les airs, ou le Mercure aérien s'en empare & les enveloppe à peu près comme le charbon amalgame & enveloppe le soufre & le salpêtre dans la poudre artificielle.

Ici, ce Mercure aérien ne se place point entre les deux Principes qui forment l'exhalaison, parce qu'il seroit trop actif pour y séjourner, & qu'étant d'une classe supérieure à la leur, ils ne peuvent pas ensemble constituer un corps. Mais il les enveloppe & les renferme par sa tendance naturelle à la forme sphérique & circulaire, & par la propriété inhérente en lui, de tout lier, de tout embrasser,

En même temps, il a une autre faculté très-remarquable, c'est celle de se diviser d'une manière incompréhensible, de façon qu'il n'y

a pas jusqu'au plus petit globule de ces exhalaisons sulfureuses & salines, qui n'en rend contre une quantité suffisante pour lui servir d'enveloppe, & c'est l'amas de tous ces globules qui forme les nuages, ou le matras des foudres.

Or, dans cette formation, nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître nos deux agents très-parfaitement distincts, savoir, le sel & le soufre, & en outre l'image de l'agent supérieur, ou ce Mercure aérien qui lie les deux autres. Nous voyons donc déjà clairement la nécessité de toutes ces différentes substances, pour coopérer à un assemblage quelconque, & c'est la matière seule qui nous la fait connoître.

Mais il ne suffit pas de trouver là les vrais signes de tous les Principes qui ont été établis sur les loix universelles des êtres, il faut les trouver encore dans les différentes actions, & dans la diversité des résultats qui proviennent des mélanges de ces substances élémentaires.

Ne considérons pour le moment les nuages où se forme la foudre, que comme l'union de deux sortes de vapeurs, les unes terrestres, les autres aériennes; or, très-certainement si aucun autre agent ne les chauffe, & ne les feroit fermenter, jamais nous n'y verrions d'explosion. Il est donc de toute nécessité d'admettre encore une chaleur extrême

rieure qui se communique aux deux substances renfermées dans l'enveloppe mercurielle, & qui divise avec éclat tous les globules salins & sulfureux, renfermés dans ces nuages; cette chaleur extérieure est un témoignage sensible de tous les Principes que nous avons posés précédemment, & dont nos lecteurs feront aisément ici l'application.

- Mais, pour la leur rendre encore plus facile, il ne sera pas inutile d'examiner les différentes propriétés du sel & du soufre dans l'explosion de la foudre; parce que nous pourrions par-là donner quelques idées sur les deux Loix principales de la Nature, d'autant que le sel & le soufre sont les organes & les instrumens de ces deux Loix.

: La chaleur extérieure agit, ainsi qu'on l'a vu, sur la masse des matières qui composent la foudre; elle en dissout l'enveloppe mercurielle, qui par sa nature est susceptible d'une division considérable; alors elle communique jusqu'aux deux substances intérieures, & enflamme la partie sulfureuse, qui pousse & écarte avec force la partie saline, dont la jonction avec elle étoit contraire à sa véritable loi; & formoit une maladie dans la Nature.

• Dans cette explosion, le Mercure se trouve si prodigieusement divisé, que tout ce qu'il contenoit rentre en liberté; quant à lui, après
 2. avoir

avoir reçu cette entière dissolution, il tombe avec le fluide sur la surface terrestre; & c'est pour cela que l'eau de pluie a plus de propriétés que les autres eaux, parce qu'elle est plus chargée de Mercure, & que ce Mercure est infiniment plus pur que le Mercure terrestre.

Toute la révolution s'opère donc sur les deux autres substances, c'est-à-dire, sur celles qui dans la Nature corporelle sont les signes des deux Loix & des deux Principes incorporels. Aussi c'est sur les différens mélanges de ces deux substances que sont appuyés tous les effets que nous voyons produire au tonnerre.

On fait en effet, que le feu étant le Principe de toute action élémentaire, ramasse les vapeurs terrestres & célestes, dont se forme la foudre; c'est lui aussi qui les fait fermenter, & qui ensuite en opère la dissolution; c'est donc au feu que l'on doit attribuer l'origine, ainsi que l'explosion de la foudre.

Quant au bruit qui provient de l'explosion de la foudre, on ne peut l'attribuer qu'au choc de la partie saline sur les colonnes d'air, parce que le feu par lui-même ne peut rendre aucun bruit, ce que l'on voit aisément, quand il agit en liberté; &, quoique le feu soit le Principe de toute action élémentaire, cependant aucune de ces actions ne seroit sensible

ble dans la Nature sans le sel; couleur, laveur, odeur, son, magnétisme, électricité, lumière, tout se montre & paroît par lui; c'est pour cela que nous ne pouvons douter qu'il ne soit aussi l'instrument du bruit du tonnerre, d'autant que plus la foudre est chargée de parties salines, plus ses coups & ses éclats sont violens.

Nous ne pouvons douter aussi que le sel n'influe sur la couleur des éclairs, qui est beaucoup plus blanche quand il y domine, que lorsque c'est le soufre qui l'emporte.

Enfin, il est si vrai que le sel est l'instrument de tous les effets sensibles, que la foudre est beaucoup plus dangereuse quand elle abonde en sels; parce que son explosion étant plus violente à proportion, opère des chocs plus rudes & des ravages plus effrayans.

D'ailleurs, cette explosion par l'abondance du sel, se fait presque toujours dans la partie inférieure du nuage, comme étant la plus grossière, la moins exposée à la chaleur, & par conséquent, la plus susceptible d'être congelée, ce qui produit les grêles.

Au contraire, lorsque la foudre abonde en soufre, son bruit n'est pas aigu, ni brusque; les éclairs sont de couleur rouge, & son explosion parvient rarement à communiquer jusqu'à nous ses effets, parce qu'elle se fait alors communément par en haut, vu la foiblesse du nuage dans cette

cette partie, & la propriété naturelle au feu, qui est de monter.

Voilà pourquoi il est reçu que le tonnerre tombe à tous les coups, quoique cependant nous n'en ayons pas toujours la preuve oculaire. Voilà pourquoi aussi la connoissance des matières dont la foudre est chargée, doit apprendre sur quelles parties de la Terre elle peut tomber, parce qu'elle tend toujours vers les matières qui lui sont analogues; sans que cependant on puisse déterminer pour cela, quel est le point fixe où elle tombera, parce qu'il faudroit connoître entièrement sa direction, & que dans le choc & l'opposition de toutes ces matières différentes, la direction change à tous les instans.

C'est donc là où nous voyons clairement l'effet de la double action de la Nature. Cependant tous ces différens chocs, si confus en apparence, nous offrent, lorsqu'ils sont observés de près, ainsi que toutes les autres actions corporelles, la Loi fixe d'une cause qui les dirige, & c'est dans cette tendance des matières de la foudre, vers les matières analogues, que cette cause nous manifeste principalement la puissance & la propriété.

En effet, si la direction de la foudre étoit vers une partie de la surface terrestre, d'où elle pût perdre la communication avec les colonnes aériennes chargées des mêmes matières, elle finiroit

seroit. Et s'éteindroit à l'endroit de sa chute, lorsque toute la matière seroit consumée. C'est pour cette raison que la foudre ne se relève jamais, quand elle tombe dans des eaux profondes, parce qu'alors la libre communication avec l'air lui est interdite, & qu'elle ne trouve point là de matières qui lui conviennent.

Mais, quand la direction la conduit à des colonnes d'air, chargées de matières qui lui sont analogues, elle les pénètre & les suit, en augmentant plus ou moins ses forces, selon qu'elle trouve plus ou moins à se nourrir. Ainsi elle peut, au moyen de toutes ces colonnes dont est composé l'Atmosphère, parcourir très-promptement différentes routes, & même les plus opposées les unes aux autres; ainsi elle doit se détourner, quand elle trouve des matières qui lui sont contraires, ou un lieu dont l'air n'auroit point d'issue, parce que cet air étant impénétrable, lui oppose une résistance invincible; en un mot, elle ne doit s'arrêter que quand elle ne rencontre plus de ces matières dont elle puisse s'alimenter; & lorsqu'elle semble être au moment de cesser son cours, si elle en rencontre de nouvelles, elle reprend des forces, & produit de nouveaux effets.

Voilà ce qui rend sa marche si irrégulière en apparence, & généralement si incompréhensible; cependant, dans cette irrégularité même,

on

on ne peut nier qu'il n'existe une Loi, puisque tous les Principes qu'on a vus ci-devant, nous l'enseignent, & que tous les résultats nous le prouvent; il n'y a donc pas un seul moment où cette Nature soit livrée à elle-même, & où elle puisse faire un pas, sans la cause préposée pour la gouverner.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le sujet que je viens de traiter. L'on a cru communément que celui qui verroit l'éclair n'auroit rien à craindre de la foudre. Voyons jusqu'à quel point il faut ajouter foi à cette idée.

S'il n'y avoit qu'une seule colonne dans l'air & qu'une seule explosion de la foudre, il est sûr que celui qui auroit vu l'éclair n'auroit rien à craindre du coup qui accompagne cet éclair, parce que le temps céleste est si prompt qu'il ne peut être aperçu sur la Terre.

Mais, comme les colonnes aériennes, chargées de matières analogues à la foudre, sont en grand nombre, l'on peut avoir évité l'explosion de la première, & n'être pas à couvert de l'explosion de la seconde, ni de toutes celles qui successivement seront enflammées après l'éclair aperçu, puisque la foudre peut prolonger son cours, autant qu'elle rencontrera des colonnes propres à l'alimenter.

Alors, un homme qui auroit eu le temps de voir l'éclair, auroit tort de se croire en sûreté

L

pour

pour cela, jusqu'à ce que la chaîne de toutes les explosions qui doivent se faire dans le coup actuel, soit parcourue.

Cependant il n'est pas moins vrai que cette opinion a un fondement réel, & qu'il y a une face sous laquelle on ne peut pas la contester. Car, de même qu'il n'y a point d'éclair sans explosion, de même, & à plus forte raison, n'y a-t-il point d'explosion sans éclair; or, dès que l'intervalle entre l'un & l'autre, est presque nul, qu'un homme soit frappé à la première explosion ou à la dernière, il est constant qu'il ne pourra jamais avoir vu l'éclair de celle des explosions dont le coup le frappe.

Ce sont-là ces observations naturelles, qui toutes frivoles qu'elles soient en elles-mêmes, m'ont paru cependant les plus propres à peindre aux yeux de l'homme, l'universalité du Principe auquel il doit s'attacher, s'il veut *connoître*; j'ajouterai seulement qu'après tout ce que j'ai exposé au Lecteur, il lui sera aisé de sentir quel est le moyen de se préserver du tonnerre. Ce seroit de rompre les colonnes d'air dans tous les sens, c'est-à-dire, celles qui sont horizontales, comme celles qui sont perpendiculaires, & de chasser aux extrémités, la direction de la foudre; parce qu'alors, en se tenant au centre, on ne peut pas craindre qu'elle en approche.

Je n'en dirai pas la raison, ce seroit m'écarter

barter de mon devoir; je la laisserai donc découvrir à mes Lecteurs; mais je les prierai de réfléchir sur ce qu'ils viennent de lire des différentes propriétés & actions des élémens, ainsi que des Loix qui les dirigent, lors même de la plus grande confusion apparente; ils en concluront sans doute, que quoiqu'ils ne puissent appercevoir les causes & les agens dépositaires de ces Loix, il leur est impossible d'en nier l'existence. Poursuivons notre carrière, & prouvons par l'homme même la réalité des causes supérieures, ou distinctes du sensible.

Les détails qui ont précédés, sur l'analogie des trois élémens avec les trois différentes parties du corps de l'homme, sont susceptibles par rapport à lui-même, d'explications d'un ordre bien plus digne de lui, & qui doivent l'intéresser davantage en ce qu'elles sont directement relatives à son être, & qu'elles lui montreront la différence de ses facultés sensibles & de ses facultés intellectuelles, ou si l'on veut, de ses facultés passives & de ses facultés actives.

Les ténèbres où les hommes sont généralement sur ces objets, n'ont pas peu contribué à toutes les erreurs que nous leur avons vu faire sur leur propre nature; & c'est pour n'avoir pas aperçu les disparités les plus frappantes,

pantes, qu'ils n'ont pas encore les premières notions de leur être.

Car la vraie raison pour laquelle ils se sont crus semblables aux bêtes, c'est, n'en doutons point, qu'ils n'ont pas discerné leurs diverses facultés. Ainsi, ayant confondu les facultés de la matière, avec celles de l'intelligence, ils n'ont reconnu dans l'homme qu'un seul être, & dès-lors, qu'un seul Principe & que la même essence dans tout ce qui existe; de façon que pour eux l'homme, les bêtes, les pierres, toute la Nature ne présente que les mêmes êtres, distincts seulement par leur organisation & par leurs formes.

Je ne répéterai pas ici ce qui a été dit au commencement de cet Ouvrage, sur la différence des actions innées dans les êtres, de même que sur la différence de toute matière & de son Principe, d'où l'on a pu connoître très-clairement, quelle a été l'erreur de ceux qui ont confondu toutes ces choses. Mais, je commencerai par prier mes Lecteurs d'observer avec des yeux attentifs, ce qui se passe dans les bêtes, auxquelles convient, aussi bien qu'à l'homme animal, la division de la forme en trois parties distinctes, & de voir si chacune de ces trois divisions ne pourroit pas nous indiquer réellement des facultés différentes, quoiqu'appartenantes au même

même être, & jusqu'à tant toutes le matériel pour objet & pour fin.

Qui ne fait, en effet, que tout est constitué par *poids*, par *nombre* & par *mesure*? ou, le *poids* n'est par le *nombre*, le *nombre* n'est pas la *mesure*, & la *mesure* n'est ni l'un ni l'autre, & qu'il me soit permis de le dire, le *nombre* est ce qui enfante l'action, la *mesure* est ce qui la règle, & le *poids* est ce qui l'opère. Mais ces trois mots, quoiqu'applicables universellement, ne doivent pas sans doute, signifier la même chose, dans l'animal & dans l'Homme intellectuel; néanmoins il faut que si les trois parties des corps animaux sont constituées par ces trois Principes, nous en trouvions sur elles l'application.

Aussi, c'est par le moyen des organes de la tête, que l'animal met en jeu le Principe de ses actions; ce qui fait qu'on doit appliquer le *nombre* à cette partie.

Le cœur, ou le sang, éprouve une sensation plus ou moins forte, en raison de la force plus ou moins grande, & de la constitution de l'individu; or, c'est l'étendue de cette sensation qui détermine l'étendue de l'action dans le sensible; c'est donc pour cela que la *mesure* peut convenir à la seconde division du corps animal.

Enfin, les intestins opèrent cette même ac-

tion, qui dans l'animal, selon la Loi paisible de la Nature, doit se borner à la digestion des alimens dans l'estomac, & à la fermentation des semences reproductives dans les reins. C'est pour cette raison que le poids doit se rapporter à cette troisième partie, qui avec les deux autres, constituent essentiellement tout animal.

Puisqu'il est certain que nous ne pouvons nous dispenser de sentir la nature différente de ces trois sortes d'actions, nous devons reconnoître nécessairement une différence essentielle entre les facultés qui les manifestent. Cependant nous ne pouvons nier que ces différentes facultés ne résident dans le même être; nous sommes donc obligés d'avouer, que quoique cet être ne forme qu'un seul individu, il est évident néanmoins, que dans lui tout n'est pas égal, que la faculté qui végète n'est pas celle qui le rend sensible; que celle qui le rend sensible, n'est pas celle qui lui fait opérer & exécuter les actions en raison de la sensibilité, & que chacun de ces actes porte avec lui un caractère particulier.

Appliquons à l'homme la même observation, & nous pourrons alors le préserver de la confusion horrible dans laquelle on prétend l'entraîner. Car, si l'on apperçoit que dans lui le poids, le nombre & la mesure représentent des

facul-

facultés non seulement différentes entr'elles, mais même encore infiniment supérieures à celles que ces trois Loix nous ont démontré dans la matière, nous pourrions en conclure légitimement que l'être qui sera doué de ces facultés, sera très-différent de l'être corporel, & alors on ne seroit plus excusable de confondre l'un avec l'autre.

On conviendra sûrement sans peine, que quant aux fonctions corporelles, les trois distinctions que nous avons faites se peuvent appliquer au corps de l'homme, comme à tout autre animal, parce qu'il est animal en cette partie. Il peut, comme les animaux, manifester par le secours des organes de la tête, ses facultés & ses fonctions animales. Il éprouve, comme eux, ses sensations dans le cœur, & comme eux il éprouve dans le ventre inférieur, les effets auxquels les Loix corporelles assujettissent tous les animaux pour leur soutien & pour leur reproduction.

Ainsi, dans ce sens, le poids, le nombre & la mesure lui appartiennent aussi essentiellement & de la même manière, qu'à tout autre animal.

Mais il n'est plus possible de douter que ces trois signes n'aient dans l'homme des effets dont toutes les propriétés de la matière n'offrent pas la moindre trace.

168 *Différentes actions dans l'Intellectuel.*

Car, premièrement, quoique nous soyons convenus que toutes les pensées de l'homme actuel ne lui venoient que du-dehors, on ne peut nier cependant que l'acte intérieur & le sentiment de cette pensée, ne se passent au-dehors & indépendamment des sens corporels. Or, c'est donc dans ces actes intérieurs que nous trouverons parfaitement l'expression de ces trois signes, le *poids*, le *nombre* & la *mesure*, d'où proviennent ensuite tous les actes sensibles auxquels l'homme se détermine en conséquence de sa liberté.

Le premier de ces signes est le *nombre*, que nous appliquons à la pensée, comme le Principe & le sujet sans lequel aucun des actes subséquens n'auroit lieu.

Après cette pensée, nous trouvons dans l'homme une volonté bonne ou mauvaise, & qui fait seule la règle de sa conduite & de sa conformité à la justice; aussi rien ne nous paroît mieux convenir à cette volonté que le second signe, ou la *mesure*.

En troisième lieu, de cette pensée & de cette volonté, il résulte un acte qui leur est conforme, & c'est à cet acte pris comme résultat, que l'on doit appliquer le troisième signe ou le *poids*; cet acte néanmoins se passe dans l'intérieur, comme la pensée & la volonté; il est vrai qu'il enfante à son tour un acte.

acte sensible, qui doit faire répéter aux yeux du corps, l'ordre & la marche de tout ce qui s'est passé dans l'intelligence; mais comme la liaison de cet acte intérieur à cet acte sensible qui en provient, est le vrai mystère de l'homme, je ne pourrois m'y arrêter plus long-temps sans indiscretion & sans danger; & si j'en parle dans la suite, lorsque je traiterai des langues, ce ne pourra jamais être qu'avec réserve.

Cela n'empêche pas qu'on ne reconnoisse avec moi dans l'homme intérieur ou intellectuel, le poids, le nombre & la mesure, images des loix par lesquelles tout est constitué; & alors quoique nous ayons aussi reconnu ces trois signes dans la bête, nous nous garderons bien de faire aucune comparaison entre elle & l'homme, puisque dans la bête, ils n'opèrent uniquement & ne peuvent opérer que sur les sens; au lieu que dans l'homme, ils opèrent sur les sens & sur son intelligence, mais d'une manière particulière à chacune de ces facultés, & relativement au rang qu'elles occupent l'une par rapport à l'autre.

Si l'on persistoit à nier ces deux facultés dans l'homme, je ne demanderois à ceux qui les contestent, que de jeter les yeux sur eux-mêmes; ils y verroient que les différentes parties de leurs corps où elles se manifestent,

Sont un indice frappant de la différence de ces facultés.

Quand l'homme veut considérer quelque objet de raisonnement, qu'il se propose la solution de quelque difficulté, n'est-ce pas dans la tête que se fait tout le travail?

Quand au contraire, il éprouve des sentimens de quelque nature qu'ils soient, & quel qu'en soit l'objet, ou intellectuel, ou sensible, n'est-ce pas dans le cœur que se fait connoître tout le mouvement, toute l'agitation, toutes les sensations de joie, de plaisir, de peine, de crainte, d'amour, & toutes les affections dont nous sommes susceptibles?

Ne sentons-nous pas aussi, combien les actes qui se passent dans chacune de ces parties, sont opposés, & que s'ils n'étoient rapprochés par un lien supérieur, ils seroient par eux-mêmes irréconciliables?

C'est donc là cette différence manifeste qui doit de nouveau convaincre l'homme qu'il y a en lui plus d'une nature.

Or, si l'homme, malgré son état de réprobation, trouve encore en lui une nature supérieure à la nature sensible & corporelle, pourquoi n'en voudroit-il pas admettre une semblable dans le sensible universel, mais également distincte & supérieure à l'Univers, quoique préposé particulièrement pour le gouverner?

C'est

C'est aussi là où nous apprendrons ce que nous devons penser d'une question qui inquiète communément les hommes, savoir, dans quelle partie du corps le Principe actif, ou l'âme est placé, & quel est le lieu qui lui est fixé pour être le siège de toutes ses opérations.

Dans les êtres corporels & sensibles, le Principe actif est dans le sang, qui, comme feu, est la source de la vie corporelle; alors d'après ce qui a été dit, en parlant des différentes facultés des êtres, nous ne pouvons nier que son siège principal ne soit dans le cœur, d'où il étend son action dans toutes les parties du corps.

Qu'on ne soit plus arrêté par la difficulté de ceux qui ont dit que si l'âme corporelle étoit dans le sang, elle se diviserait, & s'échapperait en partie, lorsque l'animal perdrait du sang; car elle affoiblit seulement par-là son action, en ce qu'elle perd les moyens de l'exercer; mais elle n'en souffre en elle-même aucune altération, puisqu'étant simple, elle est nécessairement indivisible.

Ce que nous appelons, la mort des corps, n'est donc autre chose que la fin totale de cette action qui se trouve privée de ses véhicules secondaires, comme dans les épuisemens; ou trop contrainte, comme dans les maladies d'humeurs; ou enfin trop libre, & par-là étant interceptée

ceptées ou interrompues, comme dans les blessures qui attaquent les parties indispensablement nécessaires à la vie du corps.

Quoique j'annonce que la vie, ou l'âme corporelle, réside dans le sang, néanmoins je dois en passant, faire remarquer que le sang est insensible; observation qui pourra faire connoître aux hommes la différence qu'il y a entre les facultés de la matière, & les facultés du Principe de la matière, & qui les empêchera de confondre deux êtres aussi distincts.

L'homme étant semblable aux animaux par sa vie corporelle & sensible, tout ce que l'on vient de voir sur le Principe actif animal peut lui convenir quant à cette partie seulement. Mais quant à son Principe intellectuel, comme il n'étoit point fait pour habiter la matière, c'est une des plus grandes méprises que les hommes aient faites, que de lui chercher son berceau dans la matière, & de vouloir lui assigner une demeure fixe, & un lieu pris parmi des assemblages corporels, comme si une portion de matière impure & périssable pouvoit servir de barrière à un être de cette nature.

Il est bien plus évident qu'en qualité d'être immatériel, ce n'est qu'avec une être immatériel qu'il peut avoir de la liaison & de l'affinité, & l'on conçoit qu'avec tout autre être la communication seroit impraticable.

Aussi

Aussi c'est sur le Principe immatériel corporel de l'homme, & non sur aucune portion de la matière, que repose son Principe intellectuel: c'est-là qu'il est lié pour un temps par la main supérieure qui l'y a condamné; mais par la nature, il domine sur le Principe corporel, comme le Principe corporel domine sur le corps; & nous n'en devons plus douter, en ce que c'est dans la partie supérieure, ou dans la tête, que nous avons montré ci-devant qu'il manifestoit toutes ses facultés; en un mot, il se sert de ce Principe pour l'exécution sensible de ces mêmes facultés; & tel est le moyen de discerner clairement le siège & l'emploi des deux différens Principes de l'homme.

Cependant, quoique par la nature & par sa place, le Principe corporel soit inférieur, c'est par la liaison avec lui que l'homme éprouve dans son être intellectuel tant de souffrances, tant d'inquiétudes, tant de privations, & cette terrible obscurité qui lui fait enfanter tant d'erreurs. C'est par cette liaison qu'il est forcé de subordination des sens de ce Principe corporel, dont l'entremise lui est aujourd'hui absolument nécessaire, pour obtenir la jouissance des véritables affections qui sont faites pour lui.

Mais, comme cette voie est variable & incertaine, & qu'elle ne rend pas toujours la lumière

lumière dans toute sa clarté, l'homme n'en retire pas les avantages & les satisfactions dont la nature le rendroit susceptible.

De là vient que les dérangemens, soit naturels, soit accidentels, que le Principe sensible & corporel peut éprouver, sont très-nuisibles au Principe intellectuel, en ce qu'ils affoiblissent à la fois, & l'instrument de ses actions, & l'organe de ses affections.

Ces faits ont paru si favorables aux matérialistes, qu'ils ont cru pouvoir les donner comme un appui solide à leur système, c'est-à-dire, qu'ayant fondé les facultés intellectuelles de l'homme sur la constitution corporelle, ils les ont fait dépendre absolument du bon ou du mauvais état, où son corps pouvoit être selon le cours variable de la Nature.

Mais après tout ce qu'on a vu sur la liberté de l'homme, & sur la différence des deux êtres qui le composent, ces objections n'ont plus aucune valeur; l'homme n'est point tenu à la jouissance entière de toutes les facultés qui pourroient appartenir à sa nature intellectuelle, puisque, par leur origine même, tous les hommes n'en reçoivent pas la même mesure, & puisque mille événemens indépendans de leur volonté, peuvent déranger à tout instant, leur constitution corporelle; mais il est coupable lorsqu'il laisse dépérir par sa
faute

faute les facultés qui lui sont accordées. Tous ne sont pas nés pour avoir le même Domaine, mais tous répondent de l'emploi de celui qui leur est échu.

Ainsi, quelque dérangement, quelque irrégularité qu'un homme éprouve dans sa constitution corporelle & dans les facultés intellectuelles, ne le croyons pas pour cela à l'abri de la Justice, parce que, quelque petit que soit le nombre & la valeur des facultés qui lui restent, il en devra toujours compte, & il n'y a que l'homme dans la folie, de qui la vraie Justice ne puisse rien exiger, parce qu'alors cette Justice le tient elle-même sous son fléau.

Ne croyons pas non plus, avec nos adversaires, que ces dérangemens & ces irrégularités corporelles, n'aient d'autre Principe que la Loi aveugle par laquelle ils prétendent expliquer la Nature. Nous montrerons par la suite combien la conduite de l'homme, dans la vie corporelle, s'étend jusques sur la postérité; nous montrerons en outre dans son lieu, quelles sont les immenses facultés du Principe ou de cette cause temporelle, attachée de toute nécessité à la direction de l'Univers.

Ainsi, en réfléchissant sur la nature de cette cause temporelle universelle, qui non seulement préside essentiellement aux corps, mais qui devrait même aussi être toujours la boussole

sole des actions des hommes, il sera facile de voir si rien dans cette région corporelle peut arriver qui n'ait un motif & un but.

Nous croirons bien plutôt que toutes ces difformités, tous ces accidens auxquels nous sommes exposés, tant dans notre être corporel, que dans notre être intellectuel, ont incontestablement un principe; mais que nous ne le connoissons pas toujours, parce qu'on le cherche dans la Loi morte de la matière, au lieu de le chercher dans les Loix de la Justice, dans l'abus de notre volonté, ou dans les égaremens de nos ancêtres.

Je laisse l'homme aveugle & léger, murmurer sur cette Justice, qui étend la punition des égaremens des pères sur leur postérité. Je ne lui apporterai point pour preuve cette Loi physique, par laquelle une source impure communique son impureté à ses productions, parce que cette Loi si connue, est fautive & abusive, lorsqu'on l'applique à ce qui n'est pas corps. Il verroit encore moins que si cette Justice peut affliger les enfans par les pères, elle peut aussi blanchir & laver les pères par les enfans; ce qui devroit suffire pour suspendre tous nos jugemens sur elle, tant que nous ne serons pas admis à son Conseil.

Ce coup d'œil prudent, juste & salutaire, est une des récompenses de la Sagesse même,

même; comment le donneroit-elle donc à ceux qui croient pouvoir se passer de sa lumière, & qui se persuadent n'avoir pas besoin d'autre guide que leurs propres sens, & les notions grossières de la multitude?

La question que je viens de traiter sur le lieu que l'âme occupe dans le corps, me mène naturellement à une autre route aussi intéressante sur le Principe corporel, & qui occupe également les Observateurs; c'est de savoir pourquoi lorsqu'un homme est privé, par accident, de l'un de ses membres, il éprouve pendant quelque temps des sensations qui lui semblent être dans le membre dont il ne jouit plus.

Si l'âme ou le Principe corporel étoit divisible, comme il faudroit l'inférer des opinions des matérialistes, il est certain qu'après l'amputation d'un membre, jamais un homme ne pourroit souffrir dans cette partie, parce que les portions du Principe corporel, qui auroient été séparées en même temps que le membre amputé, ne conservant plus de liaison avec leur source, s'éteindroient d'elles-mêmes, & ne pourroient plus donner aucun témoignage de sensibilité.

C'est encore moins dans ce membre amputé que nous devons chercher le Principe de cette sensibilité; puisqu'au contraire, des

M

l'instant

l'instant de la séparation, il n'est plus rien pour le corps dont il est séparé.

C'est donc uniquement dans le Principe corporel lui-même, que nous pourrions trouver la cause du fait dont il s'agit, & nous, rappelant toutes les vérités que nous avons établies, nous dirons que dans l'assemblage de l'homme actuel, de même que son Principe corporel sert d'instrument & d'organe aux facultés de son être intellectuel, de même son corps sert d'organe & d'instrument aux facultés de son Principe corporel.

Nous avons vu que si ce Principe corporel éprouvoit des dérangemens dans les organes principaux du corps, qui sont fondamentalement nécessaires à l'exercice des facultés intellectuelles, il pouvoit arriver que le Principe intellectuel en souffrît; mais on ne croira pas, je l'espère, que cette souffrance puisse aller jusqu'à altérer l'essence de ce Principe intellectuel, ni à le diviser d'aucune manière; on sait que par la nature d'être simple il demeure toujours le même; tout ce qu'on lui voit éprouver alors, c'est un dérangement dans ses facultés, & cela, parce que l'organe qui devoit lui servir à les exercer & à lui faire parvenir la réaction intellectuelle extérieure dont il ne peut se passer, n'étant point dans son état de perfection, l'action de

des facultés intellectuelles devient nulle, ou reflue sur l'être intellectuel lui-même.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque l'action des facultés devient nulle, l'être intellectuel ne démontre que la privation; ce qui est le commencement de l'imbécillité & de la démence; mais il n'y a point de peine alors, aussi est-il reconnu que la folie ne fait point souffrir.

Dans le second cas, c'est-à-dire, lorsque cette action reflue sur le Principe, il montre de la confusion, du désordre, & un mal-être qui est une véritable souffrance intellectuelle; parce que ce Principe, qui ne tend qu'à exercer son action, se trouve borné & refermé dans l'emploi de ses facultés.

Il en est absolument de même pour la souffrance corporelle dans le cas de la privation d'un membre. Le corps doit servir d'organe au Principe corporel qui l'anime; si ce corps reçoit quelque mutilation considérable, il est certain que l'organe étant tronqué, le Principe corporel ne peut plus faire exécuter ses facultés dans toute leur étendue, parce que l'action de la faculté qui avoit besoin du membre amputé pour avoir son effet, ne trouvant plus d'agent qui corresponde avec elle, devient nulle, ou reflue sur elle-même; c'est alors qu'elle occasionne une con-

fusion & des douleurs très-sensibles dans le Principe corporel d'où elle est émanée, d'autant que l'amputation d'un membre donne entrée à des actions extérieures & destructives, qui repoussent avec encore plus de promptitude l'action du Principe corporel, & la font retourner vers son centre.

Malgré cette souffrance, nous ne devons donc point admettre de démembrement dans le Principe corporel, ni dans aucune sorte de Principes; & nous reconnoissons simplement que tout être corporel ayant besoin d'organes pour faire exécuter son action, doit souffrir quand ces organes sont dérangés, parce qu'alors ils ne peuvent pas rendre l'effet qui leur est propre.

Il n'est pas tout-à-fait inutile de remarquer que ceci ne peut avoir lieu que sur les quatre membres extérieurs, ou sur les quatre correspondances du corps; car des trois parties principales qui composent le buste, aucune ne peut être supprimée sans que le corps ne périsse.

Reprenons en peu de mots les divers objets que je viens de traiter. J'ai fait voir par les différentes propriétés des élémens, plusieurs actions différentes dans la composition des corps; j'ai fait voir qu'outre les deux actions opposées & innées dans ces corps, il y avoit une Loi
supé-

supérieure par laquelle elles étoient régies, même dans leurs plus grands chocs & dans leur plus grande confusion; j'ai fait voir ensuite que cette Loi supérieure se trouvoit même aujourd'hui dans l'homme, en qui elle étoit distincte du sensible, quoiqu'étant attachée au sensible; nous ne pouvons donc plus nier qu'il n'y ait trois actions nécessairement employées à la conduite des choses temporelles, en similitude des trois élémens dont les corps sont composés.

De ces trois actions ordonnées par la première cause, pour diriger la formation des êtres corporels, l'une est cette cause temporelle, intelligente & active qui détermine l'action du Principe inné dans les germes, par le moyen d'une action secondaire, ou d'une réaction sans laquelle nous avons reconnu qu'il ne se feroit aucune reproduction; & sans doute, tout ce que l'on a vu, a fait sentir assez clairement l'existence & la nécessité de cette cause intelligente, dont l'action supérieure doit diriger les deux actions inférieures.

Comment se fait-il donc que les hommes l'aient méconnu, & qu'ils aient cru pouvoir marcher sans elle dans la connoissance de la Nature? On en voit maintenant la raison. C'est qu'ils ont dénaturé les nombres qui constituent ces actions, comme ils ont dénaturé ceux qui constituent les élémens; car d'un

côté, dans ce qui est *trois*, ils n'ont reconnu que *deux*: de l'autre, ils ont cru voir *quatre*, dans ce qui n'est que *trois*; c'est à dire, qu'en considérant les deux actions passives des corps; ils ont perdu de vue la cause active & intelligente; en forte qu'ils ont assimilé & confondu l'action & les facultés de cette cause avec celles des deux actions inférieures, comme ils ont assimilé la faculté passive des trois éléments à la faculté active de l'air, qui est un des plus forts Principes de leur réaction. Dès lors ces nombres étant ainsi défigurés, les Observateurs n'ont plus apperçu le rapport qui se trouvoit entre le ternaire des éléments & le ternaire des actions qui opèrent la corporisation universelle & particulière.

Ce rapport leur ayant échappé, & étant ainsi devenu nul pour eux, ils n'ont plus senti la nécessité & la supériorité de cette action de la cause intelligente sur les deux actions inférieures qui servent de base à toute production corporelle; ils ont pris les unes pour les autres, toutes ces causes & ces actions différentes, ou plutôt ils n'en ont fait qu'une.

Et comment auroient-ils pu se préserver de cette erreur, puisqu'ils avoient commencé par confondre la matière avec le Principe de la matière, & que donnant à cette matière toutes les propriétés de son Principe, il ne leur en a pas coûté

coûté davantage de lui attribuer aussi toutes les propriétés & les actions des Causes supérieures qui sont indispensablement nécessaires à son existence.

Mais on doit voir à présent, que méconnoître la puissance & la nécessité d'une troisième cause, c'est se priver du seul appui qui reste aux hommes pour expliquer la marche de la Nature; c'est lui donner d'autres Loix que celles qu'elle a reçues; c'est lui attribuer ce qui n'est pas en elle; en un mot, c'est admettre, ce qui non seulement n'est pas vraisemblable, mais ce qui est hors de toute possibilité.

Aussi, qui ignore ce que les hommes ont mis en place de cette Cause indispensable? qui ne fait les puériles raisonnemens qu'ils ont employés pour expliquer sans elle les Loix de la matière, & pour assoir le système de l'Univers? Aveugles sur l'origine des choses, sur l'objet de la Création, sur sa durée, sur son action, toutes les explications qu'ils en ont données, sont le langage du doute & de l'incertitude, & toute leur doctrine est moins une Science qu'une question continuelle.

Lorsque, par la seule force de leur raison, ils ont pu faire eux-mêmes ces observations, & apercevoir le besoin indispensable d'un Principe qui serve de guide à la Nature; ou ils ont cherché ce Principe dans l'être premier lui-même, & n'ont

pas craint de le ravaler à nos yeux, en ne séparant point son action de celles des choses sensibles; ou ils s'en sont tenus à un sentiment léger sur la nécessité d'un agent intermédiaire entre cet Etre premier & la matière; & ne se donnant pas le temps de considérer quelle pouvoit être cette cause intermédiaire, ils l'ont désignée confusément sous le nom de cause aveugle, fatalité, hasard & autres expressions, qui étant dépourvues de vie & d'action, ne pouvoient jamais qu'augmenter les ténèbres où l'homme est plongé aujourd'hui.

Ils n'ont pas vu qu'ils étoient eux-mêmes la source de toutes ces obscurités; que ce hasard enfin étoit engendré par la seule volonté de l'homme, & n'avoit lieu que dans son ignorance; car il ne peut nier que les loix qui constituent tous les êtres, devroient avoir des effets invariables & une influence universelle; mais quand il en dérange l'accomplissement dans les classes soumises à son pouvoir, ou quand il s'aveugle lui-même, il ne voit plus ces loix indestructibles, & dès lors il conclut qu'elles n'existent pas.

Cependant, ce ne sera jamais dans les actes & dans les œuvres de la Cause première qu'il pourroit admettre le hasard, puisque cette Cause étant la source unique & intarissable de toutes les loix & de toutes les perfections,

il

il faut que l'ordre qui règne autour d'elle soit invariable comme sa propre essence.

Ce ne seroit pas plus dans les œuvres de la cause temporelle intelligente; que ce hasard pourroit se concevoir; parce qu'étant chargée spécialement de l'œuvre temporel de la cause première, il est impossible que cet œuvre ne tende sans cesse à son but; & ne surmonte tous les obstacles.

Ce ne peut donc être que dans les faits particuliers de la Nature corporelle, ainsi que dans les actes de la volonté de l'homme que nous pouvons cesser de voir de la régularité, & des résultats toujours infaillibles & toujours prévus. Mais si l'homme n'oublioit jamais combien ces faits particuliers & la volonté sont intimement liés, s'il avoit toujours présent à la pensée qu'il a été établi pour régner sur lui-même & sur la région sensible, il conviendrait qu'en remplissant sa destination, non seulement il pourroit découvrir ces loix universelles qui gouvernent les régions supérieures; & qu'il a si souvent méconnues; mais même il sentiroit que le pouvoir de ces loix à jamais impérissables, s'étendrait jusques sur son être, ainsi que sur les faits particuliers de la région ténébreuse, c'est-à-dire, qu'il n'y auroit plus de hasard pour lui, ni pour aucun des faits de la Nature.

M 5

Alors,

Alors, quand il appercevroit du dérangement dans les actes particuliers de cette Nature, ou quand il ignorerait les causes qui les font opérer, & les règles qui les dirigent, il ne pourroit plus attribuer ce désordre & cette ignorance, qu'à sa négligence & à l'usage faux de la volonté qui n'aura pas employé tous ses droits, ou qui en aura fait valoir de criminels.

Mais pour acquérir l'intelligence de ces vérités, il faut avoir plus de confiance que n'en ont les observateurs dans la grandeur de l'homme & dans la puissance de sa volonté, il faut croire que s'il est au-dessus des êtres qui l'environnent, les vices, comme les vertus doivent avoir un rapport & une influence nécessaire sur tout son Empire.

Convenons donc que l'ignorance & la volonté déréglée de l'homme, sont les seules causes de ces doutes où nous le voyons flotter tous les jours. C'est ainsi qu'ayant laissé effacer en lui l'idée d'un ordre & d'une loi qui embrasse tout, il leur a substitué la première chimère que lui a présentée son imagination; car dans son aveuglement même il cherche toujours un mobile à la Nature; c'est ainsi qu'il renouvelle sans cesse cette coupable erreur, par laquelle, après avoir volontairement semé l'incertitude & le hasard autour de lui,

il

il est assez injuste & assez malheureux que de les imputer à son Principe.

Ceux même qui n'ont pas nié que les choses corporelles ont eu un commencement, ne leur ont pas donné d'autre cause que le hasard; ne sachant pas, qu'il y eût une raison première à leur existence, ou ne présumant pas même qu'une cause hors d'elles, eût pu s'en occuper assez pour la faire opérer: & cependant, convaincus que cette existence avoit commencé, ils ont renfermé tout à la fois dans les seules propriétés des corps, la vertu active & innée en eux qui les anime, & la Loi supérieure qui leur a ordonné de naître.

Ils ont suivi le même ordre dans l'explication qu'ils ont donnée de la Loi qui soutient l'existence de ces mêmes êtres corporels; & cela devoit être ainsi. Après en avoir établi l'origine sur une base imaginaire & fautive, il falloit bien que le reste de l'œuvre y fût conforme; ainsi selon eux, les corps vivent par eux-mêmes, comme c'est par eux-mêmes qu'ils sont nés.

Quant à ceux qui prétendent que la matière & les êtres corporels ont toujours existé, leur erreur est infiniment plus grossière & plus outrageante pour la vérité. Ces deux Doctrines ont également méconnu la Loi & la raison première des choses; mais l'une a seulement enseigné qu'on

qu'on pouvoit se passer d'une cause active & intelligente pour expliquer leur origine; l'autre a avili cette cause, en lui égalant le Principe actif des êtres corporels, & en ne la croyant pas supérieure, ni plus ancienne que la matière.

Les Observateurs ne s'en sont pas tenus là; car après avoir posé des Principes aussi obscurs sur la marche & la nature des choses, après s'être renfermés dans un cercle aussi étroit, ils se sont vus comme forcés d'y ramener tous les phénomènes & tous les événemens que nous voyons arriver dans l'Univers. C'est, selon eux, un être sans intelligence & sans but, qui a tout fait, & qui fait tout continuellement; & comme il n'y a que deux causes qui soient les instrumens de ce qui s'opère, dès qu'ils ont trouvé ces deux causes dans les êtres corporels, ils se sont crus dispensés d'en chercher une supérieure.

Il est heureux que la Nature ne se soumette point à la pensée des hommes; toute aveugle qu'ils la supposent, elle les laisse raisonner, & elle agit. C'est même à la fois un bonheur innappréciable pour eux, & le plus beau caractère de la grandeur de l'être physique & temporel qui les gouverne, que la marche de cette Nature soit aussi ferme & aussi intrépide; car étant impénétrable aux systèmes des hommes, & leur en démontrant la faiblesse par la constance à suivre sa Loi, elle les forcera peut-être un jour

jour d'avouer leurs erreurs, de quitter les sentiers obscurs où ils se traînent, & de chercher la vérité dans une source plus lumineuse.

Mais pour prévenir l'inquiétude de mes semblables, qui pourroient croire que cette Cause active & intelligente dont je leur parle, est un être chimérique & imaginaire, je leur dirai qu'il y a des hommes qui l'ont connue physiquement, & que tous la connoistroient de même, s'ils mettoient leur confiance en elle, & qu'ils prissent plus de soin d'épurer & de fortifier leur volonté.

Je dois avertir cependant que je ne prends pas ce mot *Physique*, dans l'acception vulgaire qui n'attribue de réalité & d'existence qu'aux objets palpables aux sens matériels. Les moindres réflexions sur tout ce qui est contenu dans cet Ouvrage, suffiront pour faire voir combien on est éloigné de savoir le sens du mot *Physique*, quand on l'applique aux apparences matérielles.

Avant de passer à un autre sujet, je m'arrêterai un moment pour applanir une difficulté qui pourroit naître, quoique je l'aie déjà résolue en quelque sorte. J'ai annoncé, dans le commencement de cet Ouvrage, l'existence de deux Principes opposés qui se combattent l'un & l'autre, & quoique j'aie assez démontré l'infériorité du mauvais Principe à l'égard du Principe bon, il se pourroit que d'après les observations qu'on vient de voir sur la nature corporelle,

on

on crût ces deux Principes nécessaires à l'existence l'un de l'autre, comme on a vu que les deux causes inférieures renfermées dans les êtres corporels, étoient absolument nécessaires pour leur faire opérer une production.

Pour éviter cette méprise, il suffira de se rappeler que j'ai annoncé que tout produit, tout œuvre, tout résultat dans la Nature corporelle, ainsi que dans toute autre classe, étoit toujours inférieur à son Principe générateur. Cette infériorité assujettit la nature corporelle à ne pouvoir se reproduire, sans l'action de ces deux causes que nous avons reconnues en elle, & qui annoncent la foiblesse & la dépendance.

Or, si cette création temporelle tire son origine du Principe supérieur & bon, comme nous n'en pouvons pas douter, ce Principe doit montrer la supériorité en tout, & l'un de ses attributs principaux, c'est d'avoir absolument tout en lui, excepté le mal, & de n'avoir besoin que de lui-même & de ses propres facultés pour opérer toutes les productions. Quel sera donc alors l'état du mauvais Principe, si ce n'est de servir à manifester la grandeur & la puissance du Principe bon, que tous les efforts de ce Principe mauvais ne pourront jamais ébranler.

Ainsi il n'est plus possible de dire que le mauvais Principe ait été & soit universellement nécessaire à l'existence & à la manifestation des facultés

facultés du bon Principe; quoique comme influant sur l'existence du temps, ce mauvais Principe soit nécessaire pour occasionner la naissance de toutes les manifestations temporelles; car comme il y a des manifestations qui ne sont point dans le temps, & que le Principe mauvais ne peut sortir du temporel, il est bien clair que le Principe bon agit sans lui; ce que l'on verra plus en détail dans la suite.

Que les hommes apprennent donc ici à distinguer de nouveau, les Loix & les facultés du Principe unique, universellement bon, & vivant par lui-même, d'avec celles de l'être inférieur matériel qui ne tient rien de soi, & qui ne peut vivre que par des secours extérieurs.

Je crois avoir fait entrevoir suffisamment à mes semblables, le peu de fondement des opinions humaines sur tous les points dont je me suis occupé jusqu'à présent. Après les avoir mis sur la voie pour leur apprendre à distinguer les corps d'avec le Principe inné dans ces corps; après avoir fixé leurs yeux sur la simplicité, l'unité & l'immatérialité de ce Principe indivisible, incommunicable, qui ne souffre aucun mélange, & qui demeure toujours le même, quoique la forme qu'il produit & dont il s'enveloppe soit soumise à une continuelle variation, ils pourront reconnoître avec évidence que la matière étant dans une dépendance incontestable,

testable, & cependant agissant par des loix régulières, les deux causes inférieures qui opèrent la reproduction & tous les actes de son existence, ne peuvent absolument se passer de l'action d'une Cause supérieure & intelligente, qui les commande pour les faire agir, & qui les dirige pour les faire agir avec sagesse.

Par conséquent ils avoïront que les deux causes inférieures doivent être soumises aux loix de la Cause supérieure & intelligente, pour que les temps & l'uniformité soient observés dans tous leurs actes; pour que les résultats de toutes leurs différentes actions ne soient pas nuls, informes, & incertains, & pour que nous puissions nous rendre raison de l'ordre qui y règne universellement.

Ils n'auront pas de peine à convenir ensuite que cette Cause supérieure n'étant assujettie à aucune des loix de la matière, quoiqu'elle soit préposée pour la conduire, en doit être entièrement distincte; que le moyen de parvenir à la connoissance de l'une & de l'autre, est de les prendre chacune dans sa classe; d'en étudier les facultés particulières; de les rapprocher dans le même tableau, mais pour en démêler les différences & non pour les confondre; de faire cette distinction sur tous les autres êtres de la Nature, & sur les
 moins

moindres parties, où les yeux du corps & de l'intelligence nous apprennent qu'il y a toujours deux êtres ensemble, & que c'est la violence qui les a réunis; mais cependant de ne jamais perdre de vue que ce lien ne les unit l'un à l'autre que pour un temps; & de ne pas regarder cette union comme ayant toujours existé, & comme devant exister à jamais, puisqu'au contraire nous la voyons cesser tous les jours.

Ce sont toutes les observations qui rendront l'homme prudent & sage, & qui l'empêcheront de s'abandonner en insensé dans des sentiers inconnus, d'où il ne peut se tirer qu'en rétrogradant, ou en se livrant au désespoir, lorsqu'il sent qu'il est trop avancé & que le temps lui manque. C'est-là ce qui lui fera éviter l'écueil où la plupart des hommes sont entraînés; lorsqu'étant seuls & dans les ténèbres, ils osent prononcer sur leur propre nature & sur celle de la vérité. Nous verrons dans ce qui va suivre, les fréquentes chûtes, qui en ont été, & qui en font tous les jours les suites. Nous verrons que la plupart de leurs souffrances ont pris là leur source, de même que c'est pour être déçus de leur premier état de splendeur, qu'ils sont exposés aujourd'hui à s'enfoncer de plus en plus dans l'opprobre & dans la misère.

4.

Quelques hommes élevés dans l'ignorance & dans la paresse, étant parvenus à l'âge mûr, entreprirent de parcourir un grand Royaume; mais comme ils n'étoient conduits que par une vaine curiosité, ils firent peu d'efforts pour connoître les vrais moyens par lesquels ce pays étoit gouverné. Ils n'avoient ni assez de courage, ni assez de crédit pour s'introduire chez les Grands de l'Etat, qui auroient pu leur découvrir les ressorts cachés du Gouvernement; ainsi ils se contentèrent d'errer de villes en villes, & d'y promener leurs regards incertains dans les places & les lieux publics, où voyant le peuple tumultueusement assemblé, & comme abandonné à lui-même, ils ne prirent aucune idée de l'ordre & de la sagesse des loix qui veilloient secrètement à la sûreté & au bonheur des habitans: ils crurent que tous les citoyens également oisifs, y vivoient dans une entière indépendance.

En effet, ce qu'ils avoient aperçu, ne présentait ni règle, ni loi, à leur esprit peu éclairé, en sorte que ne consultant que leurs yeux,

ils

ils furent bien éloignés de connoître que des hommes supérieurs par leur rang & par leurs pouvoirs y gouvernoient cette multitude qui s'agitoit confusément devant eux; ils se persuadèrent que n'y ayant point de Loix dans le pays qu'ils parcouroient, il n'y avoit point de chef; ou que s'il y en avoit un, il étoit sans autorité & sans action.

Flattés de cette indépendance, & ne prévoyant aucune suite dangereuse à leurs actions, ils les regardèrent bientôt comme arbitraires & indifférentes, & crurent pouvoir s'abandonner à leurs caprices; mais ils ne tardèrent pas à être les victimes de leur erreur & de leurs jugemens inconsidérés; car les vigilans Administrateurs de l'Etat, instruits de leurs désordres, les privèrent de la liberté, & les resserrèrent si étroitement qu'ils languirent dans la plus profonde obscurité, sans savoir si jamais la lumière leur seroit rendue.

Voilà exactement quelle a été la conduite & le sort de ceux qui ont osé par eux-mêmes juger de l'homme & de la Nature; toujours occupés d'études inutiles & frivoles, leur vue s'est retrécie par l'habitude, & ne pouvant parcourir toute l'étendue de la carrière, ils se sont arrêtés aux apparences des objets; en sorte que bornant la leurs regards, ils ont ignoré, ou nié tout ce qu'ils n'ont pu appercevoir. Ils n'ont vu

dans les corps que leurs enveloppes, & ils les ont transformées en Principes. Ils n'ont vu dans les Loix de ces corps que deux actions, ou deux causes inférieures, & ils se sont hâtés de rejeter la cause supérieure active & intelligente, dont ils avoient confondu les opérations avec celles des deux autres causes.

Ensuite, se croyant bien assurés de leurs conséquences, ils ont fait du tout un être matériel hypothétique, sur lequel ils ont eu l'imprudence de mesurer tous les êtres de la Nature qu'ils avoient entièrement défigurée; & c'est d'après ce modèle, ainsi mutilé, qu'ils ont osé dessiner l'homme.

Et vraiment, on ne peut plus douter qu'ils n'aient fait à son égard, les mêmes méprises qu'ils avoient faites auparavant sur toute la Nature. Non seulement ils n'ont pas mieux distingué dans son corps, que dans les autres êtres corporels, le Principe d'avec l'apparence ou l'enveloppe, & n'en ont pas mieux connu, ni suivi la marche & les Loix; mais, après avoir pris le change sur ce point; ils ont encore confondu cette enveloppe corporelle de l'homme avec son être intellectuel & pensant, comme ils avoient confondu le Principe inné dans tous les corps, avec la Cause active & intelligente qui les dirige.

Ainsi, n'ayant pas démêlé d'abord la Cause
supé-

supérieure, d'avec les facultés innées dans l'être corporel; aiant ensuite confondu les facultés des deux différens êtres qui composent l'homme d'aujourd'hui, il leur a été impossible d'y reconnoître l'action de cette même Cause active & intelligente, qui en même temps qu'elle communique tous les pouvoirs à la Nature, donne à l'homme par son intelligence, toutes les notions du bien qu'il a perdu. C'est pourtant avec cette ignorance, que non seulement ils ont été assez téméraires pour prononcer sur l'essence & la nature de l'homme, mais encore, qu'ils ont voulu expliquer tous les contrastes qu'il présente, & établir la base de ses œuvres.

Quand l'homme ne s'est trompé que sur la Nature élémentaire, nous avons vu que ses erreurs n'avoient que de légères suites; car ses opinions ne pouvant influer sur la marche des êtres, leurs Loix invariables s'exécutent sans cesse avec la même précision, quoique l'homme en ait dénaturé & méconnu le Principe. Mais il n'en sera jamais ainsi de ses méprises sur lui-même, & elles lui seront toujours inévitablement funestes; parce qu'étant dépositaire de sa propre Loi, il ne peut se méprendre sur elle, ni l'oublier, qu'il n'agisse directement contre lui-même, & qu'il ne se fasse un préjudice manifeste; en un mot, s'il

est vrai qu'il soit heureux, lorsqu'il reconnoît & suit les Loix de son Principe, ses maux & ses souffrances sont une preuve évidente de ses erreurs & des faux pas qui en ont été les suites.

Voyons donc ce qui résultera de cet être ainsi défiguré, & s'il pourra se soutenir, étant privé de son principal appui.

Il nous sera facile de présumer les conséquences de cet examen, si nous nous rappelons ce que nous avons dit de l'état où seroit la Nature, laissée à l'action passive des deux êtres inférieurs, qui sont nécessaires dans toute reproduction corporelle. Ces deux êtres, on le sait, n'étant que passifs, ne peuvent jamais rien produire par eux-mêmes, si la cause active & intelligente ne leur donne l'ordre & le pouvoir d'opérer ce qu'ils ont en eux.

Or, s'il étoit possible de supposer dans ces agens inférieurs une volonté, en leur laissant toujours la même impuissance, il est évident que s'ils prétendoient mettre cette volonté en action, sans le concours de la Cause active dont ils dépendent nécessairement, leurs œuvres seroient informes, & n'annonceroient qu'une confusion échoquante.

Maintenant, ce que nous ne pourrions pas dire de ces agens inférieurs; qui sont dépourvus de volonté, appliquons-le à l'homme qui

qui en a une à lui, & apprenons à mieux découvrir encore les malheureux effets des erreurs que nous nous sommes proposées de combattre.

L'homme est à présent composé de deux êtres; l'un sensible, l'autre intelligent. Nous avons fait entendre que dans son origine il n'étoit pas sujet à cet assemblage, & que jouissant des prérogatives de l'Être simple, il avoit tout en lui, & n'avoit besoin de rien pour se soutenir, puisque tout étoit renfermé dans les dons précieux qu'il tenoit de son Principe.

Nous avons fait voir ensuite quelles étoient les conditions levées & irrévocables auxquelles la Justice avoit attaché la réhabilitation de l'homme criminel par le faux usage de sa volonté; nous avons vu, dis-je, quels sont les écueils affreux & sans nombre, dont il est sans cesse menacé, en habitant la région sensible qui est si contraire à sa véritable nature. En même temps nous avons reconnu que le corps qu'il porte à présent, étant de la même classe que les choses sensibles, forme en effet autour de lui un voile ténébreux, qui cache à sa vue la vraie lumière, & qui est tout à la fois la source continuelle de ses illusions & l'instrument de ses nouveaux crimes.

Dans son origine, l'homme avoit donc pour Loi de régner sur la région sensible, comme

il le doit encore aujourd'hui; mais, comme il étoit alors doué d'une force incomparable, & qu'il n'avoit aucune entrave, tous les obstacles dispafoissoient devant lui.

Aujourd'hui, il n'a plus à beaucoup près les mêmes forces, ni la même liberté; & cependant il est infiniment plus près du danger; de façon que dans le combat qu'il a maintenant à soutenir, on ne peut exprimer le désavantage auquel il est exposé.

Oui, telle est l'affreuse situation de l'homme actuel. Lorsque l'Arrêt foudroyant eut été prononcé contre lui, il ne lui resta de tous les dons qu'il avoit reçus, qu'une ombre de liberté, c'est-à-dire, une volonté presque toujours sans force & sans empire. Tout autre pouvoir lui fut ôté, & la réunion avec un être sensible le réduisit à n'être plus qu'un assemblage de deux causes inférieures, en similitude de celles qui régissent tous les corps.

Je dis en similitude & non en égalité, parce que l'objet des deux natures de l'homme est plus noble, & leurs propriétés bien différentes; mais, quant à l'acte & à l'exercice de leurs facultés, elles subissent l'une & l'autre absolument la même Loi, & les deux causes inférieures qui composent l'homme d'aujourd'hui, n'ont pas, pour ainsi dire, plus de force par elles-mêmes, que les deux causes inférieures corporelles.

- L'homme,

L'homme, il est vrai, en qualité d'être intellectuel, a toujours sur les êtres corporels l'avantage de sentir un besoin qui leur est inconnu; mais il ne peut pas mieux qu'eux s'en procurer seul le soulagement; il ne peut pas mieux par lui-même vivifier les facultés intellectuelles, qu'ils n'ont pu animer leur être; c'est-à-dire, qu'il ne peut pas mieux qu'eux se passer de la cause active & intelligente, sans laquelle rien de ce qui est dans le temps ne peut agir efficacement.

Quels fruits l'homme pourroit-il donc produire aujourd'hui, si dans l'impuissance que nous lui connoissons, il croyoit n'avoir d'autre Loi que sa propre volonté, & s'il entreprenoit de marcher sans être guidé par cette Cause active & intelligente dont il dépend malgré lui, & de laquelle il doit tout attendre, ainsi que les êtres corporels parmi lesquels il est si tristement confondu?

Il est certain qu'alors ses propres œuvres n'auroient aucune valeur, ni aucune force, puisqu'elles seroient dénuées du seul appui qui puisse les soutenir; & les deux causes inférieures dont il se trouve actuellement composé, se combattant sans cesse en lui, ne seroient que l'agiter, & l'abymer dans la plus fâcheuse incertitude.

Semblable aux deux lignes d'un angle quel-

conque, qui peuvent bien se mouvoir chacune en sens contraire, s'écarter, se rapprocher, se confondre, & se placer l'une sur l'autre, mais qui ne peuvent jamais produire aucune espèce de figure, si l'on n'y joint une troisième ligne, car cette troisième ligne est le moyen nécessaire qui fixe l'instabilité des deux premières, qui détermine leur position, qui les distingue sensiblement l'une de l'autre, qui constitue enfin une figure, & sans contredit la plus féconde de toutes les figures.

Voilà cependant quelles sont journellement les fausses tentatives de l'homme, c'est de travailler à une œuvre impossible, c'est-à-dire, de vouloir former une figure avec deux lignes, en se concentrant dans l'action des deux causes inférieures qui composent aujourd'hui la nature, & en s'efforçant continuellement d'exclure cette Cause supérieure, active & intelligente, dont il ne peut absolument se passer. Ainsi, malgré l'évidence du besoin qu'il en a, il va se jetant loin d'elle, d'illusions en illusions, sans pouvoir jamais trouver le point qui doit le fixer, parce qu'il n'y a point d'œuvre parfaite sans le concours de ce troisième Principe; & si l'on en veut savoir la raison, c'est que dès l'instant qu'on est à trois, on est à quatre.

Réfléchissant alors sur l'incertitude affreuse
où

où il se trouve, il est étonné du désordre qui accompagne tous les pas, & bientôt il nie l'existence de ce Principe d'ordre & de paix qu'il a méconnu par négligence ou par mauvaise foi.

Mais quelquefois aussi, entraîné par la force de la vérité, il murmure contre ce même Principe qu'il avoit d'abord rejeté, & par-là nous démontre lui-même la certitude de tout ce que nous avons dit sur les variations & les conséquences de tout être, dont les facultés ne sont pas réunies & fixées par leur lien naturel.

Loin de croire que toutes les méprises de l'homme portent la moindre atteinte à cette Cause dont il s'éloigne, nous devons être actuellement assez instruits sur sa nature, pour savoir qu'il souffre seul de ses égaremens; puisqu'en qualité d'être libre, il est le seul qui puisse être coupable; nous devons savoir que lorsque cette Cause inaltérable dans ses facultés, comme dans son essence, étend ses rayons jusqu'à l'homme, ils le purifient & n'en sont point souillés.

Nous allons donc poursuivre notre marche, & éclaircir les difficultés qui arrêtent les Observateurs, quand ils veulent seuls & sans guide, jeter les yeux sur toutes les institutions

tions de la Terre, soit celles que les hommes ont établies eux-mêmes, soit celles à qui ils attribuent une origine plus relevée. C'est bien là où ces hommes aveugles, ne sachant pas démêler ce qu'il y a d'arbitraire, & ce qu'il y a de réel, ont fait de l'un & de l'autre un monstrueux assemblage, capable d'obscurcir les notions les plus lumineuses. C'est aussi, n'en doutons point, un des objets les plus intéressans pour l'homme, & dans lequel il lui importe essentiellement de ne point faire de méprises, puisque c'est-là où il doit apprendre à régler les facultés qui le composent.

Examinons pourquoi, par les observations que les hommes ont faites sur les différentes pratiques, usages, coutumes, loix, religions, cultes, qui ont dans tous les temps varié chez les différentes nations, ils ont été induits à penser qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout étant arbitraire & conventionnel parmi les hommes, ce seroit une illusion d'admettre des devoirs à remplir, & quelque ordre naturel & essentiel qui dût leur servir de flambeau.

S'il étoit vrai que tout fût conventionnel, comme ils le prétendent, ils auroient raison d'en tirer cette conséquence; parce qu'alors, n'y ayant pour eux aucune distinction entre le bien & le mal, tous leurs pas deviendroient indifférens, & personne ne seroit fondé à les rappeler

ter à des règles de conduite. Mais si la méprise vient de ce que les Observateurs n'ont pas dé-mêlé dans l'homme les deux facultés qui le constituent; s'ils ont confondu dans lui l'intellectuel & le sensible, & qu'ils aient appliqué au premier toutes les variations & les disparités auxquelles le second se trouve assujetti; s'ils ont mis le complément à ces erreurs, en confondant même la Cause active & intelligente avec les facultés particulières de l'homme, pourrions-nous donner quelque croyance à une doctrine aussi peu approfondie, & aussi fautive?

Telle est cependant la marche qu'ils ont suivie; c'est-à-dire, qu'ils n'ont presque jamais porté leur vue au-delà du sensible; or, cette faculté sensible étant bornée, & privée du pouvoir nécessaire pour se diriger elle-même, ne présentera jamais que des preuves réitérées de variété, de dépendance & d'incertitude; c'est donc par elle uniquement, & par elle remise à sa propre Loi, que doivent s'introduire toutes les différences que nous pouvons remarquer ici-bas.

En effet, toutes les branches de l'ordre civil & politique qui réunit les différens peuples, ont-elles d'autre but que la matière? La partie morale même de tous leurs établissemens s'élève-t-elle au-delà de cet ordre humain & visible? Il n'y a pas jusqu'à leurs institutions les plus vertueuses qu'ils n'aient réduites d'eux-mêmes

mêmes à des règles sensibles, & à des Loix extérieures; parce que dans toutes ces choses, les Instituteurs aiant marché seuls & sans guide, c'est l'unique terme où ils aient pu porter leurs pas.

La faculté intellectuelle de l'homme n'est donc absolument pour rien dans de pareils faits, & moins encore dans les observations dont ils ont été si souvent l'objet. Ainsi nous devons bien nous garder d'adopter les jugemens qui en sont provenus, avant d'avoir examiné jusqu'où s'étendent leurs conséquences, & s'ils sont applicables à tout. Car sans cela, il nous seroit impossible de les admettre; puisqu'une vérité doit être universelle.

Commençons par observer l'Institution la plus respectée & la plus universellement répandue chez tous les peuples, celle qu'ils regardent avec raison comme ne devant pas être l'ouvrage de leurs mains. Il est bien clair, par le zèle avec lequel toute la Terre s'occupe de cet objet sacré, que tous les hommes en ont en eux l'image & l'idée. Nous appercevons chez toutes les nations une uniformité entière sur le Principe fondamental de la Religion; toutes reconnaissent un être supérieur, toutes reconnaissent qu'il faut le prier, toutes le prient; toutes sentent la nécessité d'une forme à leur prière, toutes lui en ont donné une; & jamais la volonté de

de l'homme n'a pu anéantir cette vérité, ni en mettre d'autres à la place.

Cependant les soins que les différens peuples se donnent pour honorer le premier être, nous présentent, comme toutes les autres institutions, des différences & des changemens successifs & arbitraires, dans la pratique comme dans la théorie ; en sorte que, parmi toutes les Religions, on n'en connoît pas deux qui l'honorent de la même manière. Or, je le demande, cette différence pourroit-elle avoir lieu, si les hommes avoient pris la même guide, & qu'ils n'eussent pas perdu de vue la seule lumière qui pouvoit les éclairer, & les concilier ? Et cette lumière est-elle autre chose que cette Cause active & supérieure qui devoit tenir l'équilibre entre leur facultés sensibles & intellectuelles, & sans laquelle il leur est impossible de faire un seul pas avec justice ?

C'est donc elle qui doit nourrir dans l'homme l'idée primitive d'un être unique & universel, ainsi que la connoissance des Loix auxquelles cet être assujettit la conduite des hommes envers lui, lorsqu'il leur permet de l'approcher. C'est donc en s'éloignant de cette lumière, que l'homme demeure livré à ses propres facultés, & alors ces facultés même s'affoiblissent, & s'effacent presque entièrement en lui ; l'obscurité les recouvre d'un voile si épais, que sans
le

le secours d'une main bienfaisante; il ne pourroit jamais s'en délivrer.

Et cependant, quoique l'homme soit alors abandonné à lui-même, il est toujours obligé de *voyager*. C'est ce qui fait, qu'au milieu de cette terrible ignorance, étant toujours tourmenté de l'idée & du besoin de cet Etre, dont il sent qu'il est séparé, il tourne vers lui des yeux incertains, & l'honore selon sa pensée, & quoiqu'il ne sache plus si l'hommage qu'il offre, est vraiment celui que cet être exige, il préfère d'en rendre un tel qu'il le conçoit, à la secette inquiétude & au regret de n'en point rendre du tout.

Tel est, en partie, le Principe qui a formé les fausses Religions, & qui a défigurée celle que toute la Terre auroit dû suivre; alors pourrions-nous être surpris de voir si peu d'uniformité dans les usages pieux de l'homme & dans son culte; de lui voir produire toutes ces contradictions, toutes ces pratiques opposées, tous ces rites qui se combattent, & qui en effet, ne présentent rien de vrai à la pensée? N'est-ce pas là où l'imagination de l'homme n'ayant plus de frein, tout est l'ouvrage de son caprice & de son aveugle volonté? N'est-ce pas là, par conséquent, où tout doit paroître indifférent à la raison, puisqu'elle ne voit plus de rapports entre le Culte, & l'Etre auquel les Instituteurs & leurs partisans veulent l'appliquer?

Mais

Mais je demande si la plupart de ces différences, & même de ces contrariétés palpables, tombent sur autre chose que sur ce qui est soumis aux yeux corporels de l'homme, c'est-à-dire, sur le sensible. Alors, que pourroit-on en conclure contre le Principe, dont elles ne s'occupent même pas? Ce Principe ne seroit-il pas tout aussi inaltérable & aussi intact, quand la pensée ténébreuse de l'homme introduiroit des variétés jusques dans la théorie & dans les dogmes; puisque, tant que l'homme n'est pas éclairé de son seul flambeau, & soutenu de son seul appui, il ne peut pas avoir plus de certitude de la pureté de sa doctrine, que de la justesse de ses actions; & enfin, de quelque nature que soient les erreurs, pourront-elles jamais rien contre la vérité?

Si l'erreur poursuit les Observateurs & les rend aveugles, c'est donc toujours faute de distinguer l'homme ainsi démembré, & qui n'emploie qu'une partie de lui-même, d'avec l'homme qui se sert de toutes les facultés; c'est faute de distinguer la source défigurée d'où l'homme tire ses productions informes, d'avec celle où il auroit dû puiser, qu'on nous l'annonce comme incapable de rien connoître de fixe & d'assuré.

Voyons néanmoins jusqu'où le pouvoir particulier de l'homme peut s'étendre, lorsqu'il est

O

remis

remis à lui-même; ne lui accordons que les droits qui lui appartiennent, & examinons s'il n'y a rien au-delà de ce qu'il fait & de ce qu'il connoît.

Premièrement, nous avons vu, que malgré tous leurs raisonnemens sur la Nature, les hommes étoient obligés de se soumettre à ses Loix; nous avons assez fait connoître que les Loix de cette Nature étoient fixes & invariables, quoique par une suite des deux actions qui sont dans l'Univers, leur accomplissement fût souvent dérangé.

Voilà donc déjà une vérité sur laquelle tout l'arbitraire de l'homme n'a pas la moindre prise. Il n'est plus temps de m'objecter ces sensations, ces impressions de toute espèce, que font les différens corps sur nos sens, & qui varient dans chaque individu, d'où la multitude s'est crue fondée à nier qu'il y eût quelque règle dans la créature. Nous avons prévenu l'objection en annonçant que la Nature ne pouvoit agir que par relation.

Nous pourrions encore fortifier ce principe, en disant que cette Loi de relation n'est pas plus soumise à l'arbitraire de l'homme que la Nature elle-même, & que nous ne sommes pas les maîtres d'en changer en rien les effets; car les détourner & les prévenir, ce n'est point du tout les changer, c'est au contraire confirmer d'autant plus leur stabilité.

Nous

Nous savons donc déjà avec évidence, qu'il est dans la Nature corporelle, une Puissance supérieure à l'homme, & qui l'assujettit à ses Loix; nous ne pouvons plus douter de son existence, quoique les soins que l'homme a pris pour connoître & expliquer cette Puissance, lui aient si rarement fait obtenir des lumières & des succès satisfaisans.

Secondement, rappelons-nous comment nous avons démontré la foiblesse & l'infirmité de la Nature, relativement aux Principes d'où elle a tiré son origine, & d'où elle tire journellement sa subsistance & sa réaction; nous verrons alors que si l'homme est soumis à cette Nature, à plus forte raison le sera-t-il aux Principes supérieurs qui la dirigent & qui la soutiennent; & quoiqu'il ait aussi peu conçu leur puissance que celle de la Nature, sa propre raison l'empêcheroit d'en nier l'existence, quand son sentiment ne viendrait pas à l'appui.

Que produira donc tout ce qu'il pourra faire, imaginer, dire, instituer contre les Loix de ces Principes supérieurs? loin qu'ils en soient le plus légèrement altérés, ils ne font que montrer davantage leur force & leur puissance, en laissant l'homme qui s'en éloigne, livré à ses propres doutes, & aux incertitudes de son imagination; & en l'assujettissant à ramper tant qu'il voudra les méconnoître.

Il ne faut rien de plus que ces observations pour prouver l'insuffisance de l'homme qui ne prend que le sensible pour règle & pour guide; car, si l'impuissance que nous remarquons dans la nature corporelle, nous empêche absolument de lui attribuer les faits qu'elle opère: si l'homme par sa propre raison peut parvenir à sentir la nécessité indispensable du concours d'une Cause active, sans laquelle les êtres corporels n'auroient aucune action visible, il n'a donc besoin que de lui-même pour avouer l'existence de cette Cause active & intelligente, & pour parvenir delà à la Cause première & unique, qui a produit hors d'elle toutes les causes temporelles destinées à l'accomplissement de ses œuvres, & à l'exécution de ses volontés.

J'ai annoncé cette Cause active & intelligente comme ayant une action universelle, tant sur la nature corporelle que sur la nature pensante. C'est, en effet, la première des causes temporelles, & celle sans laquelle aucun des êtres existans dans le temps, ne peut subsister; elle agit sur eux par la Loi même de son essence, & par les droits que lui en donne sa destination dans l'Univers. Aussi, soit que les êtres qui habitent cet Univers la conçoivent ou non, il n'en est pas un seul qui n'en reçoive des secours, & puisqu'elle est active & intelligente, il faut que les êtres pensans participent

cipent à ses faveurs, comme les êtres qui ne le sont pas.

Voilà donc pourquoi j'ai dit que tous les Peuples de la terre avoient reconnu nécessairement un être supérieur. Ils n'ont pas fait toutes les distinctions que je viens d'établir entre les différentes causes; ils n'ont pas distingué cette Cause active & intelligente, de la Cause première qui est absolument séparée du sensible & du temps; souvent même ils l'ont confondue avec les causes inférieures de la Création, auxquelles ils ont quelquefois adressé leurs hommages; aussi n'ont-ils pas reçu de leur culte les secours qu'ils auroient pu en attendre, si leur marche eût été plus éclairée. Mais ce sujet nous mèneroit beaucoup trop loin.

Bornons-nous donc à faire observer que l'action de cette Cause active & intelligente, ayant été universelle, l'homme a dû, par le sentiment & par la réflexion, parvenir à en reconnoître la nécessité; & de quelque manière qu'il l'ait envisagée, il n'a pu se tromper que sur la véritable nature de cette Cause, mais jamais sur son existence.

L'homme s'étant fait cet aveu, n'a pu se dispenser de poursuivre sa marche; son sentiment & ses propres réflexions l'ont dirigé dans le second pas, comme ils l'avoient fait dans le premier; quelque se conduisant encore

par lui-même dans ce nouveau sentier, il n'ait pas pu y trouver plus de certitude, ni des lumières plus évidentes.

Mais enfin, quelles qu'aient été les découvertes, après avoir reconnu une Cause supérieure dans la Nature, après avoir même reconnu qu'elle étoit supérieure à sa pensée, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il devoit y avoir des Loix par lesquelles elle agissoit sur ce qui lui étoit soumis, & que si les êtres qui devoient tout attendre d'elle ne remplissoient pas ces Loix, ils ne pouvoient espérer aucune lumière, aucune vie, aucun soutien.

Il étoit entraîné à ces conséquences, par ses observations sur la marche de la nature corporelle même, à laquelle il est attaché; il voyoit, par exemple, que s'il en transgressoit les Loix, pour les temps & les procédés de la culture, la terre ne lui rendoit que des productions imparfaites & mal saines; il voyoit que s'il n'observoit l'ordre des Saisons, & une précision exacte dans toutes les combinaisons, les résultats en étoient sans fruit & sans succès. C'est là ce qui l'instruisoit sensiblement que cette Nature corporelle étoit dirigée par des Loix, & que ces Loix tenoient essentiellement à la Cause active & intelligente, dont tous les hommes sentent la nécessité.

Faisant ensuite la même réflexion par rapport

à son être pensant, il a bien senti que ne pouvant rien sans la Cause première, il étoit de son intérêt, de mettre tous ses soins à se la rendre favorable; il a conçu que puisque cette Cause pouvoit veiller sur lui & s'intéresser à son propre bien, elle devoit avoir établi des moyens pour le préserver du mal; que par conséquent, les actes qui étoient avantageux aux hommes, devoient plaire à cette Cause, & que ceux qui pouvoient leur nuire, n'étoient point conformes à sa Loi, qui est de rendre heureux tous les êtres, qu'ainsi ils ne pouvoient mieux faire que d'agir toujours selon son desir & sa volonté.

Mais l'homme ne pouvant seul approfondir si le culte qu'il imaginoit, avoit un rapport certain, tant avec lui-même, qu'avec l'être premier qu'il vouloit honorer, chacun adoptoit à son gré les moyens qu'il croyoit les plus propres à se le rendre favorable, & tous les peuples, qui ne se sont conduits que par eux-mêmes dans la recherche de cette institution, ont établi celle que leur imagination, ou quelque circonstance particulière avoient fait naître dans leur pensée.

Voilà la raison pour laquelle toutes les Nations de la terre ont été divisées, soit dans les cérémonies de leur culte, soit dans l'idée & l'image qu'elles se sont formée de celui qui doit être l'objet de ce culte. Voilà aussi pourquoi, malgré leur division sur les formalités de ce

même culte, elles sont toutes d'accord sur la nécessité d'en rendre un; & cela, parce que toutes ont connu l'existence d'un être supérieur, & que toutes ont senti le besoin & le desir de l'avoir pour appui.

Si les hommes ainsi livrés à eux-mêmes, avoient pu apporter autant de vertu & de bonne foi que de zèle, dans ces établissemens, chacun d'eux eût suivi en paix le culte qu'il auroit adopté, sans déprimer ceux où il auroit apperçu des différences. Mais comme le zèle sans lumière ne mène que plus promptement à l'erreur, ils ont donné exclusivement la préférence à leur ouvrage; le même principe qui les avoit fait marcher seuls pour s'établir un culte, les a conduits à regarder ce culte comme le seul véritable; ils ont cru en remplir encore mieux les devoirs, en n'en laissant subsister aucun autre; ils se sont fait un mérite auprès de leur idole, de se combattre & de se persécuter mutuellement; parce que dans leurs vues ténébreuses, ils avoient joint leur propre cause à la sienne, & il n'y a presque pas eu de nation qui n'ait cru honorer l'Être supérieur, en proscrivant les cultes différens de celui qu'elle avoit choisi.

C'est-là, comme on le fait, une des principales causes des guerres, soit générales, soit particulières, & des désordres que l'on voit tous les jours troubler les diverses classes qui compo-

composent les Corps politiques, & même renverser les Empires les mieux affermis, quoiqu'il y ait en eux une infinité d'autres causes de division assez connues & trop futiles pour que je m'occupe d'en faire, ni l'énumération, ni l'examen dans cet Ouvrage.

Or, toutes ces erreurs & tous ces crimes que les hommes ont fait au nom de leur Religion, viennent-ils d'une autre source que de ce qu'ils se sont mis à la place de la main éclairée qui devoit les conduire, & qu'ils ont cru être guidés par un Principe vrai, pendant qu'ils ne l'étoient que par eux-mêmes.

Il faut donc conclure d'abord de ce qui vient de précéder, que tous les hommes, par l'unique secours de leurs réflexions, & par la voix de leur sentiment intérieur, n'ont pu s'empêcher de reconnoître l'existence d'un être supérieur quelconque, de même que la nécessité d'un culte envers lui; c'est une idée que l'homme ne peut effacer entièrement en lui-même, quoiqu'elle s'obscurcisse si souvent dans le plus grand nombre.

Et certes, nous devons en être peu surpris, puisqu'il y en a qui ont laissé s'éteindre en eux l'idée même de leur être, & en qui les facultés intérieures se sont tellement affoiblies, qu'ils se sont crus mortels & périssables.

Mais, il faut conclure également que si cette

idée de l'existence d'une Etre supérieur & de la nécessité d'un culte, est dans l'essence de l'homme, c'est aussi le dernier terme où il puisse parvenir tout seul ici-bas : ce sont-là les uniques fruits qui puissent provenir de la faculté sensible, & de la faculté intellectuelle livrées à leurs propres efforts. Ce sentiment est un germe fondamental dans l'homme ; mais si aucune puissance ne vient réactionner ce germe, il ne peut rien manifester de solide, & à coup sûr ses productions n'auront aucune consistance, de même que les germes des êtres corporels demeureroient sans action & sans production, si une Cause active & intelligente n'en dirigeoit la réaction & généralement tous les actes qui les concernent.

Nous nous persuaderons bien plus encore de la vérité de cette pensée, quand nous réfléchirons sur la nature & les propriétés de la Cause intelligente & active ; elle est distincte de la Cause première, elle en est le premier agent, elle ne donne point les germes aux êtres corporels ; mais elle les anime ; elle ne donne point les facultés intellectuelles & sensibles à l'homme ; mais elle les dirige & les éclaire. En un mot, étant la première, & la souveraine de toutes les Causes temporelles, elle est chargée seule de les conduire ; & il n'y en a pas une qui puisse se passer de son

son secours, & qui ne lui soit assujettie.

Si c'est donc par elle exclusivement que les choses se manifestent, rien sans elle ne pourra devenir sensible ; or, ne pouvant ici-bas *connoître* que par le sensible, comment y réussirons-nous, si cette même Cause active & intelligente n'agit pas elle-même avec nous, & n'opère pas ce qu'elle seule peut opérer dans l'Univers ?

Nous voyons donc alors quelle est la nécessité absolue que les deux facultés de l'homme soient toujours guidées & soutenues par cette Cause temporelle, universelle ; elle ne donnera point à l'homme l'idée de l'Etre premier dont elle est la première Cause agissante ; mais elle fera connoître à l'homme les facultés de cet Etre premier, en les manifestant par des productions sensibles ; elle ne donnera pas non plus à l'homme l'idée d'un culte envers cet Etre premier ; mais elle éclaircira ses idées sur cet objet, & en lui rendant sensibles les facultés de cet Etre premier, elle lui rendra également sensibles les moyens sûrs de l'honorer.

C'est-là que je vois cesser tous les doutes de l'homme, & toutes les variations qui en sont les suites : cette Cause active & intelligente étant préposée pour actionner & diriger tout, ne peut manquer de concilier tout, lorsque son pouvoir sera employé ; & le
seul

seul & unique moyen que l'homme ait de ne se pas tromper, c'est de ne l'exclure d'aucun de ses actes, d'aucune de ses institutions, d'aucun de ses établissemens, comme elle n'est exclue d'aucun des actes réguliers de la Nature. Alors l'homme sera sûr de connoître les vrais rapports de ce qu'il cherche; il n'y aura plus de disparité entre les Religions des peuples, puisqu'ils auront tous la même lumière; il n'y aura plus entr'eux de difficultés sur les dogmes, ni sur le culte; puisqu'ils connoîtront la raison première des choses; en un mot, tout sera d'accord, parce que chacun marchera selon la véritable Loi.

Nous ne pouvons donc plus douter que la raison de toutes ces différences que les nations nous offrent dans leurs dogmes & dans leur culte, ne vienne de ce que dans leurs institutions, elles ne se sont pas appuyées de cette Cause active & intelligente qui seule devoit les conduire, & qui pouvoit seule les réunir; nous ne pouvons plus douter, dis-je, que la lumière ne soit le seul point de ralliement; que hors d'elle il n'y ait d'autre espoir que l'erreur & la souffrance, & que ce ne soit à elle à qui convienne essentiellement & par nature, cette vérité invincible que hors le centre il n'y a rien de fixe.

On ne me soupçonnera pas, je l'espère,
d'après

d'après cet exposé, de vouloir établir l'égalité & l'indifférence entre les divers cultes qui sont en usage parmi les peuples de la terre, & bien moins encore de vouloir enseigner l'inutilité d'un culte. Au contraire, j'annonce qu'il n'y a pas un peuple qui n'en ait senti la nécessité; j'annonce encore que ce culte doit exister aussi long-temps qu'il y aura des hommes sur la Terre; mais que tant qu'ils ne seront pas soutenus par un appui qui leur soit commun, il est inévitable qu'ils soient divisés, & par conséquent, il sera impossible qu'ils atteignent le but qu'ils se proposent. Ainsi, non seulement je maintiens la nécessité d'un culte, mais je fais voir encore plus clairement la nécessité d'un seul culte, puisque c'est un seul Chef, ou une seule Cause qui doit le diriger.

On ne doit pas non plus me demander actuellement, quel est celui de tous les cultes établis, qui est le véritable culte; le principe que je viens de poser doit servir de réponse à toutes les questions sur cet objet. Le culte qui sera dirigé par cette Cause active & intelligente, sera nécessairement juste & bon; le culte où elle ne présidera pas, sera certainement nul ou mauvais: voilà la règle. C'est à ceux qui, parmi les différentes nations, sont chargés d'instruire les hommes & de les conduire

duire dans la carrière, à confronter leurs statuts & leur marche avec la Loi que nous leur présentons; notre but n'est pas de juger les cultes établis, mais d'en mettre les Chefs & les Ministres en état de se juger eux-mêmes.

Je dois m'attendre à une objection toute naturelle, relativement à cette Cause active & intelligente que j'ai fait connoître comme Chef principal & unique de tout ce qui doit s'opérer généralement dans l'Univers. Les hommes peuvent bien convenir de la nécessité de l'action de cette Cause sur les êtres corporels; ils ne peuvent pas même douter qu'elle n'ait lieu, par la régularité & l'uniformité des résultats qui en proviennent: mais, me dira-t-on, quand même ils en viendroient à convenir aussi de la nécessité de l'action de cette Cause, pour diriger toute la conduite des hommes, quels moyens auroient-ils pour savoir quand elle y préside ou non? Car leurs dogmes & leurs établissemens en ce genre, n'ayant pas la moindre uniformité, il leur faut absolument une autre Loi que celle de l'opinion, pour s'assurer qu'ils sont dans le vrai chemin.

C'est ici que l'homme montre sa faiblesse & son impuissance, & c'est en même temps par-là qu'il donne d'autant plus de force à ce que nous avons dit; car, si l'homme pouvoit

par

par lui-même choisir & fixer son culte, le pouvoir de la Cause active & intelligente, que je reconnois comme indispensable, deviendrait alors superflu pour cet objet.

Si cependant cette Cause active & intelligente ne pouvoit jamais être connue sensiblement par l'homme, il ne pourroit jamais être sûr d'avoir trouvé la meilleure route, & de posséder le véritable culte, puisque c'est cette Cause qui doit tout opérer, & tout manifester; il faut donc que l'homme puisse avoir la certitude dont nous parlons, & que ce ne soit pas l'homme qui la lui donne; il faut que cette Cause elle-même offre clairement à l'intelligence & aux yeux de l'homme, les témoignages de son approbation; il faut enfin, si l'homme peut être trompé par les hommes, qu'il ait des moyens de ne se pas tromper lui-même, & qu'il ait sous la main des ressources d'où il puisse attendre des secours évidens.

Les Principes que j'ai si souvent établis, nous prouvent assez la certitude de ce que j'avance. N'avons-nous pas déjà reconnu plusieurs fois que l'homme étoit libre? Comme tel, n'est-il pas responsable des effets bons ou mauvais qui doivent résulter de son choix parmi les pensées bonnes ou mauvaises qui lui parviennent? En seroit-il responsable, s'il n'avoit

n'avoit en lui la faculté de les démêler sans erreur? Nous voyons donc que de tous les actes qu'il enfante, il n'en est aucun qu'il ne soit tenu essentiellement de confronter avec la règle, & que, tant qu'il n'en verra pas la conformité avec cette règle, il ne sera absolument sûr de rien.

Or, quelle peut être cette règle, sinon l'aveu & l'adhésion de la Cause active & intelligente, qui étant préposée pour diriger tous les êtres soumis au temps, doit visiblement mettre l'équilibre entre les différentes facultés de l'homme, comme elle le met parmi les différentes actions des êtres corporels, ou de la matière?

Car, si elle est préposée pour diriger les facultés de l'homme, à plus forte raison, doit-elle en diriger les actions. Et, parmi ces actions, certes, la moins indifférente est celle par laquelle il doit observer fidèlement les Loix qui peuvent lui concilier le Principe premier, & le rapprocher de cet Etre auquel il sent universellement qu'il doit des hommages. Et, si la Cause active & intelligente est le soutien infailible qui doit étayer l'homme dans tous ses pas, si elle est la lumière sûre qui doit diriger tous les actes de son être pensant, il est de toute nécessité que ce guide universel vienne présider à l'institution du culte de l'homme, comme à toutes les autres actions, & qu'il y préside d'une manière qui mette

mette sa voix & son témoignage à l'abri de toute incertitude.

La question n'est pas encore résolue, je le fais, & dire quelle est la nécessité que la Cause active & intelligente fixe elle-même les Loix de nos hommages envers le premier Principe, ce n'est pas prouver qu'elle le fasse. Mais, après avoir annoncé d'où l'homme devoit tirer cette preuve, on ne peut plus attendre d'autres indications de ma part. Je ne citerai pas même ma propre & personnelle expérience, quelque confiance que j'y doive apporter. Il y a eu un temps où je n'aurois ajouté aucune foi à des vérités que je pourrois certifier aujourd'hui. Je serois donc injuste & inconséquent de vouloir commander à la persuasion de mes Lecteurs; non, je ne crains pas de le répéter, je desirerois sincèrement qu'aucun d'eux ne me croie sur ma parole, parce que, comme homme, je n'ai point de droits à la confiance de mes semblables; mais je serois au comble de ma joie, si chacun d'eux pouvoit prendre une assez grande idée de lui-même & de la Cause qui veille sur lui, pour espérer que par la persévérance & ses efforts, il lui seroit possible de s'assurer de la vérité.

Je fais que par des vues sages & hors de la portée du vulgaire, les Chefs & les Ministres de presque toutes les Religions en ont annoncé les dogmes avec prudence, & sur-tout avec une

P

réserve

réserve qu'on ne peut assez louer; pénétrés sans doute de la sublimité de leurs fonctions; ils ont senti combien la multitude devoit en rester éloignée, & c'est sûrement pour cela, qu'étant dépositaires de la clef de la Science, ils ont mieux aimé amener les peuples à avoir pour elle une vénération ténébreuse, que d'en exposer les secrets à la profanation.

S'il est vrai que ce soient-là leurs motifs, je ne puis les blâmer. L'ombre & le silence sont les asyles que la vérité préfère; & ceux qui la possèdent, ne peuvent prendre trop de précautions pour la conserver dans sa pureté; mais ne puis-je leur représenter qu'ils auroient dû craindre aussi de l'empêcher de se répandre, qu'ils sont préposés pour la faire fructifier, pour veiller à sa défense, & non pour l'enfouir; enfin, que la renfermer avec trop de soin, c'est peut-être lui faire manquer son but, qui est de s'étendre & de triompher?

Je croirois donc qu'ils auroient agi très-sagement, s'ils avoient approfondi davantage ce mot *Mystère*, dont ils ont fait un rempart à leurs Religions. Ils pouvoient bien étendre des voiles sur les points importants, en annoncer le développement comme le prix du travail & de la constance, & éprouver par-là leurs prosélytes, en exerçant à la fois leur intelligence & leur zèle; mais ils ne devoient pas rendre ce dé-

couver-

couvertes si impraticables que l'Univers en fût découragé; ils ne devoient pas rendre inutiles les plus belles facultés d'un Être pensant, qui ayant pris naissance dans le séjour de la lumière, étoit déjà assez malheureux de ne plus habiter auprès d'elle, sans qu'on lui ôtât encore l'espérance de l'appercevoir ici-bas; en un mot, j'aurois à leur place, annoncé un Mystère comme une vérité voilée, & non comme une vérité impénétrable; & j'ai le bonheur d'avoir la preuve que cette définition auroit mieux valu.

Rien ne m'empêchera donc de persévérer dans les principes que je m'efforce de rappeler aux hommes, & d'assurer à mes semblables que non seulement la Cause active & intelligente doit nécessairement les diriger dans tous leurs actes, & par conséquent dans ceux qui ont rapport au culte; mais encore, qu'il est en leur pouvoir de s'en assurer par eux-mêmes, & cela d'une manière qui ne leur laisse point de doutes.

En effet, il ne faut qu'observer la conduite des différentes nations, pour appercevoir qu'elles ont toutes regardé leur culte comme étant fondé sur la base que je viens d'établir. Ne fait-on pas avec quelle ardeur elles ont défendu leurs cérémonies & leurs dogmes religieux? Chacune d'elle n'a-t-elle pas soutenu sa Religion, avec autant de zèle & d'intrépidité, que si elle eût eu la certitude que la vérité même l'avoit établie?

Que dis-je, ce nom de vérité n'est-il pas le rempart de toutes les sectes & de toutes les opinions? N'a-t-on pas vu les Ministres mêmes des plus grandes abominations, s'envelopper de ce nom sacré, sachant bien que par-là ils en imposeroient plus sûrement aux peuples? Pourquoi donc cette marche seroit-elle si universelle, si le Principe n'en étoit pas dans l'homme? Pourquoi, même dans les faux pas, chercheroit-il à s'appuyer d'un nom qui en impose, s'il ne connoissoit pas intérieurement que ce nom est puissant, & qu'il en a besoin? & en même temps, pourquoi annonçeroit-il que ses pas sont dirigés par la vérité, s'il ne sentoit pas qu'ils le peuvent être?

✓ Nous croyons ces observations suffisantes, pour convaincre nos Lecteurs de la nécessité & de la possibilité du concours d'une Cause active & intelligente dans toutes les actions des hommes, & principalement dans la connoissance & la pratique des Loix qui doivent diriger leurs hommages envers le premier Etre, que nul d'eux ne peut avoir méconnu de bonne foi.

Ainsi, dès que par leur nature, la Loi leur est imposée de ne jamais marcher sans cet appui, & que d'après tous les Principes qu'on vient de voir, il leur est possible de l'obtenir, il est clair qu'ils erreront sans cesse, & seront exposés à toutes sortes de dangers, lorsqu'ils vou-

dront

dront agir par eux-mêmes. Alors ils seront bien plus condamnables encore de s'annoncer aux autres hommes, comme étant guidés par cette vraie lumière, quand ils n'en auront pas la certitude.

Mais, quelles que soient à ce sujet leurs erreurs ou leur mauvaise foi, quelques bizarreries qu'ils puissent introduire dans leurs institutions religieuses, nous devons assez reconnoître à présent, comme je l'ai déjà dit, qu'on n'en peut pas conclure qu'il n'y ait ni règle, ni vérité pour l'homme. Nous devons voir bien plutôt, que les méprises des hommes en ce genre, ne peuvent tomber sur d'autres objets, que sur l'extérieur & le sensible de leurs Religions; & qu'étant inférieurs & absolument subordonnés à l'Etre premier, toutes les opinions & toutes les contradictions qu'ils pourront enfanter, ne lui porteront jamais la moindre atteinte.

C'est-là la première conséquence que l'on doit inférer de tout ce qu'on vient de lire sur la diversité des Religions & des cultes. Par-là l'homme sage & accoutumé à percer l'enveloppe des choses, ne doit plus se laisser séduire par la variété des établissemens de cette espèce, ni être ébranlé par les contradictions universelles des hommes sur cet objet. Il doit voir actuellement quelle en est la source, & ne pas douter que si l'homme porte en lui l'idée du

premier Etre, il doit aussi avoir un moyen fixe & uniforme de lui témoigner qu'il le connoît & qu'il lui rend hommage; moyen qui doit être un & aussi inaltérable que cet Etre même, quoique les hommes se méprennent chaque jour sur la nature de l'un & de l'autre.

C'est-là en même temps où nous pouvons voir le peu de confiance que méritent ceux qui prétendent prouver une Religion par la Morale, & combien ils sont dignes du peu de succès qu'ils ont ordinairement. Car la Morale, quoiqu'étant un des premiers devoirs de l'homme actuel, n'a pas toujours été enseignée par des Maîtres assez éclairés pour l'appliquer juste; elle a presque toujours été bornée au sensible corporel, & dès-lors elle a dû varier selon les lieux, & selon les différentes habitudes dans lesquelles l'homme aura fait consister sa vertu: d'ailleurs cette Morale n'étant jamais que l'accessoire de la Religion, lors même qu'elle est la plus perfectionnée, la vouloir employer pour preuve, c'est annoncer à la fois, & qu'on ne connoît pas les véritables preuves, & qu'il y en a nécessairement qui portent ce titre.

Je ne crois pas inutile, non plus, de faire observer que c'est par-là que pèchent les Doctrines modernes, qui réduisent toutes les Loix de l'homme à la Morale, & toute la Religion à des actes d'humanité, ou au soulagement des malheu-

reux

seux dans l'ordre matériel, c'est à - dire, à cette vertu si naturelle & si peu remarquable, dont mon siècle essaie d'étayer ses systèmes, & qui concentrant l'homme dans des œuvres purement passives, n'est plus qu'un voile à l'ignorance, & perd tout son prix aux yeux du Sage. Cette vertu est sans doute au nombre de nos obligations, & personne ne doit la négliger sous aucun prétexte; mais on ne borneroit pas exclusivement tous nos devoirs, à des actes temporels & sensibles, si on ne s'étoit pas persuadé que les choses sensibles & l'homme sont du même rang & de la même nature.

Après le résultat que nous venons d'appréhender, nous devons en attendre un second, qui peut nous aider à combattre & à renverser une autre erreur, à laquelle les Observateurs se sont laissés entraîner sur le même sujet, & qui tient naturellement à la même source.

En effet, si selon eux, la connoissance d'un Être supérieur, objet d'un culte, ainsi que celle de la nécessité de ce culte, n'étoient point innées dans l'homme, il s'ensuivroit que l'origine & la naissance des institutions religieuses seroient tout-à-fait indécises; il seroit alors d'une difficulté insurmontable de savoir de quelle manière, ou dans quel temps, elles auroient été imaginées, parce qu'alors les hommes n'aient pour règle & pour Loi que les révolutions continuelles

de la Nature, ou les impulsions de leur caprice & de leur volonté, chaque instant auroit pu être l'époque d'une nouvelle Religion, comme chaque instant auroit pu anéantir les plus anciennes, & successivement détruire toutes celles qui sont en honneur sur la Terre.

Dans cette supposition, il seroit très certain que les institutions dont nous parlons, n'étant plus que l'ouvrage de la foiblesse ou de l'intérêt, non seulement l'homme vrai pourroit les mépriser, mais même il ^{se}devroit employer ses efforts, pour en effacer jusqu'à la moindre trace dans lui-même & dans tous les semblables.

Mais, après avoir assuré tous nos principes, en les fondant, comme nous l'avons fait, sur la nature de l'homme, après avoir reconnu l'universalité d'une base fondamentale à toutes les Religions des peuples, on devroit être suffisamment persuadé que ce sentiment naît avec l'homme; & dès-lors toute difficulté devroit cesser sur l'origine de cette idée d'un Etre supérieur & du culte qui lui est dû.

On ne verroit plus dans l'accord & la conformité des idées des peuples sur ces deux points, que les fruits naturels de ce germe indestructible, inné dans tous les hommes, & qui leur a parlé dans tous les temps, quoique nous ne puissions nier les usages bizarres & faux qu'ils en ont presque toujours faits; on en peut dire autant des

Loix

Loix uniformes qu'ils devroient tous observer dans leur culte; car, quoique par une funeste suite de leur liberté, ils éloignent & méconnoissent presque continuellement la Cause physique supérieure, préposée pour diriger ce culte, ainsi que toutes leurs autres actions, on verroit bientôt qu'ils n'ont jamais été privés de la faculté de la sentir & de l'entendre; puisque dès-lors qu'ils sont liés au temps, cette Cause active & intelligente, qui veille essentiellement sur le temps, n'a jamais pu les perdre de vue, comme eux-mêmes auroient encore cet avantage à son égard, s'ils n'étoient les premiers à la fuir & à l'abandonner.

Si nous voulons nous convaincre encore mieux des rapports qui se trouvent entre l'homme & ces vérités lumineuses, dont nous l'annonçons comme dépositaire, nous n'avons qu'à réfléchir sur la nature de la pensée; nous verrons bientôt qu'étant simple, unique & immuable, il ne peut y avoir qu'une seule espèce d'êtres qui en soient susceptibles, parce que rien n'est commun parmi des êtres de différente nature; nous verrons que si l'homme a en lui cette idée primitive d'un Etre supérieur, & d'une Cause active & intelligente qui exécute ses volontés, il doit être de la même essence que cet Etre supérieur, & que la Cause qui correspond de l'un à l'autre; nous verrons, dis-je, que la pensée leur

doit être commune, tandis que tous les êtres qui ne pourront recevoir aucune communication de cette pensée, ni en donner le moindre témoignage, seront exclus nécessairement de la classe de ceux dont nous parlons.

Et c'est bien par-là que l'homme pourroit acquérir des lumières sur lui-même, en apprenant à se distinguer de tous les êtres passifs & corporels qui l'environnent. Car, quelque effort qu'il emploie pour se faire entendre de quelqu'un d'eux, sur les principes de la justice, fut la connoissance d'un Être supérieur, & des autres objets qui sont du ressort de sa pensée, il n'apercevra dans cet être corporel & sensible aucun signe, aucune démonstration qui lui annonce qu'il en ait été entendu. Tout ce qu'il pourra obtenir, & non encore de tous les animaux, c'est de leur faire concevoir & exécuter les actes de sa volonté, sans toutefois qu'ils en comprennent la raison; encore faudroit-il, pour la perfection de ce commerce, que l'homme pût se rappeler leur langage naturel dont il a perdu la connoissance; car les moyens factices dont il se sert aujourd'hui pour y suppléer, ne sont que des preuves de son impuissance, & ne servent qu'à lui montrer que la grandeur ne consiste pas dans l'industrie, mais dans la force & dans l'autorité.

Lorsque l'homme au contraire, cessant de
fixer

fixer les yeux sur les êtres sensibles & corporels, les ramène sur son être propre, & que dans le dessein de le connoître, il fait usage avec soin de sa faculté intellectuelle, la vue acquiert une étendue immense, il conçoit & touche, pour ainsi dire, des rayons de lumière qu'il sent bien être hors de lui, mais dont il sent aussi toute l'analogie avec lui-même; des idées neuves descendent dans lui; mais il est surpris, tout en les admirant, de ne les point trouver étrangères. Or, y verroit-il tant de rapports avec lui-même, si leur source & la sienne n'étoient pas semblables? Se trouveroit-il si à l'aise & si satisfait, à la vue des lueurs de vérité qui se communiquent à lui, si leur Principe & le sien n'avoient pas la même essence?

C'est-là ce qui nous fait reconnoître que la pensée de l'homme étant semblable à celle de l'Être premier, & à celle de la Cause active & intelligente, il doit y avoir eu entre eux une correspondance parfaite dès le moment de l'existence de l'homme. Alors, si c'est vraiment sur cette affinité nécessaire entre tout Être pensant, que sont fondées toutes les Loix qui doivent diriger l'homme, tant dans la connoissance de l'Être supérieur, que dans celle du culte qu'il doit lui rendre, nous pouvons voir à présent, avec évidence, quelle a dû être l'origine de la Religion parmi les hommes, & si elle n'est pas aussi ancienne qu'eux-mêmes.

Cepen-

236 *Différence entre les Êtres immatériels.*

Cependant, la similitude que je viens de faire entrevoir entre tous les êtres qui sont doués de la pensée, exige que je fasse remarquer en ce moment, une distinction importante qui échappe à la plus grande partie des hommes, ce qui les retient dans d'épaisses ténèbres, & les expose aux méprises les moins excusables.

En effet, s'ils accordent la pensée à un être immatériel, tel que l'homme, & qu'on leur avoue, comme je l'ai fait, que le Principe de la matière est immatériel, ils voudront aussi que ce Principe ait la pensée, & ne concevront pas que l'on puisse la lui refuser.

D'un autre côté, si je refuse la pensée au Principe immatériel de la matière, ils ne sauront plus s'ils ne doivent pas la refuser aussi au Principe immatériel de l'homme; parce qu'ils ne voient dans ces deux différens êtres immatériels, qu'une même nature, & par conséquent, que les mêmes propriétés. Mais c'est toujours la même erreur qui les abuse; c'est toujours pour ne vouloir pas démêler deux natures aussi distinctes, qu'ils se laissent aller aux plus grands écarts sur cet objet. Rappelons-les donc aux premiers Principes sur lesquels nous nous sommes déjà appuyés.

Tous les êtres immatériels proviennent médiatement ou immédiatement, de la même source, & cependant ils ne sont pas égaux. Nous ne pouvons

vous douter de cette inégalité des êtres, puisqu'il reconnoît nécessairement au-dessus de lui, des êtres immatériels auxquels il doit des hommages & des soins assidus, comme étant dans leur dépendance; il reconnoît que quoiqu'il soit semblable à ces Etres immatériels, par la nature immatérielle & par la pensée, cependant il est infiniment inférieur à eux, en ce qu'il peut perdre l'usage de ses facultés & s'égarer; au lieu que les Etres qui le dominent sont à couvert de ce funeste danger.

De même, le Principe de la matière est immatériel & indestructible comme le Principe immatériel de l'homme; mais ce qui met entre eux une distinction hors de tout rapport, c'est que l'un a la pensée, & que l'autre ne l'a point; & cela parce que, comme je viens de le dire, l'Etre immatériel de l'homme provient immédiatement de la source des êtres, au lieu que l'être immatériel de la matière n'en provient que médiatement.

Je ne crois pas faire d'indiscrétion en avouant que c'est un *nombre* qui les distingue, ce qui sera expliqué ci-après. Je crois en même temps rendre un service essentiel à mes semblables, en les engageant à croire à des êtres immatériels qui ne pensent point. Car plusieurs Observateurs de mon temps ont cru n'être plus matérialistes,

listes, dès qu'ils ont pu parvenir à admettre & reconnoître comme moi, un Principe immatériel dans la matière. Mais le matérialisme consiste-t-il uniquement à n'avoir pas une connoissance parfaite, ni une idée juste de la matière & de son Principe; & le vrai Matérialiste n'est-il pas plutôt, & ne sera-t-il pas toujours celui qui mettra dans la même classe & au même rang, le Principe immatériel de l'homme intellectuel, & le Principe immatériel de la matière?

Je ne puis donc trop recommander de ne pas confondre les vraies notions que nous portons en nous sur ces objets, & de croire à des êtres immatériels qui ne pensent point; c'est une distinction & une vérité qui doit résoudre toutes les difficultés qu'on a élevées sur cet objet.

Si cependant il restoit encore des doutes sur la pensée, que j'ai présentée comme devant être commune & uniforme dans tous les êtres distincts de la matière & du sensible, & que, pour appuyer ces doutes, on objectât cette différence si remarquable parmi les facultés intellectuelles des hommes, que chacun d'eux paroît n'être pas en ce genre partagé plus également que dans les facultés corporelles & sensibles; je conviendrois avec ceux qui auroient cette incertitude, qu'en effet, à juger d'après la différence universelle que l'on apperçoit dans les facultés intellectuelles des hommes, il paroît

paroît difficile à croire qu'ils pussent tous avoir une égale idée de leur être, ainsi que du culte auquel ils sont tenus envers lui.

Mais nous n'avons jamais prétendu que les idées de tous, fussent égales sur cet objet; il nous suffit qu'elles soient semblables. Il n'est pas nécessaire, il n'est pas même possible que tous les hommes sentent également leur Principe; mais il est constant que tous le sentent, & qu'il n'y en a aucun qui n'en ait une idée quelconque. Cet aveu est tout ce que nous souhaitons de leur part, & c'est à la Cause active & intelligente à faire le reste.

Ce ne sera point trop m'écarter de mon sujet que de m'arrêter un instant sur la différence naturelle que nous appercevons dans les facultés intellectuelles de l'homme; & il sera utile d'apprendre à connoître ce qu'elles auroient été dans son origine première, s'il se fût maintenu dans sa gloire, & ce qu'elles sont aujourd'hui qu'il en est descendu.

Quand même l'homme auroit conservé tous les avantages de son premier état, il est certain que les facultés intellectuelles de chacun des hommes de la postérité auroient annoncé des différences, parce que ces facultés, étant toutes le signe du Principe premier dont ils émanent, & ce Principe étant toujours neuf, quoique toujours le même, les signes qui le représentent, doivent manifester

feiter par eux-mêmes la nouveauté continuelle, & faire connoître par-là d'autant plus sa fécondité. Mais, loin que ces différences eussent produit une imperfection, ni causé des peines & des humiliations parmi les hommes, aucun d'eux ne s'en fut seulement apperçu; trop occupés à jouir, ils n'auroient pas eu le loisir de comparer; & quoique les mesures de leurs facultés n'eussent pas été égales, elles auroient chacune satisfait abondamment ceux à qui elles auroient été réparties.

Dans l'état actuel de l'homme, au contraire, outre ces mêmes inégalités originelles qui ont toujours lieu, il est sujet à celles qui proviennent des Loix de la région sensible qu'il habite; ce qui rend bien plus pénible encore l'exercice de ses facultés premières, & en multiplie à l'infini les différences. Cependant, n'étant point condamné à la mort, ou à la privation perpétuelle de ces mêmes facultés premières, la région élémentaire ne fait que lui présenter un obstacle de plus; & il a toujours l'obligation indispensable de travailler à la surmonter; enfin aujourd'hui, comme dans son premier état, la mesure de ses dons seroit suffisante, s'il avoit toujours la ferme résolution de les employer à son profit.

Mais qui ne fait que, loin de tirer avantage de ces obstacles, & de les faire tourner à sa gloire,

gloire, l'homme les augmente encore par l'usage faux de sa volonté, par les générations irrégulières, par l'ignorance où il s'enfonce tous les jours sur les choses qui lui conviennent, ou qui lui sont contraires, ainsi que par une multitude d'autres causes qui occasionnent sans cesse le dépérissement de ces mêmes facultés, & qui les dénaturent au point de les rendre presque méconnoissables.

Aussi, dans cet état de dégradation où l'homme se laisse entraîner, il perd la véritable notion des privilèges qui lui appartiennent; son cœur se vulde, & ne connoissant plus ses vraies jouissances, il se rabaisse, & ne s'estime plus que sur des différences conventionnelles, qui n'existent que dans sa volonté déréglée; mais auxquelles il s'attache avec d'autant plus d'ardeur, qu'ayant laissé échapper son seul appui, il n'a plus rien qui le soutienne.

Cependant, malgré ces différences originelles, multipliées encore, soit par les écueils de la région sensible, soit par les viciieuses habitudes des hommes, pourrons-nous jamais dire que l'homme ait changé de nature, pendant que nous avons vu que les êtres corporels mêmes ne sauroient en changer, malgré la multitude des révolutions, auxquelles leur propre Loi & la main de l'homme peuvent les assujettir?

Or, s'il est de la nature & de l'essence des

Q

hommes

hommes d'avouer un Etre supérieur, & de sentir qu'étant attachés à la religion sensible, il doit y avoir un moyen sensible de lui faire parvenir leurs hommages, il est certain que, malgré tous leurs égaremens, la Loi ne sauroit jamais varier pour eux. Ils pourront rendre leur tâche plus longue & plus difficile, comme ils le font en effet tous les jours par leur aveuglement & leur imprudence, mais ils ne se dispenseront jamais de l'obligation de la remplir. Soit que l'un se trouve plus chargé que l'autre par la nature, soit qu'il le devienne par la propre faute, il faudra néanmoins que le tribut de chacun se paie, & ce tribut n'est autre chose, de la part de l'homme, que le sentiment, l'aveu & le juste emploi des facultés qui le constituent.

Alors, quelque défiguré que soit l'homme, nous devons toujours trouver en lui la Loi première, puisque la nature est toujours la même; nous devons toujours le trouver semblable à l'Etre qui lui communique la pensée, puisque cette pensée ne peut correspondre qu'entre des êtres de même nature; nous devons, dis-je, le reconnoître comme inséparablement lié à l'idée de son Principe, & à celle des devoirs qui l'attachent à lui; puisqu'étant convenus que ces idées sont universelles parmi les hommes, nous n'avons pas pu nier qu'elles ne naissent & qu'elles ne vivent perpétuellement avec eux.

C'est

C'est pour cela que nous avons porté jusqu'à l'origine même de l'homme, l'époque de la naissance de la Religion.

Quel cas pouvons-nous faire alors des opinions imprudentes & insensées, qui ont fait naître cette institution sacrée, de la crainte & de la timidité des hommes? Comment de pareilles faiblesses leur pourroient-elles donner une idée aussi sublime que celle d'un guide qui peut les éclairer & les soutenir à tous leurs pas, si le germe n'en étoit pas dans leur sein? Et, puisqu'ils portent ce germe en eux-mêmes, pourquoi lui chercher une autre origine?

Non, sans doute, on ne dira plus que les effrayantes révolutions de la Nature auront donné naissance à cette idée dans l'homme. Tout au plus, auroient-elles été un des moyens propres à ranimer dans lui les facultés précieuses qui s'y sont si souvent assoupies; mais jamais elles ne lui auront communiqué le germe de ces facultés, puisque ce n'est que par-là qu'il est homme,

Bien moins encore, lui auroient-elles donné toutes les lumières & toutes les connoissances nécessaires à l'entier accomplissement des devoirs relatifs à la Religion & à son culte, puisqu'en même temps que l'homme sent que ces lumières lui manquent, il sent qu'il ne peut les tenir que d'une Cause intelligente, qui étant au-dessus de lui, est à plus forte raison au-

244 *Erreur sur l'origine de la Religion.*

dessus de la Nature matérielle. Or, si l'homme, malgré la misère & la privation, est encore par son essence au-dessus de cette même Nature matérielle, quels sont donc les secours & les lumières qu'il en pourroit attendre?

On voit par-là quels médiocres fruits toutes les révolutions de la région élémentaire ont pu produire dans l'homme, & combien il seroit déraisonnable d'y chercher la source de ses vertus & de sa grandeur.

Ce n'est pas, comme je viens de le dire, que les terribles événemens auxquels la Nature élémentaire est exposée, n'aient servi souvent à réveiller les facultés intellectuelles engourdies dans l'homme, en ne rappelant à la fois à l'idée de l'Etre premier, & à la nécessité de l'honorer.

Je veux même que dans la fâcheuse situation où il s'est trouvé fréquemment, & qui a dû devenir encore plus affreuse par l'ignorance à laquelle il s'est presque toujours abandonné, il ait choisi parmi les objets épars autour de lui, ceux qui lui ont paru les plus puissans, & qu'il leur ait adressé des vœux pour en obtenir des secours contre les malheurs qui le menaçoient; je veux qu'ayant ainsi fait choix de ses Dieux, il leur ait encore rendu un culte sensible, & qu'il leur ait offert des sacrifices; je veux que la même méprise ayant eu lieu diversement en différentes parties de la Terre, selon que l'homme y aura été plus ou
moins

moins effrayé, ç'aît été là une des causes qui ont produit la variété qui se trouve entre toutes les Religions.

Que pourroit-on statuer d'après cela qui fût contraire au principe que je défends? Ne voit-on pas quel a été le mobile de ces institutions? Ne voit-on pas quel en est le frivole objet? Ne voit-on pas enfin que ceux-mêmes qui les ont établies, ne pouvant se cacher l'infirmité de leurs Idoles, ont cherché à les étayer en en multipliant le nombre, que souvent ils les ont répudiées pour les remplacer ensuite à leur gré; & qu'ils ont montré la même inconstance dans le choix des moyens qu'ils avoient employés pour se les rendre favorables? Or, si c'étoit une lumière fixe qui les eût dirigés, ils seroient eux & leurs œuvres à couvert de toutes ces contradictions.

Il est donc évident que ceux qui ont observé de pareils faits, en ont porté beaucoup trop loin les conséquences. De ce que la crainte & la superstition ont fait naître des institutions religieuses en différens lieux, ou, ce qui est encore plus vrai, ont introduit des variétés dans les Religions déjà établies, il ne seroit pas juste de conclure que telle a été la source de toutes les Religions, & que c'est-là où l'homme a puisé les principes & les notions qui lui sont communes universellement avec les semblables. Mais il n'est

pas absolument impossible de montrer encore plus clairement la cause de cette erreur, & de la mettre entièrement à découvert.

N'ai-je pas annoncé l'homme comme étant un assemblage de facultés sensibles & de facultés intellectuelles? n'a-t-on pas dû concevoir par-là que ses facultés sensibles lui étant communes avec les bêtes, il devenoit dès-lors susceptible d'habitudes comme elles; mais aussi que ces habitudes, tenant toutes au sensible, ne pouvoient naître que par le secours des causes & des moyens sensibles.

N'a-t-on pas dû concevoir, au contraire, que les facultés intellectuelles de l'homme étant d'un ordre supérieur aux causes sensibles, ne pouvoient pas être commandées par ces causes sensibles, & qu'il leur falloit, pour les mouvoir & les animer, la réaction d'une cause & d'un agent d'un autre ordre, c'est-à-dire, qui fût de la même nature que l'être intellectuel de l'homme.

C'est donc là que se trouve la solution du problème; il falloit distinguer les œuvres sensibles de l'homme d'avec ses idées premières qui n'appartiennent qu'à son être intellectuel; il falloit voir que le climat, la température & tous les accidens plus ou moins considérables de la Nature matérielle & sensible pouvoit bien opérer sur les mœurs, les habitudes & les actions
exté-

extérieures de l'homme, qu'ils pouvoient même par la liaison de l'homme au sensible, opérer passivement sur les facultés intellectuelles ; mais que le concours de toutes les révolutions élémentaires quelconques ne lui donneroit jamais la moindre idée d'une Cause supérieure, ni des points fondamentaux que nous avons découverts en lui ; puisqu'en un mot toutes les causes que nous examinons dans ce moment, étant par leur nature, dans l'ordre sensible, ne peuvent opérer activement que sur le sensible, & jamais ainsi sur l'intellectuel.

Alors nous ne verrions dans tous ces fruits de la foiblesse & de la crainte de l'homme, qu'un usage faux & une application insensée de ses facultés intellectuelles ; mais nous n'y verrions jamais leur origine. Car si lors même que ces facultés intellectuelles agissent sur le sensible, elles le font simplement mouvoir, & ne le créent pas, quoiqu'elles lui soient supérieures, à plus forte raison le sensible leur étant inférieur, elles en pourront être affectées, lorsqu'il agira sur elles, mais elles n'en recevront jamais la naissance & la vie.

Nous rentrons donc de nouveau dans notre principe, qui a été de placer l'existence de la Religion au premier moment de l'existence de l'homme.

Si, après de semblables démonstrations, ceux

qui ont avancé l'opinion contraire, persistoient encore à la soutenir, & à vouloir que l'homme eût trouvé dans des causes inférieures & sensibles, la source des notions & de toutes les lumières dont nous annonçons qu'il porte le germe en lui-même; nous n'aurions, pour renverser absolument leur système, qu'une seule chose à leur demander: savoir, pourquoi, si selon eux, les révolutions de la Nature matérielle ont donné aux hommes une Religion, les bêtes n'ont-elles pas aussi la leur; car elles ont été présentes, comme les hommes, à toutes ces révolutions.

Cessons donc de nous arrêter à une pareille opinion, & attachons-nous plutôt à reconnaître tout le prix du germe qui a été placé dans nous-mêmes; attachons-nous à sentir que si ce germe précieux doit nous rendre des fruits sans nombre, quand il aura reçu sa *culture* naturelle; il ne pourra aussi annoncer que la confusion & le désordre quand il recevra des *cultures* étrangères. Enfin, n'attribuons qu'à ces fausses *cultures*, les incertitudes que l'homme a montrées dans tous les pas qu'il a faits sans son guide.

Mais je pressens la curiosité de mes Lecteurs sur cette *culture* naturelle, sur les effets invariables de la Cause active & intelligente que j'ai reconnue comme la lumière indispensable de l'homme; en un mot, sur cette Religion &

ce

ce culte unique, qui d'après les principes que j'ai exposés, ramèneraient tous les cultes à la même Loi.

Quoique j'aie annoncé que ce n'étoit point de la main de son semblable, que l'homme devoit attendre les preuves & les témoignages certains de ces vérités; il peut au moins en recevoir le tableau, & je me propose de le lui présenter.

Je ne lui cacherai cependant pas tous les efforts que je me fais à moi-même pour l'entreprendre. Je ne jette point les yeux sur la science, que je ne sois couvert de honte, en voyant tout ce que l'homme a perdu, & je voudrois que rien de moi ne fût ce que je fais, car je ne trouve rien en moi qui en soit digne; c'est pour cette raison que je ne puis jamais m'exprimer sur ces objets que par des symboles.

La Religion de l'homme dans son premier état, étoit soumise à un culte, comme elle l'est encore aujourd'hui, quoique la forme en fut différente; la principale Loi de cet homme étoit de porter continuellement sa vue depuis *l'Orient* jusqu'à *l'Occident*, & depuis de *Nord* jusqu'au *Midi*; c'est-à-dire, de déterminer les *latitudes* & les *longitudes* dans toutes les parties de l'Univers.

C'est par-là qu'il avoit une connoissance parfaite de tout ce qui s'y passoit, qu'il purgeoit de malfaiteurs tout son empire, qu'il assu-

roit la route aux voyageurs bien intentionnés, & qu'il établissoit l'ordre & la paix dans tous les Etats soumis à sa domination; par-là aussi, il manifestoit pleinement la puissance & la gloire de la Cause première qui l'avoit chargé de ces sublimes fonctions, & c'étoit lui rendre les hommages les plus dignes d'elle, & les seuls capables de l'honorer & de lui plaire; car étant *Une* par essence, elle n'a jamais eu d'autre objet que de faire régner son *Unité*; c'est-à-dire, de faire le bonheur de tous les êtres,

Cependant, si l'homme n'eût pas été secondé dans l'exercice de l'emploi immense qui lui étoit confié, il n'auroit pu seul en embrasser toutes les parties: aussi avoit-il autour de lui des Ministres fidèles qui exécutoient ses ordres avec précision & célérité: il pensoit, les Ministres lisoient ses volontés, & les écrivoient avec des caractères si nets & si expressifs qu'ils étoient à couvert de toute équivoque.

La première Religion de l'homme étant invariable, il est, malgré sa chute, assujetti aux mêmes devoirs; mais comme il a changé de climat, il a fallu aussi qu'il changeât de Loi pour se diriger dans l'exercice de sa Religion.

Or, ce changement n'est autre chose que de s'être soumis à la nécessité d'employer des moyens sensibles pour un culte qui ne devoit jamais les connoître. Néanmoins comme ces moyens
se

se présentent naturellement à lui, il n'a que très-peu de soins à se donner pour les chercher, mais beaucoup plus, il est vrai, pour les faire valoir & s'en servir avec succès.

Premièrement, il ne peut faire un pas sans rencontrer son *Autel*; & cet *Autel* est toujours garni de *Lampes* qui ne s'éteignent point, & qui subsisteront aussi long-temps que l'*Autel* même.

En second lieu, il porte toujours l'*encens* avec lui, en sorte qu'à tous les instans il peut se livrer aux actes de sa Religion.

Mais avec tous ces avantages, il est affrayant de songer combien l'homme est encore éloigné de son terme, combien il a de tentatives à faire avant de parvenir au point de pouvoir remplir entièrement ses premiers devoirs; & même encore quand il y seroit parvenu, resteroit-il toujours dans une sujétion irrévocable, & qui lui feroit sentir jusqu'à la fin la rigueur de la condamnation?

Cette sujétion est de ne pouvoir absolument rien de lui-même, & d'être toujours dans la dépendance de cette Cause active & intelligente qui peut seule le remettre sur la voie quand il s'égare; qui peut seule l'y soutenir, & qui doit diriger aujourd'hui tous ses pas, en sorte que sans elle non seulement il ne peut rien connoître, mais qu'il ne peut pas même tirer le moindre

moindre fruit de ses connoissances & de ses propres facultés.

En outre, ce n'est plus comme pendant la gloire où il lisoit jusqu'aux pensées les plus intimes de ses Supérieurs & de ses Sujets, & où il pouvoit, en conséquence, commercer avec eux selon sa volonté. Mais dans l'horrible expiation à laquelle il s'est exposé, il ne peut se flatter de rétablir ce commerce qu'il ne commence par apprendre à *écrire*; heureux ensuite s'il se trouve dans le cas d'apprendre à *lire*, car il y a bien des hommes, & même des plus célèbres par leurs connoissances, qui passent leur vie sans avoir jamais *lu*.

Ce n'est pas que quelques-uns n'aient *lu* sans avoir jamais *écrit*; mais ce sont-là des privilèges particuliers, & la Loi générale est de commencer par *écrire*; au lieu que l'homme, dans son premier état, pouvoit à son gré s'occuper continuellement à la *lecture*. Or, comme l'expiation de l'homme doit se passer dans le temps, c'est cette Loi du temps qui l'assujettit à une gradation pénible & indispensable dans le recouvrement de ses droits & de ses connoissances, tandis que dans la première origine, rien ne se faisoit attendre, & que chacune de ses facultés répondant toujours à ses besoins, agissoit sur le champ selon son desir.

Ces avantages inexprimables étoient attachés

à

à la possession & à l'intelligence d'un Livre sans prix, qui étoit au nombre des dons que l'homme avoit reçus avec la naissance. Quoique ce Livre ne contînt que dix feuilles, il renfermoit toutes les lumières & toutes les Sciences de ce qui a été de ce qui est & de ce qui sera ; & le pouvoit de l'homme étoit si étendu alors, qu'il avoit la faculté de lire à la fois dans les dix feuilles du Livre & de l'embrasser d'un coup d'œil.

Lors de sa dégradation, le même Livre lui est bien resté, mais il a été privé de la faculté de pouvoir y lire aussi facilement, & il ne peut plus en connoître toutes les feuilles que l'une après l'autre. Cependant il ne sera jamais entièrement rétabli dans ses droits qu'il ne les ait toutes étudiées ; car, quoique chacune de ces dix feuilles contienne une connoissance particulière & qui lui soit propre, elles sont néanmoins tellement liées, qu'il est impossible d'en posséder une parfaitement, sans être parvenu à les connoître toutes ; & quoique j'aie dit que l'homme ne pouvoit plus les lire que successivement, aucun de ses pas ne seroit assuré, s'il ne les avoit parcourues en entier, & principalement la quatrième, qui sert de point de ralliement à toutes les autres.

C'est une vérité sur laquelle les hommes ont peu fixé leur attention, c'est cependant celle qu'il leur étoit infiniment nécessaire d'observer & de
connoître

connoître : car ils naissent tous le Livre à la main ; & si l'étude & l'intelligence de ce Livre sont précisément la tâche qu'ils ont à remplir, on peut juger de quel intérêt il est pour eux de n'y pas faire de méprise.

Mais leur négligence sur cet objet a été portée à un point extrême ; il n'en est presque pas parmi eux qui aient remarqué cette union essentielle des dix feuilles du Livre, par laquelle elles sont absolument inséparables. Les uns se sont arrêtés à la moitié de ce Livre, d'autres à la troisième feuille, d'autres à la première ; ce qui a produit les athées, les matérialistes & les déistes ; quelque-uns en ont bien aperçu la liaison, mais ils n'ont pas saisi la distinction importante qu'il y avoit à faire entre chacune de ces feuilles, & les trouvant liées, ils les ont crues égales & de la même nature.

Qu'en est-il arrivé ? C'est que se bornant à l'endroit du Livre qu'ils n'avoient pas eu le courage de passer, & s'appuyant sur ce qu'ils ne parloient cependant que d'après le Livre, ils ont prétendu qu'ils le possédoient tout entier ; & se croyant par-là infailibles dans leur doctrine, ils ont fait tous leurs efforts pour le persuader. Mais ces vérités isolées, ne recevant aucune nourriture, ont bientôt déperî entre les mains de ceux qui les avoient ainsi séparées, & il n'est plus resté à ces hommes imprudens qu'un

qu'un vain phantôme de Science, qu'ils ne pouvoient donner comme un corps solide, ni comme un être vrai, sans avoir recours à l'imposture.

C'est de-là précisément d'où sont sorties toutes les erreurs que nous aurons à examiner dans la suite de ce Traité, ainsi que toutes celles que nous avons déjà relevées sur les deux Principes opposés, sur la nature & les Loix des êtres corporels, sur les différentes facultés de l'homme, sur les principes & l'origine de la Religion & de son culte.

On verra ci-après sur quelle partie du Livre sont tombées principalement les méprises; mais, avant d'en venir là, nous compléterons l'idée qu'on doit avoir de ce Livre incomparable, en donnant le détail des différentes Sciences & des différentes propriétés, dont chacune de ses feuilles renfermoit la connoissance.

La première traitoit du Principe universel, ou du centre, d'où émanent continuellement tous les centres.

La seconde, de la cause occasionnelle de l'Univers; de la double Loi corporelle qui le soutient; de la double Loi intellectuelle, agissant dans le temps; de la double nature de l'homme, & généralement de tout ce qui est composé & formé de deux actions.

La troisième, de la base des corps, de tous les résultats & des productions de tous les genres,

res, & c'est-là que se trouve le *nombre* des êtres immatériels qui ne pensent point.

La quatrième, de tout ce qui est actif; du Principe de toutes les langues, soit temporelles, soit hors du temps; de la Religion & du culte de l'homme; & c'est-là que se trouve le *nombre* des êtres immatériels qui pensent.

La cinquième, de l'Idolâtrie & de la putréfaction.

La sixième, des Loix de la formation du Monde temporel, & de la division naturelle du cercle par le rayon.

La septième, de la cause des vents & des marées; de l'échelle géographique de l'homme; de la vraie Science & de la source de ses productions intellectuelles ou sensibles.

La huitième, du *nombre* temporel de celui qui est le seul appui, la seule force & le seul espoir de l'homme, c'est-à-dire, de cet être réel & physique, qui a deux *noms* & quatre *nombres*, en tant qu'il est à la fois actif & intelligent, & que son action étend sur les quatre Mondes. Elle traitoit aussi de la Justice & de tous les pouvoirs législatifs; ce qui comprend les droits des Souverains, & l'autorité des Généraux & des Juges.

La neuvième, de la formation de l'homme corporel dans le sein de la femme, & de la décomposition du triangle universel & particulier.

La

La dixième enfin étoit la voie & le complément des neuf précédentes. C'étoit sans doute la plus essentielle, & celle sans laquelle toutes les autres ne seroient pas connues; parce qu'après les disposant toutes dix en circonférence, selon leur ordre numérique, elle se trouve avoir le plus d'affinité avec la première, dont tout émane; & si l'on veut juger de son importance, que l'on sache que c'est par elle que l'Auteur des choses est invincible, parce que c'est une barrière qui le défend de toutes parts, & que nul être ne peut passer.

Ainsi, comme l'on voit renfermées dans cette énumération, toutes les connoissances où l'homme peut aspirer, & les Loix qui lui sont imposées, il est clair qu'il ne possédera jamais aucune Science, ni qu'il ne pourra jamais remplir aucun de ses vrais devoirs, sans aller puiser dans cette source; nous savons aussi actuellement quelle est la main qui doit l'y conduire, & que si par lui-même il ne sauroit faire un pas vers cette source féconde, il peut être sûr d'y parvenir, en oubliant sa volonté, & laissant agir celle de la Cause active & intelligente, qui doit seule agir pour lui.

Félicitons-le donc de pouvoir encore trouver un tel appui dans la misère; que son cœur se remplisse d'espérance, en voyant qu'il peut même aujourd'hui découvrir sans erreur, dans

R

ce

ce précieux Livre, l'essence & les propriétés des êtres, la raison des choses, les Loix certaines & invariables de sa Religion & du culte qu'il doit nécessairement rendre à l'Etre premier; c'est-à-dire, qu'étant à la fois intellectuel & sensible, & n'y ayant rien qui ne soit l'un ou l'autre, il doit connoître les rapports de lui-même avec tout ce qui existe.

Car, si ce Livre n'a que dix feuilles, & que cependant il contienne tout, rien ne peut exister, sans appartenir par sa nature à l'une des dix feuilles. Or, il n'y a pas un être qui n'indique lui-même quelle est sa classe & à laquelle des dix feuilles il appartient. Chaque être nous offre donc par-là les moyens de nous instruire de tout ce qui le concerne. Mais, pour se diriger dans ces connoissances, il faut savoir distinguer les Loix vraies & simples qui constituent la nature des êtres, d'avec celles que les hommes supposent & leur substituent tous les jours.

Venons à cette partie du Livre, dont j'ai annoncé que l'on avoit le plus abusé. C'est cette quatrième feuille qui a été reconnue comme ayant le plus de rapport avec l'homme, en ce que c'est-là où étoient écrits ses devoirs & les véritables Loix de son Etre pensant, de même que les préceptes de sa Religion & de son culte.

En effet, en suivant avec exactitude, avec
con-

constance & avec une intention pure, tous les points qui y étoient clairement énoncés, il pouvoit obtenir des secours de la main même qui l'avoit puni, s'élever au-dessus de cette Région corrompue, dans laquelle il est rélégué par condamnation, & retrouver des traces de cette ancienne autorité, en vertu de laquelle il déterminoit autrefois les *latitudes* & les *longitudes* pour le maintien de l'ordre universel.

Mais, comme c'est à cette quatrième feuille qu'étoient attachés de si puissantes ressources; c'est aussi, comme nous l'avons dit, sur cette partie du Livre, que les erreurs devoient être les plus importantes; & en effet si l'homme n'en eût point négligé les avantages, tout seroit encore heureux & en paix sur la Terre.

La première de ces erreurs a été de transporter cette quatrième feuille, & d'y substituer la cinquième, ou celle qui traite de l'idolâtrie; parce qu'alors l'homme défigurant les Loix de la Religion, ne pouvoit en retirer les mêmes fruits, ni les mêmes secours que s'il eût persévéré dans le vrai culte. Au contraire, ne recevant que les ténèbres pour récompense, il s'y ensevelissoit au point de ne plus même désirer la lumière.

Telle fut la marche de ce Principe, dont nous avons dit au commencement de cet Ouvrage, qu'il s'étoit fait mauvais par sa propre

volonté; telle a été celle du premier homme, & telle a été celle de plusieurs de ses descendans, sur-tout parmi les nations qui prennent leur *Orient* au *Sud* de la Terre.

- C'est-là cette erreur ou ce crime, qui ne se pardonne point, & qui, au contraire, subit indispensablement les punitions les plus rigoureuses; mais la multitude des hommes est à couvert de ces égaremens; car ce n'est qu'en marchant que l'on tombe, & le plus grand nombre ne marche point; cependant, comment avancer sans marcher?

La seconde erreur est d'avoir pris une idée grossière des propriétés attachées à cette quatrième feuille, & d'avoir cru pouvoir les appliquer à tout; car, en les attribuant à des objets auxquels elles ne pouvoient convenir, il étoit impossible de rien trouver.

Aussi, qui ne sait quel est le peu de succès de ceux qui fondent la matière sur quatre éléments, qui n'osent refuser la pensée aux bêtes, qui s'efforcent de faire quadrer le calcul solaire avec le calcul lunaire, qui cherchent la longitude sur la Terre & la quadrature du cercle; en un mot, qui tentent tous les jours une infinité de découvertes de cette nature, & dans lesquelles ils n'ont jamais de résultats satisfaisans, comme nous continuerons à le faire voir dans la suite de ce Traité? Mais, cette erreur

reur n'étant pas dirigée directement contre le Principe universel, ceux qui la suivent, n'en sont punis que par l'ignorance, & elle ne demande point d'expiation.

Il y en a une troisième, par laquelle, avec cette même ignorance, l'homme s'est cru très-légerement en possession des avantages sacrés que cette quatrième feuille pourroit en effet lui communiquer; dans cette idée, il a répandu parmi les semblables les notions incertaines qu'il s'est faites de la vérité, & a tourné sur lui les yeux des peuples, qui ne devoient les porter que vers le premier Etre, vers la Cause physique active & intelligente, & vers ceux qui par leurs travaux & leurs vertus avoient obtenu le droit de la représenter sur la Terre.

Cette erreur, sans être aussi funeste que la première, est cependant infiniment plus dangereuse que la seconde, parce qu'elle donne aux hommes une idée fautive & puérile de l'Auteur des choses, & des sentiers qui mènent à lui; parce qu'enfin chacun de ceux qui ont eu l'imprudence & l'audace de s'annoncer ainsi, a pour ainsi dire, établi autant de Systèmes, tant de dogmes & autant de Religions. Or, ces établissemens déjà peu solides par eux-mêmes, & par le vice de leur Institution, n'ont pu manquer d'éprouver encore des altérations, de façon qu'étant obscurs & ténébreux, dès le

262 *Origine de la diversité des Religions.*

moment de leur origine, ils ont par la longueur des temps, découvert pleinement leur difformité.

Joignons donc les énormes abus qui ont été faits des connoissances renfermées dans la quatrième feuille de ce Livre dont nous naissons tous dépositaires; joignons la confusion qui en est provenue, à tout ce que nous avons observé sur l'ignorance, la crainte & la foiblesse des hommes; & laissant là les symboles, nous aurons l'explication & l'origine de cette multitude de Religions & de cultes en usage parmi les nations.

Nous ne pourrions que les mépriser, sans doute, en appercevant cette variété qui les défigure, & cette opposition mutuelle qui en découvre la fausseté; mais lorsque nous ne perdrons pas de vue que ces différences & ces bizarreries n'ont jamais pu tomber que sur le sensible; lorsque nous nous rappellerons que l'homme par la pensée, étant l'image & la similitude du premier Etre pensant, apporté avec lui toutes ses Loix, nous reconnaitrons alors que la Religion naît également avec lui-même; que loin qu'elle ait été en lui une suite de l'exemple, du caprice, de l'ignorance, & de la frayeur qu'ont pu lui inspirer les catastrophes de la Nature, ce sont, au contraire, toutes ces causes qui l'ont si souvent défigurée, & ont amené l'homme au point de se défier même du seul remède qu'il eût à ses maux. Nous

recon-

reconnoissons bien mieux encore qu'il est le seul qui souffre de ses variations & de ses foiblesses; que la source de son existence & la voie qui lui est accordée pour y parvenir, n'en seront jamais moins pures, & qu'il sera toujours sûr de trouver un point de réunion qui lui soit commun avec ses semblables, quand il portera les yeux vers cette source, & vers la seule lumière qui doit l'y conduire.

Telles sont les idées que nous devons avoir de la véritable Religion de l'homme, & de toutes celles qui ont usurpé ce nom sur la Terre. Maintenant cherchons la cause des erreurs que les Observateurs ont faites dans la Politique; car, après avoir considéré l'homme en lui-même, & relativement à son Principe, il paroît très-important de le considérer dans ses relations avec ses semblables.

5.

En envisageant l'homme sous les rapports politiques, il présentera deux points de vue comme dans les observations précédentes: le premier, celui de ce qu'il pourroit & devoit être dans l'état de société; le second, celui de ce qu'il est dans ce même état. Or, c'est en étudiant avec soin ce qu'il devoit être dans l'état de société, que nous apprendrons à mieux juger de ce qu'il est aujourd'hui. Cette confrontation est sans aucun doute, le seul moyen de pouvoir développer clairement les mystères qui voilent encore l'origine des sociétés, d'asseoir les droits des Souverains, & de poser les règles d'administration par lesquelles les Empires pourroient & devroient se soutenir & se gouverner.

Le plus grand embarras qu'aient éprouvé les Politiques qui ont le mieux cherché à suivre la marche de la Nature, a été de concilier toutes les Institutions sociales avec les principes de justice & d'égalité qu'ils apperçoivent en eux. Dès qu'on leur a fait voir que l'homme étoit libre, ils l'ont cru fait pour l'indépendance, & dès lors ils ont jugé que tout assujettissement étoit contraire à la véritable essence.

Ainsi

Ainsi dans le vrai, selon eux, tout Gouvernement seroit un vice, & l'homme ne devroit avoir d'autre chef que lui-même.

Cependant ce vice prétendu de la dépendance de l'homme & de l'autorité qui l'assujettit, subsistant généralement sous leurs yeux, ils n'ont pu résister à la curiosité de lui chercher une origine & une cause; c'est-là où leur imagination prenant la chose même pour le Principe, s'est livrée à tous ses écarts, & où les Observateurs ont montré autant d'insuffisance que lorsqu'ils ont voulu expliquer l'origine du mal.

Ils ont prétendu que l'adresse & la force avoient mis l'autorité dans les mains de ceux qui commandoient aux hommes; & que la Puissance souveraine n'étoit fondée que sur la foiblesse de ceux qui s'étoient laissé subjugués. Delà, ce droit invalide n'ayant aucune consistance, est, comme on le voit, sujet à vaciller, & à tomber successivement dans toutes les mains qui auront la force & les talens nécessaires pour s'en emparer.

D'autres se sont plus à détailler les moyens violens ou adroits, qui, selon eux, ont présidé à la naissance des Etats; & en cela ils n'ont fait que présenter le même système plus étendu; tels sont les vains raisonnemens de ceux qui ont donné pour mobile de ces établissemens, les besoins & la sévérité des premiers hommes, & ont

dit que vivant en chasseurs & dans les forêts, ces hommes effrénés fesoient des incursions sur ceux qui s'étoient livrés à l'agriculture & aux soins des troupeaux ; & cela dans la vue d'en détourner à leur profit tous les avantages ; qu'ensuite pour se maintenir dans cet état d'autorité que la violence avoit formé, & qui devenoit une véritable oppression, les usurpateurs furent forcés d'établir des loix & des peines, & que c'est ainsi que le plus adroit, le plus hardi & le plus ingénieux parvint à demeurer le maître, & à assurer son despotisme.

Mais on voit que ce ne put être là la première société, puisqu'on suppose déjà des agriculteurs & des bergers. Cependant voilà quelle est à peu près la principale opinion de ceux des Politiques qui ont décidé que jamais un Principe de justice & d'équité n'a pu faire la base des Gouvernemens, & c'est à cette conclusion qu'ils ont ramenés tous leurs systèmes, & les observations dont ils les ont appuyés.

Quelques-uns ont cru remédier à cette injustice en établissant toute société sur le commun accord & la volonté unanime des individus qui la composent, & qui ne pouvant chacun en particulier, supporter les suites dangereuses de la liberté & de l'indépendance naturelle de leurs semblables, se sont vus forcés de remettre entre les mains d'un seul ou d'un petit nombre, les droits

droits de leur état de nature, & de s'engager à concourir eux-mêmes par la réunion de leurs forces, à maintenir l'autorité de ceux qu'ils avoient choisis pour chefs.

Alors cette cession étant volontaire, il n'y a plus d'injustice, disent-ils, dans l'autorité qui en émane. Fixant ensuite par le même acte d'association les pouvoirs du Souverain, ainsi que les privilèges des Sujets, voilà les Corps politiques tout formés, & il n'y aura plus de différence entre eux que dans les moyens particuliers d'administration, qui peuvent varier selon les temps & les occurrences.

Cette opinion est celle qui paroîtroit la plus judicieuse, & qui rempliroit le mieux l'idée naturelle qu'on veut nous donner de la justice des Gouvernemens, où les personnes & les biens sont sous la protection du Souverain, & où ce Souverain ne devant avoir pour but que le bien commun, n'est occupé qu'à soutenir la Loi qui doit le procurer.

Dans l'association forcée, au contraire, on ne voit que l'image d'une atrocité révoltante, où les Sujets sont autant de victimes, & où le Tyran rapporte à lui seul tous les avantages de la société dont il s'est rendu maître. Je m'arrêterai donc pas ma vue plus long-temps sur cette espèce de gouvernement, quoiqu'elle ne soit pas sans exemple, mais n'y voyant aucune trace

trace de justice, ni de raison, elle ne peut se concilier avec aucun des vrais principes naturels de l'homme; autrement il faudroit dire qu'une bande de voleurs forme aussi un Corps politique.

Il ne suffit pas cependant qu'on nous ait présenté l'idée d'une association volontaire; il ne suffit pas même qu'on puisse trouver dans la forme des Gouvernemens qui en seroient provenus, plus de régularité que dans tous ceux que la violence a pu faire naître; il faut encore examiner avec soin, si cette association volontaire est possible, & si cet édifice n'est pas tout aussi imaginaire que celui de l'association forcée. Il faut examiner de plus si dans le cas où cette convention seroit possible, l'homme a pu légitimement prendre sur lui de la former.

C'est d'après cet examen que les Politiques pourront juger de la validité des Droits qui ont fondé les Sociétés; & si nous les trouvons évidemment défectueux, on appercevra bientôt, en découvrant par où ils pèchent, quels sont ceux qu'il faut nécessairement leur substituer.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir long-temps pour sentir combien l'association volontaire de tout un peuple est difficile à concevoir. Pour que les voix fussent unanimes, il faudroit que la manière d'envisager les motifs & les conditions du nouvel engagement, le fût aussi; c'est ce qui
n'a

n'a jamais eu & n'aura jamais lieu dans une Région & dans des choses qui n'ont que le sensible pour base & pour objet ; parce que l'on ne doit plus douter que tout est relatif dans le sensible, & qu'en lui il n'y a rien de fixe.

Outre qu'il faudroit supprimer dans chacun des Membres, l'ambition d'être le Chef, ou d'appartenir au Chef, il faudroit encore le concours d'une infinité d'opinions, qui ne s'est jamais rencontré parmi les hommes, tant sur la forme la plus avantageuse du Gouvernement, que sur l'intérêt général & particulier, & sur la multitude des objets qui doivent composer les Articles du Contrat.

De plus longues observations seroient donc inutiles, pour nous faire reconnoître qu'un Etat social, formé librement de la part de tous les individus, est absolument hors de toute vraisemblance, & pour avouer qu'il est impossible qu'il y en ait jamais eu de semblable.

Mais, admettons-en la possibilité, supposons ce concours unanime de toutes les voix, & que la forme, ainsi que les Loix qui appartiendront au Gouvernement dont il s'agit, aient été fixées d'un commun accord ; il reste encore à demander si l'homme a le droit de prendre un pareil engagement, & s'il seroit raisonnable de se reposer sur ceux qu'il auroit formés.

Après la connoissance que l'on a dû acqué-
rir

rir de l'homme, par tout ce qu'on a vu à son sujet, il est aisé de pressentir qu'un pareil droit ne put jamais lui être accordé, & que cet Acte seroit nul & superflu. Premièrement, rappelons-nous cette boussole invariable que nous avons reconnue pour son guide, ayons toujours devant les yeux que tous les pas qu'il pourroit faire sans elle, seroient incertains, puisque sans elle l'homme n'a point de lumière, & qu'elle est préposée par son essence même à le conduire & à présider sur toutes les actions.

Alors donc, si sans l'aveu de cette Cause qui veille sur lui, l'homme prenoit un engagement d'une aussi grande importance que celui de se soumettre à un autre homme, il devroit d'abord douter que sa démarche fût conforme à sa propre Loi, &, par conséquent, qu'elle fût propre à le rendre heureux; ce qui suffiroit pour l'arrêter, pour peu qu'il écoutât la prudence.

Réfléchissant ensuite avec plus de soin sur sa conduite, ne reconnoîtroit-il pas que non seulement il s'est exposé à se tromper, mais même qu'il a attaqué directement tous les principes de la Justice, en transférant à d'autres hommes des droits dont il ne peut pas légitimement disposer, & qu'il fait résider essentiellement dans la main qui doit tout faire pour lui?

Secondement, cet engagement seroit vague & déraisonnable, parce que, s'il est vrai que
cette

cette Cause dont nous parlons, doive être universellement le guide de l'homme, & qu'elle en ait tous les pouvoirs, il est absolument inutile de chercher à employer une autre main. A plus forte raison, dirons-nous la même chose de l'homme, considéré à la manière des Politiques; c'est, selon eux, l'impuissance de l'homme & la difficulté qu'il éprouve à supporter l'état de Nature, qui l'engage à se donner des Chefs & des Protecteurs. En effet, si cet homme avoit la force de se soutenir, il n'auroit pas besoin d'appuis étrangers; mais enfin, s'il n'a plus cette force, si c'est après l'avoir perdue qu'il veut en revêtir un autre homme, que lui donne-t-il donc, & où trouver ce qui fait la matière du Contrat?

L'association volontaire n'est donc pas réellement plus juste ni plus sensée, qu'elle n'est praticable; puisque par cet Acte, il faudroit que l'homme attachât à un autre homme un droit dont lui-même n'a pas la propriété, celui de disposer de soi; & puisque, s'il transfère un droit qu'il n'a pas, il fait une convention absolument nulle, & que ni le Chef, ni les Sujets, ne peuvent faire valoir, attendu qu'elle n'a pu les lier ni les uns ni les autres.

Ainsi, reprenant tout ce que nous venons de dire, si l'association forcée est évidemment une atrocité, si l'association volontaire est impossible,

ble, & en même temps opposée à la Justice & à la raison, où trouverons-nous donc les vrais Principes des Gouvernemens? Car, enfin, il est des Etats qui les ont connus & qui les suivent.

C'est, comme je l'ai dit, à cette recherche que les Politiques consument tous leurs efforts; & si ce que nous venons de voir est exactement tout ce qu'ils ont trouvé sur cette matière, nous pouvons assurer avec raison qu'ils n'ont pas encore fait les premiers pas vers leur Science.

Il y a bien en eux une voix secrète qui les porte à convenir, que quelle qu'ait été la cause de l'association d'un Corps politique, le Chef se trouve essentiellement dépositaire d'une suprême autorité, & d'une puissance qui par elle-même doit lui subordonner tous ses sujets; ils reconnoissent, dis-je, dans les Souverains une force supérieure qui inspire naturellement pour eux le respect & l'obéissance.

C'est aussi ce que je me fais gloire de professer hautement avec les Politiques; mais, comme ils n'ont pu démêler d'où cette supériorité devoit provenir, ils ne s'en sont pas formé une idée nette, & alors les applications qu'ils en ont voulu faire, ne leur ont offert que des faussetés ou des contradictions.

Aussi la plupart d'entr'eux, peu satisfaits de leurs découvertes, & ne trouvant aucun moyen d'expliquer l'homme en société, ont recouru à leur

leur première idée, & se sont réduits à dire qu'il ne devoit pas être en société; mais on verra très-certainement que cette conjecture n'est pas mieux fondée que celles qu'ils ont formées sur les moyens d'association, & qu'elle est plutôt une preuve évidente de leur incertitude & de la précipitation de leurs jugemens.

Il ne faut que jeter un moment les yeux sur l'homme, pour décider cette question. Sa vie n'est-elle pas une chaîne de dépendances continues? L'acte même de son entrée dans la vie corporelle ne porte-t-il pas le caractère de l'assujettissement où il va être condamné pendant son cours? N'a-t-il pas besoin pour naître qu'une cause extérieure vienne féconder son germe, & lui donner une réaction sans laquelle il ne vivroit pas? Et n'est-ce pas là cette humiliante sujétion qui lui est commune avec tous les êtres de la Nature?

Dès qu'il a reçu le jour, cette dépendance devient encore plus sensible, en ce que les yeux corporels des hommes en sont témoins. C'est alors que dans une impuissance absolue, & une foiblesse vraiment honteuse, l'homme a besoin, pour ne pas mourir, que des êtres de son espèce lui donnent des secours & des soins sans nombre, jusqu'à ce que parvenu à l'âge de pouvoir se passer d'eux quant aux besoins de son corps, il soit rendu à lui-même, & jouisse de tous les avan-

S

tages

tages & de toutes les forces de son être corporel.

Mais telle est la nature de l'homme & la sagesse de l'œil qui veille sur lui, qu'avant de parvenir à ce terme d'indépendance corporelle, il éprouve un besoin d'un autre genre, & qui le lie encore plus étroitement à la main qui a soutenu son enfance; c'est celui de son Etre intellectuel, lequel commençant à sentir la privation, s'agite & se livre aveuglément à tout ce qui peut lui rendre le repos.

Dans cet âge, encore infirme, il s'adresse naturellement à tout ce qui l'entoure, & surtout à ceux qui soulageant chaque jour ses besoins corporels, semblent devoir être de droit les premiers dépositaires de sa confiance. C'est à eux qu'il demande à chaque pas la science de lui-même, & ce n'est que d'eux, en effet, qu'il devoit l'attendre; car c'est à eux à le diriger, à le soutenir, à l'éclairer, selon son âge, à l'armer d'avance contre l'erreur & à le préparer au *combat*; en un mot, c'est à eux à faire sur son Etre intellectuel ce qu'ils ont fait sur son corps dans un temps où il éprouvoit les douleurs, sans avoir la force ni de les supporter, ni de s'en garantir. Voilà, n'en doutons point, la vraie source de la société parmi les hommes, & en même temps le tableau où l'homme peut apprendre quel est le premier de ses devoirs quand il se fait Père.

Pour-

Pourquoi ne trouverons-nous rien de semblable parmi les bêtes? c'est qu'elles ne sont pas de nature à connoître de pareils besoins; c'est que la bête, ne se dirigeant que par le sensible, quand ce besoin ne lui parle plus, elle ne connoît plus rien; c'est que l'affection corporelle, étant la mesure de toutes les facultés, lorsque cette affection est satisfaite, il n'y a plus pour elle de sensibilité ni de desir; aussi n'y a-t-il point pour elle de lien social.

On ne doit pas me citer l'exemple de l'attachement de quelques animaux, soit entr'eux, soit pour l'homme; nous ne parlons ici que de la marche, & des mouvemens naturels des êtres; & tous les exemples qu'on pourroit nous opposer seroient sûrement le fruit de l'habitude, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, peut convenir & se trouver dans la bête, en qualité d'être sensible.

On ne doit pas me citer non plus ces peuplades de certains animaux qui vivent & voyagent ensemble, soit sur terre, soit dans l'eau, soit dans l'air; ce n'est que le besoin particulier & sensible qui les rassemble; & il y a si peu de véritable attachement entr'eux, que l'un peut périr & disparaître sans que les autres s'en apperçoivent.

Nous voyons donc déjà par ces observations sur les premiers temps de notre existence matérielle, que l'homme n'est pas né pour vivre isolé.

Nous voyons qu'après que la dépendance corporelle a cessé, il lui reste un lien infiniment plus fort, en ce qu'il est rétatif à son être propre; nous voyons, dis-je, que par un intérêt inséparable de son état actuel, il recherchera toujours les semblables; & que s'ils ne le trompoient jamais, ou qu'il ne fût pas déjà corrompu, il ne penseroit point à s'éloigner d'eux, lors même que son corps n'auroit plus besoin de leurs secours.

C'est donc mal-à-propos qu'on a cherché la source de la sociabilité dans les seuls besoins sensibles & dans ce moyen puissant par lequel la Nature rapproche l'homme des êtres de son espèce, pour en opérer la reproduction; car, comme c'est par-là qu'il est semblable à la bête, & que cependant la bête ne vit point en état de société, ce moyen seul ne suffiroit pas pour établir celle de l'homme. Aussi, je ne m'occupe que des facultés qui le distinguent, & par lesquelles il est porté à lier avec ses semblables un commerce d'actions morales, d'où doit dériver toute association pour être juste.

Quand, dans un âge plus avancé, les facultés intellectuelles de l'homme commencent à l'élever au-dessus de ce qu'il voit, & qu'il parvient à appercevoir quelques lueurs au milieu des ténèbres où nous sommes plongés, c'est alors qu'un nouvel ordre de choses naît pour lui; non
seule-

seulement tout l'intéresse, mais combien cet intérêt ne doit-il pas s'accroître pour ceux qui lui auront fait goûter le bonheur d'être homme, de même que pour ceux à qui il pourroit le faire goûter à son tour?

A mesure qu'il marche dans la carrière de la vie, ce lien social se fortifie encore par l'extension que reçoivent ses vues & ses pensées; enfin, au déclin de ses jours, ses forces venant à dégénérer, il retombe corporellement dans cet état de foiblesse qui avoit accompagné son enfance; il devient pour la seconde fois l'objet de la pitié des autres hommes, & rentre de nouveau sous leur dépendance, jusqu'à ce que la Loi commune à tous les corps achève de s'accomplir sur le sien, & vienne en terminer le cours. Que faut-il de plus pour convenir que l'homme n'étoit pas destiné à passer ses jours seul & sans aucun lien social?

On voit aussi que dans cette simple société naturelle, il y a toujours des êtres qui donnent & d'autres qui reçoivent; qu'il y a toujours de la supériorité & de la dépendance, c'est-à-dire, qu'il y a le vrai modèle de ce que doit être la société politique.

C'est-là cependant ce que ceux qui ont traité de ces objets n'avoient pas considéré, lorsqu'ils ont dit que l'état de Société étoit contraire à la Nature; & que ne trouvant pas de moyen de

justifier cette Société, ni de la concilier avec leurs principes de Droit naturel, ils ont pris la résolution de la proscrire.

Pour nous, qui sentons l'indispensable nécessité de la liaison & de la fréquentation mutuelle des hommes, nous ne serons point arrêtés par la fausseté & l'injustice de quelques-uns des liens qui les ont mis souvent en Corps social; nous serons très-persuadés même que les hommes ne feroient pas nés, comme ils le sont, avec ces besoins réciproques, & avec ces facultés qui leur promettent tant d'avantages, s'il n'y avoit pas aussi des moyens légitimes de les mettre en valeur, & d'en retirer tous les fruits dont elles sont susceptibles.

Or, l'usage de ces moyens, ne pouvant avoir lieu que dans le commerce mutuel des individus, & ce commerce, vu l'état actuel de l'homme, étant sujet à des inconvéniens sans nombre, nous ne rejetterons pas pour cela les Corps politiques, nous ne ferons qu'indiquer une base plus solide que celle qu'on leur a donnée jusqu'à ce jour, & des principes plus satisfaisans.

Mais on doit voir actuellement que les ténèbres où les Politiques se sont enveloppés sur ce point, ont la même source que ceux qui couvrent encore aujourd'hui les Observateurs de la Nature; c'est pour avoir, comme eux, confondu le Principe avec son enveloppe, la force convention-

ventionnelle de l'homme avec la véritable force, qu'ils ont tout obscurci & tout défiguré.

De plus, nous avons vu le peu de fruits qu'ont produit toutes ces observations sur la Nature par lesquelles on a voulu la séparer d'une Cause active & intelligente, dont le concours & le pouvoir ont été démontrés d'une nécessité absolue.

Nous saurons donc que la marche des Politiques étant semblable, doit être également infructueuse; ils ont cherché dans l'homme isolé les principes des Gouvernemens, & ils ne les y ont pas plus trouvés, que les Observateurs n'ont trouvés dans la matière la source de ses effets & de tous ses résultats.

Ainsi, de même qu'une circonférence sans centre ne peut pas se concevoir, de même aucune de ces Sciences ne peut marcher sans son appui; c'est pourquoi tous ces systèmes ne peuvent se soutenir, & tombent sans autre cause que celle de leur propre débilité.

Si par son origine première, l'homme étoit destiné à être chef & à commander, ainsi que nous l'avons assez clairement établi, quelle idée devons-nous nous former de son empire dans ce premier état, & sur quels êtres appliquerons-nous son autorité? Sera-ce sur les égaux? mais dans tout ce qui existe & dans tout ce que nous pouvons concevoir, rien ne nous donne l'exem-

ple d'une pareille Loi, tout nous dit au contraire qu'il ne sauroit y avoir d'autorité que sur des êtres inférieurs, & que ce mot *d'autorité* porte nécessairement avec lui-même l'idée de la supériorité?

Sans nous arrêter donc plus long-temps à examiner sur quels êtres s'étendoient alors les droits de l'homme, il nous suffit de reconnoître que ce ne pouvoit être sur ses semblables. Si cet homme fût resté dans ce premier état, il est donc certain que jamais il n'auroit régné sur des hommes, & que la Société politique n'auroit jamais existé pour lui; parce qu'il n'y auroit point eu pour lui de liens sensibles, ni de privation intellectuelle; que son seul objet auroit été d'exercer pleinement ses facultés, & non comme aujourd'hui d'en opérer péniblement la réhabilitation.

Lorsque l'homme se trouva déchu de cette splendeur, & qu'il fut condamné à la malheureuse condition où il est réduit à présent, ses premiers droits ne furent point abolis, ils ne furent que suspendus, & il lui est toujours resté le pouvoir de travailler & de parvenir par ses efforts à les remettre dans leur première valeur.

Il pourroit donc même aujourd'hui gouverner comme dans son origine, & cela, sans avoir ses semblables pour sujets. Mais cet empire dont nous parlons, l'homme ne le peut
recou-

recouvrer & en jouir que par les mêmes titres qui l'ont rendu maître autrefois; & ce n'est absolument qu'en portant son ancien Sceptre, qu'il parviendra à reprendre avec fondement le nom de Roi. Ce fut-là sa condition première; & celle à laquelle il peut encore prétendre par l'essence invariable de sa nature; en un mot, telle est son ancienne autorité, dans laquelle, nous le répétons, les droits d'un homme sur un autre homme n'étoient pas connus, parce qu'il étoit hors de toute possibilité que ces droits existassent entre des êtres égaux, dans leur état de gloire & de perfection.

Or, dans l'état d'expiation que l'homme subit aujourd'hui, non seulement il est à portée de recouvrer les anciens pouvoir dont tous les hommes auroient joui, sans que leurs sujets fussent pris parmi leur espèce, mais il peut acquérir encore un autre droit dont il n'avoit pas la connoissance dans son premier état; c'est celui d'exercer une véritable autorité sur d'autres hommes; & voici d'où ce pouvoir est provenu.

Dans cet état de réprobation où l'homme est condamné à ramper, & où il n'apperçoit que le voile & l'ombre de la vraie lumière, il conserve plus ou moins le souvenir de sa gloire, il nourrit plus ou moins le desir d'y remonter, le tout en raison de l'usage libre de ses facultés in-

tellestuelles, en raison des travaux qui lui sont préparés par la justice, & de l'emploi qu'il doit avoir dans l'œuvre.

Les uns se laissent subjuguer, & succombent aux écueils semés sans nombre dans ce cloaque élémentaire; les autres ont le courage & le bonheur de les éviter.

On doit donc dire que celui qui s'en préservera le mieux, aura le moins laissé défigurer l'idée de son Principe, & se sera le moins éloigné de son premier état. Or, si les autres hommes n'ont pas fait les mêmes efforts, qu'ils n'aient pas les mêmes succès, ni les mêmes dons, il est clair que celui qui aura tous ces avantages sur eux, doit leur être supérieur & les gouverner.

Premièrement il leur sera supérieur par le fait même, parce qu'il y aura entr'eux & lui une différence réelle fondée sur des facultés, & des pouvoirs dont la valeur sera évidente; il le sera en outre par nécessité, parce que les autres hommes s'étant moins exercés, & n'ayant pas recueilli les mêmes fruits, auront vraiment besoin de lui, comme étant dans l'indigence & dans l'obscurcissement de leur propres facultés.

S'il est un homme en qui cet obscurcissement aille jusqu'à la *dépravation*, celui qui se sera préservé de l'un & de l'autre, devient son maître non seulement par le fait & par nécessité, mais en-
core

core par devoir. Il doit s'emparer de lui, & ne lui laisser aucune liberté dans ses actions, tant pour satisfaire aux loix de son Principe, que pour la sûreté & l'exemple de la Société; il doit enfin exercer sur lui tous les droits de l'esclavage & de la servitude; droits aussi justes & aussi réels dans ce cas-ci, qu'inexplicables & nuls dans toute autre circonstance.

Voilà donc quelle est la véritable origine de l'empire temporel de l'homme sur ses semblables, comme les liens de la nature corporelle ont été l'origine de la première société.

Cet empire toutefois, loin de contraindre & de gêner la société naturelle, doit être regardé comme en étant le plus ferme appui, & le moyen le plus sûr par lequel elle puisse se soutenir, soit contre les crimes de ses membres, soit contre les attaques de tous ses *ennemis*.

Celui qui s'en trouve revêtu, ne pouvant être heureux qu'autant qu'il se soutient dans les *vertus* qui le lui ont fait acquérir, cherche pour son propre intérêt à faire le bonheur de ses sujets. Et qu'on ne croie pas que cette occupation doive être vaine & sans fruit; car l'homme dont nous offrons ici l'idée, ne peut être tel sans avoir en lui tous les moyens de se conduire avec certitude, & sans que ses recherches ne lui rendent des résultats évidens.

En effet, la lumière qui éclairait l'homme dans
son

son premier état, étant une source inépuisable de facultés & de *vertus*, plus il peut s'en rapprocher, plus il doit étendre son empire sur les hommes qui s'en éloignent, & aussi plus il doit connoître ce qui peut maintenir l'ordre parmi eux, & assurer la solidité de l'état.

Par le secours de cette lumière, il doit pouvoir embrasser, & soigner avec succès toutes les parties du Gouvernement; connoître évidemment les vrais principes des Loix & de la Justice, les règles de la discipline militaire, les droits des particuliers & les siens, ainsi que cette multitude de ressorts qui sont les mobiles de l'Administration.

Il doit même pouvoir porter les vues & étendre son autorité jusque sur ces parties de l'Administration, qui n'en font pas aujourd'hui l'objet principal dans la plupart des Gouvernemens; mais qui, dans celui dont nous parlons, en doivent être le plus fermé lien, savoir, la Religion & la guérison des maladies. Enfin, il n'est pas jusqu'aux Arts, soit d'agrément, soit d'utilité, dont il ne puisse diriger la marche & indiquer le véritable goût. Car le flambeau qu'il est assez heureux d'avoir à la main, répandant une lumière universelle, doit l'éclairer sur tous ces objets, & lui en laisser voir la liaison.

Ce tableau, tout chimérique qu'il doit paroître,

roître, n'a cependant rien qui ne soit conforme à l'idée que nous nous trouverons avoir des Rois, quand nous la voudrons approfondir.

En réfléchissant sur le respect que nous leur portons, ne verrons-nous pas que nous les regardons comme devant être l'image & les représentans d'une main supérieure, & comme tels susceptibles de plus de *vertus*, de force, de lumière & de sagesse que les autres hommes? N'est-ce pas avec une sorte de regret que nous les voyons exposés aux foiblesses de l'humanité? Et ne semblerions-nous pas désirer qu'ils ne se fissent jamais connoître que par des actes grands & sublimes comme la main qui est censée les avoir placés tous sur le Trône?

Que dis-je, n'est-ce pas sous cette autorité sacrée qu'ils s'annoncent, & qu'ils font valoir tous leurs droits? Quoique nous n'ayons pas la certitude qu'ils agissent par elle, n'est-ce pas de ce que nous en sentons la possibilité, que naît cette espèce d'effroi qui résulte de leur puissance, & cette vénération qu'ils nous inspirent?

Tout ceci nous indique donc que leur première origine est supérieure aux pouvoirs & à la volonté des hommes, & doit nous confirmer dans l'idée que j'ai présentée, que leur source est au-dessus de celles que la Politique leur a cherché.

Quant

Quant à ces facultés & à ces *vertus* innombrables que nous avons montrés, comme devant se trouver dans les Rois qui auroient recouvré leur ancienne lumière, ce sont encore les Chefs des Sociétés établies qui nous les annoncent, puisqu'ils agissent comme aiant la jouissance de tout ce que nous sentons devoir être en eux.

Leur nom n'est-il pas le sceau de toutes les puissances qu'ils versent dans leur Empire? Généraux, Magistrats, Princes, tous les Ordres de l'Etat ne tiennent-ils pas d'eux leur autorité; & lorsque cette même autorité se transmet de main en main jusqu'aux derniers rameaux de l'arbre social, n'est-ce pas toujours en vertu de la première émanation? Ne faut-il pas même toujours leur attache pour l'exercice des talens utiles, & quelquefois pour celui des talens qui ne sont qu'agréables?

Dans tous ces cas, les Souverains nous donnent eux-mêmes un signe évident qu'ils sont comme le centre & la source, d'où doivent sortir tous les privilèges & tous les pouvoirs qu'ils communiquent? Car l'acte même de cette communication, & les formalités qui l'accompagnent, montrent toujours qu'ils sont, ou qu'ils peuvent être dirigés dans leur choix par une lumière sûre, & qu'ils sont éclairés sur la capacité des sujets à qui ils confient

une

une partie de leurs droits; & même ces précautions de leur part, ainsi que les décisions qui en résultent, supposent non seulement leur capacité personnelle, mais encore elles en font comme autant de témoignages.

Car toutes les informations que les Souverains font prendre dans les différens cas qui se présentent, & l'adhésion qu'ils apportent aux lumières & aux décisions de leurs différens Tribunaux, ne doivent point être regardées comme des suites de leur ignorance sur les différentes matières soumises à leur Législation. Ce n'est point qu'ils soient censés ne pouvoir connoître tout par eux-mêmes; au contraire, on ne peut se dispenser de le supposer, puisque ce sont eux-mêmes qui créent ces juridictions. Mais c'est que faisant dans le temporel les fonctions d'un Être vrai & infini, ils sont chargés, comme lui, de l'action totale & infinie, & sont, comme lui, dans la nécessité indispensable de ne pouvoir opérer les actions bornées & particulières, que par leurs attributs & par les agens de leurs facultés.

Si nous entrons dans le détail de tous les ressorts qui agissent & soutiennent les Gouvernemens politiques, nous en ferions la même application aux facultés des Chefs qui les dirigent; l'exercice de la Justice, tant civile que criminelle, quoique se faisant par d'autres mains

mais que les leurs, mais toujours par leur autorité, annonçeroit assez clairement qu'ils pourroient avoir les moyens de découvrir les droits & les fautes de leurs Sujets, & de fixer avec certitude l'étendue & le soutien des uns, en même temps que la réparation des autres. Le soin qu'ils prennent de veiller à la conservation des Loix du Gouvernement, à la pureté des mœurs, au maintien des Dogmes & des pratiques de la Religion, à la perfection des Sciences & des Arts, tout cela, dis-je, nous rappelleroit qu'il doit être en eux une lumière féconde qui s'étend à tout, & par conséquent qui connoît tout.

Nous ne nous écartons donc point de la vérité, en attribuant à l'homme revêtu de tous les privilèges de son premier état, les avantages dont les Rois nous retracent si sensiblement l'image; & nous pouvons dire avec raison qu'ils nous instruisent par-là, de ce que l'homme pourroit & devoit être, même au milieu de la Région impure qu'il habite aujourd'hui.

Je ne me dissimule pas cependant, la multitude d'objections que doit faire naître ce point de vue sous lequel je viens de présenter les Rois, & en général tous les Chefs des Sociétés. Accoutumés, comme sont les hommes, à expliquer les choses par elles-mêmes, & non par leur principe, il doit être nouveau pour eux

eux d'appréhender, à tous leurs droits & à toutes leurs puissances, une source qui n'est plus à eux, mais qui néanmoins est si analogue avec eux.

Aussi étant peu faits à ces principes, ils commenceront par me demander quelle preuve les nations pourront avoir de la légitimité de leurs chefs, & sur quoi elles pourront juger que ceux qui en occupent la place, ne les ont point abusées.

Je ne crains pas de me trop avancer, en disant que les témoignages en seront évidens, soit pour les chefs, soit pour les sujets, qui auront fû faire un juste & utile usage de leurs facultés intellectuelles; & je renvoie pour cet article, à ce que j'ai dit précédemment sur les témoignages d'une Religion vraie. La même réponse peut servir à l'objection présente, parce que l'Institution sacrée & l'Institution politique ne devoient avoir que le même but, le même guide & la même Loi; aussi devoient-elles toujours être dans la même main; & lorsque elles se sont séparées, elles ont perdu de vue l'une & l'autre, leur véritable esprit, qui consiste dans une parfaite intelligence & dans l'union.

La seconde question qu'on pourra me faire, c'est de savoir, si en admettant la possibilité d'un Gouvernement, tel que celui que je viens de représenter, on peut en trouver des exemples sur la Terra.

T

Je

Je ne serois pas crû, sans doute, si je voulois persuader que tous les Gouvernemens établis sont conformes au modèle qu'on vient de voir, parce qu'en effet le plus grand nombre en est très-éloigné : mais je prie mes semblables, d'être bien convaincus que les vrais Souverains, ainsi que les légitimes Gouvernemens, ne sont pas des êtres imaginaires, qu'il y en a eu de tout temps, qu'il y en a actuellement, & qu'il y en aura toujours, parce que cela entre dans l'Ordre universel, parce qu'enfin cela tient au *Grand Oeuvre*, qui est autre chose que la Pierre philosophale.

Une troisième difficulté, qui se présentera naturellement d'après les principes qui ont été établis, c'est d'y avoir vu que tout homme par sa nature, peut espérer de recouvrer la lumière qu'il a perdue, & cependant que je reconnoisse des Souverains parmi les hommes; car, si chaque homme parvient au terme de sa réhabilitation, quels seront les chefs? Tous les hommes ne seront-ils pas égaux, ne seront-ils pas tous des Rois?

Cette difficulté ne peut plus subsister, après ce que j'ai dit sur les obstacles qui arrêtent si souvent l'homme dans sa carrière, & qui, multipliés encore par les imprudences & l'usage faux de sa volonté, sont de sa part, si rarement, & si inégalement surmontés.

On

On pourroit même rappeler ici ce que j'ai dit sur les différences naturelles des facultés intellectuelles des hommes, où l'on a pu remarquer, qu'en ne les comparant même que sous ce point de vue, il resteroit toujours une inégalité entr'eux, mais inégalité qui ne leur seroit point pénible, & qui ne les humilieroit pas; parce que leur grandeur seroit réelle dans chacun d'eux, & non pas relative, comme celle qui n'est que conventionnelle & arbitraire.

C'est ce qui nous est représenté en quelque sorte dans les loix de l'institution militaire, celui de tous les ouvrages des hommes qui nous peigne le plus fidèlement l'état premier, & qui, comme tel, est le plus noble de tous leurs établissemens, quoique n'ayant pas une base plus vraie, ni plus solide, que leurs autres œuvres, il ne doive tenir aux yeux de l'homme sensé, que le premier rang dans l'ordre des préjugés; mais, je le répète, il est si noble, il engage à tant de vertus, qu'on oublie presque qu'il auroit besoin d'être vrai.

Ainsi, regardant cette institution, comme celle qui s'applique le mieux au Principe de l'homme, nous remarquerons que tous les Membres qui composent un corps militaire, sont censés revêtus & doués chacun des facultés particulières qui sont propres à leur grade: ils

T 2

sont

Sont censés, chacun dans leur classe, avoir atteint & rempli le but qui leur est assigné.

Cependant, quoique ces Membres soient tous inégaux, il n'y a point de difformité dans leur assemblage, ni d'humiliation pour les individus, parce que le devoir de chacun est fixe, & que là il n'est pas honteux d'être inférieur aux autres Membres du même Corps, mais seulement d'être inférieur à son grade.

En même temps, ces corps militaires, étant composés de Membres inégaux, ne peuvent jamais demeurer un moment sans Chef, puisqu'il y aura toujours un de ces Membres qui sera supérieur à l'autre.

Si ces Corps n'étoient pas l'ouvrage de la main de l'homme, les différences & la supériorité de leurs Membres seroient fixes, & ce seroit la qualité & le prix réel du sujet qui serviroient de règle. Mais, lorsque le Législateur n'est pas conduit par la vraie lumière, & que cependant il a toujours à agir, il y supplée en établissant une valeur & un mérite plus faciles à connoître, & qui n'ont besoin que du secours des yeux corporels pour être déterminés. C'est l'ancienneté, qui, après la différence des grades, fixe les droits dans les corps militaires; & n'y eût-il que deux soldats dans un poste, la Loi veut que le plus ancien commande l'autre.

Cette

Cette Loi, toute factice qu'elle soit, n'est elle pas un indice de la justesse du principe que j'ai exposé; & en supposant tous les hommes en possession de leurs privilèges, comme il n'y auroit jamais une entière égalité entr'eux ne pourroit-on pas croire qu'ils auroient toujours des Rois?

Ce seroit néanmoins la plus grande des absurdités, que de prendre cette comparaison à la lettre; les corps militaires, n'étant que l'ouvrage de l'homme, ne peuvent avoir que des différences conventionnelles; aussi là le supérieur & l'inférieur sont par leur nature de la même espèce, & malgré ces distinctions si imposantes, tout s'y ressemble au fond, puisque ce sont toujours des hommes dans la privation.

Mais dans l'Ordre naturel, si chaque homme parvenoit au dernier degré de sa puissance, chaque homme alors seroit un Roi. Or, de même que les Rois de la Terre ne reconnoissent pas les autres Rois pour leurs Maîtres, & que, par conséquent, ils ne sont point sujets les uns des autres, de même, dans le cas dont il s'agit, si tous les hommes étoient pleinement réhabilités dans leurs droits, les Maîtres & les Sujets des hommes ne pourroient pas se trouver parmi des hommes, & ils seroient tous Souverains dans leur Empire. Mais, je le répète, ce n'est pas dans l'état actuel des choses, que les

hommes parviendront tous à ce degré de grandeur & de perfection, qui les rendroit indépendans les uns des autres; ainsi, depuis que cet état de réprobation subsiste, s'ils ont toujours eu des chefs pris parmi eux, il faut s'attendre qu'ils en auront toujours; & cela est même indispensable, jusqu'à ce que ce temps de punition soit entièrement accompli.

C'est donc avec confiance que j'établis sur la réhabilitation d'un homme dans son Principe; l'origine de son autorité sur les semblables; celle de la puissance, & de tous les titres de la Souveraineté politique.

Je ne crains pas même d'affurer que c'est le seul & unique moyen d'expliquer tous les droits, & de concilier la multitude d'opinions différentes que les Politiques ont enfantées sur cette matière; parce que, pour reconnoître une supériorité dans un être, sur les êtres de la même classe, ce n'est pas dans ce en quoi il leur ressemble qu'il faut la chercher, mais dans ce en quoi il peut en être distingué.

Or, par leur nature actuelle, les hommes étant condamnés à la privation, se ressemblent tous absolument par cet endroit, à quelques nuances près; ce n'est donc qu'en s'efforçant de faire disparaître cette privation, qu'ils peuvent espérer d'établir des différences réelles entr'eux.

Je

Je crois aussi ne pas pouvoir offrir à mes semblables, un tableau plus satisfaisant, que celui de cette Société que nous avons vue établie précédemment sur les besoins corporels de l'homme, & sur le desir qu'il a de connoître; & lui donner un Chef tel que je viens de le peindre, c'est compléter & confirmer l'idée naturelle que nous portons tous secrètement en nous, de l'homme social & du principe des Gouvernemens.

En effet, nous n'y verrions régner qu'un ordre & une activité universelle, qui formeroient un tissu de délices & de joie pour tous les Membres du Corps politique; nous verrions que leurs maux corporels mêmes eussent trouvé là des adoucissmens; parce que, selon que je l'ai indiqué, la lumière qui eût dirigé l'association, en auroit embrassé & éclairé toutes les parties. Alors, c'eût été au milieu des choses périssables, nous présenter l'image la plus grande & l'idée la plus juste de la perfection; c'eût été rappeler cet heureux âge qu'on a dit n'exister que dans l'imagination des Poètes, parce que, nous en étant éloignés & n'en connoissant plus la douceur, nous avons eu la foiblesse de croire que, puisqu'il avoit passé pour nous, il devoit avoir cessé d'être.

En même temps, si telle est la Loi qui devroit lier & gouverner les hommes; si c'est-là

le seul flambeau qui puisse, sans injustice, les réunir en corps, il est donc certain, qu'en l'abandonnant, ils ne peuvent s'attendre qu'à l'ignorance, & à toutes les misères inévitables pour ceux qui errent dans l'obscurité.

Alors, si par l'examen que l'on va voir des Gouvernemens reçus, il se trouve dans eux des difformités, on pourra conclure avec raison qu'elles ne subsistent que par l'éloignement de cette même lumière, & parce que ceux qui ont fondé les Corps politiques n'en ont pas connu les principes, ou que leurs successeurs en ont laissé altérer la pureté.

Mais, avant d'entreprendre cet important examen, je dois tranquilliser les Gouvernemens ombrageux, qui pourroient s'alarmer de mes sentimens, & craindre, qu'en dévoilant leur défectuosité, j'anéantisse le respect qui leur est dû; &, quoique j'aie déjà montré, dans quelques endroits du sujet qui m'occupe actuellement, ma vénération pour la personne des Souverains, autant que pour leur caractère, il est convenable de réitérer ici cette protestation, afin de bien persuader à tous ceux qui liront cet Ouvrage, que je ne respire que l'ordre & la paix, que je fais à tous les Sujets un devoir indispensable de la soumission à leurs Chefs, & que je condamne sans réserve toute insubordination & toute révolte, comme

étant

étant diamétralement contraires aux principes que je me suis proposé d'établir.

On ne pourra se dispenser d'ajouter foi à cette authentique déclaration, lorsqu'on voudra se rappeler ce que j'ai établi précédemment sur la Loi qui doit ici-bas diriger l'homme dans toute sa conduite. N'ai-je pas montré que l'enchaînement de ses souffrances n'étoit qu'une suite du faux usage de la volonté; que l'usage de cette volonté n'étoit devenu faux, que quand l'homme avoit abandonné son guide, & que, par conséquent, s'il avoit la même imprudence aujourd'hui, il ne feroit par-là que perpétuer les crimes & augmenter d'autant les malheurs?

Je condamne absolument la rébellion, dans le cas même où l'injustice du Chef & du Gouvernement seroit à son comble, & où ni l'un ni l'autre ne conserveroit aucunes traces des pouvoirs qui les constituent; parce que, toute inique, toute révoltante que pourroit être une pareille Administration, j'ai fait voir que ce n'est point le Sujet qui a établi les Loix politiques & les Chefs, ainsi ce n'est point à lui à les renverser.

Mais, il faut en donner des raisons plus sensibles encore; si le mal n'est que dans l'Administration, & que le Chef se soit conservé dans cette force & ces droits incontestables que nous lui

supposons, comme étant le fruit de son travail & des *exercices* qu'il aura faits, il aura en lui toutes les facultés nécessaires, pour démêler le vice du Gouvernement & pour y remédier, sans que le Sujet soit dans le cas d'y porter la main.

Si le vice est en même temps, dans le Gouvernement & dans le Chef, mais que le Sujet ait su s'en préserver, en remplissant cette obligation commune à tous les hommes de ne jamais s'écarter de la Loi invariable qui doit les conduire, celui-ci saura se mettre à couvert des vexations, sans employer la violence; ou bien il saura reconnaître si ce n'est point d'une main supérieure que part le fléau, alors il se gardera d'en murmurer, ni de s'opposer à la Justice.

Enfin, si le vice étoit à la fois dans le Chef, dans l'Administration & dans le Sujet, alors il ne faudroit plus me demander ce qu'il y auroit à faire; car ce ne seroit plus un Gouvernement; ce seroit un brigandage; or, pour les brigandages, il n'y a pas de Loix.

Il seroit même inutile d'annoncer aux hommes dans un pareil desordre, que plus ils s'y livreront, plus ils s'attireront de souffrances & d'afflictions; que l'intérêt de leur vrai bonheur leur défendra toujours de repousser l'injustice par l'injustice, & que les maux les poursuivront, tant qu'ils ne s'efforceront pas de plier leur pensée & leur volonté à leur règle naturelle.

relle. Ces discours ne trouveroient aucun accès dans cette confusion tumultueuse ; car ils sont le langage de la raison, & l'être livré à lui-même ne raisonne point.

Qu'on ne m'objeete pas de nouveau, cette difficulté de savoir à quels signes chacun pourra discerner si les choses sont ou non dans l'ordre ; & quand on devra agir ou s'arrêter. J'ai assez fait entendre que tout homme étoit né pour avoir la certitude de la légitimité de ses actions, qu'elle est indispensable pour fixer la moralité de toute la conduite, & qu'ainsi tant que cette preuve lui manque, il s'expose s'il fait un pas.

D'après cela, l'on peut juger si je permets à l'homme la moindre imprudence, & à plus forte raison le moindre acte de violence & d'autorité privée.

Je crois donc que cet aveu de ma part peut rassurer les Souverains sur les principes qui me conduisent, ils n'y verront jamais qu'un attachement inviolable pour leur personne, & que le plus sublime respect pour le rang sacré qu'ils occupent ; ils y verront que même s'il y avoit parmi eux des usurpateurs & des tyrans, leurs Sujets n'auroient aucun prétexte légitime, pour leur porter la moindre atteinte.

Si des Rois lisoient jamais cet écrit, ils ne se persuaderoient pas, je pense, que par cette soumission que je leur voue, j'augmente en rien leurs

leurs pouvoirs, & que je les dispense de cette obligation où ils sont comme hommes; d'assujettir leur marche à la règle commune qui devoit nous diriger tous.

Au contraire, si ce n'est que par l'intime connoissance qu'ils sont censés avoir de cette règle, & par leur fidélité à l'observer qu'ils ont dû porter le titre de Rois, leur rendre le droit de s'en écarter, ce seroit favoriser l'imposture, & insulter au nom même qui nous les fait honorer.

Ainsi, si le sujet n'a pas le droit de venger une injustice de leur part, ils doivent savoir qu'ils ont encore moins celui d'en commettre; parce qu'en qualité d'hommes, le Souverain & le Sujet ont la même Loi; que l'Etat politique ne change rien à leur nature d'êtres pensans; qu'il n'est qu'une charge de plus pour tous les deux, & que l'un & l'autre ne peuvent & ne doivent rien faire par eux-mêmes.

J'ai pensé qu'il étoit à propos de faire cette formelle déclaration avant d'entrer dans l'examen des Corps politiques, & je crois actuellement pouvoir suivre mon dessein sans inquiétude; parce que tout défectueux que paroîtroient les Gouvernemens, je ne peux plus être soupçonné de travailler à leur ruine; puisqu'au contraire tout ce que j'aurois à ambitionner, ce seroit de leur faire goûter les seuls moyens

moyens qui soient évidemment propres à leur bonheur & à leur perfection.

En premier lieu, ce qui doit faire présumer que la plupart des Gouvernemens n'ont point eu pour base le principe que j'ai établi ci-devant, savoir, la réhabilitation des Souverains dans leur lumière primitive, c'est que presque tous les Corps politiques qui ont existé sur la terre, ont passé.

Cette simple observation ne nous permet guères d'être persuadés qu'ils eussent un fondement réel, & que la Loi qui les avoit constitués, fût la véritable; car cette Loi dont je parle aiant, par la nature, une force vivante & invincible, tout ce qu'elle auroit lié devoit être indissoluble, tant que ceux qui auroient été préposés pour en être les ministres, ne l'auroient pas abandonnée.

Il faut donc, ou qu'elle ait été méconnue dans l'origine des Gouvernemens dont il s'agit, ou qu'elle ait été négligée dans les temps qui ont suivi leur institution, parce que sans cela ils subsisteroient encore.

Et certainement, ceci ne répugne point à l'idée que nous portons tous en nous, de la stabilité des effets d'une pareille Loi; selon les notions de vérité qui sont dans l'homme, ce qui est ne passe point, & la durée est pour nous la preuve de la

la réalité des choses. Lors donc que les hommes se sont accoutumés à regarder les Gouvernemens comme passagers & sujets aux vicissitudes, c'est qu'ils les ont mis au rang de toutes les institutions humaines, qui n'ayant que leurs caprices, & leur imagination déréglée pour appui, peuvent vaciller dans leurs mains, & être anéanties par un autre caprice.

Néanmoins, & par une contradiction intolérable, ils ont exigé notre respect pour ces sortes d'établissmens dont eux-mêmes reconnoissent la caducité.

N'est-il pas certain alors que dans leur aveuglement même, le Principe leur parloit encore, & qu'ils sentoient que toutes vicieuses & toutes fragiles que fussent leurs Institutions sociales, elles en représentoient une qui ne devoit avoir aucun de ces défauts.

Ceci seroit suffisant pour appuyer ce que j'ai avancé sur la Loi fixe qui doit présider à toute Association; mais, sans doute, malgré l'idée que nous avons tous d'une pareille Loi, on hésitera toujours à y ajouter foi, parce qu'ayant vu disparaître tous les Empires, il devient comme évident qu'ils ne peuvent pas être durables, & on aura peine à croire qu'il y en ait qui n'aient point passé.

C'est cependant une des vérités que je puisse le mieux affirmer; & je ne m'avance point trop,
en

en certifiant à mes semblables, qu'il y a des Gouvernemens qui se soutiennent depuis que l'homme est sur la terre, & qui subsisteront jusqu'à la fin du temps; & cela, par les mêmes raisons qui m'ont fait dire qu'ici-bas il y avoit toujours eu, & qu'il y auroit toujours des Gouvernemens légitimes.

Je n'ai donc point eu tort de faire entendre que si les Corps politiques qui ont disparu de dessus la terre, avoient été fondés sur un Principe vrai, ils seroient encore en vigueur; que ceux qui subsistent aujourd'hui, passeront infailliblement, s'ils n'ont un pareil principe pour base, & que s'ils s'en étoient écartés, le meilleur moyen qu'ils eussent de se soutenir, ce seroit de s'en rapprocher.

Par la durée dont j'annonce qu'un Gouvernement est susceptible, il est clair que je n'entends parler que d'une durée temporelle, puisqu'ils ne sont établis que dans le temps. Mais quoiqu'ils dussent finir avec les choses, ce seroit toujours jouir de la plénitude de leur action, que de la porter jusqu'à ce terme; & c'est-là ce qu'ils pourroient espérer, s'ils savoient s'appuyer de leur Principe.

Je ne m'arrêterai point à citer pour preuve, cet orgueil avec lequel les Gouvernemens vantent leur ancienneté, ni les soins qu'ils se donnent pour reculer leur origine; je ne rappellerai point

point non plus, les précautions qu'ils prennent pour leur conservation & pour leur durée, ni tous ces établissemens qu'ils forment sans cesse, dans des vues éloignées, & dont les fruits ne peuvent être recueillis qu'après des siècles; on voit que ce seroient-là autant d'indices secrets de la persuasion où ils sont qu'ils devroient être permanens.

Alors donc, je le répète, dès que nous voyons s'éteindre un Etat, nous pouvons présumer sans crainte, que sa naissance n'a pas été légitime, où que les Souverains qui l'ont gouverné successivement, n'ont pas tous cherché à se conduire par la lumière de ce flambeau naturel que nous leur rappelons comme devant être le guide de l'homme & le leur.

Par la raison contraire, il ne seroit pas encore temps de prononcer sur les Gouvernemens actuels; si nous n'avions que ce seul motif pour diriger nos jugemens, parce que, tant que nous les verrions subsister, nous pourrions les supposer conformes au Principe qui devroit les constituer tous, & ce ne seroit que leur destruction qui nous découvreroit s'ils sont défectueux.

Mais, il est d'autres points de vue sous lesquels nous avons encore à les considérer, & qui peuvent nous aider à nous instruire de leurs défauts & de leurs irrégularités.

Le

Le second vice que nous ne pouvons nous dissimuler dans les Gouvernemens admis, c'est qu'ils sont différens les uns des autres: or, si c'étoit un Principe vrai qui les eût formés, ce Principe étant unique & toujours le même, se seroit manifesté par-tout de la même manière, & tous les Gouvernemens qu'il auroit produit seroient semblables. Ainsi, dès qu'il y a de la disparité entre eux, nous ne pouvons plus admettre l'Unité de leur Principe, & très-certainement il doit y en avoir parmi eux qui soient illégalement établis.

Je ne m'arrête point à ces différences locales, qui étant amenées par les circonstances & par le cours continuel des choses, doivent journellement se faire sentir dans l'administration. Comme la marche de cette administration doit être réglée elle-même par le Principe constitutif universel, loin que les différences qu'elle admettra, selon les temps & les lieux, le puissent altérer, elles nous montreront bien plutôt la sagesse & la fécondité.

Je ne dois donc compter dans ce moment-ci que les différences fondamentales, qui tiennent à la constitution de l'Etat.

De ce nombre sont les différentes formes de Gouvernement, dont je n'envisagerai que les deux principales, parce que toutes

306 *De la Différence des Gouvernemens.*

les autres y tiennent plus ou moins ; savoir, celle où la suprême puissance est dans une seule main, & celle où elle est à la fois dans plusieurs.

Si de ces deux sortes de Gouvernemens l'on suppose que l'une est conforme au Principe, il est bien à présumer que l'autre y est opposée ; car l'une & l'autre étant si différentes, ne peuvent pas raisonnablement avoir la même base, ni la même origine.

Je ne puis, par conséquent, admettre cette opinion généralement reçue, qui détermine la forme d'un Gouvernement d'après sa situation, son étendue & d'autres considérations, de cette nature, par lesquelles on prétend fixer l'espèce de Législation la plus convenable à chaque Peuple ou à chaque Contrée.

Selon cette règle, ce seroit dans les causes secondaires que se trouveroit absolument la raison constitutive d'un Etat ; & c'est ce qui répugne entièrement à l'idée que j'ai déjà donnée de cette cause ou de ce Principe constitutif. Car, comme Principe, il doit dominer par tout, diriger tout. Etant lumineux, il peut, il est vrai, s'accommoder aux circonstances que je viens de citer ; mais il ne doit jamais plier devant elles au point de se dénaturer, & de produire des effets contradictoires. En un mot, ce seroit renouveler l'erreur

reur que nous avons dévoilée en parlant de la Religion; c'est-à-dire, que ce seroit chercher dans l'Action & les Loix des choses sensibles, la source d'un Principe vrai, pendant que ce sont elles qui l'éloignent & qui le défigurent. Ainsi je persiste à soutenir que des deux formes de Gouvernemens, dont je viens de parler, il y en a nécessairement une qui doit être vicieuse.

Si l'on me pressoit absolument de me décider sur celle qui mérite la préférence, quoique mon plan soit plutôt de poser les Principes, que de donner mon avis, je ne pourrois me dispenser d'avouer que le Gouvernement d'un seul, est sans contredit, le plus naturel, le plus simple & le plus analogue aux véritables Loix, que j'ai exposées précédemment comme étant essentielles à l'homme.

C'est en effet, dans lui-même & dans le flambeau qui l'accompagne, que l'homme doit puiser ses conseils & toutes ses lumières; si cet homme est Roi, les devoirs comme homme, ne changent pas, ils ne font que s'étendre. Ainsi, dans ce rang élevé, aiant toujours le même ouvrage à faire, il a aussi toujours les mêmes secours à espérer.

Ce n'est donc point dans les autres Membres de son Etat, qu'il doit chercher ses guides; & s'il est homme, il saura se suffire à lui-même. Toutes les mains qui seront nécessaires-

nécessairement employées dans l'Administration; quoiqu'étant l'image du Chef, chacune dans leur classe, n'auront pour objet que de le seconder, & nullement de l'instruire & de l'éclairer, puisque nous avons reconnu en lui la source des immenses pouvoirs qui se répandent dans tout son Empire.

Donc, si nous concevons qu'un homme puisse réunir en lui ces privilèges, il seroit très-inutile qu'il y eût à la fois plusieurs hommes à la tête d'un Gouvernement, puisqu'un seul peut alors la même chose que tous les autres.

Ainsi, quelques avantages qu'on voulût trouver dans le Gouvernement de plusieurs, je ne pourrois regarder cette forme comme la plus parfaite, parce qu'il y auroit un défaut qui seroit la superfluité, & que dans l'idée que nous portons en nous d'un Gouvernement vrai, il ne doit point s'y trouver de défauts.

Cependant, quoique je donne la préférence au Gouvernement d'un seul, je ne décide point encore que tous ceux qui ont cette forme soient vrais, selon toute la régularité du principe. Car enfin, même parmi les Gouvernemens d'un seul, il se trouve encore des différences infinies.

Dans les uns, le Chef n'a presque aucune autorité; dans les autres, il en a une absolue; dans d'autres, il tient le milieu entre la dépendance

pendance & le despotisme; rien n'est fixe, rien n'est stable en ce genre. C'est pour cela qu'il est très-probable, que ce n'est pas encore par cette Loi-invariable, dont nous nous occupons, qu'ont été dirigés tous les Gouvernemens où la puissance est dans une seule main, & qu'ainsi nous ne devons pas les adopter tous.

Mais le troisième, & en même temps le plus puissant motif, qui doit nous tenir en suspens sur la légitimité de toutes les Institutions sociales de la Terre, tant celles où il n'y a qu'un Chef, que celles qui en ont plusieurs, c'est qu'elles sont universellement ennemies les unes des autres; or, très-certainement cette inimitié n'auroit pas lieu, si le même Principe eût présidé à toutes ces Associations, & qu'il en dirigeât continuellement la marche: car l'objet de ce Principe étant l'ordre, tant en général, qu'en particulier, tous les établissemens auxquels il auroit présidé, n'auroient eu sans doute que ce même but; & loin que ce but eût été de s'envahir les uns & les autres, il eût été, au contraire, de se soutenir mutuellement contre le vice naturel & commun qui prépare sans cesse leur destruction.

Lors donc que je les vois employer réciproquement leurs forces les uns contre les autres, & s'écarter si grossièrement de leur objet, je

dois présumer, sans crainte, que dans le nombre de ces Gouvernemens, il ne se peut qu'il n'y en ait d'irréguliers & de vicieux.

Les politiques, je le fais, emploient tous leurs efforts pour pallier cette difformité; ils considèrent les Institutions sociales comme formées à l'instar des ouvrages de la Nature; ensuite oubliant que sur-tout entre leurs mains, la copie ne peut jamais être égale à son modèle, ils transportent & attribuent à ces Corps factices la même vie, la même faculté & les mêmes pouvoirs que ceux dont les êtres corporels de la Nature sont revêtus; ils leur prêtent la même activité, la même force, le même droit de se conserver, & par conséquent, celui de repousser également les attaques, & de combattre leurs ennemis.

C'est par-là qu'ils justifient la guerre entre les Nations, & la multitude des Loix établies pour la sûreté, tant intérieure qu'extérieure des Etats.

Mais les Législateurs eux-mêmes ne peuvent pas se dissimuler la foiblesse & la défectuosité des moyens qu'ils emploient pour le maintien de ces droits, & pour la conservation des Corps politiques; ils voient évidemment que si le Principe actif qu'ils supposent dans leur Ouvrage, étoit vivant, il animeroit sans violence, & conserveroit sans détruire,

truire, ainsi que le Principe actif des corps naturels.

Or, dès qu'ils arrivent absolument tout le contraire, dès que les Loix quelconques des Gouvernemens n'ont de force que pour anéantir, & qu'elles ne créent rien, le Chef ne trouve plus une véritable puissance dans l'instrument dont il se sert, & il ne peut se nier à lui-même, que le Principe qui lui a fait composer sa Loi, ne l'ait trompé.

Adors, je demande quelle peut être cette erreur, si ce n'est de s'être abusé lui-même sur le genre de combat qu'il avoit à faire; d'avoir eu la foiblesse de croire que ses ennemis étoient des hommes, & formoient les Corps politiques; qu'ainsi c'étoit contre ces Corps, qu'il devoit tourner toutes ses forces & toute sa vigilance. Or, comme cette idée est une des plus funestes suites des ténèbres où l'homme est plongé, il n'est pas étonnant que les droits qu'elle a fait établir soient également faux, & dès-lors qu'ils ne puissent rien produire.

On ne doit point être surpris de me voir annoncer que l'homme ne peut avoir les hommes pour ses véritables ennemis; & que par la Loi de la nature, il n'a vraiment rien à craindre de leur part; parce qu'en effet, comme on a raison qu'ils ne sauroient par eux-mêmes, devenir

Supérieurs les uns des autres, & qu'ils sont tous dans la même foiblesse & la même privation, il est certain que dans cet état, ils n'ont aucun avantage réel sur leur semblable; & s'ils essayoient de faire usage contre lui des avantages corporels qui seroient en eux, comme l'adresse, l'agilité ou la force, celui qui seroit l'objet de leurs attaques, parviendroit sans doute à s'en préserver, en se laissant conduire par la Loi première & universelle, que j'ai présentée à chaque instant dans cet Ouvrage, comme étant le guide indispensable de l'homme.

Si, au contraire, c'étoit en vertu des facultés de cette même Loi, & par la puissance du Principe qui l'a prescrite, que l'homme trouvât réellement des supérieurs; comme ceux qui auroient ces pouvoirs ne les emploieroient que pour son propre bien & pour son vrai bonheur, il est clair qu'il n'auroit rien à craindre de leur part, & qu'il auroit tort de les regarder comme ses ennemis.

C'est donc par foiblesse & par ignorance, que l'homme est timide avec ses semblables; c'est pour avoir mal saisi le but de son origine, & l'objet de sa destination sur la Terre; & si, comme nous l'avons observé, l'on voit, entre les différens Gouvernemens, une jalouse & avide inimitié, nous devons croire
que

que cette erreur n'a pas eu une autre source, ni un autre principe, & que par conséquent, la lumière qui a présidé à leur association n'a pas tous les droits qu'elle auroit à notre confiance, si elle eût été aussi pure qu'elle auroit dû l'être.

Indépendamment des vices d'administration dont nous parlerons ensuite, nous observerons donc ici trois vices essentiels, savoir, l'instabilité, la disparité & la haine, qui se montrent clairement parmi les Gouvernemens reçus, considérés en eux-mêmes & dans leurs rapports respectifs; sur cela seul; je serois en droit d'assurer que ces associations se sont formées par la main de l'homme, & sans le secours de la Loi supérieure qui doit leur donner la sanction, & que cette sanction ayant été négligée, les Gouvernemens, qui ne peuvent tous se soutenir que par elle, ont dégénéré de leur premier état.

Mais comme je me suis imposé la Loi de ne prononcer sur aucun, je ne porterai point encore ici mon jugement, d'autant que chacun de ces Gouvernemens pourroit trouver des objections à faire pour se défendre de l'inculpation. Si ceux qui se sont éteints ont été faux, ceux qui subsistent peuvent ne pas l'être; si parmi ceux-ci j'ai remarqué une différence presque universelle, d'où j'ai conclu qu'il y

en avoit nécessairement de mauvais, je n'ai condamné, & même encore en général, que le Gouvernement de plusieurs, ainsi les Gouvernemens d'un seul n'ont point été compris dans ce jugement.

Enfin, si je trouve même entre les Gouvernemens d'un seul, une haine marquée, ou pour parler plus décemment, une rivalité générale, chacun d'eux pourroit opposer qu'il est dépositaire de ces droits réels qui devroient présider à toute Société, & alors qu'il est de son devoir de se tenir en garde contre les autres Etats.

Ce sont toutes ces raisons réunies, qui m'empêcheront toujours de donner mon sentiment sur aucun des Corps politiques actuels; mais, comme mon dessein est en même temps, de les mettre tous dans le cas de pouvoir se juger eux-mêmes, je vais leur offrir d'autres observations qui les aideront à diriger leurs jugemens sur ce qu'ils sont & sur ce qu'ils devroient être.

C'est sur leur administration que je vais actuellement jeter la vue, parce que pour qu'un Gouvernement soit conforme au Principe vrai, son administration doit se conduire par des Loix certaines & dictées par la vraie Justice; si au contraire, elle se trouve injuste & fautive, ce sera aux Gouvernemens qui l'emploient, à en tirer

tirer les conséquences sur la légitimité du Principe & du mobile auxquels ils doivent leur naissance.

L'Administration des Corps politiques a deux choses principales à régler; premièrement les droits de l'Etat & de chacun des membres, ce qui fait l'objet du Droit public & de la Justice civile; secondement, elle a à veiller à la sûreté de la Société tant générale que particulière, ce qui fait l'objet de la Guerre, de la Police & de la Justice criminelle. Chacune de ces branches aiant des Loix pour se diriger, il ne faut pour nous assurer de leur justesse, qu'examiner si ces Loix émanent directement du Principe vrai, ou si elles sont établies par l'homme seul & privé de son guide. Commençons par le Droit public.

Je n'en examinerai qu'un seul article, parce qu'il suffira pour indiquer l'obscurité où cette partie de l'Administration est encore plongée; c'est celui des échanges que les Souverains font souvent entr'eux, de différentes parties de leurs Etats, selon leur convenance.

Je demande, en effet, si après qu'un Sujet a prêté, ou est censé avoir prêté serment de fidélité à un Souverain, celui-ci a le droit de l'en délier, & cela même malgré tous les avantages qui peuvent en résulter pour l'Etat. L'usage où sont les Souverains de ne pas prendre l'aveu des

316 *Des Echanges & des Usurpations.*

des habitans des contrées qu'ils échangent, n'annonce-t-il pas que l'ancien serment n'a pas été libre, & que le nouveau ne le sera pas davantage. Or, cette conduite peut-elle jamais être conforme aux idées que les Législateurs eux-mêmes veulent nous donner d'un Gouvernement légitime?

Dans celui dont j'ai annoncé la vérité & l'existence indestructible, ces échanges sont également en usage, & ceux qui se pratiquent parmi les Gouvernemens reçus, n'en sont que l'image, parce que l'homme ne peut rien inventer; mais les formalités en sont différentes, & dictées par des motifs qui en rendent tous les actes équitables; c'est-à-dire, que l'échange y est libre & volontaire de part & d'autre, qu'on n'y regarde pas les hommes comme attachés au sol, & faisant partie du Domaine; en un mot, qu'on ne confond pas leur nature avec celle des possessions temporelles.

Je n'ose parler ici de ces illustres usurpations par lesquelles les différens Gouvernemens prétendent acquérir un droit de propriété sur des Nations paisibles & ignorées, ou même sur des Contrées voisines & sans défense, par cela seul qu'ils manifestent contre elles leur force & leur cupidité. Il est vrai que tout se faisant par réaction dans l'Univers, la Justice a souvent laissé armer des Peuples pour la punition des Peuples

Peuples criminels : mais en servant réciproquement de Ministres à la vengeance, ils n'ont fait qu'augmenter leurs propres crimes & leur propre souillure ; & ces horribles envahissemens dont nous avons sous les yeux tant d'affreux exemples, ont peut-être été moins funestes à ceux qui en ont été les victimes, qu'à ceux qui les ont opérés. Venons à l'examen de la Loi civile.

Je suppose tous les droits de propriété établis ; je suppose le partage de la terre fait légitimement parmi les hommes, ainsi qu'il a eu lieu dans l'origine, par des moyens que l'ignorance feroit regarder aujourd'hui comme imaginaires. Alors, quand l'avarice, la mauvaise foi, l'incertitude même viendront à produire des contestations, qui pourra les terminer ? Qui pourra assurer des droits menacés par l'injustice, & réhabiliter ceux qui auroient dé péri ? Qui pourra suivre la filiation des héritages & des mutations, depuis le premier partage jusqu'au moment de la contestation ? Et cependant, comment remédier à tant de difficultés, sans avoir la connoissance évidente de la légitimité de ces droits, & sans pouvoir à coup sûr désigner le véritable propriétaire ? Comment juger sans avoir cette certitude, & comment oser prononcer sans être sûr que l'on ne contonne pas une usurpation ?

Or, personne n'osera nier que cette incertitude

tude ne soit comme universelle, d'où nous concluons hardiment que la Justice civile est souvent imprudente dans ses décisions.

Mais voici où elle est bien plus condamnable encore, & où elle montre à découvert sa témérité; c'est lorsque dans l'extrême embarras où elle se trouve fréquemment, de reconnoître l'origine des différens droits & des différentes propriétés, elle fixe une borne à ses recherches, en assignant un temps pendant lequel toute possession paisible devient légitime, ce qu'elle appelle *Prescription*; car je demande, dans le cas où la possession seroit mal acquise, s'il est un temps qui puisse effacer une injustice.

Il est donc évident que la Loi civile agit d'elle-même en ce moment, il est évident que c'est elle qui crée la Justice, pendant qu'elle ne doit que l'exécuter, & qu'elle répète par-là cette erreur universelle par laquelle l'homme confond toujours les choses avec leur Principe.

STYL.

Il suffiroit peut-être de me borner à ce seul exemple sur la Justice civile, quoiqu'elle pût m'en offrir plusieurs autres qui déposeroient également contre elle, tels que ces variétés, ces contradictions où elle est exposée à tous les pas, & qui l'obligent à se désavouer elle même dans mille occasions.

J'ajouterai seulement qu'il est une circonstance où elle découvre tout-à-fait son imprudence

dence & son aveuglement, & où le principe de Justice qui devroit toujours diriger la marche, est blessé bien plus grièvement que lorsqu'elle porte des jugemens hasardés sur de simples possessions. C'est lorsque pour d'autres causes que pour l'adultère, elle prononce la séparation des personnes liées par le mariage. En effet, l'adultère est le seul motif sur lequel elle puisse légitimement désunir les époux, parce que c'est la seule contravention qui blesse directement l'alliance, & que par cela seul elle est rompue, puisque c'étoit sur cette union sans partage qu'elle étoit fondée. Ainsi lorsque la Loi civile se laisse guider par d'autres considérations, elle annonce, sans aucun doute, qu'elle n'a pas la première idée d'un pareil engagement.

Je ne peux donc me dispenser d'avouer combien la marche de la Loi civile est défectueuse, tant dans ce qui regarde la personne des membres de la Société, que dans ce qui regarde tous leurs droits de propriété; ce qui m'empêche absolument de regarder cette Loi comme conforme au Principe qui devroit avoir dirigé l'association, & me force à reconnoître ici la main de l'homme au lieu de cette main supérieure & éclairée qui devroit tout faire en sa place.

Je m'en tiendrai là sur la première partie de l'Administration des Corps politiques; mais avant de passer à la seconde, je crois à propos de

de dire un mot sur *l'adultère* que nous avons annoncé comme étant la seule cause légitime de la dissolution des mariages.

L'adultère est le crime du premier homme, quoiqu'avant qu'il le commît, il n'y eût point de femmes. Depuis qu'il y en a, l'écueil qui le conduisit à son premier crime, subsiste toujours, & en outre les hommes sont exposés à l'adultère de la chair. De façon que ce dernier adultère ne peut avoir lieu sans être précédé du premier.

Ce que je dis deviendra sensible, si l'on conçoit que le premier adultère ne s'est commis que parce que l'homme s'est écarté de la Loi qui lui avoit été prescrite, & qu'il en a suivi une toute opposée; or, l'adultère corporel répète absolument la même chose, puisque le mariage, pouvant être dirigé par une Loi pure, ne doit pas être l'ouvrage de l'homme plus que ses autres actions; puisque cet homme ne devant pas avoir formé lui-même son lien, n'a pas en lui le droit de le pouvoir rompre; puisqu'enfin se livrer à l'adultère, c'est révoquer de sa propre autorité la volonté de la cause universelle temporelle, qui est censée avoir conclu l'engagement, & en écouter une qu'elle n'a point approuvée. Ainsi, la volonté de l'homme précédant toujours ses actions, il ne peut s'oublier dans ses actes corporels, sans s'être auparavant oublié dans sa volonté, de façon

façon qu'en se livrant aujourd'hui à l'adultère de la chair, au lieu d'un crime, il en commet deux.

Si celui qui lira ceci, est intelligent, il pourra bien démêler dans l'adultère de la chair, quelques indices plus clairs de l'adultère commis par l'homme avant qu'il fût soumis à la Loi des Éléments. Mais, autant je desiré qu'on y parvienne, autant mes obligations m'interdisent le moindre éclaircissement sur ce point ; & d'ailleurs pour mon propre bien, j'aime mieux rougir du crime de l'homme, que d'en parler.

Tout ce que j'ai à dire, c'est que s'il est quelques hommes à qui l'adultère ait paru indifférent, ce n'est sûrement qu'à ceux qui ont été assez aveuglés pour être matérialistes. Car en effet, si l'homme n'avoit que des sens, il n'y auroit point d'adultère pour lui, puisque la Loi des sens n'étant pas fixe, mais relative, tout pour eux doit être égal. Mais comme il a de plus une faculté qui doit mesurer même les actions de ses sens, faculté qui se fait connoître jusques dans le choix & la délicatesse dont il assaisonne ses plaisirs corrompus, on voit si l'homme peut de bonne foi se persuader l'indifférence de pareils actes.

Ainsi, loin d'adopter cette opinion dépravée, j'emploierai tous mes efforts pour la combattre. J'assurerais hautement que le premier

adultère a été la cause de la privation & de l'ignorance où l'homme est encore plongé, & que c'est-là ce qui a changé son état de lumière & de splendeur en un état de ténèbres & d'ignominie.

Le second adultère, outre qu'il rend encore plus rigoureux le premier Arrêt, expose l'homme temporellement à des désordres inexprimables, à des souffrances cruelles, & à des malheurs dont il ignore souvent la principale source, & qu'il est bien éloigné de soupçonner si près de lui; ce qui n'empêche pas cependant qu'ils ne puissent avoir une multitude d'autres causes.

C'est encore dans cet adultère corporel que l'homme pourroit aisément se former l'idée des maux qu'il prépare aux fruits de ses crimes, en réfléchissant que cette cause temporelle universelle, ou cette volonté supérieure ne préside pas à des assemblages qu'elle n'a pas approuvés, ni à plus forte raison à ceux qu'elle condamne; que si sa présence est nécessaire à tout ce qui existe temporellement, soit sensible, soit intellectuel, l'homme destitue sa postérité de ce soutien. quand il l'engendré d'après une volonté illégitime; & que par conséquent, il expose cette postérité à des pâtimeus inouis, & au dépérissement terrible de toutes les facultés de son être.

Mais

Mais ce seroit dans les divers adultères originels, que les hommes avides de Sciences trouveroient l'explication de toutes ces peuplades abâtardies, de toutes ces Nations dont l'espèce est si bizarrement construite, ainsi que de toutes ces générations monstrueuses, & mal colorées dont la Terre est couverte, & à qui les Observateurs cherchent en vain une classe dans l'ordre des ouvrages réguliers de la Nature.

Qu'on ne m'objecte pas ces beautés arbitraires, fruit de l'habitude, qui sont admises dans les diverses contrées: ce ne sont que les sens qui les jugent, & les sens s'accoutument à tout. Il y a très-certainement pour l'espèce humaine une régularité fixe & indépendante de la convention & du caprice des Peuples; car le corps de l'homme a été constitué par un *nombre*. Il y a aussi une Loi pour la couleur, & elle nous est assez clairement indiquée par l'arrangement & l'ordre des élémens dans la composition de tous les corps, où l'on voit toujours le sel à la surface. C'est pour cela que les différences du climat & celles que la manière de vivre opèrent souvent, tant sur la forme que sur la couleur du corps, ne détruisent point le principe qui vient d'être établi; car la régularité de la stature des hommes, ne consiste pas dans l'égalité de leur grandeur réciproque,

mais dans la juste proportion de toutes leurs parties.

De même, quoiqu'il y ait des nuances dans leur vraie couleur, cependant il y a un degré qu'elles ne peuvent jamais passer, parce que les élémens ne sauroient changer de place, sans une action contraire à celle qui leur est naturelle.

Ainsi, attribuons sans crainte aux déréglemens des ancêtres des Nations, tous ces signes corporels, qui sont un indice frappant d'une souillure originelle; attribuons à la même source, l'abrutissement où des Peuples entiers sont tellement plongés qu'ils ont perdu tout sentiment de pudeur & de honte, & que non seulement ils ne s'interdisent pas l'adultère, mais que même ils sont si peu choqués des nudités, que pour quelques-uns d'entr'eux, l'acte de la génération corporelle est devenu une cérémonie publique & religieuse. Ceux qui d'après ces observations ont jugé que le sentiment de la pudeur n'étoit point naturel aux hommes, n'ont pas fait attention qu'ils prenoient leurs exemples parmi des Peuples abâtardis; ils n'ont pas vu que ceux qui montrent le moins de répugnance & de délicatesse à cet égard, sont aussi les plus abandonnés à la vie des sens, & si peu avancés dans la jouissance & l'usage de leurs facultés intellectuelles, qu'ils ne diffèrent presque

que plus des bêtes que par quelques vestiges de Loix qui leur ont été transmises, & qu'ils conservent par habitude & par imitation.

Lorsque les Observateurs ont voulu, au contraire, prendre leurs exemples dans les Sociétés policées, où le respect du lien conjugal & la pudeur ne sont presque jamais que l'effet de l'éducation, ils se sont encore trompés dans leurs jugemens, parce que ces Sociétés n'éclairant pas l'homme sur les droits de sa véritable nature, y suppléent par des instructions & des sentimens factices, que le temps, les lieux, le genre de vie, font disparaître; aussi, en ôtant de ces Sociétés policées, les dehors de décence reçue, ou une attache plus ou moins forte aux principes de la première éducation, on n'y trouveroit peut-être pas réellement plus de pudeur que parmi les Nations les plus grossières; mais cela ne prouvera jamais rien contre la vraie Loi de l'homme, parce que dans ces deux exemples, les Peuples dont il est question en sont également éloignés, les uns par défaut de culture & les autres par dépravation; en sorte qu'aucuns d'eux ne sont dans leur état naturel.

Pour résoudre la difficulté, il falloit donc remonter jusqu'à cet état naturel de l'homme; alors on auroit vu que la forme corporelle étant l'être le plus disproportionné avec l'homme in-

tellestuel, lui offroit le spectacle le plus humiliant; & que s'il connoissoit le Principe de cette forme, il ne pourroit la considérer sans rougir, quoique cependant chacune des parties de ce même corps aïant un but & un emploi différent, elles ne fussent pas toutes propres à lui inspirer la même horreur. On y auroit vu, dis-je, que cet homme auroit frémi à la seule idée d'adultère, en ce qu'elle lui auroit retracée le souvenir affreux & désespérant de ce premier adultère, d'où sont découlés tous les malheurs. Mais, comment les Observateurs auroient-ils considéré l'homme dans son Principe? Ils ne lui en connoissent aucun; alors quelle confiance pourrions-nous donc ajouter à leurs opinions?

N'oublions donc jamais que toutes les difformités & tous les vices que les différentes Nations montrent, soit dans leurs corps, soit dans leur être pensant, viennent de ce que leurs ancêtres n'avoient pas suivi leur Loi naturelle, ou qu'elles-mêmes s'en sont écartées: & que les matérialistes ne me croient pas à présent d'accord avec eux, en m'entendant parler ici d'une Loi naturelle pour l'homme; je veux, comme eux, qu'il suive la Loi naturelle, mais nous différons, en ce qu'ils veulent qu'il suive la Loi naturelle de la bête, & moi celle qui l'en distingue, c'est-à-dire, celle qui éclaire & assure tous les pas, celle,

en

en un mot, qui tient au flambeau même de la vérité.

N'oublions pas, je le répète, que le second crime de l'homme ou l'adultère corporel, ne prend sa source que dans le premier adultère, ou celui de la volonté, par lequel l'homme a suivi dans son œuvre une Loi corrompue, au lieu de la Loi pure qui lui étoit imposée. Car, si l'homme peut commettre aujourd'hui l'adultère avec la femme, il peut encore plus, comme dans l'origine, commettre un adultère sans la femme, c'est-à-dire, un adultère intellectuel; puisqu'après la première cause temporelle, rien dans le temps n'est plus puissant que la volonté de l'homme, & puisqu'elle a des pouvoirs, lors même qu'elle est impure & criminelle, en similitude du Principe qui s'est fait mauvais.

Que l'on examine ensuite, si l'homme qui se trouveroit être l'auteur de tous les désordres que nous venons d'exposer, devroit jamais être heureux & en paix, & s'il pourroit se cacher à lui-même qu'il doit encore plus de tributs à la Justice, que sa malheureuse postérité.

Ceux qui croiroient remédier à tous ces maux, en rendant nuls les résultats de leurs crimes, ne prétendront jamais de bonne foi, faire adopter cette opinion dépravée; & ils ne peuvent douter, au contraire, que ce ne soit tourner

contre eux le fléau tout entier, tandis que leur postérité l'auroit pu partager avec eux. En outre, c'est donner à ce même fléau une extension sans mesure, puisque par cet acte criminel, joint aux adultères corporel & intellectuel, de toutes les Loix qui forment l'essence de l'homme, il n'y en a pas une qui ne soit violée.

Je ne pourrois sans indiscretion m'étendre davantage sur cet objet : les vérités profondes ne conviennent pas à tous les yeux ; mais, quoique je n'expose pas aux hommes la raison première de toutes les Loix de la Sagesse, ils n'en sont pas moins tenus de les observer, parce qu'elles sont sensibles, & que l'homme peut connoître tout ce qui est sensible. De plus, quoiqu'il soit aussi reçu parmi eux que la génération est un mystère, il n'en est pas moins vrai qu'elle a dans l'homme une Loi & un ordre inconnus à la brute, & que les droits qui y sont attachés sont les plus beaux témoignages de la grandeur, comme aussi la source de la condamnation & de la misère.

Laissons nos Lecteurs méditer sur ce point, & passons à la seconde partie de l'Administration sociale, savoir, celle qui veille à la sûreté extérieure & intérieure de l'Etat.

Nous avons vu que cette seconde partie aiant deux objets, avoit aussi deux sortes de Loix
pour

pour se diriger; les premières, chargées de veiller au-dehors, forment les Loix de la guerre, & les droits politiques des Nations. Mais, comme j'ai fait voir que la manière d'être des Peuples, & l'habitude où ils sont de se considérer respectivement comme ennemis, étoient fausses, je ne peux pas avoir plus de confiance dans les Loix qu'ils se sont faites sur ces objets.

- On fera facilement d'accord avec moi, si l'on examine ces incertitudes continuelles, où l'on voit errer les Politiques qui veulent chercher parmi les choses humaines, une base à leurs établissemens. Comme ils ne connoissent pour principe des Gouvernemens que la force ou la convention; comme ils ne tendent qu'à se passer de leur unique point d'appui; comme ils veulent ouvrir, & que cependant ils s'obstinent à ne vouloir point se servir de la seule clef avec laquelle ils pourroient y parvenir, leurs recherches restent absolument sans fruits. C'est pour cela que je ne m'étendrai pas au-delà de ce que j'ai déjà dit sur ce sujet.

Ce ne sera donc que sur la seconde espèce de Loix, ou sur celles qui s'occupent de la sûreté intérieure de l'Etat, que se dirigeront mes observations, c'est-à-dire, sur cette partie de l'Administration qui concerne la Police & les Loix criminelles; je réunis même ces deux branches sous un seul point de vue, parce

X 5. que

que, malgré la différence des objets qu'elles embrassent, elles ont chacune pour but le maintien de l'ordre, & la réparation des délits; ce qui leur donne à l'une & à l'autre la même origine, & les fait également dériver du droit de punir.

Mais dans l'examen que j'en vais faire, mon dessein sera toujours le même que dans tout le cours de cet Ouvrage, & je continuerai de chercher dans tout, si les choses sont ou non conformes à leur Principe, afin que chacun en tire les conséquences, & s'instruise par lui-même plutôt que par mes propres jugemens.

J'examinerai donc ici dans quelle main le droit de punir doit principalement résider, & ensuite de quelle manière celui qui en sera revêtu devra légitimement y procéder; car, sans tous ces éclaircissemens, ce seroit être étrangement téméraire que de prendre le glaive, puisqu'il pourroit également tomber sur l'innocent & sur le coupable, & que quand même il n'y auroit pas cet inconvénient à craindre, & qu'il fût possible que les coups ne tombassent jamais que sur des criminels, il resteroit encore incertain de savoir si celui qui frappe en a le droit.

S'il est un Principe supérieur, unique & universellement bon, comme tous mes efforts ont tendu jusqu'à présent à l'établir; s'il est un Principe mauvais dont j'ai aussi démontré l'existence,

tence, qui travaille sans cesse à s'opposer à l'action de ce Principe bon, il est comme inévitable que dans cette classe intellectuelle, il n'y ait des crimes.

Or, la Justice étant un des attributs essentiels de ce Principe bon, les crimes ne peuvent soutenir un seul instant sa présence, & la peine en est aussi prompte qu'indispensable; c'est-là ce qui prouve la nécessité absolue de punir, dans ce Principe bon.

L'homme, dans sa première origine, éprouva physiquement cette vérité, & il fut solennellement revêtu de ce droit de punir; c'est même là ce qui faisoit la ressemblance avec son Principe; & c'est aussi en vertu de cette ressemblance que la Justice étoit exacte & sûre; que ses droits étoient réels, éclairés, & n'auroient jamais été altérés, s'il avoit voulu les conserver; c'est alors, dis-je, qu'il avoit véritablement le droit de vie & de mort sur les malfaiteurs de son Empire.

Mais rappelons-nous bien que ce n'étoit point sur des semblables qu'il auroit pu l'exercer, parce que, dans la Région qu'il habitoit alors, il ne peut y avoir de Sujets parmi des êtres semblables.

Lorsqu'en dégénérant de cet état glorieux, il a été précipité dans l'état de nature; d'où résulte l'état de Société, & bientôt celui de corruption,

ruption, il s'est trouvé dans un nouvel ordre de choses, où il a eu à craindre & à punir de nouveaux crimes. Mais, de même qu'aucun homme dans l'état actuel, ne peut avoir une juste autorité sur ses semblables, sans avoir par les efforts recouvré les facultés qu'il a perdues, de même, quelque soit cette autorité, elle ne peut faire découvrir en lui le droit de punir corporellement les semblables, ni le droit de vie & de mort sur des hommes; puisque ce droit de vie & de mort corporelle, il ne l'avoit pas même pendant sa gloire, sur les Sujets soumis à sa Domination.

Il faudroit pour cela, que par la chute, son empire se fût étendu, & qu'il eût acquis de nouveaux Sujets. Mais, loin qu'il en ait augmenté le nombre, nous voyons au contraire, qu'il a perdu l'autorité qu'il avoit sur les anciens; nous voyons même que la seule espèce de supériorité qu'il puisse acquérir sur les semblables, c'est celle de les redresser, quand ils s'égarent; de les arrêter, quand ils se livrent au crime, ou bien plutôt celle de les soutenir, en les rapprochant, par son exemple & par ses vertus, de l'état dont ils n'ont plus la jouissance; & non celle de pouvoir par lui-même, exercer sur eux un empire, que leur propre nature délavoue.

Ce seroit donc en vain que nous chercherions aujourd'hui en lui, les titres d'un Législateur & d'un

d'un Juge. Cependant, selon les Loix de la vérité, rien ne doit rester impuni; & il est inévitable que la Justice n'ait universellement son cours, avec l'exactitude la plus précise, tant dans l'état sensible, que dans l'état intellectuel. Alors, si l'homme par la chute, loin d'acquérir de nouveaux droits, s'est laissé dépouiller de ceux qu'il avoit, il faut absolument trouver ailleurs que dans lui, ceux dont il a besoin pour se conduire dans cet état social auquel il est à présent lié.

Et, où pourrons-nous mieux les découvrir que dans cette même cause temporelle & physique qui a pris la place de l'homme, par ordre du premier Principe? N'est-ce pas elle, en effet, qui a été substituée au rang que l'homme a perdu par la faute? N'est-ce pas elle dont la destination & l'emploi ont été d'empêcher que l'ennemi ne demeurât maître de l'Empire dont l'homme avoit été chassé? En un mot, n'est-ce pas elle qui est préposée pour servir de fanal à l'homme, & pour l'éclairer dans tous ses pas?

C'est donc par elle seule que doit s'opérer aujourd'hui, & l'œuvre que l'homme avoit à faire anciennement, & celui qu'il s'est imposé lui-même, en venant habiter un lieu qui n'avoit pas été créé pour lui.

Voilà ce qui peut seul expliquer & justifier la marche des Loix criminelles de l'homme. La Société

ciété où il vit nécessairement & à laquelle il est destiné, fait naître des crimes; il n'a en lui ni le droit, ni la force de les arrêter; il faut donc absolument que quelqu'autre cause le fasse pour lui, car les droits de la Justice sont irrévocables.

Cependant, cette Cause étant au-dessus des choses sensibles, quoiqu'elle les dirige & qu'elle y préside; & les punitions de l'homme en société devant être sensibles comme le sont les crimes, il faut qu'elle emploie des moyens sensibles pour manifester ses décisions, de même que pour faire exécuter les jugemens.

C'est la voix de l'homme qu'elle emploie pour cette fonction, quand toutefois il s'en est rendu digne; c'est lui qu'elle charge d'annoncer la Justice à ses semblables, & de la leur faire observer. Ainsi, loin que l'homme soit par son essence le dépositaire du glaive vengeur des crimes; les fonctions mêmes annoncent que ce droit de punir réside dans une autre main dont il ne doit être que l'organe.

On voit aussi quels avantages infinis résulteroient pour le Juge qui auroit obtenu d'être véritablement l'organe de cette Cause intelligente, temporelle, universelle; il trouveroit dans elle une lumière sûre qui lui feroit discerner sans erreur l'innocent d'avec le coupable; par là il seroit à couvert des injustices; il seroit sûr de mesurer

mesurer les peines aux délits, & de ne pas se charger lui-même de crimes, en travaillant à réparer ceux des autres hommes.

Cet inestimable avantage, quelque inconnu qu'il soit parmi les hommes en général, n'offre cependant rien qui doive étonner, ni qui surpasse tous ceux dont j'ai fait voir jusqu'à présent, que l'homme étoit susceptible; ils proviennent tous des facultés de cette Cause active & intelligente, destinée à établir l'ordre dans l'Univers, parmi tous les êtres des deux natures; & si par son moyen, l'homme peut s'assurer de la nécessité, & de la vérité de la Religion & de son culte; s'il peut acquérir des droits incontestables qui l'élèvent & qui l'établissent légitimement au-dessus de ses semblables, il peut sans doute espérer les mêmes secours pour l'Administration sûre de la Justice civile ou criminelle, dans la Société confiée à ses soins.

D'ailleurs, tout ce que j'ai avancé, se trouve figuré & indiqué par ce qui s'observe vulgairement dans la Justice criminelle. Le Juge n'est-il pas censé s'oublier lui-même, pour devenir le simple agent & l'organe de la Loi? Cette Loi, quoiqu'humaine, n'est-elle pas sacrée pour lui? Ne prend-il pas tous les moyens qu'il connoît pour éclairer la conduite & ses jugemens; & pour proportionner, autant que la Loi le permet, la punition au crime; ou plutôt n'est-ce pas le plus

plus souvent cette Loi même qui en est la mesure; & quand le Juge l'observe, ne se persuade-t-il pas avoir agi selon la Justice?

Ce seroit donc l'homme lui-même qui nous instruiroit de la réalité de ce Principe, quand d'ailleurs nous n'en aurions pas la persuasion la plus intime.

Mais en même temps, il nous paroît encore plus manifeste, que la Justice criminelle en usage parmi les Nations, n'est en effet que la figure de celle qui appartient au Principe dont nous parlons; & que ne le prenant point pour appui, elle marche dans les ténèbres, comme toutes les autres institutions humaines, d'où résulte dans ses effets une chaîne affreuse d'iniquités, & de véritables assassinats.

En effet, cette obligation imposée au Juge de s'oublier lui-même & son propre témoignage, pour n'écouter que la voix des témoins, annonce bien, à la vérité, qu'il y a des témoins qui ne mentent pas, & que c'est leur déposition qui devroit le diriger. Mais aussi, comme ces témoins ne doivent pas être susceptibles de corruption, il est bien évident que la Loi a tort de ne les chercher que parmi des hommes, dont elle peut craindre & l'ignorance & la mauvaise foi, parce qu'alors c'est s'exposer à prendre le mensonge pour preuve, & se rendre tout-à-fait inexcusable, puisque ce n'est qu'envers un témoin

sur

Être vrai, que le Juge doit s'oublier lui-même, & se transformer en un simple instrument; puisqu'enfin la Loi fautive sur laquelle il croit pouvoir s'appuyer, ne se chargera jamais de ses erreurs, ni de ses crimes.

C'est donc pour cela qu'aux yeux du Juge même le plus important de ses devoirs est de chercher à démêler la vérité, dans la déposition des témoins; or, comment pourra-t-il y réussir sans le secours de cette lumière que je lui indique comme son seul guide en qualité d'homme, & comme devant l'accompagner à tous les instans?

N'est-ce donc pas déjà un vice énorme dans les Loix criminelles, que de n'avoir pas eu cette lumière pour principe; & ce défaut n'expose-t-il pas le Juge aux plus grands abus? Mais examinons ceux qui résulteront de la puissance même que la Loi humaine s'attribue.

Lorsque les hommes ont dit que la Loi politique se chargeoit de la vengeance des particuliers, à qui elle défendoit alors de se faire justice par eux-mêmes, il est certain qu'ils lui ont donné par-là des privilèges qui ne pourront jamais lui convenir tant qu'elle sera réduite à elle-même.

Je conviens néanmoins que cette Loi politique, qui peut en quelque façon mesurer ses coups, renferme une sorte d'avantage, en ce

Y

que

que la vengeance ne sera pas toujours illimitée, comme celle des individus pourroit l'être.

Mais premièrement, elle peut se tromper sur les coupables ; & un homme ne se trompe pas aussi facilement sur son propre adversaire.

Secondement, si cette vengeance particulière, quelque admissible qu'elle fût dans le cas où l'homme ne seroit doué que de la nature sensible, est cependant entièrement étrangère à la nature intellectuelle ; si cette nature intellectuelle non seulement n'a jamais eu le droit de punir corporellement, mais même se trouve aujourd'hui dépouillée de toute espèce d'autorité, & ne peut en aucune façon exercer la Justice, jusqu'à ce qu'elle ait recouvré son état d'origine, il est bien certain que la Loi politique qui ne sera pas guidée par une autre lumière, commettra les mêmes injustices sous un autre nom.

Car, si un homme me nuit en quelque genre que ce soit, il est coupable selon les Loix de toute Justice ; si de moi-même, je le frappe, que je répande son sang, ou que je le tue, je manque comme lui, aux Loix de ma vraie nature, & à celles de la Cause intelligente & physique qui doit me guider. Lors donc que la Loi politique toute seule, prendra ma place pour la punition de mon ennemi, elle prendra la place d'un homme de sang.

En vain on m'objecteroit à présent, que par la
con-

convention sociale, chaque citoyen s'est soumis, en cas de prévarication, aux peines portées par les différentes Loix criminelles; car, ainsi qu'on l'a vu, si les hommes n'ont pas pu légitimement établir les Corps politiques, par le seul effet de leur convention, un citoyen ne pourra pas plus transmettre à ses concitoyens le droit de le punir; puisque la vraie nature ne le lui a pas donné, & puisque le contrat qu'il est censé avoir fait avec eux, ne peut étendre l'essence qui constitue l'homme.

Dira-t-on que cet acte de vengeance politique, ne se considère plus comme étant opéré par l'homme, mais par la Loi? Je répondrai toujours que cette Loi politique, destituée de son flambeau, n'est qu'une pure volonté humaine à qui, même l'unanimité des suffrages ne donne pas un pouvoir de plus. Dès-lors, si c'est un crime pour l'homme d'agir par violence, & de son propre mouvement; si c'est un crime pour lui de répandre le sang, la volonté réunie de tous les hommes de la Terre, ne pourroit jamais l'effacer.

Pour éviter cet écueil, les Politiques ont cru ne pouvoir mieux faire que d'envisager un criminel comme traître, & comme tel, ennemi du Corps social; alors le plaçant comme dans un état de guerre, la mort leur paroît légitime, parce que les Corps politiques étant formés, selon eux, à l'image de l'homme, doivent aussi veiller

comme lui, à leur propre conservation. Ainsi, d'après ces principes, l'autorité souveraine a droit de disposer de toutes les forces contre les mal-fauteurs qui menacent l'Etat, soit en lui-même, soit dans les membres.

Mais premièrement, on verra sans peine le vice de cette comparaison, quand on observera que dans un combat d'homme à homme, c'est vraiment l'homme qui se bat; au lieu que dans la guerre entre les Nations, on ne peut pas dire que ce sont les Gouvernemens qui combattent, attendu que ce ne sont que des êtres moraux, dont l'action physique est imaginaire.

Secondement, outre que j'ai fait voir que la guerre entre les Nations ne s'occupoit pas de son véritable objet, son but même n'est pas de détruire des hommes, mais bien plutôt de les empêcher de nuire: jamais on n'y devrait tuer un ennemi que lorsqu'il est impossible de le soumettre; & parmi les guerriers, il sera toujours plus glorieux de vaincre une Nation, que de l'anéantir.

Or, certainement l'avantage d'un Royaume entier contre un coupable, est assez manifeste, pour que le droit & la gloire de le tuer disparaissent.

D'ailleurs, ce qui prouve que ce prétendu droit ne ressemble en rien au droit de la guerre, c'est que là la vie de chaque soldat est en danger,

&

& la mort de chaque ennemi est incertaine; au lieu qu'ici un appareil inique accompagne les exécutions. Cent hommes s'arment, s'assemblent, & vont de sang froid exterminer un de leurs semblables, à qui ils ne laissent pas même l'usage de ses forces; & l'on veut que le simple pouvoir humain soit légitime, lui qu'on peut tromper tous les jours; lui qui prononce si souvent des sentences injustes; lui enfin, qu'une volonté corrompue peut convertir en un instrument d'assassin!

Non, l'homme a sans doute en lui d'autres règles; s'il sert quelquefois d'organe à la Loi supérieure pour en prononcer les oracles, & pour disposer de la vie des hommes, c'est par un droit respectable pour lui, & qui en même temps peut lui apprendre à diriger sa marche sur la justice & sur l'équité.

Veut-on mieux encore juger de son incompetence actuelle, il ne faut pour cela que réfléchir sur ses anciens droits. Pendant sa gloire il avoit pleinement le droit de vie & de mort incorporelle; parce que jouissant alors de la vie même, il pouvoit à son gré la communiquer à ses sujets, ou la leur retirer, quand la prudence le lui fesoit juger nécessaire; & comme ce n'étoit que par sa présence qu'ils pouvoient vivre, il avoit aussi seulement en se séparant d'eux, le pouvoir de les faire mourir.

Aujourd'hui, il n'a plus que par étincelles cette vie première, & encore n'est-ce plus envers les anciens sujets, mais envers les semblables qu'il peut parvenir à en faire usage.

Quant à ce droit de vie & de mort corporelle, qui fait l'objet de la question présente, nous pouvons assurer qu'il appartient encore moins à l'homme considéré en lui-même & pris dans son état actuel. Car, peut-il se dire jouissant & dispensateur de cette vie corporelle qui lui est donnée, & qu'il partage avec toute son espèce? Ses semblables ont-ils besoin de son secours pour respirer & pour vivre corporellement? Sa volonté, toutes ses forces même suffiront-elles pour leur conserver l'existence, & n'est-il pas obligé à tout moment, de voir la Loi de nature agir cruellement sur eux, sans qu'il puisse en arrêter le cours?

De même, a-t-il en lui un pouvoir & une force inhérente qui puissent généralement leur ôter la vie selon son gré? Lorsque la volonté corrompue le porte à y penser, quelle distance n'y a-t-il pas entre cette pensée & le crime qui la doit suivre? Quels obstacles, quels tremblemens entre le projet & l'exécution? Et ne voit-on pas que les soins qu'il prend pour disposer ses attaques, ne répondent presque jamais pleinement à ses vues?

Nous dirons donc avec vérité, que par les
Loix

Enfin, simplifié de son être corporel, l'homme doit trouver par tout de la résistance; ce qui prouve que cet être corporel ne lui donne aucun droit.

Et en effet, n'avons-nous pas vu assez clairement que l'être corporel n'avoit qu'une vie secondaire, qui étoit dans la dépendance d'un autre Principe; par conséquent, n'est-il pas évident que tout être qui n'auroit rien de plus, seroit également dépendant, & dès-lors auroit la même impuissance?

Ce ne seroit donc pas, je le répète, dans l'homme corporel, pris en lui-même, que nous pourrions reconnoître ce droit essentiel de vie & de mort qui constate une véritable autorité; & tout ceci ne servira qu'à confirmer ce qui a été établi sur la source, où l'homme doit aujourd'hui puiser un pareil droit.

Ce sera encore moins dans lui que nous trouverons le droit d'exécution; puisque, s'il n'employoit la violence & des forces étrangères, il seroit rare qu'il pût venir à bout de faire périr un malfaiteur, à moins d'avoir recours à la trahison ou à la ruse; & ces moyens seroient bien éloignés d'annoncer un vrai pouvoir dans l'homme.

Cependant l'exécution des Loix criminelles est absolument nécessaire pour que la Justice ne soit pas inutile; bien plus, je prétends qu'elle

est inévitable. Ainsi, puisque ce droit ne peut nous appartenir, il faudra encore le remettre, ainsi que le droit de juger, dans la main qui doit nous servir de guide. C'est elle qui donnera une vraie force à *l'arme naturelle* de l'homme, & qui le mettra dans le cas de faire exécuter les Décrets de la Justice, sans attirer sur lui des condamnations.

Tels sont du moins les moyens que les vrais Législateurs ont mis en usage, quoiqu'ils ne nous les fassent connoître que par des Symboles & des Allégories. Peut-être même employèrent-ils la main de leurs semblables, pour opérer en apparence la punition des criminels, pour frapper par des figures sensibles les yeux grossiers des Peuples qu'ils gouvernoient, & pour couvrir d'un voile les ressorts secrets qui dirigeoient l'exécution.

Je parle ainsi avec d'autant plus d'assurance, que l'on a vu ces Législateurs se servir du même voile, dans le simple exposé de leurs Loix civiles & sociales. Quoiqu'elles fussent l'ouvrage d'une main sûre & supérieure, ils se sont attachés à ne parler qu'aux sens, pour ne point profaner leur Science.

Mais, quant à leurs Loix criminelles, ils en ont peint le tableau sensible avec une extrême sévérité, pour faire sentir aux Peuples qui leur étoient soumis, toute la rigueur de la véritable Justice,

Justice, & pour leur faire concevoir que le moindre des actes réfractaires à la Loi, ne pouvoit demeurer impuni. C'est dans cette vue, que quelques-uns d'eux ont mis des punitions jusques sur les bêtes.

Toutes ces observations nous apprennent de nouveau, que l'homme ne peut trouver dans lui, ni le droit de condamner son semblable, ni celui d'en exécuter la condamnation.

Mais, quand ce droit seroit réellement de l'essence des hommes qui gouvernent, ou qui sont employés au maintien de la Justice criminelle dans les Gouvernemens, ainsi qu'ils en sont tous persuadés, il resteroit toujours à décider une question bien plus difficile encore, ce seroit de savoir comment ils trouveront une règle sûre pour diriger leurs jugemens, & pour appliquer les peines avec justesse, en les proportionnant exactement à l'étendue & à la nature des crimes; toutes choses sur lesquelles la Justice criminelle est aveugle, incertaine, & n'a presque jamais pour guide que le préjugé régnant, le génie, ou la volonté du Législateur.

Il est des Gouvernemens, qui, sentant leur profonde ignorance, ont eu la bonne foi d'en convenir, & ont sollicité les conseils des hommes éclairés sur ces matières. Je loue leur zèle d'avoir pris sur eux de faire de pareilles démarches; mais je ne crains point de leur assu-

rer qu'en vain en espéreront-ils des lumières satisfaisantes, tant qu'ils n'iront les chercher que dans l'opinion & l'intelligence de l'homme, & qu'ils ne se sentiront pas le courage, ni la résolution d'aller eux-mêmes les puiser dans leur vraie source.

Car les plus célèbres des Politiques & des Jurisconsultes n'ont point encore éclairci cette difficulté; ils ont pris les Gouvernemens tels qu'ils étoient; ils ont admis, comme le vulgaire, que la base en étoit réelle, & que la science & le droit de punir étoient dans l'homme; ensuite ils se sont épuisés en recherches pour assésir un édifice solide sur ce fondement; mais, comme on ne peut plus douter qu'ils ne bâaissent sur une supposition, il est clair que les Gouvernemens qui veulent s'instruire, doivent s'adresser à d'autres Maîtres.

Je ne décide donc point quelles sont les peines qui conviennent à chaque crime; je prétends, au contraire, qu'il n'est pas possible à l'homme de jamais rien statuer d'absolument fixe sur ces objets, parce que n'y ayant pas deux crimes égaux, si la même peine est prononcée, il en résulte certainement une injustice.

Mais la simple raison de l'homme doit au moins lui enseigner à ne chercher la punition du coupable, que dans l'objet & l'ordre qui ont été blessés, & à ne pas les prendre dans une autre classe,

classe, laquelle n'ayant point de rapport avec le sujet du délit, se trouveroit blessée à son tour, sans que le délit en fût réparé.

Voilà pourquoi la Justice humaine est si faible & si horriblement défectueuse, en ce que tantôt son pouvoir est nul, comme dans le suicide & dans les crimes qui lui sont cachés; tantôt ce pouvoir n'agit qu'en violant l'analogie qui devroit la guider sans cesse, comme il arrive dans toutes les peines corporelles, qu'elle prononce pour des crimes qui n'attaquent point les personnes, & qui ne tombent que sur les possessions.

Lors même qu'elle paroît observer le plus cette analogie, & qu'elle semble à cet égard conserver une sorte de lumière, cette Justice humaine est encore infiniment fautive, en ce qu'elle n'a qu'un très-petit nombre de punitions à infliger dans chaque classe, pendant que dans chacune de ces classes, les crimes sont sans nombre & toujours différens.

Voilà aussi pourquoi les Loix criminelles écrites sont un des plus grands vices des états, parce que ce sont des Loix mortes, & qui demeurent toujours les mêmes, tandis que le crime croît & se renouvelle à tous les instans. Le talion en est presque entièrement banni; & en effet, elles n'en peuvent presque jamais remplir humainement toutes les clauses, soit qu'elles ne connoissent pas toujours

toujours toutes les circonstances des crimes, soit que quand même elles les connoïtroient, elles ne soient pas assez fécondes par elles-mêmes, pour produire toujours le véritable remède à des maux si multipliés.

Alors, que font donc ces Codes criminels, si nous n'y trouvons pas ce talion, la seule Loi pénale qui soit juste, la seule qui puisse régler sûrement la marche de l'homme, & qui, par conséquent, ne pouvant venir de lui, est nécessairement l'ouvrage d'une main puissante, dont l'intelligence fait mesurer les peines, & les étendre ou les resserrer selon le besoin?

Je ne m'arrête point à cet usage barbare, par lequel les Nations ne se contentent pas de condamner un homme aveuglément, mais emploient encore sur lui les tortures pour en exprimer la vérité. Rien n'annonce plus la faiblesse & l'obscurité où languit le Législateur, puisque, s'il jouissoit de ses véritables droits; il n'auroit pas besoin de ces moyens faux & cruels, qui servent de-guides à ses jugemens; puisqu'en un mot la même lumière, qui l'autoriseroit à juger son semblable, à faire exécuter ses condamnations, & qui l'instruiroit de la nature des peines qu'il doit infliger, ne le laisseroit pas non plus dans l'erreur sur le genre des crimes, ni sur les noms des coupables & des complices.

Mais, ce qui nous découvre clairement l'im-

puis-

puissance & l'aveuglement des Législateurs, c'est de voir qu'ils n'infligent de peines capitales, qu'aux crimes qui tombent sur le sensible & sur le temporel; tandis qu'il s'en commet une multitude autour d'eux, qui tombent sur des objets bien plus importants, & qui échappent tous les jours à leur vue. Je parle de ces idées monstrueuses qui font de l'homme un être de matière; de ces Doctrines corrompues & désespérantes qui lui ôtent jusqu'au sentiment de l'ordre & du bonheur; en un mot, de ces Systèmes infects, qui portant la putréfaction jusques dans son propre germe l'étouffent ou le rendent absolument pestilentiel, & font que le Souverain n'a plus à régner que sur de viles machines, ou sur des brigands.

C'est assez s'étendre sur la défectuosité de l'Administration; bornons-nous actuellement à rappeler à ceux qui commandent & à ceux qui jugent, quelles sont les injustices auxquelles ils s'exposent, quand ils agissent dans l'incertitude, & sans être assurés de la légitimité de leur marche.

Le premier de ces inconvéniens est de courir le risque de condamner un innocent. Or, les maux qui en résultent sont de nature à ne pouvoir jamais s'évaluer par l'homme, parce qu'ils dépendent en grande partie du tort plus ou moins considérable, que doit en éprouver le condamné, par rapport aux fruits qu'il auroit pu recueillir.

recueillir de ses facultés intellectuelles, s'il fût resté plus long-temps sur la Terre; & par rapport à l'impression décourageante que doit faire sur lui, un supplice infamant, cruel & inattendu; comment le Juge pourroit-il donc jamais estimer l'étendue de tous ces maux, s'il n'acqueroit un jour le sentiment amer de ses imprudences & de ses écarts? Et cependant, comment pourroit-il satisfaire à la Justice, s'il n'en subissoit rigoureusement l'expiation?

Le second inconvénient est celui d'infliger à un coupable, une autre peine que celle qui étoit applicable à son crime. Dans ce cas, voici la chaîne des maux que le Juge imprudent prépare, soit à sa victime, soit à lui-même.

Premièrement, le supplice auquel il la condamne, ne la dispense en rien de celui que la vraie Justice lui a assigné. Bien plus, il ne fait que le rendre plus assuré, puisque, sans cette condamnation précipitée, peut-être la vraie Justice eût-elle laissé au coupable le temps d'expier sa faute par des remords, & que toute rigoureuse qu'elle est, elle eût réduit son tribut à des repentirs.

Secondement, si le Jugement léger & aveugle de l'homme, ôte le temps du repentir au criminel, l'atrocité de l'exécution lui en ôte la force, & l'expose à perdre dans le désespoir une vie précieuse, dont un usage plus juste & un sacrifice

crifice fait à temps, auroient pu effacer tous les crimes; de façon que c'est lui faire encourir deux peines pour une, & dont la première, loin de rien expier, peut au contraire, lui faire multiplier ses iniquités, & rendre par-là la seconde peine plus inévitable.

Lors donc que le Juge voudra se considérer de près, il ne pourra se dispenser de s'imputer la première de ces peines, qui ne diffère d'un assassinat que par la forme; ensuite il sera obligé de s'imputer aussi toutes les conséquences funestes, que nous venons de voir naître de sa témérité & de son injustice. Qu'il réfléchisse alors sur sa situation, & qu'il voie s'il doit être en paix avec lui-même.

Quittons ces scènes d'horreur, & employons plutôt tous nos efforts à rappeler les Souverains & les Juges, à la connoissance de leur véritable Loi, & à la confiance dans cette lumière destinée à être le flambeau de l'homme; persuadons-leur que s'ils étoient purs, ils feroient plus trembler les malfaiteurs, par leur présence & par leur nom, que par les gibets & les échaffauds; persuadons-leur que ce seroit le seul & unique moyen de dissiper tous ces nuages que nous avons apperçus sur l'origine de leur Souveraineté, sur les causes de l'Association des Etats politiques, & sur les Loix de l'Administration civile & criminelle de leurs Gouvernemens; engageons-

gations-les enfin à jeter sans cesse les yeux sur le Principe que nous leur avons offert comme la seule boussole de leur conduite, & la seule mesure de tous leurs pouvoirs.

Pour augmenter l'idée que les Souverains en doivent prendre, montrons-leur à présent, que ce même Principe dont ils devroient attendre tant de secours, pourroit aussi leur communiquer ce don puissant que j'ai placé précédemment au nombre de leurs privilèges, celui de guérir les maladies.

Si cette Cause universelle temporelle, préposée pour diriger l'homme & tous les êtres qui habitent dans le temps, est à la fois active & intelligente, il est certain qu'il n'y a aucune partie des sciences & des connoissances qu'elle n'embrasse; cela suffit pour faire voir ce que devroit en espérer celui qui seroit dirigé par elle.

Ainsi ce n'est point être dans l'erreur, de dire qu'un Souverain qui auroit cette lumière pour guide, connoîtroit les vrais Principes des corps, ou ces trois élémens fondamentaux, dont nous avons traité au commencement de cet Ouvrage; qu'il distingueroit dans quelle proportion leur action se manifeste dans les différens corps, selon l'âge, le sexe, le climat, & autres considérations naturelles; qu'il concevrait la propriété particulière de chacun de ces élémens, ainsi que

que le rapport qui doit toujours régner entr'eux; & que quand ce rapport seroit dérangé ou détruit, quand les Principes élémentaires rendroient à se surmonter les uns & les autres, ou à se séparer, il verroit promptement & sans erreur, le moyen de rétablir l'ordre.

C'est pour cela, que la Médecine se doit réduire à cette règle simple, unique, & par conséquent universelle: *rassembler ce qui est divisé, & diviser ce qui est rassemblé.* Mais à quels désordres & à quelles profanations, cette règle puisée dans la nature même des choses, n'est-elle pas exposée en passant par la main des hommes; puisque le moindre degré de différence dans les moyens qu'ils emploient, & dans l'action des remèdes, produit des effets si contraires à ceux qu'ils devroient en attendre; puisque le mélange de ces Principes fondamentaux, qui sont réduits au nombre de trois, change cependant, & se multiplie de tant de manières, que des yeux ordinaires ne pourroient jamais en suivre toutes les variétés; & puisque, dans ces sortes de combinaisons, le même Principe parvient souvent à avoir des propriétés différentes, selon l'espèce de réaction qu'il éprouve!

Car tout en reconnoissant un feu universellement répandu, comme les deux autres élémens, cependant on fait que le feu intérieur crée, que le feu supérieur féconde, & que le feu inférieur

Z

continu-

conséquence. On en peut dire autant des sels; l'inférieur excite la fermentation, le supérieur conserve, & l'inférieur ronge. Le mercure même, quoique sa propriété générale soit d'occuper un rang intermédiaire entre les deux Principes ennemis dont je viens de parler, & par ce moyen d'établir la paix entr'eux; cependant ce mercure, dis-je, les rassemble dans mille circonstances, & les renfermant dans le même cercle, il devient ainsi la source des plus grands désordres élémentaires, & offre en même temps l'image du *désordre universel*.

Quels soins, quelles précautions ne faut-il donc pas pour démêler la nature & les effets de ces différens principes, qui par leur mélange, se diversifient encore plus que par leurs propriétés naturelles! Mais malgré cette multitude infinie de différences qui peuvent s'observer dans les révolutions des êtres corporels, un œil éclairé, tel que doit être celui d'un Souverain, ne perdra jamais la règle de vue; il ramènera toujours ces différences à trois espèces, en raison des trois principes fondamentaux d'où elles émanent, & par conséquent, il ne reconnoîtra que trois maladies; & même il saura que ces trois maladies doivent avoir des signes aussi marqués & aussi distincts, que les trois principes fondamentaux le sont eux-mêmes dans leur action, & dans leur propriété primitive.

Ces

Ces trois espèces de maladies concernent chacune, une des substances principales dont le corps animal est composé; c'est-à-dire, le sang, l'os & la chair, trois parties qui sont relatives à l'un des trois élémens dont elles proviennent. Ce sera donc par les mêmes élémens qu'elles pourront recevoir leur guérison: ainsi, la chair se guérira par le sel, le sang par le soufre, & les os par le mercure; le tout avec les préparations & les tempéramens convenables.

On fait, par exemple, que les maladies de la chair & de la peau, proviennent de l'épaississement & de la corruption des sécrétions salines dans les vaisseaux capillaires, où elles peuvent être fixées par la trop vive & trop subite action de l'air, de même que par la trop foible action du sang. Il est donc naturel d'opposer à ces liqueurs stagnantes & corrompues, un sel qui les divise, sans répercuter; qui les corrode & les rongé dans leur foyer, sans les faire rentrer dans la masse du sang, auquel elles communiqueroient leur propre putréfaction. Mais quoique ce sel soit le plus commun de ceux que produit la Nature, il faut convenir cependant qu'il est encore, pour ainsi dire, inconnu à la Médecine humaine, ce qui fait qu'elle est si peu avancée dans la guérison de ces sortes de maladies.

Secondement, dans la maladie des os, le mercure doit être employé avec beaucoup de modé-

ration, parce qu'il lie & resserre trop les deux autres principes qui soutiennent la vie de tous les corps; & c'est par les entraves qu'il donne principalement au soufre, qu'il est le destructeur de toute végétation, tant terrestre qu'animale. La prudence exigeroit donc souvent, que l'on laissât simplement agir le mercure inné dans le corps de l'homme, parce que l'action de ce mercure se conciliant avec celle du sang, ne croît pas plus qu'elle, & la contient assez pour qu'elle ne s'affoiblisse & ne s'évapore pas, mais non assez pour l'étouffer & pour l'éteindre. Aussi, la Nature nous donne-t-elle à ce sujet la leçon la plus claire & la plus instructive, en réparant les fractures des os par sa propre vertu, & sans le secours d'aucun mercure étranger.

Quant aux maladies du sang, le soufre doit s'y employer avec infiniment plus de ménagemens encore, parce que les corps étant beaucoup plus volatils que fixes, augmenter leur action sulfureuse & ignée, ce seroit les exposer à se volatiliser encore plus; l'homme vraiment instruit n'appliqueroit donc jamais ce remède qu'avec la plus grande sobriété, d'autant qu'il sauroit que quand l'humide radical est altéré, l'humide grossier ne peut jamais seul le réparer; & c'est pour cela qu'il y joindroit l'humide radical même, en allant puiser dans la source, qui n'est pas toute entière dans la moelle des os.

Et,

Et, soit dit en passant, c'est-là la raison de la fréquente insuffisance & du danger de la Pharmacie; qui recherchant avec tant d'empressement les principes volatils des corps médicinaux, néglige trop l'usage des principes fixes, dont le besoin est tellement universel, qu'il seroit exclusif, si l'homme étoit sage. Aussi, qui ne sait que cette Pharmacie détruit plutôt qu'elle ne conserve; qu'elle agite & brûle au lieu de ranimer; & que quand au contraire elle se propose de calmer, elle ne fait y procéder que par des absorbans & par des poisons?

On voit donc à quoi se borneroit la Médecine entre les mains d'un homme qui se seroit rétabli dans les droits de son origine; il donneroit lui-même une activité salutaire à tous les remèdes, & rendroit par-là les guérisons infaillibles, quand toutefois la Cause active, dont il seroit l'organe, n'auroit pas l'ordre d'en disposer autrement.

Il se seroit bien gardé d'employer dans cette digne & utile Science, les calculs matériels de la Mathématique humaine, qui n'opérant jamais que sur des résultats, sont nuls ou dangereux dans la Médecine, dont l'objet est d'opérer sur les principes mêmes qui agissent dans les corps.

Par cette même raison, il ne se fût pas attaché à des formules, qui dans l'art de guérir, sont la même chose que les Codes criminels dans l'Ad-

ministration des Etats; puisque de toutes les maladies, n'y en ayant jamais deux qui présentent absolument les mêmes nuances, il est impossible que le même remède ne nuise à l'une ou à l'autre.

Mais, comme en qualité de *Souverain*, cet homme auroit connu les vertus des êtres corporels, il en auroit aussi connu le dérangement, & dès-lors il eût été à l'abri de l'erreur sur l'application du remède; Or, qu'on n'oublie pas que pour en venir là, l'homme ne doit pas prendre la matière pour le Principe de la matière, car nous avons vu que c'étoit là la principale cause de son ignorance.

Qu'on ne croie pas non plus que ce pouvoir inestimable soit hors de la portée de l'homme; il entre au contraire, au nombre des Loix qui lui sont données, relativement à la tâche qu'il a à remplir pendant son passage sur la terre, puisque si c'est par son enveloppe corporelle, que se dirigent sur lui les attaques, il faut qu'il ne soit pas entièrement privé des moyens de les sentir & de les repousser; ainsi, dès que l'usage de ce privilège peut être commun à tous les hommes, à plus forte raison devroit-il être particulièrement le propre des Souverains, dont la véritable destination est, autant qu'ils le peuvent, de préserver leurs Sujets, des maux de toute espèce, & de les défendre dans le sensible comme dans l'intellectuel.

E N

Alors

Alors donc, si ce privilège ne leur est pas plus connu que tous leurs autres droits, c'est une raison de plus pour eux de sentir, s'ils ont été mis à la tête des hommes par le Principe dont je leur ai montré la puissance, & qui est absolument nécessaire pour la régularité de toutes leurs démarches. C'est, dis-je, un moyen de plus que je leur offre pour se juger eux-mêmes.

Qu'ils joignent donc les observations que je viens de faire sur l'art de guérir, à toutes celles que j'ai faites avec eux sur les vices de l'administration politique, civile & criminelle des Etats; sur les vices des Gouvernemens mêmes, qui nous ont dévoilé ceux de leur Association, ainsi que sur la source où les chefs doivent puiser leurs différens droits; ensuite qu'ils décident s'ils reconnoissent en eux les traces de cette lumière qui est censée les avoir constitués tous, & ne les pas quitter un instant; car ce n'est que par-là qu'ils pourront être assurés de la légitimité de leur puissance, & de la justesse des institutions auxquelles ils président.

Néanmoins, répétons en ce moment avec autant de fermeté que de franchise, qu'un sujet qui apperçoit toutes ces défecuosités dans un Etat, & qui voyant les Souverains eux-mêmes si fort au-dessous de ce qu'ils devroient être, se croiroit délié du moindre de ses devoirs envers eux, & de la soumission à leurs décrets, dès-lors

s'écarteroit sensiblement de la Loi, & marcheroit directement contre tous les principes que nous établissons.

Que tout homme se persuade au contraire, que la Justice ne lui imputera jamais que ses propres fautes; qu'ainsi, un sujet ne seroit qu'à augmenter les désordres, en prétendant s'y opposer & les combattre, puisque ce seroit marcher par la volonté de l'homme, & que la volonté de l'homme ne mène qu'au crime.

Je croirai donc que malgré toutes les applications que les Souverains pourroient se faire à eux-mêmes de tout ce que je trace à leurs yeux, ils ne devront jamais m'imputer d'avoir établi des principes contraires à leur autorité, tandis que mon seul desir seroit de les persuader qu'ils en peuvent avoir une invincible & inébranlable.

Pour suivre l'enchaînement de nos Observations, nous allons passer à l'examen des erreurs qui ont été faites sur les hautes Sciences; parce que les principes de ces Sciences tenant à la même source que les Loix politiques & religieuses, leur connoissance doit également entrer au nombre des droits de l'homme.

6.

J'examinerai principalement ici la Science mathématique, comme étant celle à laquelle toutes les hautes Sciences sont liées, & comme tenant le premier rang parmi les objets du raisonnement ou de la faculté intellectuelle de l'homme; & d'abord, pour rassurer ceux que le nom de Mathématiques pourroit arrêter, je les préviendrai que non seulement il n'est pas nécessaire d'être avancé dans cette Science, pour me suivre dans les observations dont elle sera le sujet, (*) mais même qu'à peine est-il besoin pour cela, d'en avoir les plus légères notions, & que la manière dont j'en traite, peut convenir à tous les Lecteurs.

Cette science nous offrira sans doute, des preuves encore plus frappantes des Principes qui ont été avancés précédemment, de même que des erreurs auxquelles elle a donné lieu, lorsque les hommes se sont livrés en aveugles aux jugemens de leurs sens.

Et ceci doit paroître naturel, parce que les Principes mathématiques, sans être matériels, étant cependant la vraie Loi du sensible, les Géomètres sont à la vérité toujours les maîtres

Z 5

de

(*) Si l'Auteur n'étoit grand mathématicien lui-même, il n'auroit jamais découvert les vérités dont il jouit & qui le rendent respectable : il conviendra que l'homme dont l'éducation a les mathématiques pour base, est pour ainsi dire seul capable de découvrir la vérité.

Note du Fr. circonspéct.

de raisonner de la nature de ces Principes à leur manière; mais, quand ils viennent à l'application des idées qu'ils s'en sont formées, il faut nécessairement qu'ils avouent leurs méprises, parce qu'alors ce n'est plus eux qui mènent le Principe, mais c'est le Principe qui les mène; ainsi rien ne sera plus propre à faire discerner le vrai d'avec le faux, qu'un examen exact de la marche qu'ils ont suivie, & des conséquences qui en résulteroient, si nous l'adoptions.

Je commencerai par faire observer que rien n'est démontré en Mathématique, s'il n'est ramené à un axiome, parce qu'il n'y a que cela de vrai; je prierai en même temps de remarquer pour quelle raison les axiomes sont vrais; c'est qu'ils sont indépendans du sensible ou de la matière, & qu'ils sont purement intellectuels; ce qui peut déjà confirmer tout ce que j'ai dit sur la route qu'il faut prendre pour arriver à la vérité, & en même temps rassurer les Observateurs sur ce qui n'est pas soumis à leur vue corporelle.

Il est donc clair que si les Géomètres n'eussent pas perdu de vue les axiomes, ils ne se seroient jamais égarés dans leurs raisonnemens, puisque les axiomes sont attachés à l'essence même des Principes intellectuels, & par-là reposent sur la certitude la plus évidente.

La production corporelle & sensible, qui s'est faite d'après ces Loix intellectuelles, est sans doute

doute parfaitement régulière, prise dans la classe, en ce qu'elle est exactement conforme à l'ordre de ce Principe intellectuel, ou aux axiomes qui en dirigent par-tout l'existence & l'exécution. Cependant, comme la perfection de cette production corporelle n'est que dépendante, ou relative au Principe qui l'a engendrée, ce n'est pas dans cette production que peut en résider la règle & la source.

Ce ne seroit donc qu'en comparant continuellement cette production sensible avec les axiomes, ou avec les Loix du Principe intellectuel, que l'on pourroit juger de sa régularité, ce ne seroit, dis-je, que par ce moyen qu'on parviendroit à en démontrer la justesse.

Mais, si cette règle est la seule vraie, si en même temps elle est purement intellectuelle, comment les hommes peuvent-ils donc espérer d'y suppléer par une règle prise dans le sensible? Comment peuvent-ils se flatter de remplacer un être vrai, par un être conventionnel & supposé?

Comment douter cependant que ce ne soit-là où tendent tous les efforts des Géomètres, puisque nous verrons qu'après avoir établi les axiomes, qui sont les fondemens de toutes les vérités qu'ils veulent nous apprendre, ils ne nous proposent pour nous enseigner à évaluer l'étendue, qu'une mesure prise dans cette même étendue,

ou

ou des nombres arbitraires qui ont toujours besoin eux-mêmes d'une mesure sensible pour se réaliser à nos yeux corporels?

Alors doit-on s'en tenir à une telle démonstration, & regarder de pareilles preuves comme évidentes? Puisque la mesure réside toujours dans le Principe où la production sensible a pris naissance, cette production sensible & passive peut-elle se servir à elle-même de mesure & de preuve? Et y a-t-il d'autres êtres que ceux qui ne sont pas créés, ou les êtres vrais, qui puissent se prouver par eux-mêmes?

Loin de contester l'évidence des Principes intellectuels mathématiques, ou des axiomes, nous devons déjà reconnoître la foible idée que les Géomètres en ont prise, & le peu d'usage qu'ils en ont fait pour parvenir à la science de l'étendue & des autres propriétés de la matière; nous devons dire que s'ils ne connoissent rien sur cet objet, c'est pour être tombés dans la même méprise que les Observateurs ont faite sur tous les autres sujets que j'ai passés en revue; c'est-à-dire, qu'ils ont séparé l'étendue de son vrai Principe, ou plutôt qu'ils ont cherché ce Principe en elle, qu'ils l'ont confondu avec elle, & qu'ils n'ont pas vu que c'étoient deux choses distinctes, quoiqu'indispensablement rassemblées pour constituer l'existence de la matière.

Pour

Pour rendre ceci encore plus palpable, il est à propos de fixer nos idées sur la nature de l'étendue. L'étendue est, ainsi que toutes les autres propriétés des corps, une production du Principe générateur de la matière, selon les Loix & l'ordre qui sont prescrits à ce Principe inférieur par le Principe supérieur qui le dirige. Dans ce sens, l'étendue n'étant plus qu'une production secondaire, ne peut avoir les mêmes avantages que les êtres compris dans la classe des productions premières; ceux-ci ont en eux-mêmes leurs Loix fixes; toutes leurs propriétés sont invariables, parce qu'elles sont unies à leur essence; c'est-là, en un mot, où le poids, le nombre & la mesure, sont tellement réglés, qu'ils ne peuvent pas plus être altérés que l'être même ne peut être détruit.

Mais, quant aux propriétés des corps, ou des êtres secondaires, nous avons vu assez amplement qu'il n'en devoit pas être ainsi, puisque n'ayant absolument pour nos sens aucune propriété fixe, ils ne sauroient jamais avoir de valeur à nos yeux, que par comparaison avec les êtres de leur même classe.

Si cela est, l'étendue des corps n'est donc pas déterminée pour nous avec plus de certitude que leurs autres propriétés. Lors donc que pour nous faire connoître la valeur de cette étendue, on se servira d'une mesure qui sera prise dans cette même étendue, cette mesure que l'on emploiera
sera

sera sujette au même inconvénient que l'objet que l'on voudra mesurer, c'est-à-dire, que son étendue ne sera pas plus sûrement déterminée; de façon qu'il nous faudra encore chercher la mesure de cette mesure: car quelques moyens que nous voulions employer, nous verrons clairement que ce ne sera jamais dans cette étendue où nous découvrirons la vraie mesure, & par conséquent, qu'il faudra toujours recourir au Principe qui a engendré l'étendue, & toutes les propriétés de la matière.

C'est donc - là ce qui démontre complètement l'insuffisance de la marche des Géomètres, lorsqu'ils prétendent fixer la vraie mesure des êtres corporels. Il est vrai, & j'en suis convenu, qu'ils attachent des nombres à cette mesure étendue & sensible à laquelle ils ont recours. Mais non seulement les nombres dont ils se servent ne sont eux-mêmes que relatifs & conventionnels, non seulement l'homme est libre d'en varier les rapports, & de s'établir telle échelle qu'il jugera à propos, mais encore cette échelle, quelque utile qu'elle soit pour mesurer en général toutes les étendues d'une espèce, ne conviendra point du tout pour mesurer les étendues d'une autre espèce; & les hommes sont encore à trouver une base fixe, invariable & universelle, à laquelle puissent se rapporter toutes les espèces d'étendues quelconques.

Voilà

Voilà d'où vient l'embarras que les Géomètres éprouvent, lorsqu'ils veulent mesurer des courbes, parce que la mesure dont ils se servent ayant été faite pour la ligne droite, ne s'accommode qu'à cette sorte de ligne, & offre des difficultés insurmontables, quand on veut l'appliquer à la ligne circulaire, ainsi qu'à toute autre courbe qui en dérive.

Je dis que cette mesure offre alors des difficultés insurmontables; car, quoique les Géomètres aient tranché le nœud, en nous donnant la ligne circulaire comme un assemblage de lignes droites infiniment petites, ils auroient tort de croire avoir résolu la question par-là, puisque jamais une fausseté n'a pu rien résoudre.

Or, je ne puis me dispenser de regarder cette définition comme fautive, puisqu'elle combat directement l'idée qu'eux-mêmes & la Nature nous donnent d'une circonférence, qui n'est autre chose qu'une ligne dont tous les points sont également éloignés d'un centre commun; & je ne sais même comment les Géomètres peuvent raisonnablement se reposer sur deux propositions aussi contradictoires; car enfin, si la circonférence n'est qu'un assemblage de lignes droites, quelque infiniment petites qu'on les suppose, jamais tous les points de cette circonférence ne seront également éloignés du centre, puisque

puisque ces lignes droites elles-mêmes seront composées de plusieurs points, parmi lesquels ceux des extrémités & ceux intermédiaires ne seront sûrement pas à la même distance du centre; alors le centre ne leur sera plus commun, alors la circonférence ne sera plus une circonférence.

C'est donc vouloir réunir les contraires, c'est vouloir traiter comme n'ayant que la même nature, deux choses qui sont d'une nature très opposée; c'est, je le répète, vouloir soumettre au même nombre deux sortes d'êtres, qui étant différens l'un de l'autre, doivent sans doute se calculer différemment.

Il faut donc l'avouer, c'est ici que les hommes nous montrent le plus clairement leur penchant naturel à tout confondre, & à ne voir dans les êtres de classes différentes qu'une uniformité trompeuse, par le moyen de laquelle ils tâchent d'assimiler les choses qui se répugnent le plus. Car il est impossible de rien concevoir qui soit plus opposé, plus contraire l'un à l'autre, en un mot, plus contradictoire que la ligne droite & la ligne circulaire.

Outre les preuves morales qui se trouvent, soit dans les rapports de la ligne droite avec la régularité & la perfection de l'unité, soit dans ceux de la ligne circulaire avec l'impuissance & la confusion attachées à la multiplicité dont cette ligne

ligne circulaire est l'image, je puis encore en donner des raisons d'autant plus convaincantes, qu'elles seront prises dans les principes intellectuels, les seuls que l'on doit admettre comme réels, & faisant Loi dans la recherche de la nature des choses; les seuls, dis-je, qui soient inébranlables comme les axiomes.

J'avertirai néanmoins que ces vérités ne seront pas claires pour le commun des hommes, & bien moins encore pour ceux qui n'auront marché jusqu'à ce jour, que d'après les faux principes que je combats; le premier pas qu'il y auroit donc à faire pour me comprendre, ce seroit d'étudier les choses dans leur source même, & non dans les notions que l'imagination & les jugemens précipités en ont données.

Mais je sais combien peu d'hommes sont capables d'en avoir le courage; & quand je le supposerois pour un grand nombre, je devrois supposer aussi que peu d'entr'eux parviendroient à un plein succès, tant les premières sources de la Science ont été infectées d'erreur & de poison.

Si j'ai fait pressentir que tout avoit son nombre dans la Nature, si c'est par-là que tous les Êtres quelconques sont avertis à distinguer les uns des autres, puisque toutes leurs propriétés ne sauroient être que des résultats conformes aux Loix renfermées dans leur nombre; il est constant que la ligne droite & la ligne courbe étant

de nature différente, ainsi que je l'ai déjà indiqué, doivent avoir chacune leur nombre particulier, qui désigne leur différente nature, & nous empêche de les évaluer dans notre pensée, en les prenant indifféremment l'une pour l'autre.

Quand on ne réfléchiroit qu'un instant sur les fonctions & les propriétés de ces deux sortes de lignes, cela suffiroit pour qu'on dût se convaincre de la réalité de ce que je viens de dire. Quel est l'objet de la ligne droite? N'est-ce pas de perpétuer à l'infini les productions du point dont elle émane? N'est-ce pas comme perpendiculaire, de régler la base & l'affiette de tous les êtres, & de leur tracer à chacun leurs Loix?

Au contraire, la ligne circulaire ne bonnet-elle pas à tous ses points, les productions de la ligne droite? Par conséquent, ne tend-elle pas continuellement à la détruire, & ne peut-elle pas être regardée en quelque sorte comme son ennemie? Alors, comment seroit-il donc possible que deux choses si opposées dans leur marche, & qui ont des propriétés si différentes, ne fussent pas distinguées dans leur nombre, comme elles le sont dans leur action?

Si l'on eût fait plutôt cette importante observation, on eût épargné des peines & des travaux infinis, à tous ceux qui s'occupent de la Science mathématique, en ce qu'on les eût empêché de chercher, comme ils le font, une me-

lure commune à deux sortes de lignes qui n'auront jamais rien de commun entre elles.

C'est donc après avoir reconnu cette différence essentielle, qui les distingue dans leur figure, dans leur emploi & dans leurs propriétés, que je ne dois pas craindre d'affirmer que leur nombre est également différent.

Si l'on me pressoit de m'expliquer plus clairement, & d'indiquer quel est le nombre que j'attribue à chacune de ces lignes en particulier, j'avouerois, sans peine, que la ligne droite porte le nombre *quatre*, & la ligne circulaire le nombre *neuf* : & j'oserois assurer qu'il n'y a pas d'autre moyen de parvenir à les connoître ; car l'étendue plus ou moins grande de ces lignes, ne changera rien au nombre que je leur attribue en particulier, & elles conserveront toujours le même nombre chacune dans leur classe, à quelque étendue qu'on les prolonge.

Je fais, je le répète, que ceci pourra bien n'être pas entendu, tant la matière a fait de progrès dans l'intelligence de mes semblables. Il en est donc, qui malgré la clarté de ma proposition, pourroient en inférer faussement qu'une grande & une petite ligne aiant, selon moi, le même nombre, doivent par conséquent être égales.

Mais, pour prévenir ce paradoxe, j'ajouterai qu'une grande, comme une petite ligne, ne sont
A a 2 chacune

372 *Nombre de chaque sorte de Lignes.*

chacune que le résultat de leur Loi & de leur nombre; & qu'ainsi, quoique l'une & l'autre aient toujours, dans la même classe, la même Loi & le même nombre, cette Loi & ce nombre agissent toujours différemment dans chacune d'elles; c'est-à-dire, avec plus ou moins de force, d'activité ou de durée; d'où l'on voit que le résultat qui en proviendra, doit exprimer aux yeux toutes ces différences sensibles, quoique le Principe qui varie son action, soit lui-même invariable.

C'est-là, n'en doutons pas, ce qui peut seul expliquer la différence universelle de tous les êtres des deux natures, tant de ceux qui dans l'une ou l'autre, occupent des classes différentes, que de ceux qui sont de la même classe & de la même espèce; c'est-là ce qui peut faire comprendre comment tous les individus d'une même classe sont différens, quoiqu'ils aient la même Loi, la même source & le même nombre.

C'est par-là aussi que sont anéantis les nombres conventionnels & arbitraires, que les Géomètres emploient dans leurs mesures sensibles; & véritablement les inconvéniens où cette mesure les entraîne, nous en font voir clairement les défauts. Car, vouloir choisir la mesure de l'étendue, dans l'étendue, c'est s'exposer à être obligé de tronquer cette mesure, ou de la prolonger, lorsque l'étendue sur laquelle on l'a assise vient à recevoir des variations; & comme
ces

ces variations n'arrivent pas toujours juste sous des nombres multiples ou sous-multiples de la mesure donnée; qu'elles peuvent tomber sur des parties de nombres qui ne soient pas des entiers, par rapport au nombre principal, il faut nécessairement que la mesure donnée subisse la même mutilation; il faut enfin admettre ce que les calculateurs appellent des fractions d'unité, comme si jamais un être simple, ou une unité pouvoit se diviser.

Si les Mathématiciens se fussent attachés à cette dernière réflexion, ils auroient pris une plus juste idée d'un savant calcul qu'ils ont inventé, savoir, celui de *l'infini*; ils auroient vu qu'ils ne pouvoient jamais trouver *l'infiniment grand* dans la matière qui est bornée à trois élémens; mais bien dans les nombres qui sont les puissances de tout ce qui existe, & qui vraiment n'ont de bornes, ni dans notre pensée, ni dans leur essence: au contraire, ils auroient reconnu qu'ils ne pouvoient trouver le calcul de *l'infiniment petit* que dans la matière, dont la division indéfinie des molécules se conçoit toujours possible, quoique nos sens ne puissent pas toujours l'opérer; mais ils n'eussent jamais cherché cette sorte d'infini dans les nombres, puisque l'unité étant indivisible, elle est le premier terme des êtres, & n'admet aucun nombre avant elle.

Rien n'est donc moins conforme au Principe vrai, que cette mesure conventionnelle que l'homme s'est établie dans les procédés géométriques, & par conséquent, rien n'est moins propre à l'avancer dans les connoissances qui lui sont absolument nécessaires.

Le secours d'une telle mesure est, je le fais, de la plus grande utilité, dans les détails matériels du commerce de la vie sociale & corporelle de l'homme; aussi je ne prétends pas qu'il soit blâmable de l'appliquer à cet emploi; tout ce que je lui demanderois, ce seroit de ne pas avoir l'imprudence de la porter jusques dans les recherches sur les vérités naturelles, parce que dans ce genre, elle ne peut que le tromper; que les erreurs, même les plus simples, sont ici de la plus importante conséquence, & que toutes les vérités étant liées, il n'y en a pas une qui puisse recevoir la moindre atteinte, sans la communiquer à toutes les autres.

Les nombres *quatre* & *neuf*, que j'annonce comme appartenant essentiellement, l'un à la ligne droite & l'autre à la ligne courbe, n'ont pas l'inconvénient qu'on vient de remarquer dans la méthode arbitraire, puisque ces nombres restent toujours intacts, quoique leur faculté s'étende ou se resserre dans toutes les variations dont l'étendue est susceptible; aussi, dans la réalité des choses, n'y a-t-il jamais de fraction dans un être,

être. & si nous nous rappelons ce qui a été dit précédemment, sur la nature des Principes des êtres corporels, nous verrons que puisqu'ils sont indivisibles en qualité d'êtres simples, les nombres qui ne font que les représenter & les rendre sensibles, doivent jouir de la même propriété.

Mais, je le répète encore, tout ceci est hors du sensible & de la matière; ainsi, je ne me flatte pas qu'un grand nombre m'entende. C'est pour cela que je m'attends qu'on reviendra encore à la charge, & qu'on me demandera comment il sera possible d'évaluer les différentes étendues du même ordre, si je donne sans exception à toutes les lignes droites, le nombre *quatre*, & à toutes les lignes circulaires & courbes, le nombre *neuf*. On me demandera, dis-je, à quel signe on pourra connoître fixement les différentes manières dont le même nombre agit sur des étendues inégales; & comment il faudra s'y prendre pour déterminer avec justesse une étendue quelconque.

Il m'est inutile de chercher une autre réponse que celle que j'ai déjà faite sur cet objet. Je dirai donc que si celui qui me fait cette question n'a en vue de connoître l'étendue que pour son propre usage corporel, & pour ses besoins ou ses goûts sensibles, comme il n'y a rien en ce genre qui ne soit relatif, les mesures conventionnelles & relatives sont suffisantes; parce que, par le seul secours des sens, on peut porter la régularité

jusqu'au point de rendre l'erreur inappréciable aux sens.

Mais, s'il s'agit de connoître plus que cette valeur relative & d'approximation, si l'on demande à trouver la valeur fixe & réelle de l'étendue, comme cette valeur est en raison de l'action de son *nombre*, & que le *nombre* n'est pas matière, il est aisé de voir si c'est dans l'étendue matérielle, qu'on peut trouver la règle que l'on désire, & si nous avons eu tort de dire que la vraie mesure de l'étendue ne sauroit être connue par les sens corporels: alors, si ce n'est point dans les sens corporels que cette mesure se peut trouver, il ne faudra pas réfléchir long-temps pour juger où elle doit être, puisque nous n'avons cessé de représenter qu'il n'y avoit dans tout ce qui existe, que du sensible & de l'intellectuel.

Nous voyons donc dès-lors ce que les Géomètres ont à nous apprendre, & quelles sont les erreurs dont ils bercent notre intelligence, en ne lui offrant que des mesures prises dans le sensible, & par conséquent relatives, pendant qu'elle conçoit qu'il y en a de vraies, & qu'elle est faite pour les connoître.

Nous voyons en même temps reparoître ici cette vérité universelle qui fait l'objet de cet Ouvrage, savoir, que c'est dans le Principe seul des choses qu'il est possible d'en évaluer juste les propriétés.

propriétés; & que quelque difficulté qu'il y ait à savoir y lire, il est incontestable que ce Principe réglant tout, mesurant tout, dès qu'on s'éloigne, on ne trouvera rien.

Je dois ajouter néanmoins, que quoiqu'il soit possible par le secours de ce Principe, de parvenir à juger sûrement de la mesure de l'étendue, puisque c'est lui-même qui la dirige, ce seroit une vraie profanation de l'employer à des combinaisons matérielles; car il peut nous faire découvrir des vérités plus importantes que celles qui n'auroient de rapport qu'à la matière; & les sens, comme nous l'avons dit, sont suffisans pour diriger l'homme dans les choses sensibles. Nous voyons même que les êtres au-dessous de l'homme, n'ont pas d'autre Loi, & que leurs sens suffisent à leurs besoins; ainsi, pour cet objet purement relatif, la Mathématique vraie & juste, en un mot, la Mathématique intellectuelle seroit non seulement superflue, mais même elle ne seroit pas comprise.

Quelle plus grande inconséquence n'est-ce donc pas de vouloir assujettir & subordonner cette Mathématique invariable & lumineuse, à celle des sens, qui est si bornée & si obscure; de vouloir que celle-ci tienne lieu de l'autre; enfin, de vouloir que ce soit le sensible qui serve de règle & de guide à l'intellectuel?

Nous ne faisons là cependant que montrer de

nouveau l'inconvénient auquel les Géomètres se sont exposés; car, en cherchant à l'étendue une mesure sensible, & nous la donnant comme réelle, ils n'ont pas vu qu'elle étoit variable comme l'étendue même; & que loin de diriger la matière, elle étoit elle-même dans la dépendance de cette matière, puisqu'elle en suivoit nécessairement le cours & tous les résultats de relation.

Alors, dès que les nombres quatre & neuf, que j'ai avoué être la mesure des deux sortes de lignes possibles, sont entièrement à couvert de cette sujétion; je ne dois pas craindre d'errer, en leur donnant toute ma confiance, & en les annonçant ainsi que je l'ai fait, comme la vraie mesure, chacun dans leur classe.

J'avouerai qu'il m'est dur de ne pouvoir exposer ces vérités, sans sentir combien elles sont humiliantes pour les Géomètres, puisque, par les efforts qu'ils font journellement pour confondre ces deux mesures, ils nous obligent à dire que même les plus célèbres d'entr'eux ne savent pas encore la différence d'une ligne droite à une ligne courbe, ainsi qu'on le verra ci-après plus en détail.

Mais l'erreur que l'on vient d'apprendre n'est pas la seule qu'ils aient faite sur l'étendue; non seulement c'est dans elle qu'ils ont cherché la mesure, comme nous l'avons fait observer, mais

mais même ils y ont encore cherché la source du mouvement. N'osant jamais s'élever au-dessus de cette ténébreuse matière qui les environne, ils ont cru pouvoir fixer un espace & une borne au principe de ce mouvement, de façon que, selon ce système, il n'est plus possible, hors de cette borne, de rien concevoir d'actif & qui se meuve.

S'ils ne se sont pas fait encore une idée plus juste du mouvement, n'est-ce pas toujours par la même méprise qui leur fait confondre les choses les plus distinctes? N'est-ce pas parce qu'ils ne cherchent que dans l'étendue, au lieu de chercher dans son Principe?

Car cette étendue n'ayant que des propriétés relatives, ou des abstractions, il lui est impossible de rien offrir de fixe, & d'assez stable pour que l'intelligence de l'homme s'y repose d'une manière satisfaisante; & vouloir trouver dans elle la source de son mouvement, c'est répéter toutes ces tentatives insuffisantes qui ont été déjà renversées, & vouloir soumettre le Principe à sa production, pendant que selon l'ordre naturel & vrai des choses, l'œuvre fut toujours au-dessous de son Principe générateur.

C'est donc dans le Principe immatériel de tous les êtres, soit intellectuels, soit corporels, que réside essentiellement la source du mouvement qui se trouve en chacun d'eux. C'est par l'action

l'action de ce Principe que se manifestent toutes leurs facultés, selon leur rang & leur emploi personnel, c'est-à-dire, intellectuelles dans l'ordre intellectuel, & sensibles dans l'ordre sensible.

Or, si la seule action du Principe des êtres corporels est le mouvement, si c'est par-là seul qu'ils croissent, qu'ils se nourrissent, enfin, qu'ils manifestent & rendent sensibles & apparentes toutes leurs propriétés, & par conséquent l'étendue même, comment peut-on donc faire dépendre ce mouvement de l'étendue ou de la matière, puisqu'au contraire c'est l'étendue ou la matière qui vient de lui? Comment peut-on dire que ce mouvement appartienne essentiellement à la matière, pendant que c'est la matière qui appartient essentiellement au mouvement?

Il est incontestable que la matière n'existe que par le mouvement; car nous voyons que quand les corps sont privés de celui qui leur est accordé pour un temps, ils se dissolvent & disparaissent insensiblement. Il est tout aussi certain par cette même observation, que le mouvement qui donne la vie aux corps, ne leur appartient point en propre; puisque nous le voyons cesser dans eux, avant qu'ils aient cessé d'être sensibles à nos yeux; de même que nous ne pouvons douter qu'ils ne soient absolument dans

dans sa dépendance, puisque la cessation de ce mouvement est le premier acte de leur destruction.

D'ailleurs, rappelons - nous cette Loi de réaction universelle à laquelle tous les êtres corporels sont assujettis, & reconnoissons que si les Principes immatériels des êtres corporels, sont eux-mêmes soumis à la réaction d'un autre Principe, à plus forte raison les résultats sensibles de ces Principes, tels que l'étendue & autres, doivent nécessairement éprouver cette sujétion.

Concluons donc, que si tout disparoît à mesure que le mouvement se retire, il est évident que l'étendue n'existe que par le mouvement, ce qui est bien différent de dire que le mouvement est à l'étendue & dans l'étendue.

Cependant, de cette assertion que c'est le mouvement qui fait l'étendue, on pourroit inférer que le mouvement étant de l'essence des Principes immatériels, que nous devons reconnoître à présent comme indestructibles, il est impossible que ce mouvement n'existe pas toujours, & par conséquent, que l'étendue ou la matière ne soit éternelle, ce qui nous replongeroit dans ces précipices ténébreux, dont j'ai pris tant de soin de préserver mes Lecteurs; car, je le fais, on pourroit m'objecter qu'on ne peut pas concevoir de mouvement sans étendue.

Cette

Cette dernière proposition est vraie dans l'ordre sensible, où l'on ne peut concevoir de mouvement qui ne produise l'étendue, ou qui ne se fasse dans l'étendue; mais, quoique les Principes qui enfantent le mouvement dans l'ordre sensible, soient immatériels, ce seroit être dans l'erreur que d'admettre leur action comme nécessaire & comme éternelle, puisque nous avons vu qu'ils n'étoient que des êtres secondaires, n'ayant qu'une action particulière & non pas infinie, & qu'ils étoient absolument dans la dépendance d'une Cause active & intelligente, qui leur communiquoit cette action pour un temps, comme elle la leur retiroit, selon l'ordre & la Loi de la Cause première.

Bien plus, c'est dans cet ordre sensible même, où nous pouvons trouver des preuves d'un mouvement sans étendue; quoique dans cette région sensible, il se fasse toujours dans l'étendue. Pour cet effet, remarquons qu'en raison de cette double Loi universelle qui régit la Nature corporelle, il se trouve deux sortes de mouvemens dans tous les corps.

Premièrement, celui de leur croissance, ou l'action même qui manifeste & soutient leur existence sensible.

En second lieu, celui de leur tendance vers la Terre, qui est leur centre commun; tendance qui se fait connoître, tant dans la chute des corps,

corps, que dans la pression que leur propre pesanteur fait sur eux-mêmes, ou sur la surface terrestre.

Ces deux mouvemens sont directement opposés l'un à l'autre; aussi le second de ces mouvemens, ou la tendance des corps vers leur centre terrestre, quoiqu'il ne puisse se faire que dans l'étendue, ne produit cependant pas d'étendue; comme le premier mouvement, ou celui de la croissance & de l'existence de ces mêmes corps.

Au contraire, l'un tend à détruire ce que l'autre produit; puisque, si les êtres corporels pouvoient se réunir à leur centre, ils seroient dès-lors sans action, sans manifestation sensible, en un mot sans mouvement, & par conséquent sans étendue; puisqu'il est certain que tous ces effets n'ont lieu que parce que les êtres qui les produisent sont séparés de leur centre.

Or, si de ces deux mouvemens, dont l'un produit l'étendue, comme nous l'avons dit, il y en a un qui la détruit, celui-là au moins ne devra pas se regarder comme appartenant à l'étendue; quoiqu'il n'ait lieu que dans l'étendue; ce seroit donc là où l'on apprendroit à résoudre cette objection, qu'on ne peut concevoir de mouvement sans étendue, & à ne plus croire généralement que le mouvement soit de l'essence de toutes les classes d'êtres immatériels, puisque

puisque ceux de la classe sensible n'en font des positaires que pour un temps.

Fortifions encore cette vérité, qu'il peut y avoir du mouvement sans étendue. N'avons-nous pas admis qu'il ne sauroit y avoir que des êtres sensibles & des êtres intellectuels; si c'est la classe de ces derniers qui régit l'autre, & qui lui fait donner ce mouvement producteur des choses sensibles, c'est elle qui par essence, doit être la véritable source du mouvement; comme telle, elle est d'un autre ordre que la classe des Principes immatériels corporels qui lui sont subordonnés; il doit donc y avoir dans cette classe, une action & des résultats qui soient comme elle, distincts & indépendans du sensible, c'est-à-dire, dans lesquels le sensible ne soit pour rien.

Ainsi, puisque le sensible n'est pour rien dans toutes les actions qui appartiennent à la Cause première, & dans tous les résultats immatériels qui en proviennent; s'il ne fait qu'en recevoir la vie passive qui le soutient pendant la durée du temps; si enfin tous les effets sensibles, pendant le temps actuel de leur existence même, sont absolument sans aucune influence sur la classe purement intellectuelle, à plus forte raison cette classe a-t-elle pu agir avant l'existence des choses sensibles, & peut agir après leur disparition, puisque le moment où ces choses sensibles

bles

bles auront vécu, n'aura pas même dérangé d'un instant l'action de la Cause première.

Alors, quoique dans le sensible, le mouvement & l'étendue soient nécessairement liés l'un à l'autre, cela n'empêche point que dans la classe supérieure, il ne doive y avoir éternellement un mouvement ou une action, quand même rien de sensible ne seroit existant, & dans ce sens on peut dire avec certitude, que quoiqu'on ne puisse concevoir d'étendue sans mouvement, il est cependant incontestable qu'on peut concevoir du mouvement sans étendue, puisque le Principe du mouvement, soit sensible, soit intellectuel est hors de l'étendue.

Réunissant ensuite toutes ces observations, on doit voir s'il est possible de jamais attribuer avec raison aucun mouvement à l'étendue, comme en faisant l'essence nécessaire, & si l'homme ne s'égare pas, lorsqu'il en cherche le principe & la connoissance.

J'ai dit en général que le mouvement n'étoit autre chose que l'effet de l'action, ou plutôt l'action même, puisqu'ils sont inséparables. J'ai reconnu en outre, que dans les choses sensibles, il y avoit deux sortes de mouvemens ou d'actions opposées, savoir, la croissance & la décroissance, ou la force qui éloigne les corps de leur centre, & leur propre Loi qui tend à les en rapprocher : mais, comme le dernier de ces

Bb

mouve-

mouvements ne fait que revenir sur les traces de l'autre, dans le même temps, & selon la même Loi, dans l'ordre inverse, nous ne craignons point d'errer, en les annonçant comme provenant tous les deux du même nombre, & le moindre des Géomètres fait que ce nombre est *quatre*.

Qui ne fait, en effet, que tous les mouvements & toutes les révolutions possibles des corps, se font en progression géométrique quaternaire, soit ascendante, soit descendante? Qui ne fait que ce nombre *quatre* est la Loi universelle du cours des astres, celle de la Mécanique, de la Pyrotechnie; celle, en un mot, de tout ce qui se meut dans la Région corporelle, soit naturellement, soit par la main des hommes?

Et véritablement, si la vie agit sans interruption, & que son action soit toujours nouvelle; c'est-à-dire, si elle croît ou décroît sans cesse dans les êtres corporels & sujets à la destruction, quelle autre Loi que celle de la progression géométrique ascendante ou descendante sauroit convenir à la Nature?

En effet, la progression arithmétique en est entièrement bannie, parce qu'elle est stérile & qu'elle ne peut embrasser que des faits bornés ou des résultats toujours égaux & toujours uniformes. Aussi les hommes ne devroient-ils jamais l'appliquer qu'à des objets morts, à des divisions fixes, ou à des assemblages immobiles; & quand

quand ils ont voulu l'employer pour désigner les actions simples & vivantes de la Nature, comme celles de l'air, celles qui produisent la chaleur & le froid, & toutes les autres causes des révolutions de l'Atmosphère, leurs résultats ou leurs divisions ont été très vicieuses, en ce qu'elles ont donné à la multitude une idée fautive du Principe de vie ou d'action corporelle, dont la mesure n'étant point sensible, ne peut, sans la plus grossière méprise, se tracer sur la matière.

Nous n'induirons donc personne en erreur, en donnant la progression géométrique quaternaire, comme étant le principe de la vie des êtres, ou en assurant que le nombre de toute action est *quatre*, quelque inconnu que soit ce langage.

Mais, ce que nous n'avons point encore fixé, c'est de savoir quel est le nombre de l'étendue. Il faut donc le dire, c'est ce même nombre *neuf* qui a été appliqué ci-devant à la ligne circulaire. Oui, la ligne circulaire & l'étendue ont un tel rapport, elles sont tellement inséparables, qu'elles portent absolument le même nombre, qui est *neuf*.

Si elles ont le même nombre, elles ont nécessairement la même mesure & le même poids; car ces trois principes marchant toujours d'accord, l'un ne peut être déterminé, qu'il ne détermine également les deux autres.

Effectivement, quelque nouveau que cela doive paroître, je ne puis me dispenser d'avouer que l'étendue & la ligne circulaire ne sont qu'une même chose; c'est-à-dire, qu'il n'y a d'étendue que par la ligne circulaire, & réciproquement qu'il n'y a que la ligne circulaire qui soit corporelle & sensible; c'est-à-dire, enfin, que la Nature matérielle & étendue ne peut être formée que de lignes qui ne sont pas droites, ou, ce qui est la même chose, qu'il n'y a pas une seule ligne droite dans la Nature, comme on le verra ci-après.

Je n'ai qu'un mot à dire avant d'en venir là, qui est que si les Observateurs eussent examiné ceci de plus près, ils auroient résolu depuis long-temps une question qui n'est pas encore clairement décidée parmi eux, savoir, si la génération & la reproduction se font par des œufs, ou par des vers ou animaux spermatiques; ils auroient vu que rien n'étant sans enveloppe ici-bas, & toute enveloppe, ou toute étendue, étant circulaire, tout est ver dans la Nature, parce que tout est œuf; & réciproquement tout est œuf, parce que tout est ver. Je reviens à mon sujet.

Il ne suffit pas, je le fais, d'avoir exclus de la Nature, la ligne droite, il faut exposer les raisons qui m'y déterminent.

Premièrement, si nous suivons l'origine de
toutes

toutes les choses sensibles & matérielles, nous ne pourrions nier que le Principe des êtres corporels ne soit le Feu, mais que leur corporification ne vienne de l'Eau, & qu'ainsi les corps ne commencent par le fluide.

En second lieu, nous ne pourrions nier aussi que ce fluide ne soit le principe qui opère la dissolution des corps, & qu'ensuite le Feu n'en opère la réintégration, puisqu'une des plus belles Loix de la vérité est que l'ordre direct & l'ordre inverse aient un cours uniforme en sens contraire.

Mais tout fluide n'est qu'un assemblage de particules sphériques; & c'est même la forme sphérique de ces particules qui donne au fluide la propriété qu'il a de s'étendre & de circuler. Alors, si les corps prennent là leur naissance, il est donc constant qu'ils doivent conserver dans leur état de perfection, la même forme qu'ils ont reçue à leur origine, comme ils la représentent encore dans leur dissolution en particules fluides & sphériques; & par cette raison les corps doivent se considérer comme un assemblage de ces mêmes globules sphériques, mais qui ont pris de la consistance, en proportion de ce que leur Feu a plus ou moins desséché la partie grossière de leur humide. A quelque degré que l'on porte cet assemblage de globules sphériques, il est donc évident que le résultat

sera toujours sphérique & circulaire comme son principe.

Veut-on se convaincre matériellement de ce que j'avance? Que l'on fixe avec attention les corps dont les dimensions nous paroissent droites: observons les surfaces les plus unies; chacun fait qu'on n'y pourra découvrir qu'inégalités, qu'élévations & qu'enfoncemens; chacun fait, dis-je, ou doit savoir, que les surfaces des corps, vues de près, n'offrent aux yeux qu'une multitude de fillons.

Mais ces fillons eux-mêmes ne sont composés que de ces inégalités, & ceci à l'infini; & tant que nos yeux ou les instrumens dont nous les aidons pourront s'étendre, nous ne verrons jamais, soit dans les surfaces des corps, soit dans les fillons qu'elles nous présentent, qu'une réunion de plusieurs particules sphériques qui ne se touchent que par un point de leur surface. Qu'on examine donc alors s'il est possible d'y admettre de ligne droite.

Qu'on ne m'objecte pas cet intervalle qui existe entre deux points donnés, & entre lesquels on peut supposer une ligne droite qui corresponde de l'un à l'autre.

Premièrement, ces deux points, ainsi séparés, ne sont plus censés faire corps ensemble. Ainsi la ligne droite qu'on supposeroit entr'eux, seroit purement dans la pensée, & ne pourroit pas

pas être conçue comme corporelle & sensible.

Secondement, cet intervalle qui les sépare, est lui-même rempli de particules mercurielles aériennes, qui étant sphériques, comme celles des autres corps, ne pourroient jamais se toucher que par leur surface; ainsi cet intervalle seroit corps, & par cette raison sujet aux mêmes inégalités que les corps, ce qui s'accorde entièrement avec ce qui a été dit précédemment sur les principes de la matière, qui, malgré leur union, ne sauroient jamais se confondre.

N'y aiant donc aucune continuité dans les corps, tout y étant successif & interrompu, il est impossible dans aucun sens d'y supposer & d'y reconnoître de lignes droites.

Outre les raisons que nous venons de voir, il en est d'autres qui viennent à l'appui, & qui confirment l'évidence de ce Principe. Je me suis décidé à convenir que le nombre *quatre* étoit le nombre de la ligne droite; j'ai vu depuis, de concert avec tous les Observateurs, que le nombre *quatre* étoit aussi celui qui dirigeoit toute espèce de mouvement quelconque; il y a donc une grande analogie entre le principe du mouvement & la ligne droite, puisque nous leur voyons porter le même nombre, puisque d'ailleurs nous avons reconnu que dans ce mouvement résidoit la source & l'action des choses corporelles & sensibles, & qu'en même

temps nous avons vu que la ligne droite étoit l'emblème de l'infinité & de la continuité des productions du point dont elle émane.

Or, j'ai assez démontré que le mouvement, quoique produisant les choses corporelles & sensibles, ou l'étendue, ne sauroit cependant jamais appartenir en propre à cette même étendue, ni en dépendre; alors donc, si la ligne droite a le même nombre que ce mouvement, elle doit avoir la même Loi & la même propriété; c'est-à-dire, que quoiqu'elle dirige les choses corporelles & étendues, jamais elle ne pourra se mélanger avec elles, ni s'y confondre & devenir sensible, puisque le principe ne peut se confondre avec sa production.

Ce sont toutes ces raisons réunies, qui doivent empêcher de jamais admettre de ligne droite dans la Nature corporelle.

Rappelons donc ici tous nos principes; le nombre *quatre* est celui du mouvement, c'est celui de la ligne droite, en un mot, c'est le nombre de tout ce qui n'est pas corporel & sensible. Le nombre *neuf* est celui de l'étendue & de la ligne circulaire, qui constitue universellement l'étendue, c'est-à-dire, qu'il est le nombre des corps & de toutes les parties des corps; car il faut absolument regarder la ligne circulaire comme la production nécessaire du mouvement qui se fait dans le temps.

Ce

Ce sont-là les deux seules & uniques Loix que nous puissions reconnoître, & avec elles nous pouvons sans doute embrasser tout ce qui existe, puisqu'il n'y a rien qui ne soit, ou dans l'étendue, ou hors de l'étendue, qui ne soit passif ou actif, résultat ou Principe, passager ou immuable, corporel ou incorporel, périssable ou indestructible.

Prenant donc ces deux Loix pour guides, nous reviendrons à la manière dont nous avons vu que les Géomètres avoient considéré les deux seules sortes de lignes possibles, la droite & la courbe; & nous jugerons s'il est vrai que le cercle soit, comme ils le prétendent, un assemblage de lignes droites, puisqu'au contraire, il n'y a pas de ligne droite, prise dans le corporel, qui ne soit un assemblage de lignes courbes.

C'est pourtant, faute d'avoir discerné les différens nombres de ces deux différentes lignes, que depuis son exil l'homme cherche à les concilier, ou ce qui est la même chose, tâche de découvrir ce que l'on nomme la quadrature du cercle; car, avant la chute, connoissant la nature des êtres, il ne se seroit pas consumé en efforts inutiles, & ne se seroit pas livré à la recherche d'une découverte dont il eût évidemment connu l'impossibilité; il n'eût été ni assez aveugle, ni assez imprudent, pour vouloir rapprocher des principes aussi différens que ceux

de la ligne droite & de la ligne courbe ; en un mot, il ne fût jamais venu à sa pensée de croire pouvoir changer la nature des êtres, & de faire en sorte que *neuf* valût *quatre*, ou que *quatre* valût *neuf* ; ce qui est à la lettre l'objet de l'étude & de l'occupation des Géomètres.

Qu'on essaie en effet de concilier ces deux nombres, comment y parviendra-t-on ; comment adapter *neuf* avec *quatre*, comment diviser *neuf* par *quatre*, ou, ce qui est la même chose, partager neuf en quatre parties sans y admettre de fractions, qui, selon ce qu'on a vu, ne peuvent se trouver dans les Principes naturels des choses, quoiqu'elles puissent s'opérer sur leurs résultats, qui, ne sont que des assemblages ? Car, après avoir trouvé *deux* pour quotient, ne nous resteroit-il pas toujours une Unité, qu'il faudroit diviser également par ce même nombre *quatre* ?

Nous voyons donc que cette quadrature est impraticable en figure, ou dans le corporel & le sensible, & qu'elle ne sauroit jamais avoir lieu qu'en nombre & immatériellement ; c'est-à-dire, en admettant le centre qui est corporel & Quatenaire, comme on en sera convaincu dans peu. Je laisse donc à penser à présent si cette quadrature est admissible, de la manière dont les hommes s'en occupent ; si l'impossibilité n'en est pas évidemment démontrée, & si alors

nous

nous devons être étonnés qu'on n'ait encore rien trouvé sur cet objet; car, en fait de vérité, une approximation, ou rien, c'est la même chose.

Il en faut dire autant de la longitude, qu'un si grand nombre d'hommes cherchent sur la surface terrestre avec tant d'émulation; & pour en juger, il sera suffisant d'observer la différence qui existe entre la longitude & la latitude.

La latitude est horizontale & va du Sud au Nord. Or, comme ce Sud n'est désigné par aucun des points imaginaires, inventés par les Astronomes pour nous expliquer l'Univers, mais très-certainement par le Soleil, dont le Midi vertical varie, en s'élevant ou en s'abaissant chaque jour par rapport au jour précédent, il suit que cette latitude est nécessairement circulaire & variable, & comme telle, elle porte le nombre *neuf* d'après tous les principes qui viennent d'être établis.

Au contraire, la longitude est perpendiculaire, & vient de l'Est qui est toujours au même point d'élévation, quoique cet Est se montre chaque jour à différens points de l'horizon. Ainsi la longitude étant fixe & toujours la même, est l'image réelle de la ligne droite, & par conséquent porte le nombre *quatre*. Or nous venons de voir l'incompatibilité des deux nombres *quatre* & *neuf*. Comment est-il donc possible de trouver le perpendiculaire dans l'horizon-

ta

tal? Comment assimiler le supérieur à l'inférieur? Comment enfin découvrir l'Est sur la surface terrestre, puisqu'il n'est pas dans la Région?

Quand j'ai dit que l'Est étoit fixe, on a bien vu que je ne parlois pas de celui que donne le lever du Soleil, puisqu'il change tous les jours. D'ailleurs l'espèce de longitude que le Soleil donne de cette manière, n'est toujours qu'horizontale par rapport à nous, comme la latitude, & par celà seul très-défectueuse.

Mais je parle du véritable Est dont le lever du Soleil n'est que le signe indicatif, & qui se manifeste visiblement & plus juste, dans l'à-plomb & la perpendiculaire; de cet Est, qui par son nombre *quatre*, peut seul embrasser tout l'espace, puisqu'en se joignant au nombre *neuf* ou celui de l'étendue, c'est-à-dire, unissant l'actif au passif, il forme le nombre *treize*, qui est le nombre de la Nature.

Il n'est donc pas plus possible de trouver cette longitude sur la Terre, que de concilier la ligne droite avec la ligne courbe, & que de trouver la mesure de l'étendue & le mouvement, dans l'étendue; nouvelle preuve de la vérité des principes que nous avons exposés.

Nous devons appliquer encore cette Loi à une autre observation, & dire que c'est par la raison de cette même différence du nombre *quatre*

au

au nombre *neuf*, qu'on n'a pu jusqu'à présent & qu'on ne pourra jamais faire quadrer juste le calcul lunaire avec le calcul solaire. Car la Lune est *neuvaine*, comme étant attachée à la Terre qui n'a que des courbes en latitude; le Soleil, au contraire, quoique désignant la latitude par le Sud, est néanmoins dans son Est terrestre, ou dans le lieu de son lever, l'image du principe de la longitude, ou de la ligne droite, & comme tel il est *quaternaire*. D'ailleurs, il est clairement distinct de la région de la Terre, à laquelle il communique la réaction nécessaire à la faculté végétative, nouvel indice de son activité quaternaire; en un mot, son quaternaire se manifeste sur la Lune même par les quatre phases que nous appercevons sur elle, & qui se déterminent par les différentes positions, par rapport au Soleil dont elle reçoit la lumière.

Ainsi appliquant à cet exemple le principe qui nous occupe pour le présent, on verra clairement pourquoi le calcul solaire & le calcul lunaire sont incompatibles, & que le vrai moyen de parvenir à la connoissance des choses, est de commencer par ne pas les confondre, mais de les suivre & de les examiner chacune selon le *nombre* & les Loix qui leur sont propres.

Que ne m'est-il permis de m'étendre plus au long, sur ce nombre *neuf* que j'attribue à la
Lune,

Lune, & par conséquent à la Terre dont elle est le Satellite! Je montrerois par le nombre de cette Terre, quel est son emploi & sa destination dans l'Univers; cela pourroit même nous donner des indices sur la véritable forme qu'elle porte, & répandre encore plus de jour sur le système actuel qui ne l'admet pas comme immobile, mais, au contraire, comme parcourant un très-grand orbite.

Car les Astronomes se sont peut-être un peu trop pressés dans leurs jugemens; & avant de donner toute leur confiance à leurs observations, ils auroient dû examiner lequel parmi les êtres corporels doit agir le plus, ou de celui qui donne la réaction, ou de celui qui la reçoit; si le Feu n'est pas le plus mobile des élémens, & le sang plus agile que les corps dans lesquels il circule; ils auroient dû penser que la Terre, quoique n'occupant pas le centre des orbites des astres, pouvoit cependant leur servir de *réceptif*, & dès-lors devant recevoir & attendre leurs influences, sans être forcée d'ajouter une seconde action corporelle, à l'action végétative qui lui est propre, & dont ces astres sont privés.

Enfin les plus simples expériences sur le cône, leur auroient prouvé la vraie forme de la Terre; & nous pourrions leur offrir, dans la destination de cette même Terre, dans le rang qu'elle

qu'elle occupe parmi les êtres créés, & dans les propriétés de la perpendiculaire ou de la ligne droite, des difficultés insurmontables, & que leurs systèmes ne pourroient résoudre.

Il arriveroit peut-être aussi que ces difficultés ne seroient pas senties, parce que l'Astronomie s'est isolée comme toutes les Sciences où l'homme a mis la main; qu'elle a considéré la Terre, ainsi que chacun des corps célestes, comme des êtres distincts, & sans liaison les uns aux autres; en un mot, parce que l'homme a agi là aussi inconsidérément que dans tout le reste; c'est-à-dire, qu'il n'a point porté la vue sur le principe de l'existence de tous ces corps, sur celui de leurs Loix & de leur destination, & que par cette raison il ne connoît pas encore quel en est le premier objet.

Bien plus, c'est par un motif louable en apparence, qu'il a cherché à ravalier la Terre, en la comparant à l'immensité & à la grandeur des astres; il a eu la foiblesse de croire que cette Terre n'étant qu'un point dans l'Univers, méritoit peu l'attention de la première Cause; qu'il seroit contre la vraisemblance que cette Terre fût au contraire ce qu'il y a de plus précieux dans la création, & que tout ce qui existe autour ou au-dessus d'elle, lui vînt apporter son tribut; comme si c'étoit sur une mesure sensible, que l'Auteur des choses

choses dût évaluer ses ouvrages, & que leur prix ne fût pas plutôt dans la noblesse de leur emploi & dans leurs propriétés, que dans la grandeur de l'espace & de l'étendue qu'ils occupent.

C'est peut-être cette fausse combinaison qui aura conduit l'homme à cette autre combinaison plus fausse encore, par laquelle il affecte de ne pas se croire digne lui-même des regards de son Auteur; il a cru n'écouter que l'humilité, en refusant d'admettre que cette Terre même, & tout ce que l'Univers contient n'étoient faits que pour lui; il a feint de craindre de trop écouter son orgueil, en se livrant à cette pensée.

Mais il n'a pas craint l'indolence & la lâcheté qui suivent nécessairement de cette feinte modestie; & si l'homme évite de se regarder aujourd'hui comme devant être le Roi de l'Univers, c'est qu'il n'a pas le courage de travailler à en recouvrer les *Titres*, que les devoirs lui en paroissent trop fatiguans, & qu'il craint moins de renoncer à son état & à tous ses droits, que d'entreprendre de les remettre dans leur valeur. Cependant, s'il vouloit un instant s'observer lui-même, il verroit bientôt qu'il devoit mettre son humilité à avouer qu'il est avec raison au-dessous de son rang, mais non à se croire d'une nature à n'avoir jamais pu l'occuper, ni à ne pouvoir jamais y rentrer.

Que

Que ne puis-je donc, je le répète, me livrer à tout ce que j'aurois à dire sur ces matières! Que ne puis-je montrer les rapports qui se trouvent entre cette Terre & le corps de l'homme, qui est formé de la même substance, puisqu'il en est provenu! Si mon plan me le permettoit, je prendrois dans leur analogie incontestable, le témoignage de l'uniformité de leurs Loix, & de leurs proportions, d'où il seroit aisé de voir qu'ils ont l'un & l'autre le même but à remplir.

Ce seroit même-là, où l'on apprendroit pourquoi j'ai enseigné au commencement de cet Ouvrage, que l'homme étoit si-fort intéressé à maintenir son corps en bon état; parce que s'il est fait à l'image de la Terre, & que la Terre soit le fondement de la création corporelle, il ne peut conserver sa ressemblance avec elle, qu'en résistant comme elle aux forces qui la combattent continuellement. On y verroit aussi que cette Terre lui doit être respectable comme sa mère; & qu'étant, après la Cause intelligente & l'homme, le plus puissant des êtres de la Nature temporelle, elle est elle-même la preuve qu'il n'existe pas d'autres Mondes corporels que celui qui nous est visible.

Car cette opinion de la pluralité des Mondes, est encore prise dans la même source de toutes les erreurs humaines; c'est pour vouloir tout séparer, tout démembrer, que l'homme suppose

une multitude d'autres Univers, dont les étoiles sont les soleils, & qui n'ont pas plus de correspondance entr'eux, qu'avec le Monde que nous habitons; comme si cette existence à part étoit compatible avec l'idée que nous avons de l'Unité, & comme si, en qualité d'être intellectuel, dans le cas que ces Mondes supposés existassent, l'homme n'en auroit pas la connoissance.

Alors, s'il peut & doit avoir la connoissance de tout ce qui existe, il faut nécessairement que rien ne soit isolé, & que tout se tienne; puisque c'est avec un seul & même principe que l'homme embrasse tout, & qu'il ne le pourroit avec ce seul & même principe, si tous les êtres créés corporellement n'étoient pas semblables entr'eux & de la même nature.

Oui, sans doute, il y a plusieurs Mondes, puisque le plus petit des êtres en est un, mais tous tiennent à la même chaîne; & comme l'homme a le droit de porter la main jusqu'au premier anneau de cette chaîne, il ne sauroit en approcher, qu'il ne touche à la fois tous les Mondes.

On verroit de plus dans le tableau des propriétés de la Terre, que pour le bien-être de l'homme, soit sensible, soit intellectuel, elle est une source féconde & inépuisable; qu'elle rassemble toutes les proportions, tant numériques que de figure; qu'elle est le premier point
d'appui

d'appui que l'homme a rencontré dans la chute, & qu'en cela il ne sauroit trop en priser l'importance, puisque sans elle il seroit tombé beaucoup plus bas.

Que seroit-ce donc si j'osois parler du Principe qui l'anime, & en qui résident toutes les facultés de végétation & autres *vertus* que je pourrois exposer ? C'est bien alors que les hommes apprendroient à avoir de la vénération pour elle, qu'ils s'occuperoient davantage de la *culture*, & qu'ils la regarderoient comme l'entrée de la route qu'ils ont à parcourir pour retourner au lieu qui leur a donné la naissance.

Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit sur ces objets ; & si j'allois plus loin, je craindrois d'usurper des droits qui ne m'appartiennent pas. Je reviens donc aux nombres *quatre* & *neuf*, que j'ai annoncés comme étant propres, l'un à la ligne droite, & l'autre à la ligne courbe ; comme étant aussi l'un le nombre du mouvement, ou de l'action, & l'autre celui de l'étendue ; car il se pourroit que ces nombres parussent supposés & imaginaires.

Il est à propos que je fasse voir pour quelle raison je les emploie, & pourquoi je prétends qu'ils conviennent chacun naturellement aux lignes auxquelles je les ai attribués ; commençons par le nombre *neuf*, ou celui de la ligne circulaire & de l'étendue.

Sans doute qu'il ne répugnera à personne de considérer une circonférence comme un zéro; car quelle figure peut plus que le zéro ressembler à une circonférence? Il répugnera moins encore d'en regarder le centre comme une Unité, puisqu'il est impossible que pour une circonférence, il y ait plus d'un centre; tout le monde sait aussi qu'une Unité jointe à un zéro donne *dix*, en cette sorte 10. Ainsi nous pouvons envisager le cercle entier, comme faisant *dix* ou 10, c'est-à-dire, le centre avec la circonférence.

Mais nous pouvons également regarder le cercle entier, comme un être corporel dont la circonférence est la forme ou le corps, & dont le centre est le Principe immatériel. Or, nous avons vu avec assez de détail, qu'on ne devoit jamais confondre ce Principe immatériel avec la forme corporelle & étendue; que quoique ce soit sur leur union qu'est fondée l'existence de la matière, cependant c'étoit une erreur impardonnable de les prendre pour le même être, & que l'intelligence de l'homme pouvoit toujours les séparer.

Alors, séparer ce Principe de la forme corporelle, n'est-ce pas la même chose que de séparer le centre de la circonférence, & par conséquent la même chose que d'ôter l'unité 1 du denaire 10? Mais, si on ôte une unité du denaire

denaire 10, il est bien certain qu'il ne restera plus que *neuf* en nombre; cependant il nous restera en figure le zéro, 0, ou la ligne circulaire, ou enfin la circonférence. Que l'on voie donc à présent, si le nombre *neuf* & la circonférence ne se conviennent pas l'un à l'autre, & si nous avons eu tort de donner ce nombre *neuf* à toute étendue, puisque nous avons prouvé que toute étendue étoit circulaire.

Que l'on voie aussi, d'après le rapport existant entre le zéro, qui est comme nul par lui-même, & le nombre *neuf*, ou celui de l'étendue, si l'on auroit dû blâmer si légèrement ceux qui ont prétendu que la matière n'étoit qu'apparente.

Je fais que la plupart des Géomètres, regardant le nombre des caractères d'Arithmétique, comme dépendant de la convention de l'homme, prendront peu de confiance à la démonstration présente; je fais même qu'il en est parmi eux qui ont essayé de porter jusqu'à vingt, le nombre de ces caractères, pour faciliter les opérations du calcul.

Mais, premièrement, si plusieurs Nations ont des caractères d'Arithmétique, qui ne proviennent que de leur convention, les caractères Arabes doivent en être exceptés, parce qu'ils sont fondés sur les Loix & la nature des choses sensibles, qui aussi-bien que les choses intel-

lectuelles, ont des signes numériques qui leur sont propres.

Secondement, comme les Géomètres ignorent entièrement les Loix & les propriétés des *nombres*, ils n'ont pas vu qu'en les multipliant au-delà de dix, ils dénatureroient tout, & vouloient donner aux êtres un Principe qui n'étoit pas simple, & qui n'offroit point d'Unité; ils n'ont pas vu que l'Unité étant universelle, la somme de tous les *nombres* devoit principalement nous retracer son image, afin que se montrant aussi réelle & aussi inaltérable dans ses productions que dans son essence, cette Unité eût à nos hommages des droits invincibles, & que l'homme fût inexcusable, s'il venoit à les méconnoître. Ils n'ont pas vu, dis-je, que le nombre *dix* étoit celui qui portoit le plus parfaitement cette empreinte, & qu'ainsi la volonté de l'homme ne pourroit jamais étendre au-delà de dix, les signes des *nombres* ou des Loix de l'Unité.

Aussi l'expérience a pleinement confirmé ce principe, & les moyens qu'on avoit pris pour le combattre, sont demeurés sans aucun succès. Je puis donc entreprendre sa défense, & attribuant le nombre *un* ou l'Unité, au centre, attribuer le nombre *neuf* à la circonférence ou à l'étendue.

Je ne rappellerai point ici ce que j'ai dit de
l'union

l'union des trois élémens fondamentaux, qui se trouvent toujours tous les trois ensemble dans chacune des trois parties des corps; par où l'on trouvera facilement un rapport certain du nombre *neuf* à la matière, ou à l'étendue circulaire; je ne dirai rien non plus de la formation du cube, soit algébrique, soit arithmétique, qui, lorsque les facteurs n'ont que deux termes, ne peut avoir lieu que par neuf opérations, puisque parmi les dix, qu'on y devroit compter à la rigueur, la seconde & la troisième ne sont qu'une répétition l'une de l'autre, & dès-lors doivent se considérer comme ne faisant qu'un.

Mais j'appuierai le principe que j'ai établi, de quelques observations sur la nature & la division du cercle; car il est faux de dire que ce sont les Géomètres qui l'ont divisé en trois cents soixante degrés, comme étant la division la plus commode, & celle qui se prêtoit le plus facilement à toutes les opérations du calcul.

Cette division du cercle en trois cents soixante degrés, n'est point du tout arbitraire; c'est la Nature même qui nous la donne, puisque le cercle n'est composé que de triangles, & qu'il y a six de ces triangles équilatéraux, dans toute l'étendue de ce même cercle.

Qu'on suive donc, si l'on a des yeux, l'ordre naturel de ces nombres; qu'on y joigne le produit

duit qui est la circonférence ou le zéro, & qu'on voie si ce sont les hommes qui ont établi ces divisions.

Faut-il exposer moi-même l'ordre naturel de ces nombres? Toute production quelconque est ternaire, *trois*. Il y a six de ces productions parfaites dans un cercle, ou six triangles équilatéraux, *six*. Enfin la circonférence elle-même complète l'œuvre, & donne *neuf* ou zéro, 0. Si l'on veut donc réduire en chiffres tous ces nombres, nous aurons premièrement 3, secondement 6, & enfin 0, lesquels réunis donneront 360.

Qu'on fasse ensuite telles multiplications qu'on voudra, sur les nombres que nous venons de reconnoître comme constituant le cercle; alors, comme tous les résultats en seront neuvaires, on ne doutera plus de l'universalité du nombre *neuf* dans la matière.

On ne doutera pas non plus de l'impuissance de ce nombre, quand on réfléchira qu'avec quelque nombre qu'on le joigne, il n'en altère jamais la nature; ce qui, pour ceux qui en auront la clef, sera une preuve frappante de ce que nous avons dit, que la forme ou l'enveloppe pouvoit varier, sans que son Principe immatériel cessât d'être immuable & indestructible.

C'est par ces observations simples & naturelles,

les, que l'on peut parvenir à appercevoir l'évidence du principe que j'expose. C'est-là en même temps, un des moyens qui peuvent indiquer aux hommes, comment on doit procéder pour lire dans la nature des êtres; car toutes leurs Loix sont écrites sur leur enveloppe, dans leur marche, & dans les différentes révolutions où leur cours les assujettit.

Par exemple, c'est pour n'avoir pas distingué la circonférence naturelle d'avec la circonférence artificielle, qu'est venue l'erreur que j'ai relevée plus haut sur la manière dont on avoit considéré la circonférence jusqu'à présent, c'est-à-dire, comme un assemblage d'une infinité de points réunis par des lignes droites. Il est vrai que la circonférence que l'homme décrit à l'aide du compas, ne peut se former que successivement; & dans ce sens on peut la regarder comme l'assemblage de plusieurs points, qui n'étant marqués que l'un après l'autre, ne sont pas censés avoir entr'eux d'adhérence ou de continuité; ce qui fait que l'imagination y a supposé des lignes droites pour les rassembler.

Mais, outre que j'ai fait voir en son lieu, que même dans ces cas-là, la ligne de réunion que l'on admettroit ne seroit pas droite, puisque sensiblement il n'y en a point qui le soit, il ne faut qu'examiner la formation du cercle natu-

rel, pour reconnoître la fausseté des définitions qu'on nous donne généralement de la ligne circulaire.

Le cercle naturel croît à la fois, & dans tous les sens; il occupe & remplit toutes les parties de sa circonférence, car ce n'est que dans l'ordre sensible & par les yeux de notre matière, que nous appercevons des inégalités nécessaires dans les formes corporelles, parce qu'elles ne sont que des assemblages; au lieu que par les yeux de notre faculté intellectuelle, nous voyons par-tout la même force & la même puissance, & nous n'appercevons plus ces inégalités, parce que nous sentons que l'action du Principe doit être pleine & uniforme; sans cela il seroit lui-même exposé: &, soit dit en passant, c'est-là ce qui fait tomber toutes ces disputes scholastiques & puériles sur le vuide; les yeux bornés du corps de l'homme doivent en trouver à tous les pas, parce qu'ils ne peuvent lire que dans l'étendue; la pensée n'en conçoit nulle part, parce qu'elle lit dans le Principe, qu'elle voit que ce Principe agit par-tout, qu'il remplit nécessairement tout, puisque la *résistance* doit être universelle comme la *pression*.

On ne peut donc comparer en rien le cercle naturel avec le cercle artificiel, puisque le cercle naturel se crée tout ensemble, par la seule explosion de son centre; au lieu que le cercle artificiel

artificiel ne commence que par la fin qui est le triangle; car tout le monde sait, ou doit savoir, que le compas dont on tient une des pointes immobile, ne peut faire avec l'autre un seul pas, sans présenter un triangle.

Venons actuellement aux raisons pour lesquelles le nombre *quatre* est celui de la ligne droite.

Je dirai avant tout, que je n'emploie pas ici ce mot de *ligne droite*, dans le sens qu'il a, selon le langage reçu, par lequel on exprime cette étendue qui paroît avoir à nos yeux le même alignement; & en effet, aiant démontré qu'il n'y avoit point de ligne droite dans la Nature sensible, je ne pourrois adopter l'opinion vulgaire à cet égard, sans tenir une marche contradictoire avec tout ce que j'ai établi. Je regarderai donc seulement la ligne droite comme Principe, & comme telle, étant distinguée de l'étendue.

N'avons-nous pas vu que le cercle naturel croissoit en même temps dans tous les sens, & que le centre jetoit à la fois hors de lui-même la multitude innombrable & intarissable de ses rayons? Chacun de ces rayons n'est-il pas regardé comme une ligne droite dans le sens matériel? Et véritablement, par sa rectitude apparente & par la faculté qu'il a de pouvoir se prolonger à l'infini, il est l'image réelle du Principe générateur, qui
produit

produit sans cesse hors de lui, & qui ne s'écarte jamais de sa Loi.

Nous avons vu en outre, que le cercle n'étoit lui-même qu'un assemblage de triangles, puis-que nous n'avons reconnu par-tout que trois principes dans les corps, & que le cercle est corps. Or, si ce rayon, si cette ligne droite en apparence, si enfin l'action de ce Principe générateur ne peut se manifester que par une production ternaire, nous n'aurions qu'à réunir le nombre de l'unité du centre, ou de ce Principe générateur, au nombre ternaire de la production, avec laquelle il est lié pendant l'existence de l'être corporel, & nous aurions déjà un indice du quaternaire que nous cherchons dans la ligne droite, selon l'idée que nous en avons donnée.

Mais, pour qu'on ne croie pas que nous confondons actuellement ce que nous avons distingué avec tant de soin, savoir, le centre qui est immatériel, avec la production, ou le triangle qui est matériel & sensible, il faut qu'on se rappelle ce qui a été dit sur les Principes de la matière. J'ai fait voir assez clairement que quoiqu'ils produisent la matière, ils sont cependant immatériels eux-mêmes; alors, pris comme tels, il est facile de concevoir une liaison intime du centre, ou du Principe générateur, avec les Principes secondaires; & comme les
trois

trois côtés du triangle, ainsi que les trois dimensions des formes, nous ont indiqué sensiblement que ces Principes secondaires ne sont qu'au nombre de *trois*, leur union avec le centre nous offre l'idée la plus parfaite de notre *quaternaire* immatériel.

De plus, comme cette manifestation quaternaire n'a lieu que par l'émanation du rayon hors de son centre; que ce rayon, qui se prolonge toujours en ligne droite, est l'organe & l'action du Principe central; que la ligne courbe, au contraire, ne produit rien; & qu'elle borne toujours l'action & la production de la ligne droite ou du rayon; nous ne pouvons résister à cette évidence, & nous appliquons sans crainte le nombre *quatre* à la ligne droite ou au rayon qui la représente, puisque c'est la ligne droite & le rayon seul qui peuvent nous donner la connoissance de ce nombre.

Voilà la route par laquelle l'homme peut parvenir à distinguer la forme & l'enveloppe corporelle des êtres, d'avec leurs Principes immatériels, & par-là se faire une idée assez juste de leurs différens *nombre*s, pour éviter la confusion, & marcher avec assurance dans le sentier des observations; voilà, dis-je, le moyen de trouver cette Quadrature dont nous avons parlé, & qui ne se pourra jamais découvrir que par le *nombre* du centre.

Il est si vrai, en effet, que cette ligne droite, ou ce Quaternaire, est la source & l'organe de tout ce qui est corporel & sensible, que c'est au nombre *quatre* & au quarré, que la Géométrie ramène tout ce qu'elle veut mesurer; car elle ne considère tous les triangles qu'elle établit dans cette vue, que comme division & moitié de ce même quarré: or, ce quarré n'est-il pas formé par quatre lignes, & par quatre lignes qui sont regardées comme droites, ou semblables au rayon, & par conséquent quaternaires comme lui?

Faut-il donc quelque chose de plus, pour démontrer que par leur procédé même, les Géomètres prouvent ce que je leur avance? C'est-à-dire, que le *nombre* qui produit les êtres, est le même qui leur sert de mesure; & ainsi, que la vraie mesure des êtres ne peut se trouver que dans leur Principe, & non pas dans leur enveloppe & dans l'étendue; puisqu'au contraire, tout ce qui est enveloppe, tout ce qui est étendue, ne peut s'évaluer avec précision qu'en se rapprochant du centre, & de ce nombre quaternaire, que nous nommons le Principe générateur.

On ne songera pas, je l'espère, à m'objecter que toutes les figures, nommées rectilignes en Géométrie, étant bornées par des lignes censées droites, portent également le quaternaire, & qu'ainsi

qu'ainsi je ne devrois pas me borner au quarré, pour indiquer la mesure quaternaire; ce qui sembleroit contredire la simplicité & l'unité du principe annoncé.

Quand le fait ne seroit pas pour moi, quand il seroit faux que les Géomètres, ainsi que je viens de le dire, ramenassent au quarré, tout ce qu'ils veulent mesurer, il suffiroit, de ce que nous venons de dire sur ce quaternaire immatériel, pour convenir que toutes les choses sensibles provenant de lui, doivent conserver sensiblement sur elles la marque de cette origine quaternaire; or, ce quaternaire étant absolument le seul Principe générateur des choses sensibles, étant le seul *nombre* à qui cette propriété de production soit essentielle, il est également indispensable qu'il n'y ait parmi les choses sensibles qu'une seule figure qui nous l'indique, & cette figure, on l'a dit, c'est le quarré.

Et comment cette vérité ne se montreroit-elle pas pour nous parmi les choses sensibles, puisque nous la trouvons indiquée clairement & d'une manière incontestable, dans la Loi numérique, c'est-à-dire, dans ce que l'homme possède ici-bas de plus intellectuel & de plus sûr? Comment, dis-je, pourrions-nous trouver plus d'une mesure quaternaire, ou ce qui est la même chose, plus d'un quarré, dans les figures sensibles

sensibles & corporelles qui font l'objet de la Géométrie, puisque dans cette Loi numérique, ou de calcul, dont nous venons de parler, il est impossible de trouver plus d'un nombre carré?

Je fais que ceci doit étonner, & quelqueincontestable que soit cette proposition, elle paroîtra nouvelle sans doute; car il est généralement reçu qu'un carré numérique est le produit d'un nombre quelconque, multiplié par lui-même, & l'on ne met pas même en question que tous les nombres n'aient cette propriété.

Mais, puisque l'analogie que nous avons découverte dans toutes les classes entre les Principes & leurs productions, ne suffit pas encore pour dessiller les yeux sur ce point; puisque, malgré l'unité du carré parmi toutes les figures sensibles que l'homme peut tracer, les Géomètres se sont persuadés qu'il peut y avoir plus d'un carré numérique; je vais entrer dans d'autres détails qui confirmeront la vérité de ce que je viens d'avancer.

Le carré en figure est très-certainement le quadruple de sa base; & s'il n'est que l'image sensible du carré intellectuel & numérique, d'où il provient, il faut absolument que ce carré numérique & intellectuel soit le type & le modèle de l'autre; c'est-à-dire, que de même que le carré en figure est le quadruple de sa base, de même le carré numérique & intel-

Intellectuel doit être le quadruple de la racine.

Or, je puis certifier à tous les hommes, & ils le peuvent connoître comme moi, qu'il n'y a qu'un seul nombre qui soit le quadruple de la racine. Je me dispenserai même, autant que je le pourrai, de le leur indiquer positivement; soit parce qu'il est trop facile à trouver; soit parce que ce sont des vérités que je n'expose qu'à regret.

Mais, me dira-t-on, si je n'admets qu'un seul quarré numérique, comment faudra-t-il donc considérer les produits de tous les autres nombres multipliés par eux-mêmes? Car enfin, s'il n'y a qu'un seul quarré numérique, il ne peut aussi y avoir qu'une seule racine quarrée parmi tous les nombres; & cependant il n'est pas un seul nombre qui ne puisse se multiplier par lui-même: alors, tous les nombres pouvant se multiplier par eux-mêmes, que seront-ils donc, s'ils ne sont pas des racines quarrées?

Je conviens que tout nombre quelconque peut se multiplier par lui-même, & par conséquent qu'il n'en est point qui ne puisse se regarder comme racine; je fais de plus, avec le moindre des calculateurs, qu'il n'est pas de racine qui ne soit moyenne proportionnelle entre son produit & l'unité; mais pour que tous ces nombres fussent des racines quarrées,

il faudroit qu'ils fussent tous en rapport de *quatre* avec l'unité; or parmi cette multitude de différentes racines dont la quantité ne peut jamais être fixée, attendu que les nombres sont sans bornes, il n'y a absolument qu'un seul nombre ou qu'une seule racine, qui soit dans ce rapport de *quatre* avec l'unité; il est donc clair que le nombre qui se trouve avoir ce rapport, est le seul qui mérite essentiellement le nom de racine quarrée; & toutes les autres racines se trouvant avoir des rapports différens avec l'unité, pourront prendre des noms tirés de ces différens rapports, mais elles ne devront jamais prendre le nom de racines quarrées, puisque leur rapport avec l'unité ne sera jamais quaternaire.

Par la même raison, quoique toutes les racines étant multipliées par elles-mêmes, rendent un produit, cependant puisque toute racine est moyenne proportionnelle entre son produit & l'unité, il faut de toute nécessité que ce produit lui-même soit à la racine ce que la racine est à l'unité; alors s'il n'est qu'une seule racine qui soit dans le rapport de *quatre* avec l'unité, ou qui soit quarrée, il est incontestable qu'il ne peut y avoir non plus qu'un seul produit qui soit dans le rapport de quatre avec la racine, & par conséquent qu'il ne peut y avoir qu'un seul quarré.

Tous

Tous les autres produits n'étant point dans ce rapport quaternaire avec leur racine, ne devront donc pas se considérer comme des quarrés, mais ils porteront les noms de leurs différens rapports avec leur racine, comme les racines qui ne sont pas quarrées, portent les noms de leurs différens rapports avec l'unité.

En un mot, s'il étoit vrai que toutes les racines fussent des racines quarrées, toutes les racines en raison double, donneroient certainement des quarrés qui seroient doubles les uns des autres, & l'on fait qu'en nombre cela est absolument impossible; voilà, pourquoi nous n'admettons qu'un seul quarré, & qu'une seule racine quarrée. C'est donc pour n'avoir pas pris une idée assez juste d'une racine quarrée, que les Géomètres en ont attribué les propriétés à tous les nombres, tandis qu'elles ne convenoient exactement qu'à un seul nombre.

Il faut remarquer néanmoins que la différence qui se trouve entre cette seule racine quarrée & toutes les autres racines, de même qu'entre le seul produit quarré admissible & tous les autres produits numériques, ne provient que de la qualité des facteurs, d'où elle se répand sur les résultats qui en proviennent. Dans le fait, c'est toujours le quaternaire qui dirige toutes ces opérations quel-

D d 2 conques;

conques; ou, pour parler plus clairement, dans toute espèce de multiplication, nous trouverons toujours, premièrement l'unité; secondement le premier facteur; troisièmement le second facteur, & enfin le résultat, ou le produit qui provient de l'action mutuelle des deux facteurs.

Et quand je dis, dans toute espèce de multiplication, c'est que ceci se trouve vrai, non seulement dans tous les produits auxquels nous connoissons deux racines ou deux facteurs, comme dans la multiplication de deux différens nombres l'un par l'autre; mais aussi dans tous les produits où nous ne connoissons qu'une seule racine, parce que cette racine se multipliant par elle-même, nous offre toujours distinctement nos deux facteurs.

C'est donc-là ce qui nous représente avec une nouvelle évidence, le pouvoir réel de ce nombre *quatre*, Principe de toute production, & générateur universel, de même que les vertus de cette ligne droite qui en est l'image & l'action.

C'est-là aussi où nous trouvons une nouvelle preuve de la distinction des choses sensibles & des choses intellectuelles, ainsi que de tout ce qui a été dit sur leurs différens *nombres*, puisque dans toutes les multiplications numériques, nous connoissons sensiblement trois choses, savoir les deux facteurs & le produit,

duit; au lieu que nous ne connoissons qu'intellectuellement l'unité à laquelle elles ont rapport, & que cette unité n'entre jamais dans l'opération des choses composées.

Nous voyons donc alors pourquoi nous avons reconnu ce quaternaire comme étant à la fois le Principe & la mesure fixe de tous les êtres, & pourquoi tout produit quelconque, soit l'étendue, soit toutes les différentes propriétés de cette étendue, sont engendrées & dirigées par ce quaternaire.

Les Géomètres eux-mêmes nous confirment tous les avantages qui ont été attribués jusqu'ici au quaternaire, & cela par les divisions qu'ils emploient sur le rayon pour évaluer son rapport avec la circonférence. Ils ont soin de le diviser dans le plus grand nombre de parties qu'il leur est possible, afin de rendre l'approximation moins défectueuse. Mais dans toutes les divisions qu'ils mettent en usage, il est important d'observer qu'ils emploient toujours les décimales. Or, par un calcul que nous n'exposerons pas ici, quoiqu'il soit assez connu, on ne peut nier qu'une décimale, & le quaternaire n'aient des rapports incontestables, puisqu'ils ont tous deux le privilège de correspondre & d'appartenir à l'unité. En se servant des décimales, les Géomètres marchent donc encore par le quaternaire.

Je fais qu'à la rigueur on pourroit diviser le rayon par d'autres nombres que par les décimales; je fais même que ces décimales ne rendent jamais des résultats justes, comme la division du cercle en trois cents soixante degrés, d'où l'on pourroit inférer que ni les décimales, ni le quaternaire avec lequel elles sont unies d'une manière inséparable, ne sont pas la vraie mesure.

Mais il faut observer que la division du cercle en trois cents soixante degrés, est parfaitement exacte, parce qu'elle tombe sur le vrai *nombre* de toutes les formes; au lieu que la division décimale exprimant le *nombre* du Principe immatériel de ces mêmes formes, ne peut se trouver juste en nature sensible, sur le rayon corporel, ni sur aucune espèce de matière.

Cela n'empêche pas que de toutes les divisions que l'homme pouvoit choisir, les décimales ne soient celle qui l'approche le plus du point qu'il desire; on peut dire même qu'en cela, comme dans bien d'autres circonstances, il a été conduit sans le savoir, par la loi & le Principe des choses; que son choix est une suite de la lumière naturelle qui est en lui, & qui tend toujours à l'amener au vrai, & que le moyen qu'il a pris, tout nul & tout inutile qu'il soit pour lui, en ce qu'il veut le faire quadrer avec l'étendue & avec la matière, est néanmoins

néanmoins le meilleur qu'il avoit à prendre en ce genre.

Ainsi; malgré le peu de succès que l'homme a retiré de ses efforts, on sera toujours obligé de convenir que la division qu'il a faite du rayon en parties décimales, confirme ce que j'ai dit sur l'universalité de la mesure quaternaire.

Quelque réserve que je me sois promis, après tout ce que j'ai dévoilé touchant le nombre *quatre* & touchant la racine quarrée, il n'est aucun de mes lecteurs qui ne jugent que l'un & l'autre ne soient les mêmes; ainsi il ne seroit plus temps de le dissimuler; & même m'étant avancé jusques-là, je me trouve comme engagé à leur avouer qu'en vain chercheroient-ils la source des Sciences & des lumières ailleurs que dans cette racine quarrée, & dans le quarré unique qui en résulte.

Et véritablement s'il est possible à ceux qui liront cet écrit, de saisir par eux-mêmes la liaison de tout ce que j'expose à leurs yeux, & de prendre une idée convenable du quarré numérique & intellectuel que je leur présente, je suis en quelque sorte obligé de convenir de la vérité & de ne plus leur refuser un aveu qu'ils m'arrachent.

Je vais donc présenter préalablement, autant que la prudence & la discrétion me le permettront, quelques-unes des propriétés de ce qua-

ternaire : & pour me rendre plus intelligible, je le considérerai comme le quarré sensible & corporel qui en est la figure & la production, c'est-à-dire, comme aiant quatre côtés visibles & distincts.

En examinant chacun de ces quatre côtés séparément, on pourra se convaincre que le quarré dont il s'agit, est véritablement la seule route qui puisse mener l'homme à l'intelligence de tout ce qui est contenu dans l'Univers, de même que c'est le seul appui qui doive le soutenir contre toutes les tempêtes qu'il est obligé d'essuyer pendant son voyage dans le temps.

Mais, pour mieux sentir les avantages infinis attachés à ce quarré, rappelons-nous ce qui en a été dit en le comparant avec la circonférence; nous y apprendrons que la circonférence est faite pour borner & s'opposer à l'action du centre ou du quarré, & qu'ils réagissent mutuellement l'un sur l'autre, que par conséquent elle arrête les rayons de la lumière; au lieu que le quarré étant par lui-même le Principe de cette lumière, son véritable objet est d'éclairer; en un mot, que la circonférence retient l'homme dans des liens & dans une prison, tandis que le quarré lui est donné pour s'en délivrer.

C'est en effet l'infériorité de cette circonférence qui fait tous les malheurs de l'homme,
parce

parce qu'il ne peut en parcourir tous les points que successivement, ce qui lui fait sentir dans toute son étendue la peine du temps pour laquelle il n'étoit pas fait; au lieu que le *quarré* comme correspondant avec l'unité, ne l'assujettit point à cette Loi, puisqu'à l'image de son Principe, son action est entière & sans interruption.

Il faut cependant avouer que la Justice même à favorisé l'homme jusques dans les punitions qu'elle lui a infligées, & que cette circonférence qui lui a été donnée pour le borner, & lui faire expier ses premiers égaremens, ne le laisse pas sans espoir & sans consolation; car au moyen de cette circonférence, l'homme peut parcourir tout l'Univers, & revenir au point d'où il est parti, sans être obligé de se retourner, c'est-à-dire, sans perdre de vue le centre. C'est même-là pour lui l'exercice le plus utile & le plus salutaire, comme on voit que lorsqu'on veut aimanter une lame de fer, il faut, après chaque frottement, la ramener à l'aiman en lui faisant faire un circuit, sans cela elle perdrait la vertu qu'elle vient de recevoir.

Néanmoins, malgré cette propriété de la circonférence, il n'y a nulle comparaison à en faire avec le *quarré*, puisque celui-ci instruit l'homme directement des *vertus* du centre, & que sans quitter sa place, cet homme peut par ce moyen

atteindre & embrasser les mêmes choses que par le secours de la circonférence, il ne sauroit connoître sans en parcourir tous les points.

Enfin celui qui est tombé dans la circonférence, tourne autour du centre, parce qu'il s'est écarté de l'action de ce centre ou du rayon qui est droit, & il tourne toujours, parce que l'action bonne est universelle, & qu'il la trouve par-tout sur son chemin & en opposition; au lieu que celui qui tient au *centre*, ou au *quarré* qui en est l'image & le *nombre*, est toujours fixe & toujours le même.

Il est inutile, sans doute, de pousser plus loin cette comparaison allégorique, parce que je ne doute pas, que dans ce que je viens de dire, des yeux intelligens ne fassent bien des découvertes.

Ce n'est donc pas sans raison que j'ai pu annoncer ce quarré, comme étant supérieur à tout, puisque n'y aiant absolument que deux sortes de lignes, la droité & la courbe, tout ce qui ne tient pas à la Ligne droite, ou au quarré, est nécessairement circulaire & dès-lors temporel & périssable.

C'est donc en vertu de cette supériorité universelle, que j'ai dû faire pressentir à l'homme les avantages infinis qu'il pourroit trouver dans ce quarré, ou ce nombre quaternaire, sur lequel je me suis proposé de donner quelques détails préliminaires à mes Lecteurs.

Nous

Nous les prions de se souvenir que le quarré généralement connu, n'est que l'image & la figure du quarré numérique & intellectuel; ils concevront sans doute aussi, que nous ne nous proposons de leur parler que du quarré numérique intellectuel qui agit sur le temps & qui dirige le temps; & que celui-là même est la preuve qu'il existe un autre *quarré* hors du temps, mais dont la connoissance entière nous est interdite, jusqu'à ce que nous soyons nous-mêmes hors de la prison temporelle; & c'est pour cela que je n'ai pas dû parler des termes de la progression quaternaire, qui s'élèvent au-dessus des causes agissant dans le temps.

D'après cela, pour faire concevoir comment ce quarré contient tout, & mène à la connoissance de tout, observons qu'en Mathématique ce sont les quatre angles droits qui mesurent toute la circonférence; & comme ces quatre angles désignent chacun une Région particulière, il est clair que le quarré embrasse l'Est, l'Ouest, le Nord & le Sud; or, si dans tout ce qui existe, soit sensible, soit intellectuel, nous ne saurions jamais trouver que ces quatre Régions, que pourrions-nous donc concevoir au-delà? Et quand nous les aurons parcourues dans une classe, ne devons-nous pas nous regarder comme certains qu'il ne nous restera plus rien de cette classe à connoître?

C'est

C'est pourquoi, celui qui auroit observé avec soin & avec persévérance les quatre points cardinaux de la Création corporelle, n'auroit plus rien à apprendre en Astronomie; & il pourroit se flatter de posséder à fond le Systême de l'Univers, ainsi que le véritable arrangement des corps célestes; c'est-à-dire, qu'il auroit la connoissance de la propriété des étoiles fixes, de l'Anneau de Saturne, des Temps & des Saisons convenables à l'*Agriculture*, & des deux causes que peuvent avoir les éclipses; car c'est pour n'avoir jamais voulu reconnoître qu'une Loi matérielle & visible dans ces éclipses, que les Observateurs ont nié celles qui sont provenues d'une autre source, & dans un temps différent du temps indiqué par l'ordre sensible.

Quant à l'ordre des mouvemens des astres, l'homme pourroit également en avoir une connoissance certaine, par un examen réfléchi dans quatre divisions qui complètent leur cours temporel; car le temps est celle des mesures sensibles qui est la moins sujette à erreur, & c'est pour cette raison que le temps étant la vraie mesure du cours des astres, on sent qu'il m'est plus aisé d'estimer juste leurs retours périodiques par le calcul du temps, que d'évaluer avec précision la longueur de mon bras, par les mesures conventionnelles prises dans l'étendue, puisque celles-ci n'ont point de base fixe, ni

déter-

déterminée par la Nature sensible; c'est pour cela qu'une multitude de Nations mesurent l'espace même & les distances itinéraires, par la durée ou par le temps.

Par le secours de ce même quarré, l'homme parviendroit à se délivrer des ténèbres épaisses qui couvrent encore tous les yeux sur l'ancienneté, l'origine & la formation des choses; il pourroit même éclaircir toutes les disputes relatives à la naissance de notre Globe, & à toutes les révolutions qui sont écrites sur sa surface, & dont les traces peuvent aussi-bien représenter les suites & les effets de la première explosion, que ceux des révolutions postérieures & successives, que l'Univers éprouve continuellement depuis son origine.

Et en effet, ces révolutions se sont toujours produites par les forces physiques, quoiqu'elles aient été permises par la Cause première, & exécutées sous les yeux de la Cause temporelle supérieure, par la continuelle *contraction* du mauvais Principe, à qui d'immenses pouvoirs ont souvent été accordés sur le sensible pour la purification de l'intellectuel; car, s'il le faut dire, cette purification de l'intellectuel est la seule voie qui mène au vrai *grand Oeuvre*, ou au rétablissement de l'*Unité*; or, comment cette purification peut-elle avoir lieu, sans son contraire ou sans la réaction, puisqu'elle doit se

se faire dans le temps, & que dans le temps aucune action ne peut avoir lieu sans le secours d'une réaction.

Ce qui éclaireroit l'homme là-dessus, c'est qu'en observant les quatre Régions dont nous parlons, il verroit qu'il y en a une qui dirige, une qui reçoit, & deux qui réagissent; de-là il verroit que les désastres dont la Terre offre universellement les vestiges, appartiennent nécessairement à l'action de deux Régions actives opposées, savoir, de celle où règne le Feu, & de celle où règne l'Eau. Alors il n'attribueroit plus les effets dont ses yeux sont témoins tous les jours, à l'élément seul qui paroît les produire; parce qu'il reconnoîtroit que ces révolutions sont le résultat du combat continuel de ces deux ennemis, dans lequel l'avantage demeure tantôt à l'un & tantôt à l'autre; mais aussi dans lequel l'un des deux ne peut être vainqueur, sans que le lieu de la Terre où s'est passé le combat n'en souffre à proportion, & n'en reçoive des altérations & des changemens.

Voilà pourquoi rien de ce que nous voyons sur la Terre ne doit nous étonner, parce que, quand même les révolutions journalières, que nous ne pouvons nier, n'auroient pas lieu, ces deux élémens ont néanmoins commencé d'agir en opposition, dès le moment de l'origine des choses temporelles.

Voilà

Voilà pourquoi aussi nous devons être sûrs que chaque instant produit des révolutions nouvelles, parce que l'action de ces deux élémens l'un sur l'autre, est & sera continuelle jusqu'à la dissolution générale. Ainsi tous ces prodiges qui surprennent si fort les naturalistes, disparaissent; toutes ces irrégularités, toutes ces dévastations qui s'opèrent sous nos yeux, de même que celles dont les restes & les débris annoncent l'ancienneté, ne sont plus difficiles à expliquer, & se concilient parfaitement avec tout ce que l'on a vu sur les Principes innés des êtres sur leurs actions différentes & opposées les unes aux autres, enfin sur les suites funestes de la *contr'action* universelle.

Mais tous ces phénomènes paroîtront bien moins étonnans encore, quand nous nous rappellerons que ces deux élémens opposés, ou ces deux agens, ou cette double Loi universelle dans la matière, sont toujours dans la dépendance de la Cause active & intelligente qui en fait le centre & le lien, & qui peut à son gré actionner l'un ou l'autre des divers agens qui lui sont soumis, & même les livrer à une action inférieure & mauvaise.

Nous avons donc un moyen de plus de savoir d'où ont pu provenir, dans les grandes révolutions, ces excès prodigieux de l'Eau sur le Feu, ou du Feu sur l'Eau; car il faut simplement songer

ger à la Cause active & intelligente, & reconnoître que, lorsque les Principes de ces éléments ne sont plus dans leurs bornes naturelles, c'est qu'elle abandonne, ou qu'elle actionne l'un plus que l'autre par sa propre *vertu*, pour l'accomplissement des Décrets & de la Justice de la Cause première, & pour laisser agir, ou pour arrêter la trop grande *contr'action* du Principe mauvais qui lui est opposé.

On voit donc par-là que pour savoir les raisons de la marche que cette Cause tient dans l'Univers, c'est dans la Nature intelligente & dans tout ce qui lui ressemble qu'il faut les chercher; car, comme elle est à la fois active & intelligente, c'est son activité qui fait produire les effets sensibles, en communiquant les diverses actions & réactions à tous les êtres temporels; mais c'est la faculté intelligente seule qui peut en donner l'explication, attendu que c'est à ce seul titre qu'elle est admise au *Conseil*; ainsi il n'y aura jamais aucun résultat satisfaisant pour ceux qui ne chercheront cette explication que dans la matière.

Que l'on applique ceci à tout ce qui a été dit sur la manière de chercher en tout la vérité des choses, & l'on verra si les principes qui nous conduisent ne sont pas universels.

Outre les lumières que la connoissance du quarré peut donner sur la constitution des êtres
corpo-

corporels, sur l'harmonie établie entr'eux, de même que sur les causes de leur destruction ; il embrasse encore les quatre degrés distincts auxquels leur cours particulier les assujettit, & qui nous sont clairement désignés par les quatre Saisons ; car, qui ne fait les différentes propriétés attachées à chacune de ces Saisons ? Qui ne fait que tous les êtres corporels, ne pouvant recevoir la naissance que par la réunion de deux actions inférieures, il faut premièrement & avant tout, que ces deux actions se conviennent & s'accordent mutuellement, ce que l'on peut appeler l'*Adoption*.

Or, c'est à l'Automne que cet acte d'adoption est attribué, parce qu'alors les êtres, par la Loi de leur Principe immatériel, jettent hors d'eux les germes qui doivent servir à leur reproduction ; & cette Loi ne commence d'agir que quand ces germes se trouvent placés dans leur matrice naturelle. C'est-là le premier degré de leur cours, degré sur lequel la réflexion & l'intelligence découvriront facilement une infinité de choses que je ne dois pas dire.

Quand les germes sont ainsi adoptés par leur matrice, les deux actions concourant ensemble, forment ce que nous devons appeler la *Conception*, qui selon la Loi de cette même nature corporelle, est indispensable pour la génération des êtres de matière. Ce second degré de leur

E e

cours

cours se passe pendant l'Hiver, dont l'influence ménageant leur force en les tenant dans le repos, & ramassant tout leur feu dans le même foyer, opère sur eux une réaction violente qui leur fait faire effort, & les rend plus propres à se lier & à se communiquer réciproquement leurs vertus.

Le troisième degré de leur cours a lieu pendant le Printemps; & nous pouvons regarder cet acte comme celui de la *végétation* ou de la corporisation; premièrement parce qu'il est le troisième, & que nous avons assez montré que le nombre trois étoit consacré à tout résultat soit corporel, soit incorporel; en second lieu, parce que les influences salines de l'hiver venant à cesser après avoir rempli leur Loi, qui étoit de réagir non seulement les Principes des germes générateurs, mais même ceux de leurs productions, les uns & les autres font usage de leur faculté & de leur propriété naturelle en manifestant au-dehors tout ce qu'ils ont en eux. Aussi, c'est dans cette saison du Printemps que commencent à paroître les fruits de cette propriété végétative, & que nous les voyons sortir du sein où ils ont pris la naissance.

Enfin l'Été complète tout l'ouvrage; c'est alors que toutes ces productions, sortant de la matrice où elles avoient été formées, reçoivent pleinement l'action du Soleil qui les porte à leur maturité;

maturité; & c'est-là le quatrième degré du cours de tous les êtres corporels terrestres.

On sent cependant qu'il faut en excepter la plupart des animaux, qui malgré qu'ils soient assujettis aux quatre degrés que je viens de reconnoître dans le cours particulier de tous les êtres corporels, ne suivent pas néanmoins toujours pour leur génération & leur croissance, la Loi & la durée ordinaire des saisons; & cette exception ne doit pas étonner à leur égard; parce que n'étant pas inhérens à la Terre, quoiqu'ils viennent d'elle, il est certain que leur Loi ne doit pas être semblable à celle des êtres de végétation attachés à cette même Terre.

Il ne faudroit pas non plus rejeter le Principe de l'universalité quaternaire, parce qu'on verroit que même parmi les êtres de végétation, les uns n'attendent pas la révolution entière des quatre saisons pour compléter leur cours, & que d'autres ne parviennent à ce complément qu'après plusieurs révolutions solaires annuelles. Cette différence vient de ce que les uns ont besoin d'une moindre réaction, & les autres d'une plus considérable pour agir & pour opérer leur œuvre particulier. Mais ces quatre degrés ou ces quatre actes que je viens de remarquer, ne leur conviennent pas moins, & s'accomplissent toujours avec une parfaite exactitude dans les êtres les plus précoces, comme dans ceux qui

sont les plus tardifs, parce que selon ce qu'on a vu sur le nombre *quatre* par rapport à l'étendue, il est celui qui mesure tout, & qui porte son action par-tout, quoiqu'il ne porte pas par-tout une action égale, & qu'il la proportionne universellement à la différente nature des êtres.

Ce que l'on vient de voir sur les propriétés attachées aux quatre saisons, ne répandroit-il pas quelque lumière sur l'époque où l'Univers a pu prendre naissance? Il est vrai que ceci ne peut regarder que ceux qui accordent une origine à l'Univers; car pour ceux qui ont été ou assez aveugles ou d'assez mauvaise foi, pour ne pas lui en reconnoître une, cette recherche devient superflue. Cependant, persuadé que ceux-là même auroient profité de ce que je leur dirois à ce sujet, je vais, autant qu'il me sera permis, lever un coin du voile devant leurs yeux.

Si, dans l'origine du monde, on considère seulement le premier instant de l'apparence de la corporisation, il est certain qu'en se guidant selon l'ordre des saisons, on seroit tenté de l'attribuer au Printemps, parce qu'effectivement c'est le moment de la végétation.

Mais, si l'on portoit la vue un peu plus haut, & qu'on examinât tous les actes qui ont dû précéder cette corporisation visible, il faudroit nécessairement placer l'origine du germe du monde à une autre saison que celle du Printemps: car
l'on

l'on seroit obligé de convenir que la marche actuelle de la Nature universelle, étant la même qu'au moment de sa naissance, l'adoption de ses Principes constitutifs a dû se faire alors pour elle, dans les mêmes circonstances & dans le même temps où nous voyons que se fait aujourd'hui l'adoption des Principes particuliers qui perpétuent son cours & son existence; c'est-à-dire, que cette adoption primitive a dû commencer dans l'Automne.

C'est, en effet, lorsque les êtres perdent la chaleur du *Soleil*, c'est lorsque cet astre se retire d'eux, qu'ils se rapprochent & se recherchent, pour suppléer à son absence en ce communiquant leur propre chaleur; & c'est-là, comme on l'a vu, le premier acte de ce qui doit se passer corporellement parmi les êtres particuliers de la Nature. Il doit donc en être de même pour l'universel; c'est lorsque le *Soleil* a cessé d'être sensible à ceux qu'il avoit échauffés jusques-là, que les choses corporelles ont fait le premier pas vers l'existence, & que la Nature a commencé.

Par la même analogie on pourroit présumer dans quelle saison cette Nature doit se décomposer & cesser d'exister; c'est-à-dire, qu'en suivant la Loi de son cours actuel, on devroit croire que c'est dans l'Eté, que cet Univers acquerra le complément des quatre actes de son

cours universel, que ce complément étant arrivé, il terminera là sa carrière, & que se détachant de la branche, à l'image des fruits, il cessera d'être, & disparaîtra totalement pendant que l'arbre auquel il étoit attaché, demeurera stable à jamais.

Ce que je viens de dire a pour base une Loi généralement reconnue qui est que les choses finissent toujours par où elles ont commencé. Cependant je le répète, quoique les quatre actes du cours temporel s'accomplissent dans chacun des êtres, il n'en est pas cependant en qui cette Loi ne s'opère dans des temps différens.

Alors, si ce cours varie du végétal à l'animal, si même dans chacune de ces deux classes, il s'opère si diversement, tant sur les différentes espèces que sur les différens individus, à plus forte raison doit-il être plus difficile d'en fixer les Loix & la durée en jugeant du particulier à l'universel. Ainsi, rien n'est plus loin de ma pensée que de vouloir déterminer une saison temporelle pour ces grandes époques. Et dans le vrai, ces questions sont entièrement superflues pour l'homme, d'autant que par le flambeau qu'il porte en lui-même, il peut acquérir sur ces objets des lumières plus utiles, plus sûres & plus importantes que celles qui ne tombent que sur les périodes des êtres passagers.

Je prie également qu'on ne me taxe pas de
contra-

contradiction ou d'inadvertance, si l'on m'a entendu parler du Soleil avant l'existence des choses corporelles; je n'oublie pas que le Soleil que nous voyons, a pris naissance comme tous les corps, & avec tous les corps; mais je fais aussi qu'il y a un autre Soleil très physique dont celui-ci n'est que la figure, & sous les yeux duquel tous les actes de la naissance & de la formation de la Nature se sont opérés, comme la révolution journalière & annuelle des êtres particuliers s'opère à l'aspect & par les Loix de notre Soleil corporel & sensible.

Ainsi, pour l'intérêt de ceux qui liront ceci, je les exhorte à être assez réservés pour ne pas me juger avant de m'avoir compris; & s'ils veulent me comprendre, il faut qu'ils portent souvent leur vue plus loin que ce que je dis; car, soit par devoir, soit par prudence, j'ai laissé beaucoup à désirer.

Après avoir montré en général plusieurs des propriétés du quarré, que j'annonce toujours comme seul & unique, j'exposerai brièvement quelques-unes de celles qui sont attachées à chacun de ses côtés, me réservant de traiter de cet emblème universel d'une manière un peu plus étendue, dans la division qui suivra celle-ci.

Le premier de ces côtés, comme base, fondement, ou racine des trois autres côtés, est l'image de l'Etre premier, unique, universel, qui

E e 4

s'est

s'est manifesté dans le temps, & dans toutes les productions sensibles ; mais qui étant la cause à lui-même & la source de tout Principe, a la demeure à part du sensible & du temps ; & pour reconnoître ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, savoir, combien les productions sensibles, quoique venant de lui, sont peu nécessaires à son existence, il ne faut qu'observer quel est le *nombre* qui lui convient, il n'y a personne qui ne sache que c'est l'Unité.

Quelqu'opération que l'on fasse sur ce nombre pris en lui-même ; c'est-à-dire, qu'on le multiplie, qu'on l'élève à telle puissance que l'imagination pourra concevoir ; que l'on cherche successivement la racine de toutes ces puissances, ce sera toujours ce même nombre d'unité qui demeurera par-tout pour résultat, de façon que ce nombre *un* étant à la fois la racine, son quarré & toutes les puissances, existe nécessairement par lui & indépendamment de tout autre être.

Je ne parle point de la division, parce que cette opération de calcul ne peut avoir lieu que sur des assemblages, & jamais sur un nombre simple comme l'unité, ce qui confirme ce que j'ai dit sur la nullité des fractions.

Je ne parle point non plus de l'opération de l'addition ; parce qu'il est clair qu'elle ne peut également avoir lieu que dans les choses composées,

féés, & qu'un Etre qui a tout en soi ne peut recevoir la jonction d'aucun autre être; ce qui sert de preuve à tout ce qui a été dit ci-devant sur la matière, où rien de ce qui est employé à la croissance & à la nutrition des êtres corporels, ne se mêle avec leurs Principes.

Mais je parle de la multiplication, ou élévation de puissances, ainsi que de l'extraction des racines, parce que l'une est l'image de la propriété productrice, innée dans tout être simple, & l'autre celle de la correspondance de tout être simple avec ses productions, puisque c'est par cette correspondance que s'opère la réintégration.

C'est-là ce qui doit nous aider à nous confirmer que ce premier côté du quarré, ce nombre UN, ou la Cause première de laquelle il est le caractéristique, produit tout par elle, ne reçoit rien que d'elle, ou qui ne soit à elle.

Le second côté est celui qui appartient à cette Cause active & intelligente que j'ai présentée dans le cours de cet Ouvrage, comme tenant le premier rang parmi les causes temporelles, & qui, par la faculté active, dirige le cours de la Nature & des êtres corporels, de même que par la faculté intelligente, elle dirige tous les pas de l'homme qui lui est semblable en qualité d'Etre intellectuel.

Nous attribuons à cette Cause le second côté

E e 5

du

du quarré, parce que de même que ce second côté est le plus voisin de la racine; de même la Cause active & intelligente paroît immédiatement après l'Etre premier qui existe hors des choses temporelles. Alors, si nous la mettons en parallèle avec le second côté du quarré, nous devons donc aussi lui donner un double nombre; & nous voyons que nous ne saurions appliquer ce double nombre à aucun être avec plus de justesse qu'à cette Cause, puisqu'elle nous l'indique elle-même, tant par son rang secondaire, que par la double propriété dont elle est en possession.

Et dans le fait, il est si vrai que cette Cause active & intelligente est le premier agent de tout ce qui est temporel & sensible, qu'ici rien n'auroit jamais existé sans son secours, & pour ainsi dire, sans avoir commencé par elle.

Le quarré lui-même ne nous en offre-t-il pas la preuve? Le second de ses côtés, que nous examinons pour le moment, n'est-il pas le premier degré & le premier pas vers la manifestation des puissances de la racine? En un mot, n'est-il pas l'image de cette ligne droite, qui est la première production du point, & sans laquelle il n'y auroit jamais eu ni surface ni solide?

Nous trouvons donc déjà dans le quarré, deux points des plus importans pour l'homme,
savoir,

savoir, la connoissance de la Cause première universelle, & celle de la Cause seconde qui la représente dans les choses sensibles, & qui est son premier Agent temporel.

Je me suis assez étendu, en son lieu, sur les attributs immenses qui appartiennent à cette Cause seconde, active & intelligente; pour pouvoir me dispenser de les rappeler ici; & si l'on veut avoir d'elle l'idée qui lui convient, il suffira de ne jamais oublier qu'elle est l'image de la Cause première, & chargée de tous les pouvoir pour tout ce qui se passe dans le temps; c'est ce qu'on pourra concevoir de plus vrai à son sujet; c'est en même temps ce qui apprendra à l'homme, si après elle il est aucun être dans le temps, en qui il puisse mieux placer sa confiance.

Le troisième côté du quarré est celui qui désigne tous les résultats quelconques, c'est-à-dire, tant ceux qui sont corporels & sensibles, que ceux qui sont immatériels & hors du temps; car, de même qu'il y a un Quarré affecté au temps, & un Quarré indépendant du temps, de même il y a des résultats attachés à l'un & à l'autre de ces deux Quarrés; parce que chacun d'eux a le pouvoir de manifester des productions; & comme les productions qui se manifestent dans l'une & l'autre classe, sont toujours au nombre de *trois*, c'est pour cela que

que nous les appliquons au troisième côté du quarré.

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que l'on a vu sur les productions corporelles, qui toutes sont l'assemblage de trois élémens; tout ce qu'il y a à observer, c'est la distinction considérable, qui malgré la similitude du *nombre*, se trouve entre les productions temporelles & celles qui ne le sont pas; celles-ci provenant directement de la Cause première, sont des êtres simples comme elle, & ont par conséquent une existence absolue que rien ne peut anéantir; les autres n'étant enfantées que par une cause secondaire, ne peuvent avoir les mêmes privilèges que les premières, mais doivent nécessairement se ressentir de l'infériorité de leur Principe; aussi leur existence n'est-elle que passagère, & elles ne subsistent pas par elles-mêmes, comme les êtres qui ont de la réalité.

C'est-là ce que le troisième côté du quarré nous fait connoître évidemment; car, si le second nous a donné la ligne, le troisième nous donnera la surface; & puisque le nombre *trois* est en même temps le nombre de la surface & le nombre des corps, il est donc clair que les corps ne sont composés que de surfaces, c'est-à-dire, de substances qui ne sont que l'enveloppe ou l'apparence extérieure de l'être, mais
auxquel-

auxquelles n'appartiennent, ni la solidité, ni la vie.

Et en effet, la dernière opération, indiquée par la Géométrie humaine, pour composer le solide, n'est que la répétition de celles qui ont précédé, c'est-à-dire, de celles qui ont formé la ligne & la surface; car la profondeur que cette troisième & dernière opération engendre, n'est autre chose que la direction verticale de plusieurs lignes réunies, & toute la différence qui s'y trouve, c'est que dans les opérations précédentes la direction des lignes n'étoit qu'horizontale; ainsi cette profondeur est toujours le produit de la ligne, & comme telle, elle ne peut être autre chose qu'un assemblage de surfaces.

Veut-on, puisque l'occasion s'en présente, apprendre encore à évaluer plus juste ce que sont les corps? Pour cet effet, on n'a qu'à suivre l'ordre inverse de celui de leur formation. Les solides se trouveront composés de surfaces, les surfaces de lignes, les lignes de points, c'est-à-dire, de Principes qui n'ont ni longueur, ni largeur, ni profondeur; en un mot, qui n'ont aucune des dimensions de la matière, ainsi que je l'ai amplement exposé lorsque j'ai eu lieu d'en parler.

Qu'on ramène donc ainsi les corps à leur source & à leur essence primitive, & qu'on
voie

voie par - là l'idée que l'on doit avoir de la matière.

Enfin, le quatrième côté du quarré, comme répétant le nombre quaternaire, par lequel tout a pris son origine, nous offre le *nombre* de tout ce qui est centre ou Principe, dans quelque classe que ce soit; mais, comme nous avons assez parlé du Principe universel qui est hors du temps, & que ce quarré dont nous traitons actuellement, a simplement le temporel pour objet, on ne doit entendre par son quatrième côté, que les différens Principes agissant dans la classe temporelle, c'est-à-dire, tant ceux qui jouissent des facultés intellectuelles, que ceux qui sont bornés aux facultés sensibles & corporelles; & même, quant aux Principes immatériels des êtres corporels, sur lesquels nous nous sommes étendus aussi longuement qu'il nous a été permis de le faire, nous ne rappellerons ici ni leurs différentes propriétés, ni leur action innée, ni la nécessité d'une seconde action pour faire opérer la première, ni en un mot, toutes ces observations qui ont été faites sur les Loix & le cours de la Nature matérielle.

Nous nous contenterons de faire remarquer, que le rapport qui peut se trouver entre ces Principes corporels & le quatrième côté du quarré, est une nouvelle preuve qu'en qualité
de

de quaternaires ou de centres, ils sont des êtres simples, distincts de la matière & dès-lors indestructibles, quoique leurs productions sensibles, qui ne sont que des assemblages, soient sujettes par leur nature à se décomposer.

C'est donc seulement sur les Principes immatériels intellectuels, que nous devons actuellement fixer notre attention, & parmi ces Principes, il n'en est aucun sur qui nous puissions attacher notre vue plus à propos que sur l'homme en ce moment; puisque c'est lui qui a été le principal objet de cet écrit; puisque c'est en lui que devroient résider essentiellement toutes les vertus renfermées dans cet important Quarré dont nous nous occupons; puisqu'enfin, ce Quarré n'a jamais été tracé que pour l'homme, & qu'il est la véritable source des sciences & des lumières dont cet homme a été malheureusement dépouillé.

Ce seroit donc en contemplant avec soin le quatrième côté de ce quarré, que l'homme apprendroit véritablement à en évaluer le prix & les avantages. Ce seroit-là en même temps où il verroit à découvert les erreurs, par lesquelles les hommes ont obscurci le fondement & l'objet même des Mathématiques; combien ils se trompent, quand ils substituent aux Loix simples de cette sublime Science, leurs décisions fautives & incertaines, & combien ils se nuisent

sent à eux-mêmes, quand ils la bornent à l'examen des faits matériels de la Nature, tandis qu'en en faisant un autre usage, ils en pourroient retirer des fruits si précieux.

Mais, on sait que l'homme ne peut plus aujourd'hui observer ce quarré sous le même point de vue qu'il le fesoit autrefois, & que parmi les quatre différentes classes qui y sont contenues, il n'occupe plus que la plus médiocre & la plus obscure; au lieu que dans son origine il occupoit la première & la plus lumineuse.

C'étoit alors que puisant les connoissances dans leur source même, & se rapprochant, sans fatigue & sans travail, du Principe qui lui avoit donné l'être, il jouissoit d'une paix & d'une félicité sans bornes, parce qu'il étoit dans son élément. C'est par ce même moyen qu'il pouvoit avec avantage & avec sûreté diriger sa marche dans toute la Nature, parce qu'ayant empire sur les trois classes inférieures du quarré temporel, il pouvoit les diriger, à son gré, sans être épouvanté ni arrêté par aucun obstacle; c'est, dis-je, par les propriétés attachées à cette place éminente, qu'il avoit une notion certaine de tous les êtres qui composent cette Nature corporelle, & pour-lors il n'étoit pas exposé au danger de confondre sa propre essence avec la leur.

Au

Au contraire, relégué aujourd'hui à la dernière des classes du Quarré temporel, il se trouve à l'extrémité de cette même Nature corporelle qui lui étoit soumise autrefois, & dont il n'auroit jamais dû éprouver ni la résistance ni la rigueur. Il n'a plus cet avantage inappréciable, dont il jouissoit dans toute son étendue, lorsque placé entre le Quarré temporel & celui qui est hors du temps, il pouvoit à la fois lire dans l'un & dans l'autre. Au lieu de cette lumière dont il auroit pu ne jamais se séparer, il n'apperçoit plus autour de lui qu'une affreuse obscurité, qui l'expose à toutes les souffrances auxquelles il est sujet dans son corps, & à toutes les méprises auxquelles il est entraîné dans sa pensée, par le faux usage de la volonté, & par l'abus de toutes les facultés intellectuelles.

Il n'est donc que trop vrai qu'il est impossible à l'homme d'atteindre aujourd'hui sans secours les connoissances renfermées dans le Quarré dont nous traitons, puisqu'il ne se présente plus à lui sous la face qui peut seule le lui rendre intelligible.

Mais, je l'ai promis, je ne veux pas décourager l'homme; je voudrois, au contraire, allumer en lui une espérance qui ne s'éteignît jamais; je voudrois verser des consolations sur sa misère, en l'engageant à la comparer avec les moyens qu'il a près de lui pour s'en délivrer.

Ff

Je

Je vais donc actuellement fixer la vue sur un attribut incorruptible qu'il possédoit pleinement dans son origine, & dont la jouissance non seulement ne lui est pas totalement interdite aujourd'hui, mais qui est même un droit auquel il peut prétendre, & qui lui offre la seule voie & le seul moyen de recouvrer cette place importante dont nous venons de parler.

Rien ne paroîtra moins imaginaire que ce que j'avance, quand on réfléchira que même dans la privation, l'homme possède encore les facultés du desir & de la volonté; qu'ainsi aiant des facultés, il lui faut des attributs pour les manifester, puisque la Cause première elle-même est soumise, ainsi que tout ce qui tient à son essence, à la nécessité de ne pouvoir rien manifester sans le secours de ses attributs.

Il est vrai que les facultés de ce Principe premier étant aussi infinies que les nombres, les attributs qui leur répondent doivent être également sans limites; car non seulement ce Principe premier manifeste des productions hors du temps, pour lesquelles il emploie des attributs inhérens en lui, & qui ne sont distincts entr'eux que par leurs différentes propriétés; mais il manifeste encore des productions dans le temps, & pour lesquelles, outre le secours de ces attributs inséparables d'avec lui-même, il lui a fallu de plus des attributs hors
de

de lui, venant de lui, agiffant par lui, & qui ne fuffent pas lui; ce qui constitue la Loi des êtres temporels, & explique la double action de l'Univers.

Mais, quoique les manifestations que l'homme a à faire ne foient nullement comparables à celles de la Cause première, on ne peut néanmoins lui contester les facultés que nous venons de reconnoître en lui, ainfi que le besoin indifpenfable d'attributs analogues à ces facultés, pour pouvoir les mettre en valeur; & puisque ces attributs font les mêmes que ceux par lesquels il a prouvé autrefois la grandeur, nous verrons qu'il en devoit attendre aujourd'hui les mêmes fecours, s'il avoit une volonté constante d'en faire ufage, & qu'il leur donnât toute la confiance.

7.

Ces attributs au-dessus de tout prix, & dans lesquels se trouve la seule ressource de l'homme, sont renfermés dans la connoissance des langues, c'est-à-dire, dans cette faculté commune à toute espèce humaine de communiquer les pensées; faculté que toutes les Nations ont en effet cultivée, mais d'une manière peu profitable pour elles, parce qu'elles ne l'ont pas appliquée à son véritable objet.

Nous voyons évidemment que les avantages attachés à la faculté de parler, sont les droits réels de l'homme, puisque par leur moyen il commerce avec les semblables, & qu'il leur rend sensibles toutes ses pensées & toutes ses affections. C'est même là ce qui seul peut vraiment répondre à ses desirs sur cet objet; car tous les signes qu'on a employés pour suppléer à la parole dans ceux qui en sont privés, soit par nature, soit par accident, ne remplissent ce but que très-imparfaitement.

Cela se borne chez eux ordinairement à des négations & à des affirmations, toutes choses qui ne sont que la suite d'une question; & si l'on ne les interroge, il ne peuvent d'eux-mêmes nous faire

faire concevoir une pensée, à moins, ce qui revient au même, que l'objet n'en soit sous leurs yeux, & que par le tact ou autres signes démonstratifs, ils ne nous fassent comprendre l'application qu'ils en veulent faire.

Ceux qui ont poussé l'industrie plus loin, ne peuvent être entendus que des Maîtres qui les ont enseignés, ou de toute autre personne qui seroit instruite de la convention; mais alors, quoique ce soit bien là une espèce de langage, cependant nous ne pouvons jamais dire que ce soit une véritable langue, puisque premièrement elle n'est pas commune à tous les hommes, & en second lieu, qu'elle pèche fortement par l'expression, en ce qu'elle est privée des avantages inappréciables qui se trouvent dans la prononciation.

Ce ne fera donc jamais là, ni dans aucune des langues factices, que se trouveront les vrais attributs de l'homme; parce que tout y étant conventionnel & arbitraire, & variant sans cesse, n'annonce pas une véritable propriété.

D'après cet exposé, nous pouvons déjà concevoir quelle doit être la nature des langues; car j'ai dit qu'elles doivent être communes à tous les hommes; or, comment peuvent-elles être communes à tous les hommes, si elles n'ont pas toutes les mêmes signes? ce qui est dire proprement qu'il ne doit y avoir qu'une langue.

Je ne donnerai point pour preuve de ce que j'avance ici, cette avidité avec laquelle les hommes cherchent à acquérir la pluralité des langues, & cette sorte d'admiration que nous avons pour ceux qui en connoissent un grand nombre, quoique cette avidité & cette admiration, toutes fausses qu'elles soient, offrent un indice de notre tendance vers l'universalité ou vers l'Unité.

Je ne dirai pas non plus avec quelle prédilection les Nations différentes regardent leur langue particulière, & combien chaque peuple est jaloux de la sienne.

Bien moins encore parlerai-je de l'usage établi entre quelques Souverains de ne s'écrire que dans une langue morte, & commune entr'eux pour les correspondances d'apparat; parce que non seulement cet usage n'est pas général, mais encore qu'il tient à un motif trop frivole, pour pouvoir être de quelque poids dans la matière que je traite.

C'est donc dans l'homme même qu'il faut trouver la raison & la preuve qu'il est fait pour n'avoir qu'une langue; & dès-lors on pourra reconnoître par quelle erreur on est venu à nier cette vérité, & à dire que les langues n'étant que l'effet de l'habitude & de la convention, il est inévitable qu'elles ne varient comme toutes les choses de la Terre; ce qui a fait croire aux
 Observa-

Observateurs qu'il peut y en avoir à la fois plusieurs, également vraies, quoique différentes les unes des autres.

Pour marcher avec quelque certitude dans cette carrière, je les engagerai à considérer s'ils ne reconnoissent pas en eux deux sortes de langues; l'une sensible, démonstrative, & par le moyen de laquelle ils communiquent avec leurs semblables; l'autre, intérieure, muette, & qui cependant précède toujours celle qu'ils manifestant au-dehors, & en est vraiment comme la mère.

Je leur demanderai ensuite d'examiner la nature de cette langue intérieure & secrète; de voir si elle est autre chose que la voix & l'expression d'un Principe extérieur à eux, mais qui grave en eux la pensée, & qui réalise ce qui se passe en lui.

Or, d'après la connoissance que nous avons prise de ce Principe, on peut savoir que tous les hommes devant être dirigés par lui, il ne devroit se trouver dans tous qu'une marche uniforme, que le même but & la même Loi, malgré la variété innombrable des pensées bonnes qui peuvent leur être communiquées par cette voie.

Mais, puisque cette marche devroit être si uniforme, puisque cette expression secrète devroit être la même par-tout, il est certain

F f 4. que

que les hommes, qui n'auroient pas laissé dénaturer en eux les traces de cette langue intérieure, l'entendroient tous très-parfaitement; car ils y trouveroient par-tout une conformité avec ce qu'ils sentent en eux; ils y verroient la similitude & la représentation de leurs idées mêmes; ils y apprendroient que hors celles qui leur viennent du Principe du mal, il n'y en a point qui leur soient étrangères; enfin, ils se convaincroient d'une manière frappante de la parité universelle de l'Etre intellectuel qui les constitue.

C'est-là où ils reconnoîtroient clairement que la vraie langue intellectuelle de l'homme étant par-tout la même, est essentiellement une; qu'elle ne pourra jamais varier, & qu'il ne peut en exister deux, sans que l'une ne soit combattue & détruite par l'autre.

Alors, ainsi que nous l'avons vu, dès que la langue extérieure & sensible n'est que le produit de la langue intérieure & secrète; si cette langue secrète étoit toujours conforme au Principe qui doit la diriger; qu'elle fût toujours une & toujours la même, elle produiroit universellement la même expression sensible & extérieure; par conséquent, quoique nous soyons obligés d'employer aujourd'hui des organes matériels, nous aurions encore une langue commune, & qui seroit intelligible à tous les hommes.

Quand

Quand est-ce donc que les langues sensibles ont pu varier parmi eux? Quand est-ce qu'ils ont apperçu de la disparité dans la manière dont ils se communiquoient leurs idées? N'est-ce pas lorsque cette expression secrète & intérieure a commencé à varier elle-même, n'est-ce pas lorsque le langage intellectuel de l'homme s'est obscurci, & n'a plus été l'ouvrage d'une main pure? Alors n'ayant plus sa lumière près de lui, il a reçu sans examen la première idée qui s'est offerte à son Ette intellectuel, & n'a plus senti la liaison, ni la correspondance de ce qu'il recevoit, avec le Principe vrai dont il devoit tout obtenir. Alors enfin, remis à lui-même, sa volonté & son imagination ont été ses seules ressources; & il a suivi par besoin comme par ignorance toutes les productions que ces faux guides lui ont présentées.

C'est par-là que l'expression sensible a été totalement altérée, parce que l'homme ne voyant plus les choses dans leur nature, leur a donné des noms qui venoient de lui, & qui n'étant plus analogues à ces mêmes choses, ne pouvoient plus les désigner, comme leurs noms naturels le fesoient sans équivoque.

Que quelques hommes seulement aient suivi cette route erronée, & si peu susceptible d'uniformité, alors chacun aura sûrement donné aux mêmes choses des noms différens; ce qui répété

F f 5

par

par un grand nombre, & perpétué de plus en plus dans la succession des temps, doit, à la vérité, nous offrir le spectacle le plus variable & le plus bizarre. Ne doutons pas que ce ne soit-là l'origine de la différence & de la division des langues; & d'après tout ce que j'en ai dit, quand je n'en aurois pas d'autres preuves, ceci seroit plus que suffisant pour nous convaincre que les hommes sont prodigieusement éloignés de leur Principe. Car, je le répète, s'ils étoient tous guidés par ce Principe, leur langue intellectuelle seroit la même; & par conséquent, leurs langues sensibles & extérieures n'auroient que les mêmes signes & les mêmes idiômes.

On ne me contestera pas, je l'espère, ce que je viens de dire, sur les noms naturels & significatifs des êtres: quoique dans les différentes langues en usage sur la terre, les noms ne nous offrent rien d'uniforme, cependant nous sommes obligés de croire qu'elles devroient n'employer que des noms qui indiquassent universellement & clairement les choses; par cette raison ces langues si différentes les unes des autres ne sauroient raisonnablement passer pour de véritables langues; & d'ailleurs chacune de ces langues considérée en elle-même, toute fautive qu'elle soit, nous offrira clairement la preuve de ce que j'avance.

Les mots que chacune de ces langues emploie,

pioie, quoiqu'étant conventionnels, ne seront-ils pas pour tous ceux qui seront instruits de cette convention, un signe certain des êtres qu'ils représentent? Ne voyons-nous pas même le penchant naturel que nous avons tous pour exprimer les choses par les signes ou les mots qui nous paroissent le plus analogues? Et ne goûtons-nous pas un plaisir secret mêlé d'admiration, quand on nous offre des signes, des expressions & des figures qui nous rapprochent le plus de la Nature des objets qu'on veut nous présenter, & qui nous les font le mieux concevoir?

Que faisons-nous donc en ceci que répéter la marche de la vérité même, qui a établi une langue commune entre toutes les productions, & qui leur aiant donné à chacune un nom propre & lié à leur essence, les a mis à couvert de toute équivoque entre elles? N'en préserveroit-elle pas par le même moyen les hommes, qui aiant tous pour tâche de rétablir leur liaison avec ses ouvrages, auroient su travailler & parvenir à en connoître les véritables noms?

Nous ne pouvons donc nier que dans notre difformité même & dans notre privation, nous ne nous tracions des emblèmes expressifs de la Loi des êtres, & que l'usage faux que nous faisons du langage ne nous annonce l'emploi plus juste & plus satisfaisant que nous en pourrions faire, sans sortir pour cela de la Nature,
&

& seulement en n'oubliant pas la source où ce langage devroit prendre son origine.

Il est donc vrai que si les Observateurs eussent remonté jusqu'à cette expression secrète & intérieure que le Principe intellectuel fait dans nous, avant de se manifester au-dehors, c'eût été là qu'ils auroient trouvé l'origine de la langue sensible, comme en étant le vrai Principe, & non pas dans les causes fragiles & impuissantes, qui se bornent à opérer leur Loi particulière, & qui ne peuvent rien produire de plus. Ils n'eussent pas cherché à l'expliquer par de simples Loix de matière, des faits d'un ordre supérieur, qui ont subsisté avant le temps, qui subsisteront après le temps & sans interruption, indépendamment de la matière. Ce n'est plus l'organisation, ce n'est plus une découverte des premiers hommes, qui passant d'âge en âge, s'est perpétuée jusqu'à nos jours parmi l'espèce humaine, par le moyen de l'exemple & de l'instruction; mais, ainsi que nous le verrons, c'est le véritable attribut de l'homme, & quoiqu'il en ait été dépouillé depuis qu'il s'est élevé contre sa Loi, il lui en est resté des vestiges qui pourroient le ramener jusqu'à sa source, s'il avoit le courage de les suivre pas à pas & de s'y attacher fortement.

Je fais que parmi mes semblables ce point est un des plus contestés; que non seulement ils sont incertains quelle a pu être la première langue

langue des hommes, mais même qu'à force de varier là-dessus, ils ont pu venir à croire que l'homme n'en avoit point la source en lui, & cela, parce qu'ils ne le voient pas parler naturellement, quand il est abandonné à lui-même dès son enfance.

Mais ne verront-ils jamais en quoi pèche leur observation? Ne savent-ils pas que dans l'état de privation où l'homme se trouve aujourd'hui, il est condamné à ne rien opérer, même par ses facultés intellectuelles, sans le secours d'une réaction extérieure, qui les mette en jeu & en action; & qu'ainsi, priver l'homme de cette Loi, c'est absolument lui ôter toutes les ressources que la Justice lui avoit accordées, & le mettre dans le cas de laisser étouffer ses facultés, sans qu'elles produisent le moindre fruit?

Cependant on ne peut nier que ce ne soit-là la marche des Observateurs, par ces expériences répétées qu'ils ont faites sur des enfans pour découvrir, en s'abstenant de parler devant eux, quelle seroit leur langue naturelle. Quand ils ont vu ensuite que ces enfans ne fesoient aucun usage de la parole, ou qu'ils ne rendoient que des sons confus, ils ont interprété le tout à leur gré, & ont bâti des opinions sur des faits qu'ils avoient arrangés eux-mêmes. Mais n'est-il pas évident que la Nature sensible & la Loi intellectuelle appellent également l'homme à
vivre

vivre en société? Or, pourquoi l'homme se trouve-t-il ainsi placé au milieu de ses semblables qui sont censés avoir fait leur réhabilitation, si ce n'est pour y recevoir tous les secours dont il a besoin, pour ranimer à son tour les facultés ensevelies, & pouvoir les exercer à son profit?

C'est donc agir directement contre ces deux Loix & contre l'homme, que de le priver des secours qu'il devoit en attendre; c'est être peu sensé que de le juger, après lui avoir ôté tous les moyens d'acquérir l'usage des facultés qu'on lui conteste, & dont on cherche à le croire incapable. Il vaudroit autant placer un germe sur une pierre, & nier ensuite que ce germe dût porter des fruits.

Mais, sans aller plus loin, s'il est évident que quand l'homme est privé des secours qui lui sont indispensablement nécessaires, il ne peut produire aucune langue fixe, & que cependant il y a des langues parmi les hommes; où pourrât-on donc trouver l'origine de ce langage universel, & ne faudra-t-il pas convenir que celui qui a pu l'enseigner le premier, a dû le recevoir d'ailleurs que de la main des hommes?

Il y a, je le sais, une espèce de langage naturel & uniforme, que les Observateurs s'accordent assez généralement à reconnoître dans l'homme; c'est celui par lequel il désigne ses affections

affections de plaisir & de douleur; ce qui annonce en lui une sorte de sons appropriés à cet usage.

Mais il est bien clair que ce langage, si c'en est un, n'a que les sensations corporelles pour guide & pour objet; & la preuve la plus convaincante que nous en ayons, c'est qu'il se trouve également dans les bêtes, dont la plupart manifestent au-dehors leurs sensations par des mouvemens & même par des sons caractérisés.

Toutefois cette espèce de langage doit peu nous étonner dans l'animal, si nous nous rappelons les principes établis ci-dessus. Le Principe corporel de l'animal n'est-il pas immatériel, puisqu'il ne peut y avoir aucun Principe qui ne le soit? Comme tel, ne doit-il pas avoir des facultés; & s'il a des facultés, ne doit-il pas avoir des moyens de les manifester? Mais aussi, les moyens dont chaque être en particulier peut avoir l'usage, doivent toujours être en raison de ses facultés; car, s'il n'y avoit pas là une mesure comme dans tout le reste, ce seroit une irrégularité, & dans les Loix des êtres nous ne saurions jamais en admettre.

C'est donc par cette mesure que l'on doit évaluer l'espèce de langage par lequel les bêtes démontrent leurs facultés; puisque étant bornées à sentir, il ne leur a fallu que les moyens de faire connoître qu'elles sentoient, & elles les ont.

Les

464 *Du Langage des Êtres sensibles.*

Les êtres qui n'ont d'autres facultés que celles de la végétation, démontrent aussi clairement cette faculté de végétation par le fait même, mais ils ne démontrent que cela.

Ainsi, quoique la bête ait des sensations, & qu'elle les exprime; quoique dans l'état actuel des choses ces sensations soient de deux sortes, l'une bonne & l'autre mauvaise, & que la bête les désigne toutes deux en montrant quand elle a de la joie, ou quand elle souffre, on ne peut se dispenser de borner à ce seul objet son langage & tous les signes démonstratifs qui en font partie; & jamais on ne pourra regarder cette manière de s'exprimer comme une vraie langue, puisqu'une langue a pour but d'exprimer les pensées, que les pensées sont le propre des Principes intellectuels, & que j'ai assez clairement démontré que le Principe de la bête n'est point intellectuel, quoiqu'il soit immatériel.

Si nous sommes fondés à ne point regarder comme une langue réelle les démonstrations par lesquelles la bête fait connoître ses sensations; alors, quoique l'homme, comme animal, ait aussi ces sensations & les moyens de les manifester, nous n'admettrons jamais la moindre comparaison, entre ce langage borné & obscur, & celui dont la Nature intellectuelle des hommes les rend susceptibles.

Ce seroit sans doute une étude intéressante & instructive.

instruitive, que d'observer dans toute la Nature, cette mesure qui se trouve entre les facultés des êtres & les moyens qui leur ont été accordés pour les exprimer. Nous y verrions, qu'à proportion qu'ils sont éloignés par leur nature, du premier anneau de la chaîne, leurs facultés sont moins étendues. Nous verrions en même temps que les moyens qu'ils ont de les faire connoître, suivent avec exactitude cette progression; & dans ce sens nous pourrions accorder une sorte de langage jusqu'aux moindres des êtres créés, puisque ce langage ne seroit autre chose que l'expression de leurs facultés, & cette uniformité sans laquelle il ne pourroit y avoir ni commerce, ni correspondance, ni affinité entre les êtres de la même classe.

Il faudroit néanmoins dans cet examen avoir la plus grande attention de prendre tous les êtres chacun dans leur classe, & de ne pas attribuer à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre; il ne faudroit pas attribuer au minéral toutes les facultés des plantes, ni la même manière de les manifester; non plus qu'attribuer à la plante ce que l'on auroit observé dans l'animal; bien moins encore faudroit-il attribuer à ces êtres inférieurs, & qui n'ont qu'une action passagère, tout ce que nous venons de découvrir dans l'homme. Sans cela, ce seroit retom-

ber dans cette horrible confusion des langues, le principe de toutes nos erreurs & la vraie cause de notre ignorance, en ce que dès-lors la nature de tous les êtres seroit défigurée pour nous.

Mais, comme ce point seroit peut-être d'une trop grande étendue pour mon Ouvrage, je me contente de l'indiquer, & je le laisse à traiter à ceux qui auront la modestie de se borner à des sujets isolés, & moins vastes que celui qui m'occupe.

Je reviens donc à cette langue véritable & originelle, la ressource la plus précieuse de l'homme. J'annonce de nouveau, que comme être immatériel & intellectuel, il a dû recevoir avec sa première existence, des facultés d'un ordre supérieur, & par conséquent les attributs nécessaires pour les manifester; que ces attributs ne sont autre chose que la connoissance d'une langue commune à tous les êtres pensans; que cette langue universelle devoit leur être dictée par un seul & même Principe, dont elle est le véritable signe; que l'homme n'ayant plus en entier ces premières facultés, puisque nous avons vu qu'il n'avoit pas même la pensée à lui, les attributs qui les accompagnoient, lui ont aussi été enlevés, & que c'est pour cela que nous ne lui voyons plus cette langue fixe & invariable.

Mais

Mais nous devons répéter aussi qu'il n'a pas perdu l'espérance de la recouvrer, & qu'avec du courage & des efforts, il peut toujours prétendre à rentrer dans ses premiers droits.

S'il m'étoit permis d'en citer des preuves, je ferois voir que la Terre en est remplie, & que depuis que le monde existe, il y a une langue qui ne s'est jamais perdue, & qui ne se perdra pas même après le monde, quoiqu'alors elle doive être simplifiée; je ferois voir que des hommes de toutes Nations en ont eu connoissance; que quelques-uns séparés par des siècles, de même que des contemporains, quoiqu'à des distances considérables, se sont entendus par le moyen de cette langue universelle & impérissable.

On apprendroit par cette langue comment les vrais Législateurs se sont instruits des Loix & des principes, par lesquels se sont conduits dans tous les temps les hommes qui ont possédé la *Justice*, & comment en réglant leur marche sur ces modèles, ils ont eu la certitude que leurs pas étoient réguliers. On y verroit aussi les vrais principes militaires dont les grands Généraux ont acquis la connoissance, & qu'ils ont employée avec tant de succès dans les *combats*.

Elle donneroit la clef de tous les *calculs*, la connoissance de la construction & de la décomposition des êtres, de même que de leur réin-

tégration. Elle feroit connoître les *vertus* du Nord, la cause de la déviation de la bouffole, la *terre vierge*, objet du desir des aspirans à la Philosophie occulte. Enfin, sans entrer ici dans un plus grand détail de ses avantages, je ne crains point d'assurer que ceux qu'elle peut procurer sont sans nombre, & qu'il n'est pas un être sur lequel son pouvoir & son flambeau ne s'étendent.

Mais, outre que je ne pourrois m'ouvrir davantage sur cet objet, sans manquer à ma promesse & à mes devoirs, il seroit très inutile que j'en parlasse plus clairement, parce que mes paroles seroient perdues pour ceux qui n'ont pas tourné leur vue de ce côté, & le nombre en est comme infini.

Quant à ceux qui sont dans le chemin de la science, ce que j'ai dit leur suffira, sans qu'il soit nécessaire de lever pour eux un autre coin du voile.

Tout ce que je puis donc faire pour montrer la correspondance universelle des principes que j'ai établis, c'est de prier mes Lecteurs de se ressouvenir de ce livre de *dix feuilles*, donné à l'homme dans sa première origine, & qu'il a gardé même depuis sa seconde naissance; mais dont on lui a ôté l'intelligence & la véritable *clef*; je les prie encore d'examiner les rapports qu'ils pourront appercevoir entre les propriétés de ce livre & celles

celles de la langue fixe & unique, de voir s'il n'y a pas entr'elle une très grande affinité, & de tâcher de les expliquer les unes par les autres; car c'est effectivement là où se trouveroit la *clef* de la science, & si le livre en question renferme toutes les connoissances, ainsi qu'on l'a vu dans son lieu, la langue dont nous parlons en est le véritable *Alphabet*.

C'est avec la même précaution que je dois parler d'un autre point qui tient essentiellement à celui que je viens de traiter, savoir, des moyens par lesquels cette langue se manifeste. Ce n'est sans doute que de deux manières, comme toutes les langues, savoir, par l'expression verbale & par les caractères ou l'écriture; l'une venant à notre connoissance par le sens de l'ouïe, & l'autre par le sens de la vue, les seuls de nos sens qui soient attachés à des actes intellectuels mais dans l'homme seulement; car, quoique la bête ait aussi ces deux sens, ils ne peuvent avoir dans elle qu'une destination & une fin matérielle & sensible, puisqu'elle n'a point d'intelligence; aussi l'ouïe & la vue dans l'animal n'ont pour objet, comme tous les autres sens, que la conservation de l'individu corporel; ce qui fait que les bêtes n'ont ni parole ni écriture.

Il est donc vrai que c'est par ces deux moyens que l'homme parvient à la connoissance

de tant de choses élevées, & cette langue emploie réellement le secours des sens de l'homme pour lui faire concevoir la précision, la force & la justesse.

Et comment cela pourroit-il être autrement, puisqu'il ne peut rien recevoir que par ses sens, puisque même dans son premier état, l'homme avoit des sens par où tout s'opéroit comme aujourd'hui, avec cette différence qu'ils n'étoient pas susceptibles de varier dans leurs effets, comme les sens corporels de la matière, qui ne lui offrent qu'incertitude, & sont les principaux instrumens de ses erreurs?

D'ailleurs, comment pourroit-il parvenir à entendre les hommes qui auroient précédés, ou qui vivroient éloignés de lui, si ce n'est par le secours de l'écriture? Il faut convenir cependant que ces mêmes hommes, ou passés, ou éloignés, peuvent avoir des Interprètes ou des Commentateurs, qui instruits comme eux des vrais principes de la langue dont nous parlons, en fassent usage dans la conversation, & rapprochent par-là & les temps & les distances.

C'est même là une des plus grandes satisfactions que la langue vraie puisse procurer, parce que cette voix est infiniment plus instructive; mais c'est aussi la plus rare, & parmi les hommes le talent de l'écriture est beaucoup plus commun que celui de la parole.

La

La raison de ceci, c'est que dans la condition actuelle, nous ne pouvons monter que par gradation; & en effet, par rapport à toutes les langues, le sens de la vue est au - dessous de celui de l'ouïe, parce que c'est par l'ouïe que l'homme reçoit en nature, au moyen de la parole, l'explication vivante, ou l'intellectuel d'une langue; au lieu que l'écriture ne fait que l'indiquer, en n'offrant aux yeux qu'une expression morte & des objets matériels.

Quoi qu'il en soit, par le moyen de la parole & de l'écriture, qui sont propres à la vraie langue, l'homme peut s'instruire de tout ce qui a rapport aux choses les plus anciennes; car personne n'a parlé, ni écrit autant que les premiers hommes, quoiqu'aujourd'hui il se fasse infiniment plus de livres qu'autrefois. Il est vrai que parmi les anciens & les modernes, il y en a plusieurs qui ont défiguré cette écriture & ce langage; mais l'homme peut connoître ceux qui ont fait ces funestes méprises, & par-là il verroit clairement l'origine de toutes les langues de la Terre, comment elles se sont écartées de la langue première, & la liaison que ces écarts ont eu avec les ténèbres & l'ignorance des Nations, ce qui les a précipitées dans des abîmes de misères dont elles ont murmuré, au lieu de se les attribuer.

Il apprendroit aussi comment la main qui
G g 4 frapport

frappoit ainsi ces Nations, n'avoit en vue que de les punir & non de les livrer à jamais au désespoir; puisque la justice étant satisfaite, elle leur a rendu leur première langue, & même avec plus d'étendue qu'auparavant, afin que non seulement elles pussent réparer leurs désordres, mais qu'elles eussent même les moyens de s'en préserver à l'avenir.

Je ne tarirois point s'il m'étoit permis d'étendre plus loin le tableau des avantages infinis renfermés dans les différens moyens que cette langue emploie, soit pour l'oreille, soit pour les yeux. Néanmoins, si l'on conçoit qu'elle demande pour prix le sacrifice entier de la volonté de l'homme; si elle n'est intelligible qu'à ceux qui se sont oubliés eux-mêmes pour laisser agir pleinement sur eux la Loi de la Cause active & intelligente qui doit gouverner l'homme comme tout l'Univers; on doit voir si elle peut être connue d'un grand nombre. Cependant, cette langue n'est pas un instant sans agir, soit par le discours, soit par l'écriture; mais l'homme ne s'occupe qu'à se former l'oreille, & il cherche de l'écriture dans les livres; comment la vraie langue seroit-elle donc intelligible pour lui?

Un attribut tel que celui dont je viens de donner le tableau, ne peut sans doute souffrir de comparaison avec aucun autre. C'est pour cela que je me suis cru fondé à l'annoncer comme
seul

seul & unique, & indépendant de toutes les variations auxquelles les hommes peuvent s'abandonner sur cet objet.

Mais, il ne suffit pas d'avoir prouvé la nécessité d'un pareil langage dans les êtres intellectuels pour l'expression de leurs facultés; il ne suffit pas même d'en avoir assuré l'existence, en annonçant que c'étoit-là où tous les vrais Législateurs & autres hommes célèbres avoient puisé leurs principes, leurs Loix & les ressorts de toutes leurs grandes actions; il faut encore en prouver la réalité dans l'homme même, afin qu'il n'ait plus aucun doute sur ce point; il faut lui montrer que la multitude des langues qui sont en usage parmi les semblables, n'ont varié que sur l'expression sensible, tant dans le langage que dans l'écriture; mais que quant au Principe, il n'y en a pas une qui s'en soit écartée; qu'elles suivent toutes la même marche; qu'il leur est absolument impossible d'en tenir une autre; en un mot, que toutes les Nations de la Terre n'ont qu'une même langue, quoiqu'il y en ait à peine deux qui s'entendent.

On ne peut nier, en effet, qu'une langue quelqu'imparfaite qu'elle puisse être, ne soit dirigée par une Grammaire. Or, cette Grammaire n'étant autre chose qu'un résultat de l'ordre inhérent à nos facultés intellectuelles, tient de si près à leur langue inté-

Gg 5 rieure,

rieure, qu'on peut les regarder comme inséparables.

C'est donc cette Grammaire qui est la règle invariable du langage parmi toutes les Nations. C'est-là cette Loi à laquelle elles sont nécessairement soumises, lors même qu'elles font le plus mauvais usage de leurs facultés intellectuelles, ou de leur langue intérieure & secrète; car cette Grammaire ne servant qu'à diriger l'expression de nos idées, ne juge point si elles sont ou non conformes au seul Principe qui doit les vivifier; sa fonction n'est que de rendre cette expression régulière; & c'est ce qui ne peut jamais manquer d'arriver, puisque, lorsque la Grammaire agit, elle est toujours juste, ou elle ne dit rien.

Je n'emploierai pour preuve, que ce qui entre dans la composition du discours, ou ce qui est connu vulgairement sous le nom de *parties d'oraison*. Parmi ces parties du discours, les unes sont fixes, fondamentales & indispensables pour compléter l'expression d'une pensée, & elles sont au nombre de trois. Les autres ne sont que des accessoiress; aussi le nombre n'en est-il pas généralement déterminé.

Les trois parties fondamentales du discours, & sans lesquelles il est de toute impossibilité de rendre une pensée, sont le nom ou le pronom actifs; le verbe qui exprime la manière d'exister, ainsi

ainsi que les actions des êtres; enfin le nom ou le pronom passif qui est le sujet ou le produit de l'action. Que tout homme examine cette proposition avec la rigueur qu'il jugera à propos d'y employer, il verra toujours qu'un discours quelconque ne peut avoir lieu sans représenter une action; qu'une action ne peut se concevoir si elle n'est conduite par un agent qui l'opère, & suivie de l'effet qui en est, en doit, ou en peut être le résultat; que si l'on supprime l'une ou l'autre de ces trois parties, nous ne pouvons prendre de la pensée une notion complète, & qu'alors nous sentons qu'il manque quelque chose à l'ordre qu'exige notre intelligence.

En effet, un nom ou un substantif seul, ne dit absolument rien s'il n'est accompagné d'un agent qui opère sur lui & d'un verbe qui désigne de quelle manière cet agent opère sur ce nom & en dispose. Retranchez l'un ou l'autre de ces trois signes, le discours n'offrira plus qu'une idée tronquée & dont notre intelligence attendra toujours le complément; au lieu qu'avec ces trois signes seuls nous pouvons compléter une pensée, parce que nous pouvons y représenter l'agent, l'action, & le produit ou le sujet.

Il est donc certain que cette Loi de la Grammaire est invariable; & que dans quelque langue que l'on choisisse un exemple, on le trouvera conforme au principe que je viens de poser, puisque

puisque c'est celui de la Nature même, & des Loix établies par essence dans les facultés intellectuelles de l'homme.

Qu'on réfléchisse à présent sur tout, ce que j'ai dit du poids, du nombre & de la mesure; qu'on voie si ces Loix ne comprennent pas l'homme dans leur empire avec tout ce qui est en lui, & tout ce qui provient de lui; qu'on se rappelle encore ce que j'ai dit de ce fameux *Ternaire* dont j'ai annoncé l'universalité; qu'on examine s'il y a quelque objet qu'il n'embrasse pas, & qu'on apprenne alors à prendre une idée plus noble qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, de l'être qui malgré sa dégradation, peut porter la vue jusques-là; qui peut rapprocher de lui de pareilles connoissances, & saisir un ensemble aussi étendu.

On pourroit cependant m'opposer qu'il est des cas où les trois parties que je reconnois comme fondamentales dans le discours, ne sont pas toutes exprimées; que souvent il n'y en a que deux, quelquefois qu'une, & même quelquefois point du tout, comme dans une négation ou affirmation. Mais cette objection tombera d'elle-même, quand on observera que dans tous ces cas, le nombre des trois parties fondamentales conserve toujours son pouvoir, & que la Loi y subsiste toujours, parce que celles des parties du discours qui ne seront pas exprimées,

ne

ne feront que sous-entendues, qu'elles tiendront toujours leur rang, & que même ce ne sera que par leur liaison tacite avec elles, que les autres produiront leur effet.

Et véritablement, quand je ne répondrois à une question que par un monosyllabe, ce monosyllabe offriroit toujours l'image du Principe ternaire, car il annonçeroit toujours de ma part une action quelconque relative à l'objet qu'on m'a présenté; & c'est dans la question même que se trouveroient exprimées les parties du discours qui seroient sous-entendues dans ma réponse. Je n'en donnerai point d'exemple, chacun pouvant s'en former aisément.

Ainsi, je vois donc par-tout avec la plus grande évidence les trois signes de l'agent, de l'action & du produit; & cet ordre étant commun à tous les êtres pensans, je ne crains point de dire que quand ils le voudroient, ils ne pourroient s'en écarter.

Je ne parle point de l'ordre dans lequel ces trois signes devroient être arrangés pour être en conformité avec l'ordre des facultés qu'ils représentent; cet ordre a été sans doute interverti, en passant par la main des hommes, & presque toutes les langues des Nations varient là-dessus. Mais la vraie langue étant unique, l'arrangement de ces signes n'eût pas été sujet à tous ces contrastes, si l'homme eût su la conserver.

Il ne faut pas croire cependant que même dans la vraie langue, ces trois signes eussent toujours été disposés dans le même ordre où ils le sont dans nos facultés intellectuelles, car ces signes n'en sont que l'expression sensible; & je suis convenu que le sensible ne pouvoit jamais avoir la même marche que l'intellectuel; c'est-à-dire, que la production ne pouvoit jamais être susceptible des mêmes loix que son Principe générateur.

Mais la supériorité qu'elle eût eu sur toutes les autres langues, c'est que son expression sensible n'auroit jamais varié, & que cette expression eût suivi, sans la moindre altération, l'ordre & les Loix qui sont propres & particulières à son essence. Cette langue eût eu de plus, ainsi qu'on l'a déjà vu, l'avantage d'être à couvert de toute équivoque, & d'avoir toujours la même signification, parce qu'elle tient à la nature des choses, & que la nature des choses est invariable.

Parmi les trois signes fondamentaux auxquels toute expression de nos pensées est assujettie, il en est un qui mérite par préférence notre attention, & sur lequel nous allons jeter un moment les yeux; c'est celui qui lie les deux autres, qui est l'image de l'action parmi nos facultés intellectuelles, & l'image du Mercure parmi les principes corporels; en un mot, c'est celui qu'on nomme le *Verbe* parmi les Grammairiens.

Il ne faut donc pas oublier que s'il est l'image de l'action, c'est sur lui que tout l'œuvre sensible est appuyé; & que puisque la propriété de l'action est de tout faire, celle de son signe ou de son image est de représenter & d'indiquer tout ce qui se fait.

Aussi, qu'on réfléchisse sur les propriétés de ce signe dans la composition du discours; qu'on voie que plus il est fort & expressif, plus les résultats qui en proviennent sont sensibles & marqués; qu'on suive cette expérience facile à faire, que même dans toutes les choses soumises au pouvoir ou aux conventions de l'homme, l'effet en est réglé, déterminé, animé principalement par le verbe. Enfin, que les Observateurs examinent si ce n'est pas par ce signe appelé *Verbe*, que se manifeste tout ce que nous connoissons de plus intellectuel & de plus actif en nous; s'il n'est pas le seul des trois signes qui soit susceptible de fortifier ou d'affoiblir l'expression, tandis que les noms de l'agent & du sujet une fois fixés, demeurent toujours les mêmes; c'est par-là qu'on jugera si nous avons été fondés à lui attribuer l'action, puisqu'il en est véritablement dépositaire, & qu'il faut absolument son secours pour que quelque chose se fasse, ou s'exprime même tacitement.

C'est ici le lieu de remarquer, pourquoi les Observateurs oisifs & les Caballistes spéculatifs

latifs ne trouvent rien, c'est qu'ils parlent toujours, & qu'ils ne VERBENT jamais.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les propriétés du *Verbe*; des yeux intelligens pourrout, d'après ce que j'ai dit, faire les plus importantes découvertes, & se convaincre eux-mêmes qu'à tous les instans de sa vie, l'homme représente l'image sensible des moyens par lesquels tout a pris naissance, tout agit, & tout est gouverné.

Voilà donc encore une des Loix auxquelles tous les êtres qui ont le privilège de la parole, sont obligés de se soumettre; & voilà pourquoi j'ai dit que toutes les Nations de la Terre n'avoient qu'une langue, quoique la manière dont elles s'expriment fût universellement différente.

Je n'ai point parlé des autres parties qui entrent dans la composition du discours; je les ai annoncées simplement comme accessoires, ne servant qu'à aider à l'expression, à suppléer à la foiblesse des mots, & à détailler quelques rapports de l'action; ou si l'on veut, comme des images & des répétitions des trois parties que nous avons reconnues comme seules essentielles pour compléter le tableau d'une pensée quelconque.

En effet, on doit savoir que les articles, ainsi que les terminaisons des noms dans les langues qui

qui n'ont point d'articles, servent à exprimer le nombre & le genre des noms, & à déterminer les rapports essentiels qui sont entre l'agent, l'action & le sujet; que les adjectifs expriment les qualités des noms, que les adverbes sont les adjectifs du verbe ou de l'action; enfin, que les autres parties de l'oraison forment la liaison du discours, & en rendent le sens plus ou moins expressif, ou les périodes plus harmonieuses; mais comme l'usage de ces différens signes n'est pas uniformément commun à toutes les langues, qu'il tient beaucoup aux mœurs & aux habitudes des Nations, toutes choses qui étant liées au sensible doivent en suivre les variations, on ne peut les admettre au rang des parties fixes & immuables du discours; ainsi nous ne les emploïons point dans les preuves que nous apportons de l'unité de la langue de l'homme.

J'engage néanmoins les Grammairiens à considérer leur Science avec un peu plus d'attention qu'ils ne l'ont fait sans doute jusqu'à présent. Ils avouent bien que les langues viennent d'une source supérieure à l'homme, & que toutes les Loix en sont dictées par la Nature; mais ce sentiment obscur a produit chez eux peu d'effets, & ils sont bien éloignés de soupçonner dans les langues tout ce qu'ils y pourroient trouver.

Veut-on en savoir la raison, c'est qu'ils font sur la Grammaire ce que les Observateurs font

Hh

sur

482 *Rapports universels de la Grammaire.*

sur toutes les sciences; c'est-à-dire, qu'ils jettent en passant un coup d'œil sur le Principe, mais que n'ayant pas le courage de s'y fixer longtemps, ils se rabaisent sur des détails d'ordre sensible & mécanique, qui absorbent toutes leurs facultés, & laissent s'obscurcir en eux la plus essentielle, celle de l'intelligence.

Que les Grammairiens se persuadent donc que les Loix de leur Science tenant au Principe comme tous les autres, ils y peuvent découvrir une source inépuisable de lumières & de vérités, dont à peine ont-ils la moindre idée.

Le petit nombre qui leur en a été offert, doit leur paroître suffisant pour les mettre sur la voie; s'ils y ont vu clairement les signes représentatifs des facultés des êtres intellectuels, ils y pourront voir la même chose par rapport aux êtres qui ne le sont pas. Ils y pourront prendre une idée nette des Principes qui ont été établis sur la matière, en considérant simplement la différence qu'il y a entre le substantif & l'adjectif; l'un est l'être ou le Principe inné; l'adjectif exprime les facultés de tous genres qui peuvent être supposées dans ce Principe; mais ce qu'il faut observer avec soin, c'est que l'adjectif ne peut de lui-même se joindre au substantif, de même que le substantif seul est dans l'impuissance de produire l'adjectif;

l'adjectif; l'un & l'autre sont dans l'attente d'une action supérieure qui les rapproche & qui les lie selon son gré; ce n'est qu'en vertu de cette action qu'ils peuvent recevoir leur union & manifester des propriétés.

Remarquons aussi que c'est l'ouvrage de la pensée même & de l'intelligence, d'employer à propos les adjectifs; que c'est elle qui les aperçoit ou qui les crée, & les communique en quelque sorte aux sujets qu'elle veut en revêtir; reconnoissons dès - lors la propriété immense de cette action universelle que nous avons fait observer ci-devant, puisqu'il est certain que nous la trouvons par-tout.

Bien plus, cette même action, après avoir ainsi communiqué des facultés ou des adjectifs aux Principes innés ou aux substantifs, peut à son gré les étendre, les diminuer, & même les retirer tout-à-fait, & faire ainsi rentrer l'être dans son premier état d'inaction, image assez sensible de ce qu'elle opère en réalité sur la Nature.

Mais dans cette dissolution, les Grammairiens pourront voir aussi, sans crainte de se tromper, que l'adjectif qui n'est que la qualité de l'être, ne peut pas subsister sans un Principe, un sujet ou substantif; au lieu que le substantif peut très-bien être indiqué dans le discours, sans les qualités ou les adjectifs;

H h 2

d'où

484 *Rapports universels de la Grammaire.*

d'où ils pourront voir un rapport avec ce qui a été exposé sur l'existence des êtres immatériels corporels indépendante de leurs facultés sensibles; d'où ils pourront comprendre aussi ce qui a été dit de l'éternité des Principes de la matière, quoique la matière même ne puisse pas être éternelle, attendu que n'étant que l'effet d'une réunion, elle n'est rien de plus qu'un adjectif.

C'est par-là ensuite qu'ils pourront concevoir comment il est possible que l'homme soit priyé de ses premiers attributs, puisque c'est par une main supérieure qu'il en avoit été revêtu; mais en même temps reconnoissant avec encore plus de certitude sa propre insuffisance, ils avoûront que pour être rétabli dans ces mêmes droits, il lui faut absolument le secours de cette même main qui l'en a dépouillé, & qui ne lui demande, comme je l'ai dit plus haut, que le sacrifice de sa volonté pour les lui rendre.

Ils pourront encore trouver dans les six cas, les six principales modifications de la matière, de même que le détail des actes de sa formation & de toutes les révolutions qu'elle subit. Les genres seront pour eux l'image des Principes opposés & qui sont irréconciliables; en un mot, ils pourront faire une multitude d'observations de cette espèce, qui sans être le fruit de l'imagi-

l'imagination, ni des systèmes, les convaincront de l'universalité du Principe, & que c'est la même main qui conduit tout.

Mais, après avoir établi, comme je l'ai fait, cette langue unique, universelle, offerte à l'homme, même dans l'état de privation auquel il est réduit, je dois m'attendre à la curiosité de mes Lecteurs sur le nom & l'espèce de cette même langue.

Quant au nom, je ne pourrai les satisfaire, m'étant promis de ne rien nommer : mais quant à l'espèce, je leur avouerai que c'est cette langue dont je leur ai déjà dit que chaque mot portoit avec soi-même la vraie signification des choses, & les désignoit si-bien, qu'il les fesoit clairement appercevoir. J'ajouterai que c'est celle qui fait l'objet des vœux de toutes les Nations de la Terre, qui dirige secrettement les hommes dans toutes leurs institutions, que chacun d'eux cultive en particulier & avec soin sans le savoir, & qu'ils tâchent tous d'exprimer dans tous les ouvrages qu'ils enfantent ; car elle est si-bien gravée en eux, qu'ils ne peuvent rien produire qui n'en porte le caractère.

Je ne peux donc rien faire de mieux pour en indiquer la connoissance à mes semblables, que de les assurer qu'elle tient à leur essence même, & que c'est en vertu de cette langue seule qu'ils sont des hommes. Alors donc, qu'ils voient si

j'ai eu tort de leur dire qu'elle étoit universelle, & si malgré les faux usages qu'ils en font, il leur sera jamais possible de l'oublier entièrement, puisque pour y parvenir, il faudroit qu'ils pussent se donner une autre Nature; c'est-là tout ce que je puis répondre à la question présente; poursuivons.

J'ai dit que cette langue se manifestoit de deux manières, comme toutes les autres langues, savoir par l'expression verbale & par l'écriture; & comme je viens de dire il n'y a qu'un instant, que tous les ouvrages des hommes portoient son empreinte, il est nécessaire que nous en parcourions quelques-uns, afin de mieux voir, tout faux qu'ils sont, le rapport qu'ils ont avec leur source.

Considérons d'abord ceux de leurs ouvrages qui comme image de l'expression verbale de la langue dont il s'agit, doivent nous en offrir l'idée la plus juste & la plus élevée; nous considérons ensuite ceux qui ont du rapport avec les caractères ou l'écriture de cette langue.

La première espèce de ces ouvrages comprend généralement tout ce qui est regardé parmi les hommes comme le fruit du génie, de l'imagination, du raisonnement & de l'intelligence, ou en général ce qui fait l'objet de tous les genres possibles de la Littérature & des Beaux-Arts.

Dans cette espèce de productions de l'homme,
qui

qui toutes semblent faire classe à part, nous voyons cependant régner le même dessein; nous les voyons toutes animées du même motif, qui est celui de peindre, de prouver leur objet, & d'en persuader la réalité, ou au moins de lui en donner les apparences.

Si les partisans de l'un ou de l'autre de ces genres de productions se laissent quelquefois surprendre par la jalousie, & s'ils tâchent d'établir leur crédit, en répandant du mépris sur les autres branches qu'ils n'ont pas cultivées, c'est un tort évident qu'ils font à la science, & l'on ne peut douter que parmi les fruits des facultés intellectuelles de l'homme, ceux-là n'aient la préférence, qui sans rien enlever aux autres, s'étayeront au contraire de leur secours, & offriront par-là un goût plus solide & des beautés moins équivoques.

Cette idée est certainement celle de tous les hommes judicieux & doués d'un goût sûr & vrai; ils savent que ce ne sera jamais que dans une union intime & universelle, que leurs productions pourront trouver plus de force & plus de consistance, & depuis long-temps il est reçu que toutes les parties de la Science sont liées & se communiquent réciproquement des secours.

Et en effet, c'est un sentiment si naturel à l'homme, qu'il le porte par-tout avec lui, lors même qu'il tient une marche que ce Principe

désavoue. Si un Orateur vouloit condamner les Sciences, il faudroit qu'il se montrât savant; si un Artiste vouloit déprimer l'éloquence, il ne seroit pas écouté, s'il n'en employoit le langage.

Cependant cette utile observation, toute juste qu'elle soit, aiant été faite vaguement, n'a presque produit aucun fruit; & les hommes se sont accoutumés dans cela comme dans tout le reste, à faire des distinctions absolues, & à considérer chacune de ces différentes parties comme autant d'objets étrangers les uns aux autres.

Ce n'est pas que dans ces ouvrages des facultés intellectuelles de l'homme, nous ne devions discerner différens genres, & que tout doive n'y représenter que le même sujet. Au contraire, puisque ces facultés sont elles-mêmes différentes entr'elles, & que nous y pouvons remarquer des distinctions frappantes, il est naturel de penser que leurs fruits doivent indiquer cette différence, & qu'ils ne peuvent pas se ressembler; mais en même temps, comme ces facultés sont essentiellement liées, & qu'il est de toute impossibilité que l'une agisse sans le secours des autres, nous voyons par-là qu'il est nécessaire que la même liaison règne entre leurs différentes sortes de productions, & qu'elles annoncent toutes la même origine.

Mais

Mais j'en ai déjà trop dit sur un objet qui n'est qu'accessoire à mon plan; je reviens à l'examen que j'ai commencé sur les rapports qui se trouvent entre la langue unique & universelle, & les différentes productions intellectuelles de l'homme.

De quelque espèce que soient ces productions, nous pouvons les réduire à deux classes auxquelles toutes les autres ressortiront; parce que dans tout ce qui existe, ne pouvant y avoir que de l'intellectuel & du sensible, tout ce que l'homme sauroit produire, n'aura jamais que l'une ou l'autre de ces deux parties pour objet. Et en effet, tout ce que les hommes imaginent & produisent journellement en ce genre, se borne à instruire ou à émouvoir, à raisonner ou à toucher; il leur est absolument impossible de dire & de manifester quelque chose hors d'eux-mêmes qui n'ait pour but l'un ou l'autre de ces deux points; & quelques divisions que l'on fasse des productions intellectuelles des hommes, l'on verra toujours qu'ils se proposent ou d'éclairer, & d'amener à la connoissance de vérités quelconques, ou de subjuguier l'homme intellectuel par le sensible, & de lui faire éprouver des situations, dans lesquelles n'étant plus le maître de lui-même, il soit au pouvoir de la voix qui lui parle, & suive aveuglément le charme bon ou mauvais qui l'entraîne.

H h 5

Nous

Nous attribûrons à la première classe tous les ouvrages de raisonnement, ou en général tout ce qui ne devrait procéder que par axiômes, & tout ce qui se borne à établir des faits.

Nous attribûrons à la seconde tout ce qui a pour but de faire sur le cœur de l'homme des impressions de quelque genre que ce soit, & de l'agiter, n'importe dans quel sens.

Or, dans l'une ou l'autre de ces classes, quel est l'objet du desir des Compositeurs? N'est-ce pas de montrer leur sujet sous des faces si lumineuses ou si séduisantes, que celui qui les contemple ne puisse en contester la vérité, ni résister à la force & aux attrails des moyens dont on fait usage pour le charmer? Quelles ressources emploient-ils pour cela? Ne mettent-ils pas tous leurs soins à se rapprocher de la nature même de l'objet qui les occupe? Ne tâchent-ils pas de remonter jusqu'à la source, de pénétrer jusques dans son essence? En un mot, tous leurs efforts ne tendent-ils pas à si-bien faire accorder l'expression avec ce qu'ils conçoivent, & à la rendre si naturel & si vraie, qu'ils soient assurés de faire effet sur leurs semblables, comme si l'objet même étoit en leur présence?

Ne sentons-nous pas nous-mêmes plus ou moins ce violent effet sur nous, selon que le Compositeur approche plus ou moins de son but? Cet effet n'est-il pas général, & n'y a-t-il

pas

pas en ce genre des beautés qui sont telles par toute la Terre?

C'est donc là pour nous l'image des facultés de cette véritable langue dont nous traitons, & c'est dans les œuvres mêmes des hommes & dans leurs efforts, que nous trouvons les traces de tout ce qui a été dit sur la justesse & la force de son expression, ainsi que sur son universalité.

Il ne faut point s'arrêter à cette inégalité d'impressions qui résulte de la différence des idiômes & des langues conventionnelles établies parmi les différens peuples; comme cette différence de langage n'est qu'une défectuosité accidentelle, & non pas de nature; que d'ailleurs l'homme peut parvenir à l'effacer en se familiarisant avec les idiômes qui lui sont étrangers, elle ne pourroit rien faire contre le principe, & je ne crains point de dire que toutes les langues de la Terre sont autant de témoignages qui le confirment.

Quoique j'aie réduit à deux classes les productions verbales des facultés intellectuelles de l'homme, je ne perds pas de vue néanmoins la multitude de branches & de subdivisions dont elles sont susceptibles, tant par le nombre des objets différens qui sont du ressort de notre raisonnement, que par l'infinité de nuances que nos affections sensibles peuvent recevoir.

Sans en faire l'énumération, ni les examiner
chacune

chacune en particulier, on peut seulement dans chaque classe en considérer une principale & qui tienne le premier rang, telles que la Mathématique parmi les objets de raisonnement, & la Poésie parmi ceux qui sont relatifs à la faculté sensible de l'homme. Mais aiant traité précédemment de la partie Mathématique, j'y renverrai le Lecteur, afin qu'il s'y confirme de nouveau de la réalité & de l'universalité des principes que je lui expose.

Ce sera donc sur la Poésie que j'arrêterai en ce moment ma vue, la regardant comme la plus sublime des productions des facultés de l'homme, celle qui le rapproche le plus de son Principe, & qui par les transports qu'elle lui fait sentir, lui prouve le mieux la dignité de son origine. Mais autant ce langage sacré s'ennoblit encore en s'élevant vers son véritable objet, autant il perd de sa dignité en se rabaisant à des sujets factices ou méprisables, auxquels il ne peut toucher sans se souiller comme par une prostitution.

Ceux-mêmes qui s'y sont consacrés, nous l'ont toujours annoncé comme le langage des Héros & des êtres bienfaisans qu'ils ont peint veillant à la sûreté & à la conservation des hommes. Ils en ont tellement senti la noblesse, qu'ils n'ont pas craint de l'attribuer même à celui qu'ils regardent comme l'Auteur de tout; & c'est
le

le langage qu'ils ont choisi par préférence lorsqu'ils en ont annoncé les oracles, ou qu'ils ont voulu lui adresser des hommages.

Ce langage, toutefois, dois-je avertir qu'il est indépendant de cette forme triviale dans laquelle les hommes sont convenus chez les différentes Nations, de renfermer leurs pensées? Ne fait-on pas que c'est une suite de leur aveuglement d'avoir cru par-là multiplier les beautés; pendant qu'ils n'ont fait que surcharger leur travail, & que cette attention superflue à laquelle ils nous asservissent, aiant pour but d'affecter notre faculté sensible corporelle, ne peut manquer de prendre d'autant sur notre vraie sensibilité?

Mais ce langage est l'expression & la voix de ces hommes privilégiés, qui nourris par la présence continuelle de la vérité, l'ont peinte avec le même feu qui lui sert de substance, feu vivant par soi & dès-lors ennemi d'une froide uniformité, parce qu'il se commande dans tous les actes, qu'il se crée lui-même sans cesse, & qu'il est par conséquent toujours neuf.

C'est dans une telle Poésie que nous pouvons voir l'image la plus parfaite de cette langue universelle que nous essayons de faire connoître, puisque quand elle atteint vraiment son objet, il n'est rien qui ne doive plier devant elle; puisqu'elle a, comme son Principe, un feu dévorant qui

qui l'accompagne à tous les pas, qui doit tout amollir, tout dissoudre, tout embraser, & que même c'est la première loi des Poètes de ne pas chanter quand ils n'en sentent pas la chaleur.

Ce n'est pas que ce feu doive produire partout les mêmes effets : comme tous les genres sont de son ressort, il se plie à leur différente nature, mais il ne doit jamais paraître sans remplir son but, qui est d'entraîner tout après lui.

Que l'on voie à présent si une telle Poésie auroit jamais pu prendre naissance dans une source frivole ou corrompue ; si la pensée qui l'enfante ne doit pas être au plus haut degré d'élevation, & s'il ne seroit pas vrai de dire que le premier des hommes a dû être le premier des Poètes ?

Que l'on voie aussi, si la Poésie humaine peut elle-même être cette langue vraie & unique que nous savons appartenir à notre espèce. Non, sans doute ; elle n'en est qu'une foible imitation ; mais comme parmi les fruits des travaux de l'homme, c'est celui qui tient de plus près à son Principe, je l'ai choisi pour en donner l'idée qui lui convient le mieux.

Aussi, peut-on dire que ces mesures conventionnelles que les hommes emploient dans la Poésie qu'ils ont inventée, tout imparfaites qu'elles paroissent, ne doivent pas moins nous offrir

offrir la preuve de la précision & de la justesse de la vraie langue dont le poids, le nombre & la mesure sont invariables.

Nous pourrions également reconnoître que cette Poésie s'appliquant à tous les objets, la vraie langue dont elle n'est que l'image, doit à plus forte raison être universelle & pouvoir embrasser tout ce qui existe. Enfin ce seroit par un examen plus détaillé des propriétés attachées à ce langage sublime, que nous pourrions nous rapprocher de plus près de son modèle, & lire jusques dans la source.

C'est-là où nous verrions pourquoi la Poésie à eu tant d'empire sur les hommes de tous les temps, pourquoi elle a opéré tant de prodiges, & d'où vient cette admiration générale que toutes les Nations de la Terre conservent pour ceux qui s'y sont distingués, ce qui étendrait encore nos idées sur le Principe qui lui a donné la naissance.

Nous y verrions aussi que l'usage que les hommes en font souvent, l'avilit & la défigure au point de la rendre méconnoissable, ce qui nous prouveroit que chez eux elle n'est pas toujours le fruit de cette langue vraie qui nous occupe, que c'est une profanation de l'employer à la louange des hommes; une idolâtrie de la consacrer à la passion, & qu'elle ne devroit jamais avoir d'autre objet que de montrer aux
hommes

hommes l'asyle d'où elle est descendue avec eux, pour leur faire naître le vertueux desir de suivre ses traces, & d'y retourner.

Mais, il me suffit d'avoir mis sur la voie, pour que ceux qui auront quelque desir, puissent pénétrer beaucoup plus loin dans la carrière. Passons à la seconde manière dont nous avons vu que la vraie langue devoit se manifester, c'est-à-dire, aux caractères de l'écriture.

Je ne crains point d'affurer que ces caractères sont aussi variés & aussi multipliés que tout ce qui est renfermé dans la Nature; qu'il n'y a pas un seul être qui ne puisse y trouver sa place & y servir de signe, & que tous y trouvent leur image & leur représentation véritable, ce qui porte ces caractères à un nombre si immense, qu'il est impossible à un homme de les conserver tous dans sa mémoire, non seulement par leur multitude inconcevable, mais aussi par leur différence & leur bisarrerie.

Quand on supposeroit en outre qu'un homme pût retenir tous ceux dont il auroit eu connoissance, il ne pourroit pas se flatter de n'avoir plus rien à apprendre là-dessus; car tous les jours la Nature produit de nouveaux objets, ce qui tout en nous montrant l'infinité des choses, nous montre aussi la borne & la privation de notre espèce qui ne peut jamais parvenir à les embrasser toutes, puisqu'ici-bas elle ne peut pas.

pas seulement parvenir à connoître toutes les lettres de son Alphabet.

La variété de ces objets renfermés dans la Nature, s'étend non seulement sur leur forme, ainsi qu'on peut aisément s'en convaincre, mais encore sur leur couleur & sur la place qu'ils occupent dans l'ordre des choses; ce qui fait que l'écriture de la langue vraie varie autant que la multitude des nuances qu'on peut voir sur les corps matériels, car chacune de ces nuances porte autant de différentes significations.

Enfin, les caractères qu'elle emploie sont aussi nombreux que les points de l'horizon; & comme chacun de ces points occupe une place qui n'est qu'à lui, chacune des lettres de la vraie langue a aussi un sens & une explication qui lui sont propres.

Mais, je m'arrête, ô Vérité sainte! ce seroit usurper tes droits que de publier même obscurément tes secrets; c'est à toi seul à les découvrir à qui il te plaît, & comme il te plaît. Pour moi, je dois me borner à les respecter en silence, & à rassembler tous mes desirs pour que mes semblables puissent ouvrir les yeux à ta lumière; & que défabulés des illusions qui les séduisent, ils soient assez sages & assez heureux pour se prosterner tous à tes pieds.

Preuant donc toujours la prudence pour guide, je dirai que c'est cette multitude infinie des

caractères de la langue vraie, & leur énorme variété qui a introduit dans les langues humaines une diversité si grande, que peu d'entr'elles se servent des mêmes signes, & que celles qui s'accordent sur ce point, varient encore sur leur quantité, en admettant ou en rejetant quelques signes, chacune selon son idiôme & son génie particulier.

Mais, de même que les caractères de la vraie langue sont aussi multipliés que les êtres renfermés dans la Nature, de même il est aussi certain que nul de ces caractères ne peut prendre son origine que dans cette même Nature, & que c'est dans elle où ils puisent tout ce qui sert à les distinguer, puisque hors d'elle, il n'y a rien de sensible. C'est ce qui fait aussi que malgré la variété des caractères que les langues humaines emploient, elles ne peuvent jamais sortir de ces mêmes bornes, & que c'est toujours dans des lignes & dans des figures, qu'elles sont obligées de prendre tous les signes de leur convention; ce qui prouve d'une manière évidente que les hommes ne peuvent rien inventer.

Nous nous convaincrons de tout ceci par quelques observations sur l'art de la Peinture, que l'on peut regarder comme ayant pris naissance dans les caractères de la langue en question, ainsi que la Poésie humaine l'avoit prise dans son expression verbale.

S'il

S'il est certain que cette langue est unique, & aussi ancienne que le temps, on ne peut douter que les caractères qu'elle emploie, n'aient été les premiers modèles. Les hommes qui se sont attachés à l'étudier, ont eu souvent besoin de soulager leur mémoire par des notes & par des copies. Or, c'est dans ces copies qu'il falloit la plus grande précision, puisque dans cette multitude de caractères qui ne sont distingués quelquefois que par la plus légère différence, il est constant que la moindre altération pouvoit les dénaturer & les confondre.

On doit sentir que si les hommes eussent été sages, ils n'auroient pas fait d'autre usage de la Peinture, & même pour l'intérêt de cet Art, ils eussent été heureux de s'en tenir à l'imitation & à la copie de ces premiers caractères; car s'ils sont avec raison si délicats sur le choix des modèles, où pouvoient-ils en trouver de plus vrais & de plus réguliers que ceux qui exprimoient la nature même des choses? S'ils sont si recherchés sur la qualité & l'emploi des couleurs, où pouvoient-ils mieux s'adresser qu'à des formes qui portoient chacune leur couleur propre? Enfin, s'ils desirerent des tableaux durables, comment pouvoient-ils y mieux réussir qu'en les copiant d'après des objets toujours neufs, & dont ils peuvent à tout moment faire comparaison avec leurs productions?

Mais la même imprudence qui avoit éloigné l'homme de son Principe, l'a encore éloigné des moyens qui lui sont accordés pour y retourner; il a perdu la confiance dans ces guides vrais & lumineux, qui secondant son intention pure, l'auroient sûrement ramené à son but. Il n'a plus cherché les modèles dans des objets utiles & salutaires, & dont il eût pu continuellement recevoir les secours, mais dans les formes passagères & trompeuses, qui ne lui offrant que des traits incertains & des couleurs changeantes, l'exposent tous les jours à varier sur ses propres principes & à mépriser ses ouvrages.

C'est ce qui lui arrive journellement, en se proposant, comme il fait, d'imiter des quadrupèdes, des reptiles & autres animaux, de même que tous les autres êtres dont il est environné; parce que cette occupation, tout innocente & tout agréable qu'elle soit en elle-même, accoutume l'homme à fixer les yeux sur ce qui lui est étranger, & lui fait perdre non seulement la vue, mais l'idée même de ce qui lui est propre; c'est-à-dire, que les objets que l'homme s'occupe à représenter aujourd'hui, ne sont que l'apparence de ceux qu'il devrait étudier tous les jours; & la copie qu'il en fait devant, selon tous les Principes établis, être encore inférieure à ses modèles, il en résulte que
la

la Peinture actuellement en usage, n'est autre chose que l'apparence de l'apparence.

Néanmoins c'est même par cette Peinture grossière que nous pourrons nous convaincre parfaitement de cette vérité incontestable, annoncée plus haut, savoir, que les hommes n'inventent rien. N'est-ce pas toujours en effet d'après les êtres corporels qu'ils composent leurs tableaux? Peuvent-ils prendre leurs sujets ailleurs, puisque la Peinture n'étant que la science des yeux, elle ne peut s'occuper que du sensible, & par conséquent ne se trouver que dans le sensible?

Dira-t-on que le Peintre peut non seulement se passer de voir des objets sensibles, mais même que s'élevant au-dessus d'eux, il ne prendra des sujets que dans son imagination? Cette objection seroit facile à détruire; car laissons à l'imagination la carrière la plus libre, permettons-lui tous les écarts auxquels elle pourra se porter; je demande si elle enfantera jamais rien qui soit hors de la Nature, & si jamais on sera dans le cas de dire qu'elle ait rien créé? Sans doute qu'elle aura la faculté de se représenter des êtres bizarres & des assemblages monstrueux, dont cette Nature, à la vérité, n'offrira pas d'exemples; mais ces êtres chimériques eux-mêmes ne seront-ils pas le produit de pièces rapportées? Et de toutes

ces pièces, y en aura-t-il jamais une qui ne se trouve pas parmi les choses sensibles de la Nature?

Il est donc certain que dans la Peinture, ainsi que dans tout autre art, les inventions & les ouvrages de l'homme ne sont rien de plus que des transpositions; & que loin de rien produire de lui-même, toutes les œuvres se bornent à donner aux choses une autre place.

Alors l'homme peut apprendre à évaluer le prix de ses productions dans la Peinture comme dans les autres arts; & tout en se livrant à cette charmante occupation, il cessera de croire à la réalité de ses ouvrages, puisque cette réalité ne se trouve pas même dans les modèles qu'il se choisit.

Il est inutile, je pense, de dire que cette Peinture grossière ne porte pas moins avec elle des signes frappans, qu'elle descend d'un art plus parfait, & que dans ce sens elle est pour nous une nouvelle preuve de cette écriture supérieure, appartenante à la langue unique & universelle, dont nous avons montré les propriétés.

En effet, elle exige la ressemblance de la Nature sensible dans tout ce qu'elle représente; elle ne veut rien qui choque ni les yeux, ni le jugement; elle embrasse tous les êtres de l'Univers, elle a même porté sa main hardie jusques sur des Etres supérieurs.

Mais

„Mais c'est alors qu'elle est vraiment *ré-*
*pré-*hensible; parce que premièrement ne pou-
vant les faire connoître que par des traits
sensibles & corporels, dès-lors elle a ravalé
ces Etres aux yeux de l'homme, qui ne peut
les connoître que par la faculté sensible de
son intelligence, & jamais par le sensible ma-
tériel, puisque ces Etres ne sont pas dans la
Région des corps.

En second lieu, lorsque la Peinture a pris sur
elle de vouloir les représenter, où a-t-elle trouvé
le modèle des corps qu'ils n'avoient point, &
qu'elle vouloit cependant leur donner? Ce n'a
pu être sans doute que parmi les objets matériels
de la Nature, ou ce qui est la même chose,
dans une imagination peu réglée, mais qui
dans son désordre même, ne pouvoit jamais
employer que les êtres corporels qui environ-
nent l'homme d'aujourd'hui.

Quel rapport pouvoit-il donc exister alors en-
tre le modèle & l'image qui y avoit été substi-
tuée, & quelle idée ces sortes d'images ont-elles
dû faire naître? N'est-il pas clair que c'est-là
une des plus funestes suites de l'ignorance de
l'homme, celle qui l'a le plus exposé à l'idolâtrie,
& qui contribue sans cesse à l'enfouir dans les
ténèbres?

Et vraiment, que peut produire une matière
morte & des traits figurés selon l'imagination

du peintre, sinon l'oubli de la simplicité des êtres, dont la connoissance est si nécessaire à l'homme, & sans laquelle toute son espèce est livrée à la plus effrayante superstition? Et n'est-ce pas ainsi que les pas de l'homme, tout indifférens qu'ils sont en apparence, l'égarent insensiblement, & le jettent dans des précipices dont il n'apperçoit bientôt plus les bords?

L'homme ne s'est donc pas contenté de confondre la Peinture grossière & l'ouvrage de ses mains avec les caractères vrais copiés sur la Nature même; il a encore méconnu le Principe d'où ces caractères vrais tirent leur origine; voyant, dis-je, qu'il étoit le maître d'employer à son gré tous les différens traits de cette Nature corporelle pour en composer ses tableaux, il a eu la foiblesse de se reposer avec complaisance sur son ouvrage, & d'oublier à la fois la supériorité des modèles qu'il auroit dû choisir & la source qui pouvoit les produire; ou plutôt les ayant perdu de vue, il n'a plus même soupçonné leur existence.

On en doit dire autant du Blason, qui tire également son origine des caractères de la vraie langue. L'homme vulgaire s'enorgueillit de la noblesse de ses Armes, comme si les signes en étoient réels, & qu'ils portassent vraiment avec eux-mêmes les droits que le préjugé leur attribue; & se laissant aveugler par les puériles distinctions

inctions qu'il attache lui-même à ces signes, il a oublié qu'ils n'étoient que les tristes images des *armes naturelles* accordées physiquement à chaque homme pour lui servir de défense, & être en même temps le sceau de ses *vertus*, de sa force & de sa grandeur.

Enfin il a fait la même chose sur l'expression verbale de cette langue sublime dont on a vu qu'étoit provenue la Poésie. Les mots arbitraires & les langues de la convention ont pris dans la pensée la place de la vraie langue; c'est-à-dire, que ces langues conventionnelles n'ayant aucune uniformité, ni aucune marche fixe à ses yeux, quant à l'expression, aux signes, & généralement à tout ce qui est sensible en elles, il n'a pas vu leurs rapports universels avec la langue des facultés intellectuelles dont elles étoient une imitation défigurée. Dès-lors l'idée du Principe de cette langue unique & universelle qui seule pourroit l'éclairer, s'étant effacée dans lui, il n'a plus distingué cette langue d'avec celles qu'il avoit établies.

Or, si l'homme est assez borné pour placer ses ouvrages à côté de ceux des Principes vrais & invariables, si sa main audacieuse croit pouvoir être égale à ce le de la Nature, si même il a presque toujours confondu les ouvrages de cette Nature avec le Principe soit général soit particulier qui les manifeste, il ne faut plus être surpris que
toutes

306 *Moyens de recouvrer la vraie Langue.*

toutes les notions soient si confuses & si ténébreuses, & qu'il ait non seulement perdu la connoissance & l'intelligence de la vraie langue, mais même qu'il ne soit plus persuadé qu'il en existe une.

En même temps, si cette vraie langue est la seule qui puisse le mettre dans ses droits, lui rendre la jouissance de ses attributs, lui faire connoître les principes de la Justice, & le conduire dans l'intelligence de tout ce qui existe, il est aisé de voir combien il perd en s'en éloignant, & s'il a d'autres ressources que d'employer tous les momens de sa vie aux soins d'en recouvrer la connoissance.

Mais, quelque immense, quelque effrayante que soit cette carrière, il n'est aucun homme qui doive se livrer au désespoir & au découragement, puisque j'ai toujours annoncé que cette langue même étoit le véritable domaine de l'homme; qu'il n'en a été privé que pour un temps; que loin d'en être à jamais dépouillé, on lui tend au contraire sans cesse la main pour l'y ramener; & vraiment le prix attaché à cette grace est si modique & si naturel, qu'il est une nouvelle preuve de la bonté du Principe qui l'exige, puisque cela se borne à demander à l'homme de ne pas assimiler les deux êtres distincts qui le composent; de reconnoître la différence des Principes de la Nature

ture

ture entr'eux, & celle qu'ils ont avec la Cause temporelle supérieure à cette même Nature; c'est-à-dire, de croire que l'homme n'est point matière, & que la Nature ne va pas toute seule.

Nous avons encore à examiner une des productions de cette langue vraie dont je tâche de rappeler l'idée aux hommes, c'est celle qui se joint à son expression verbale, qui en règle la force & en mesure la prononciation, c'est enfin cet art que nous nommons *la Musique*, mais qui parmi les hommes n'est encore que la figure de la véritable harmonie.

Cette expression verbale ne peut employer des mots sans faire entendre des sons; or, c'est l'intime rapport des uns aux autres qui forme les Loix fondamentales de la vraie Musique; c'est ce que nous imitons, autant qu'il est en nous, dans notre Musique artificielle, par les soins que nous nous donnons de peindre avec des sons le sens de nos paroles conventionnelles; mais, avant de montrer les principales défauts de cette Musique artificielle, nous allons parcourir une partie des vrais principes qu'elle nous offre; par-là on pourra découvrir des rapports assez frappans avec tout ce qui a été établi, pour se convaincre qu'elle tient toujours à la même source, & que dès-lors elle est du ressort de l'homme; c'est aussi dans cet examen où l'on pourra voir que quelque admirables que soient nos talens dans l'imitation

tion musicale, nous restons toujours infiniment au-dessous de notre modèle; ce qui fera comprendre à l'homme, si cet instrument puissant ne lui fut donné que pour contribuer à des amusemens puériles, & si dans son origine il n'étoit pas destiné à un plus noble emploi.

Premièrement, ce que nous connoissons dans la Musique sous le nom d'accord parfait, est pour nous l'image de cette Unité première qui renferme tout en elle & de qui tout provient, en ce que cet accord est seul & unique, qu'il est entièrement rempli de lui-même, sans avoir besoin du secours d'aucun autre son que des siens propres; en un mot en ce qu'il est inaltérable dans sa valeur intrinsèque, comme l'Unité; car il ne faut point compter pour une altération la transposition de quelques-uns de ses sons, d'où résultent des accords de différentes dénominations, attendu que cette transposition n'introduit aucun nouveau son dans l'accord, & par conséquent ne peut en changer la véritable essence.

Secondement, cet accord parfait est le plus harmonieux de tous, celui qui convient seul à l'oreille de l'homme, & qui ne lui laisse rien désirer. Les trois premiers sons qui le composent sont séparés par deux intervalles de tierce qui sont distincts, mais qui sont liés l'un avec l'autre. C'est-là la répétition de tout ce qui se
passe

passé dans les choses sensibles, où nul être corporel ne peut recevoir ni conserver l'existence sans le secours & l'appui d'un autre être corporel comme lui, qui ranime ses forces & qui l'entretienne.

Enfin, ces deux tierces se trouvent surmontées d'un intervalle de quarte, dont le son qui le termine se nomme *Octave*. Quoique cette octave ne soit que la répétition du son fondamental, c'est elle néanmoins qui désigne complètement l'accord parfait; car elle y tient essentiellement, en ce qu'elle est comprise dans les sons primitifs que le corps sonore fait entendre au-dessus du sien propre.

Ainsi, cet intervalle quaternaire est alors l'agent principal de l'accord; il se trouve placé au-dessus des deux intervalles ternaires, pour y présider & en diriger toute l'action, comme cette Cause active & intelligente que nous avons vu dominer & présider à la double Loi de tous les êtres corporisés. Il ne peut, ainsi qu'elle, souffrir aucun mélange; & quand il agit seul, comme cette Cause universelle du temps, il est sûr que tous les résultats sont réguliers.

Je fais cependant que cette octave n'étant à la vérité, qu'une répétition du son fondamental, peut à la rigueur se supprimer, & ne point entrer dans l'énumération des sons qui composent l'accord parfait. Mais, premièrement, c'est elle

elle qui termine essentiellement la gamme ; en outre il est indispensable d'admettre cette octave, si nous voulons savoir ce que c'est que l'*alpha* & l'*oméga*, & avoir une preuve évidente de l'unité de notre accord, le tout par une raison de calcul, que je ne puis exposer autrement, qu'en disant que l'octave est le premier agent, ou le premier organe par lequel *dix* a pu venir à notre connoissance.

- Il ne faut pas non plus exiger, dans le tableau sensible que je présente, une uniformité entière avec le Principe dont il n'est que l'image, parce qu'alors la copie seroit égale au modèle. Mais aussi, quoique ce tableau sensible soit inférieur, & qu'en outre il puisse être sujet à varier, il n'en existe pas moins d'une manière complète, il n'en représente pas moins le Principe, parce que l'instinct des sens supplée au reste.

C'est par cette raison qu'ayant présenté les deux tierces comme liées l'une à l'autre, nous ne disons point qu'il soit indispensable de les faire entendre toutes les deux ; on sait que chacune d'elles peut être annoncée séparément, sans que l'oreille souffre, mais la Loi n'en sera pas moins vraie pour cela, parce que cet intervalle ainsi annoncé conserve toujours la correspondance secrète avec les autres sons de l'accord auquel il appartient ; ainsi c'est toujours le même tableau, mais dont on ne voit plus qu'une partie.

On

On en peut dire autant, lorsqu'on veut supprimer l'octave, ou même tous les autres sons de l'accord, & n'en conserver qu'un quel qu'il soit, parce qu'un son entendu seul n'est point à charge à l'oreille, & que d'ailleurs il pourroit lui-même se considérer comme le son générateur d'un nouvel accord parfait.

Nous avons vu que la quarte dominoit sur les deux tierces inférieures, & que ces deux tierces inférieures étoient l'image de la double Loi qui dirigeoit les êtres élémentaires. N'est-ce pas là alors où la Nature elle-même nous indique la différence qu'il y a entre un corps & son Principe, en nous faisant voir l'un dans la sujétion & la dépendance, tandis que l'autre en est le chef & le soutien?

Ces deux tierces nous représentent en effet par leur différence l'état des choses périssables de la Nature corporelle, qui ne subsiste que par des réunions d'actions diverses; & le dernier son, formé par un seul intervalle quaternaire, est une nouvelle image du premier Principe; car il nous en rappelle la simplicité, la grandeur & l'immutabilité, tant par son rang que par son nombre.

Ce n'est pas que cette quarte harmonique soit plus permanente que toutes les autres choses créées; dès qu'elle est sensible, elle doit passer; mais cela n'empêche pas que même dans son action

action passagère, elle ne peigne à l'intelligence l'essence & la stabilité de la source.

On trouve donc dans l'assemblage des intervalles de l'accord parfait, tout ce qui est passif & tout ce qui est actif, c'est-à-dire, tout ce qui existe & tout ce que l'homme peut concevoir.

Mais ce n'est pas assez que nous ayons vu dans l'accord parfait la représentation de toutes choses en général & en particulier, nous y pouvons voir encore par de nouvelles observations la source de ces mêmes choses & l'origine de cette distinction, qui s'est faite avant le temps entre les deux Principes, & qui se manifeste tous les jours dans le temps.

Pour cet effet, ne perdons pas de vue la beauté & la perfection de cet accord parfait qui tire de lui seul tous les avantages; nous jugerons aisément que s'il fût toujours demeuré dans la nature, l'ordre & une juste harmonie auroient subsisté perpétuellement, & le mal seroit inconnu, parce qu'il ne seroit pas né, c'est-à-dire, qu'il n'y auroit jamais eu que l'action des facultés du Principe bon qui se fût manifestée, parce qu'il est le seul réel & le seul véritable.

Comment est-ce donc que le second Principe a pu devenir mauvais? Comment se peut-il que le mal ait pris naissance & qu'il ait paru? N'est-ce pas lorsque le son supérieur & dominant de l'accord parfait, l'octave enfin, a été supprimée,

&

& qu'un autre son a été introduit à sa place? Or, quel est ce son qui a été introduit à la place de l'octave? C'est celui qui la précède immédiatement, & l'on sait que le nouvel accord qui est résulté de ce changement, se nomme *accord de septième*. L'on sait aussi que cet accord de septième fatigue l'oreille, la tient en suspens, & demande à être sauvé, en terme de l'art.

C'est donc par l'opposition de cet accord dissonant & de tous ceux qui en dérivent, à l'accord parfait, que naissent toutes les productions musicales, lesquelles ne sont autre chose qu'un jeu continuel, pour ne pas dire un combat entre l'accord parfait ou consonant & l'accord de septième, ou généralement tous les accords dissonans.

Pourquoi cette Loi, ainsi indiquée par la Nature, ne seroit-elle pas pour nous l'image de la production universelle des choses? Pourquoi n'en trouverions-nous pas ici le Principe, comme nous en avons trouvé plus haut l'assemblage & la constitution dans l'ordre des intervalles de l'accord parfait? Pourquoi, dis-je, ne toucherions-nous pas au doigt & à l'œil la cause, la naissance & les suites de la confusion universelle temporelle, puisque nous savons que dans cette Nature corporelle, il y a deux Principes qui sont sans cesse opposés, & puisqu'elle ne peut se soutenir que par le secours de deux

K k

actions

actions contraires, d'où proviennent le combat & la violence que nous y appercevons : mélange de régularité & de désordre que l'harmonie nous représente fidèlement par l'assemblage des consonances & des dissonances ; qui constitue toutes les productions musicales ?

Je me flatte néanmoins que mes Lecteurs seront assez intelligens pour ne voir ici que des images des faits élevés que je leur indique. Ils sentiront, sans doute, l'allégorie, lorsque je leur annonce que si l'accord parfait étoit demeuré dans sa vraie nature, le mal seroit encore à naître ; car, selon le principe établi, il est impossible que l'ordre musical dans la Loi particulière soit égal à l'ordre supérieur qu'il représente.

Aussi l'ordre musical étant fondé sur le sensible, & le sensible n'étant que le produit de plusieurs actions, si l'on n'offroit à l'oreille qu'une continuité d'accords parfaits, elle ne seroit pas choquée, à la vérité ; mais outre la monotonie ennuyeuse qui en résulteroit, nous ne trouverions là aucune expression, aucune idée, enfin, ce ne seroit point pour nous une Musique, parce que la Musique, & généralement tout ce qui est sensible, est incompatible avec l'unité d'action, comme avec l'unité d'agens.

En admettant donc toutes les loix nécessaires pour la constitution des ouvrages de Musique,

que, nous pouvons néanmoins faire l'application de ces mêmes loix à des vérités d'un autre rang. C'est pour cela que je vais continuer mes observations sur l'accord de septième.

En mettant cette septième à la place de l'octave, nous avons vu que c'étoit placer un principe à côté d'un autre principe, d'où, selon toutes les lumières de la plus saine raison, il ne peut résulter que du désordre. Nous avons vu ceci encore plus évidemment, en remarquant que cette septième qui produit la dissonance, étoit en même temps le son qui précède immédiatement l'octave.

Mais cette septième qui est telle par rapport au son fondamental, peut donc se regarder aussi comme une seconde, par rapport à l'octave qui en est la répétition; alors nous reconnoissons que la septième n'est point du tout la seule dissonance, mais que la seconde a aussi cette propriété; qu'ainsi toute liaison diatonique est condamnée par la nature de notre oreille, & que par-tout où elle sentira deux notes voisines sonner ensemble, elle sera blessée.

Alors, comme il n'y a absolument dans toute la gamme, que la seconde & la septième qui puissent se trouver dans ce rapport avec le son grave ou avec son octave, cela nous fait voir clairement que tout résultat & tout produit, en fait

K k 2

de

516 *Des Dissonances & des Consonances.*

de Musique, est fondé sur deux dissonances, d'où provient toute réaction musicale.

Portant ensuite cette observation sur les choses sensibles, nous verrons avec la même évidence, qu'elles n'ont jamais pu, & qu'elles ne peuvent jamais naître que par deux dissonances; & quelques efforts que nous fassions, nous ne trouverons jamais d'autre source au désordre que le nombre attaché à ces deux sortes de dissonances.

Bien plus, si l'on observe que ce qu'on appelle communément septième, est en effet une neuvième, attendu que c'est l'assemblage de trois tierces très distinctes; on verra si j'ai abusé mes Lecteurs, en leur disant précédemment que le nombre *neuf* étoit le vrai nombre de l'étendue & de la matière.

Veut-on, au contraire, jeter la vue sur le nombre des consonances ou des sons qui s'accordent avec le son fondamental, nous verrons qu'elles sont au nombre de quatre, savoir, la tierce, la quarte, la quinte juste & la sixte; car ici il ne faut point parler de l'octave comme octave, parce qu'il s'agit des divisions particulières de la gamme, dans lesquelles cette octave n'a pas d'autre caractère que le son fondamental même dont elle est l'image, si ce n'est qu'on veuille la regarder comme la quarte du second Tétracorde; ce qui ne change rien au nombre
dès

des quatre consonances que nous établissons.

Je ne pourrai jamais m'étendre, autant que je le voudrois, sur les propriétés infinies de ces quatre consonances, & j'en suis vraiment affligé, parce qu'il me seroit aisé de faire voir avec une clarté frappante leur rapport direct avec *l'Unité*, de montrer comment l'harmonie universelle est attachée à cette consonance quaternaire, & pourquoi sans elle il est impossible qu'aucun être subsiste en bon état.

Mais à tous les pas, la prudence & le devoir m'arrêtent, parce que dans ces matières un seul point mène à tous les autres, & que je n'eusse même jamais entrepris d'en traiter aucun, si les erreurs dont les Sciences humaines empoisonnent mon espèce, ne m'eussent entraîné à prendre la défense.

Je me suis engagé néanmoins à ne pas terminer ce traité, sans donner quelques explications plus détaillées sur les propriétés universelles du quaternaire; je n'oublie point ma promesse, & je me propose de la remplir autant qu'il me sera permis de le faire; mais, pour le présent, revenons encore à la septième; & remarquons que si c'est elle qui fait division avec l'accord parfait, c'est aussi par elle que se fait la crise & la révolution, d'où doit sortir l'ordre & naître la tranquillité de l'oreille, puisqu'à la suite de cette septième

518 *Des Dissonances & des Consonances.*

on est indispensablement obligé de rentrer dans l'accord parfait. Je ne regarde point comme contraire à ce principe, ce qu'on nomme en Musique une suite de septièmes; qui n'est autre chose qu'une continuité de dissonances, & qu'on ne peut absolument se dispenser de terminer toujours par l'accord parfait ou ses dérivés.

Ce sera donc encore cette même dissonance qui nous répétera ce qui se passe dans la Nature corporelle, dont le cours n'est qu'une suite de dérangemens & de réhabilitations. Or, si cette même observation nous a indiqué précédemment la véritable origine des choses corporelles, si elle nous fait voir aujourd'hui que tous les êtres de la Nature sont assujettis à cette loi violente qui préside à leur origine, à leur existence & à leur fin, pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer la même loi à l'univers entier, & reconnoître que si c'est la violence qui l'a fait naître & qui l'entretient, ce doit être aussi la violence qui en opère la destruction.

C'est ainsi que nous voyons qu'au moment de terminer un morceau de Musique, il se fait ordinairement un battement confus, un trill, entre une des notes de l'accord parfait & la seconde ou la septième de l'accord dissonant, lequel accord dissonant est indiqué par la basse qui en tient communément la note fondamentale.

damentale, pour ramener ensuite le total à l'accord parfait ou à l'unité.

On doit voir encore, que puisqu'après cette cadence musicale, on rentre nécessairement dans l'accord parfait qui remet tout en paix & en ordre, il est certain qu'après la crise des élémens, les Principes qui en sont combattus doivent aussi retrouver leur tranquillité, d'où faisant la même application à l'homme, l'on doit apprendre combien la vraie connoissance de la Musique pourroit le préserver de la crainte de la mort, puisque cette mort n'est que le trill qui termine son état de confusion, & le ramène à ses *quatre consonances*.

J'en dis assez pour l'intelligence de mes Lecteurs; c'est à eux à étendre les bornes que je me suis prescrites. Je peux présumer par conséquent qu'ils ne considéreront pas les dissonances comme des vices par rapport à la Musique, puisque c'est de-là qu'elle tire ses plus grandes beautés, mais seulement comme l'indice de l'opposition qui règne en toutes choses.

Ils concevront même que dans l'harmonie, dont la Musique des sens n'est que la figure, il doit se trouver la même opposition des dissonances aux consonances; mais que loin d'y causer le moindre défaut, elles en sont l'aliment & la vie, & que l'intelligence n'y voit que l'action de plusieurs facultés différen-

tes, qui se soutiennent mutuellement, plutôt qu'elles ne se combattent, & qui par leur réunion font naître une multitude de résultats toujours neufs & toujours frappans.

Ce n'est donc là qu'un extrait très abrégé de toutes les observations que je pourrois faire en ce genre sur la Musique, & des rapports qui se trouvent entr'elle & des vérités importantes; mais ce que j'en ai dit est suffisant pour faire appercevoir la raison des choses, & pour apprendre aux hommes à ne pas isoler leurs différentes connoissances, puisque nous leur montrons qu'elles ne sont toutes que les différens rameaux du même arbre, & que la même empreinte est par-tout.

Faut-il parler à présent de l'obscurité où est encore la science de la Musique? Nous pourrions commencer par demander aux Musiciens quelle est leur règle pour prendre le ton; c'est-à-dire, quel est leur *a-mi-la* ou leur *Diapazon*; & si n'en aiant point, & étant obligés de s'en faire un, ils peuvent croire avoir quelque chose de fixe en ce genre? Alors s'ils n'ont point de Diapazon fixe, il en résulte que les rapports numériques que l'on peut tirer de leur Diapazon factice, avec les sons qui lui doivent être corrélatifs, ne sont pas non plus les véritables, & que les principes que les Musiciens nous donnent pour vrais sous les nombres qu'ils ont admis, peuvent

peuvent également l'être sous d'autres nombres, selon que *l'a-mi-la* sera plus ou moins bas; ce qui rend absolument incertaines la plupart de leurs opinions sur les valeurs numériques qu'ils attribuent aux différens sons.

Je ne parle ici toutefois que de ceux qui ont voulu évaluer ces différens sons par le nombre des vibrations des cordes ou autres corps sonores; car c'est alors qu'il faut nécessairement un Diapazon fixe pour que l'expérience soit juste; il faudroit par conséquent des corps sonores qui fussent essentiellement les mêmes, pour qu'on pût statuer sur leurs résultats; mais ces deux moyens n'étant point accordés à l'homme, vu que la matière n'est que relative, il est évident que tout ce qu'il établiroit sur une pareille base, seroit susceptible de beaucoup d'erreurs.

Ce n'étoit donc point dans la matière, qu'on auroit dû chercher les principes de l'harmonie, puisque, selon tout ce qu'on a vu, la matière n'étant jamais fixée, ne peut offrir le principe de rien. Mais c'étoit dans la Nature même des choses, où tout étant stable & toujours le même, il ne faut que des yeux pour y lire la vérité. Enfin, l'homme eût vu qu'il n'avoit pas d'autre règle à suivre que celle qui se trouve dans le rapport double de l'octave, ou dans cette fameuse raison double qui est écrite sur tous les êtres, & d'où la raison triple est descendue; ce

qui lui eût retracé de nouveau la double action, de la Nature, & cette troisième cause temporelle établie universellement sur les deux autres.

Je bornerai là mes observations sur la défec-
tuoſité des Loix que l'imagination de l'homme
a pu introduire dans la Muſique; car tout ce
que j'y pourrois ajouter tiendrait toujours à
cette première erreur, & elle eſt aſſez ſenſible
pour que je ne m'y attache pas davantage. J'a-
vertirai ſeulement les inventeurs, de bien réſlé-
chir ſur la nature de nos ſens, & d'observer
que celui de l'ouïe, comme tous les autres, eſt
ſuſceptible d'habitude; qu'ainſi ils ont pu y être
trompés de bonne foi, & ſe faire des règles de
choſes haſardées, & de ſuppoſitions que le temps
ſeul leur aura fait paroître vraies & régulières.

Il me reſte néanmoins à examiner l'emploi
que l'homme a fait de cette Muſique à laquelle
il s'occupe preſque univerſellement, & à obser-
ver ſ'il en a jamais ſoupçonné la véritable appli-
cation.

Indépendamment des beautés innombrables
dont elle eſt ſuſceptible, on lui connoît une Loi
ſtricté, c'eſt cette meſure rigoureuſe dont elle
ne peut abſolument s'écarter. Cela ſeul n'an-
nonce-t-il pas qu'elle a un Principe vrai, & que
la main qui la dirige eſt au-deſſus du pouvoir
des ſens, puſque ceux-ci n'ont rien de fixe?

Mais ſi elle tient à des principes de cette na-
ture,

ture, il est donc certain qu'elle ne devoit jamais avoir d'autre guide, & qu'elle étoit faite pour être toujours unie à sa source. Or, la source étant, comme nous l'avons vu, cette langue première & universelle qui indique & représente les choses au naturel, on ne peut douter que la Musique n'eût été la vraie mesure des choses, comme l'écriture & la parole en exprimoient la signification.

C'étoit donc uniquement en s'attachant à ce principe fécond & invariable, que la Musique pouvoit conserver les droits de son origine, & remplir son véritable emploi; c'est-là qu'elle eût pu peindre des tableaux ressemblans, & que toutes les facultés de ceux à qui elle se fût fait entendre, eussent été pleinement satisfaites. En un mot, c'est par-là que la Musique auroit opéré les prodiges dont elle est capable, & qui lui ont été attribués dans tous les temps.

Par conséquent, en la séparant de sa source, en ne lui cherchant des sujets que dans des sentimens factices, ou dans des idées vagues, on l'a privée de son premier appui, & on lui a ôté les moyens de se montrer dans tout son éclat.

Aussi, quelles impressions, quels effets produit-elle entre les mains des hommes? Quelles idées, quels sens nous offre-t-elle? Excepté celui qui compose, est-il beaucoup d'oreilles qui puissent avoir l'intelligence de ce qu'elles entendent
exprimer

exprimer à la Musique reçue? Et encore le compositeur lui-même, après s'être livré à son imagination, ne perd-il jamais le sens de ce qu'il a peint, & de ce qu'il a voulu rendre?

Rien n'est donc plus informe, ni plus défectueux que l'usage que les hommes ont fait de cet art, & cela uniquement parce que s'étant peu occupés de son Principe, ils n'ont pas cherché à les étayer l'un par l'autre, & qu'ils ont cru pouvoir faire des copies sans avoir leur modèle devant les yeux.

Ce n'est point que je blâme mes semblables de chercher dans les ressources infinies de la Musique factice, les agrémens & les délassemens qu'elle peut offrir, ni que je veuille les priver des secours que malgré sa défectuosité, cet art peut leur procurer tous les jours. Il peut, je le fais, aider quelquefois à faire revivre en eux, plusieurs de ces idées obscurcies, qui étant mieux épurées, devroient être leur unique aliment, & qui peuvent seules leur faire trouver un point d'appui. Mais pour cet effet, je les engagerai toujours à porter leur intelligence au-dessus de ce que leurs sens entendent, parce que l'élément de l'homme n'est point dans les sens; je les engagerai à croire que quelques parfaites que soient leurs productions musicales, il en est d'un autre ordre & de plus régulières; que ce n'est même qu'en raison du plus ou moins de
confor-

conformité avec elles, que la Musique artificielle nous attache & nous cause plus ou moins d'émotion.

Lorsque j'ai appuyé sur la précision de la mesure à laquelle la Musique est assujettie, je n'ai pas perdu de vue l'universalité de cette Loi, je me suis proposé au contraire d'y revenir, pour montrer qu'en même temps qu'elle embrasse tout, elle a par-tout des caractères distincts. Et il n'y a rien ici qui ne soit conforme à tout ce qui a été établi; on a vu la mesure tenir sa place parmi les facultés intellectuelles de l'homme, & entrer au nombre des Loix qui le dirigent; on a pu juger par-là que ces facultés intellectuelles étant elles-mêmes la ressemblance des facultés du Principe supérieur d'où l'homme tient tout, ce Principe doit avoir aussi sa mesure & ses Loix particulières.

Dès-lors, si les choses supérieures ont leur mesure, nous ne devons plus trouver étonnant que les choses inférieures & sensibles qu'elles ont créées y soient soumises; & par conséquent, que nous trouvions dans cette mesure, un guide sévère de la Musique.

Mais pour peu que nous réfléchissions sur la nature de cette mesure sensible, nous en verrons bientôt la différence avec la mesure qui règle les choses d'un autre ordre.

Dans la Musique, nous voyons que la mesure
est

est toujours égale; que le mouvement une fois donné, se perpétue & se répète sous la même forme, & dans le même nombre de temps; tout enfin, nous y paroît si réglé & si exact, qu'il est impossible de n'en pas sentir la Loi, & de ne pas en avouer la nécessité. Aussi cette mesure égale est-elle si bien affectée aux choses sensibles, que nous voyons les hommes l'appliquer à toutes celles de leurs productions qui n'ont lieu que dans une continuité d'action; nous voyons que cette Loi est pour eux comme un point d'appui sur lequel ils se reposent avec plaisir; nous les voyons même s'en servir dans leurs travaux les plus rudes, & c'est alors que nous pouvons juger quel est l'avantage & l'utilité de ce puissant secours, puisqu'avec lui, le manœuvre semble adoucir des fatigues qui, sans cela, lui paroîtroient insupportables.

Mais aussi c'est-là ce qui peut aider encore à nous instruire sur la nature des choses sensibles; car, nous offrir une telle égalité dans l'action, & je puis le dire, une telle servitude, c'est nous annoncer clairement que le Principe qui est en elles, n'est pas le maître de cette même action; mais que dans lui tout est contraint & forcé, ce qui revient à ce qu'on a pu voir dans les différentes parties de cet Ouvrage, sur l'infériorité de la matière. C'est par conséquent ne nous offrir qu'une dépendance marquée, & tous les
signes

signes d'une vie que nous ne pouvons reconnoître que comme passive; c'est-à-dire, qui n'ayant pas son action à elle, est obligée de l'attendre & de la recevoir d'une Loi supérieure qui en dispose & qui lui commande.

Nous pouvons remarquer en second lieu, que cette Loi qui règle la marche de la Musique, se manifeste de deux manières, ou par deux sortes de mesures connues sous le nom de mesure à deux temps & de mesure à trois temps. Nous ne comptons point la mesure à quatre temps, ni toutes les autres subdivisions qu'on a pu faire, & qui ne sont que des multiples des deux premières mesures. Bien moins encore pouvons-nous admettre de mesure à un temps, par cette raison que les choses sensibles ne sont pas le résultat, ni l'effet d'une seule action, mais qu'elles n'ont pris naissance & qu'elles ne subsistent que par le moyen de plusieurs actions réunies.

Or, c'est le nombre & la qualité de ces actions que nous trouvons à découvert dans les deux différentes sortes de mesures affectées à la Musique, ainsi que dans le nombre de temps que ces deux sortes de mesures renferment. Et certes, rien ne seroit plus instructif que d'observer cette combinaison de deux & de trois temps par rapport à tout ce qui existe corporellement; ce seroit-là de nouveau où nous verrions clairement

ment la raison double, & la raison triple diriger le cours universel des choses.

Mais ces points n'ont été que trop détaillés; je dois seulement engager les hommes à évaluer ce qui les environne, & nullement leur communiquer des connoissances qui ne peuvent être que le prix de leurs desirs & de leurs efforts. Dans cette vue, je terminerai promptement ce que j'ai à dire sur les deux mesures sensibles de la Musique.

Pour savoir laquelle de ces deux mesures est employée dans un morceau de Musique quelconque, il faut attendre nécessairement que la première mesure soit remplie; ou ce qui est la même chose, que la seconde mesure soit commencée; ce n'est qu'alors que l'oreille est fixée, & qu'elle sent sur quel nombre elle peut s'appuyer. Car, tant qu'une mesure n'est pas complétée de cette manière, on ne peut jamais savoir quel sera son nombre, puisqu'il est possible de toujours ajouter des temps à ceux qui ont précédé.

N'est-ce pas alors nous montrer dans la Nature même, cette vérité si rebattue, que les propriétés des choses sensibles ne sont pas fixes, mais seulement relatives, & qu'elles ne se soutiennent que les unes par les autres. Car sans cela, une seule de leurs actions en se manifestant, porteroit son vrai caractère avec elle, & n'attendrait pas, pour se faire connoître, qu'on la comparât.

Telle

Telle est donc l'infériorité de la Musique artificielle & de toutes les choses sensibles, qu'elles ne renferment que des actions passives, & que leur mesure, quoique déterminée en elle-même, ne peut nous être connue que relativement aux autres mesures avec lesquelles on en fait la comparaison.

Parmi les choses d'un ordre plus élevé & absolument hors du sensible, cette mesure s'annonce sous des traits plus nobles : là chaque être ayant son action à lui, possède aussi dans ses Loix une mesure proportionnée à cette action ; mais en même temps comme chacune de ces actions est toujours nouvelle, & toujours différente de celle qui la précède & de celle qui la suit, il est aisé de voir que la mesure qui les accompagne ne peut jamais être la même, & qu'ainsi ce n'est pas dans cette classe qu'il faut chercher cette uniformité de mesure qui règne dans la Musique & dans les choses sensibles.

Dans la nature périssable, tout est dans la dépendance, & n'annonce qu'une exécution aveugle, qui n'est autre chose que l'assemblage forcé de plusieurs agens soumis à la même loi, lesquels concourant toujours au même but & de la même manière, ne peuvent produire qu'un résultat uniforme, quand ils n'éprouvent point de dérangement ni d'obstacles à l'accomplissement de leur action.

Dans la Nature impérissable, au contraire, tout est vivant, tout est simple, & dès-lors chaque action porte toutes les Loix avec elle; c'est-à-dire, que l'action supérieure règle elle-même la mesure, au lieu que c'est la mesure qui règle l'action inférieure, ou celle de la matière & de toute la nature passive.

Il ne faut rien de plus pour sentir la différence infinie qu'il doit y avoir entre la Musique artificielle, & l'expression vivante de cette langue vraie que nous annonçons aux hommes comme le plus puissant des moyens destinés à les rétablir dans leurs droits.

Qu'ils apprennent donc ici à distinguer cette langue unique & invariable, de toutes les productions factices qu'ils mettent continuellement à sa place; l'une portant ses Loix avec elle-même, n'en a jamais que de justes & de conformes au Principe qui les emploie; les autres sont enfantées par l'homme pendant qu'il est dans les ténèbres, & qu'il ne sait si ce qu'il fait convient ou non à ce Principe supérieur dont il est séparé & qu'il ne connoît plus.

Alors quand il verra varier les ouvrages de ses mains, & se multiplier à l'infini les abus qu'il fait des langues, tant dans l'usage de la parole que dans celui de l'écriture & de la Musique; quand il verra naître & périr successivement toutes les langues humaines; quand il
verra

verra qu'ici-bas nous ne connoissons que le *nombre* des choses, & que nous mourons presque tous sans en avoir jamais su les *noms*, il ne croira pas pour celà que le Principe, d'après lequel il donne le jour à ses productions, soit sujet à la même vicissitude & à la même obscurité.

Au contraire, il avouera que ne pouvant rien faire aujourd'hui que par imitation, les ouvrages n'auront jamais la même solidité que des ouvrages réels. Observant ensuite s'il est possible que chacun envisage le modèle de la même place, il reconnoitra pourquoi les copies en sont toutes différentes; mais il n'en sentira pas moins que ce modèle étant au centre, demeure toujours le même, comme le Principe dont il exprime les Loix & la volonté, & que si les hommes étoient assez courageux pour s'en rapprocher davantage, ils verroient évanouir toutes ces différences qui n'ont lieu que parce qu'ils en sont éloignés.

Il n'attribuera donc plus les propriétés du germe inappréciable qui est en lui-même, à des habitudes & à l'exemple; mais il conviendra au contraire que ce sont les habitudes & l'exemple qui dégradent & obscurcissent les propriétés de ce germe vrai, simple & indestructible; en un mot, que si l'homme avoit su prévenir tous ces obstacles, ou qu'il eût eu assez de force pour les surmonter, il auroit une langue commune à

tous les semblables comme l'essence qui les constitue & qui établit entr'eux une ressemblance universelle.

C'est, en effet, l'unité du Principe & de l'essence des hommes qui fait le mieux sentir la possibilité de l'unité de leur langage, puisque si par les droits de leur nature, ils peuvent avoir tous les mêmes notions sur les Loix des êtres, sur les véritables règles de la justice, sur leur Religion & sur leur Culte; s'ils peuvent, dis-je, espérer de recouvrer l'usage de toutes leurs facultés intellectuelles, enfin s'ils tendent tous au même but, s'ils ont tous le même œuvre à faire, & que cependant ils ne puissent y parvenir sans le secours des langues, il faut que cet attribut puisse agir par une Loi uniforme, analogue à l'universalité, & à l'intime unité de toutes leurs connoissances.

Aussi, sans rappeler tout ce que nous avons dit de la supériorité de cette langue vraie, nous croirons faire concevoir assez clairement combien elle doit être une & puissante, en répétant que c'est la seule voie qui peut conduire l'homme à l'Unité, & à la source de toutes les Puissances; c'est-à-dire, à la *racine* de ce quarré dont l'homme a pour tâche de parcourir tous les êtres, & dont je vais ici, selon ma promesse, exposer les propriétés & les *vertus*.

On a vu précédemment des détails assez amples

ples sur les rapports de ce quarré, ou de ce nombre quaternaire, avec les causes extérieures à l'homme, & avec les Loix qui règlent le cours de tous les êtres de la Nature; mais on est assez instruit par tout ce qui a précédé, pour ne pouvoir plus douter que cet emblème universel doit avoir des rapports encore plus intéressans pour l'homme, en ce qu'ils sont plus directs avec lui-même, & qu'ils le concernent personnellement.

Il n'y a donc personne qui n'y puisse reconnoître une très-grande affinité avec la quatrième des dix feuilles de ce livre, qui avant la réprobation de l'homme, étoit toujours ouvert & intelligible pour lui, mais qu'il ne peut plus aujourd'hui ni lire, ni comprendre, que par la succession du temps. On y verra même avec autant de facilité, une similitude frappante avec cette arme puissante dont l'homme avoit été mis en possession lors de sa première naissance, & dont la recherche pénible est le seul objet de son cours temporel, & la première loi de sa condamnation.

Bien plus encore y trouvera-t-on de l'analogie avec ce centre fécond que l'homme occupoit pendant sa gloire, & qu'il ne connoîtra jamais pleinement sans y rentrer.

Et vraiment, qui peut mieux que ce quarré nous rappeler le rang éminent où l'homme fut placé dans son origine? Ce quarré est seul &

Ll 3 unique,

unique, ainsi que la racine dont il est le produit & l'image; le lieu que l'homme a habité est tel qu'on ne pourra jamais lui en comparer aucun autre. Ce quarré mesure toute la circonférence; l'homme au sein de son empire embrassoit toutes les régions de l'Univers. Ce quarré est formé de quatre lignes; le poste de l'homme étoit marqué par quatre lignes de communication qui s'étendoient jusqu'aux quatre points cardinaux de l'horison. Ce quarré provient du centre & nous est clairement indiqué par les quatre consonances musicales qui occupent précisément le milieu de la gamme, & sont les principaux agens de toutes les beautés de l'harmonie; le trône de l'homme étoit au centre même des pays de la domination; & de-là il gouvernoit les sept instrumens de sa gloire, que j'ai désignés précédemment sous le nom de sept arbres, & qu'un grand nombre sera tenté de prendre pour les sept planètes, mais qui cependant ne sont ni des arbres, ni des planètes.

On ne peut donc plus douter que le quarré en question ne soit le vrai signe de ce lieu de délices, connu dans nos Régions sous le nom de *Paradis terrestre*; c'est-à-dire, de ce lieu dont toutes les Nations ont eu l'idée, qu'elles ont représenté chacune sous des fables & sous des allégories différentes, selon leur sagesse, leurs lumières, ou leur aveuglement;

&

& que les ingénus Géographes ont cherché bonnement sur la Terre.

Il ne faut donc plus être étonné de l'immensité des privilèges, que nous lui avons attribués dans les différens endroits de cet Ouvrage où nous en avons parlé; il ne faut plus être étonné, dis-je, que si c'est d'un seul Principe que descendent toutes les vérités & toutes les lumières, & que l'emblème quaternaire en soit la plus parfaite image, cet emblème puisse éclairer l'homme sur la science de toutes les natures; c'est-à-dire, sur les Loix de l'ordre immatériel, de l'ordre temporel, de l'ordre corporel & de l'ordre mixte, qui sont les quatre colonnes de l'édifice; en un mot, il faut convenir que celui qui pourra posséder la clef de ce chiffre universel, ne trouvera plus rien de caché pour lui dans tout ce qui existe, puisque ce chiffre est celui même de l'Etre qui produit tout, qui opère tout & qui embrasse tout.

Mais quelque innombrables que soient les avantages qui y sont attachés, & quelque puissante que soit cette langue vraie & unique qui y conduit, tel est, on le sait, l'état malheureux de l'homme actuel, qu'il ne peut, non seulement arriver au terme, mais même faire un seul pas dans cette voie, sans qu'une autre main que la sienne lui en

ouvre l'entrée, & le soutienne dans toute l'étendue de la carrière.

On fait aussi que cette main puissante est cette même Cause physique, à la fois intelligente & active, dont l'œil voit tout, & dont le pouvoir soutient tout dans le temps; or, si les droits sont exclusifs, comment l'homme dans la faiblesse & dans la privation la plus absolue, pourroit-il, dans la Nature, se passer seul d'un pareil appui?

Il faut donc qu'il reconnoisse ici de nouveau & l'existence de cette Cause, & le besoin indispensable qu'il a de son secours pour se rétablir dans ses droits. Il sera également obligé d'avouer que si elle peut seule satisfaire pleinement les desirs sur les difficultés qui l'inquiètent, le premier & le plus utile de ses devoirs est d'abjurer la fragile volonté, ainsi que les fausses lueurs dont il cherche à en colorer les abus, & de ne se reposer absolument que sur cette Cause puissante, qui aujourd'hui est l'unique guide qu'il ait à prendre.

Et vraiment c'est celle qui est préposée pour réparer non seulement les maux que l'homme a laissé faire, mais encore ceux qu'il s'est faits à lui-même; c'est celle qui a continuellement les yeux ouverts sur lui, comme sur tous les autres êtres de l'Univers, mais pour laquelle cet homme est infiniment plus précieux, puisqu'il est
de

de la même essence qu'elle, & également indestructible; puisqu'en un mot, de tous les êtres qui sont en correspondance avec le carré, ils sont seuls revêtus du privilège de la pensée, pendant que cette nature périssable est à leurs yeux, comme un néant & comme un songe.

Combien sa confiance n'augmentera-t-elle pas dans cette Cause, en qui résident tous les pouvoirs, quand il apprendra qu'elle possède éminemment cette langue vraie & unique qu'il a oubliée, & qu'il est obligé aujourd'hui de rappeler péniblement à sa mémoire; quand il saura qu'il ne peut sans cette Cause en connaître le premier élément, & sur-tout quand il verra qu'elle habite & gouverne souverainement ce carré fécond, hors duquel l'homme ne trouvera jamais ni le repos ni la vérité?

Alors il ne doutera plus qu'en s'approchant d'elle, il ne s'approche de la seule & vraie lumière qu'il ait à attendre, & qu'il ne trouve avec elle non seulement toutes les connoissances dont nous avons traité, mais bien plus encore la science de lui-même, puisque cette Cause, quoique tenant à la source de tous les nombres, s'annonce néanmoins par-tout spécialement par le nombre de ce carré, qui est en même temps le nombre de l'homme.

Que ne puis-je déposer ici le voile dont je

me couvre, & prononcer le *Nom* de cette Cause bienfaisante, la force & l'excellence même, sur laquelle je voudrois pouvoir fixer les yeux de tout l'Univers! Mais, quoique cet Etre ineffable, la clef de la Nature, l'amour & la joie des simples, le flambeau des Sages, & même le secret appui des aveugles, ne cesse de soutenir l'homme dans tous ses pas, comme il soutient & dirige tous les actes de l'Univers, cependant le *Nom* qui le feroit le mieux connoître, suffiroit, si je le proférois, pour que le plus grand nombre dédaignât d'ajouter foi à ses *vertus* & se défiât de toute ma doctrine; ainsi le désigner plus clairement, ce seroit éloigner le but que j'aurois de le faire honorer.

Je préfère donc de m'en reposer sur la pénétration de mes Lecteurs. Très-persuadé que malgré les enveloppes dont j'ai couvert la vérité, les hommes *intelligens* pourront la comprendre; que les hommes vrais pourront la goûter, & même que les hommes corrompus ne pourront au moins s'empêcher de la sentir, parce que tous les hommes sont des C-H-R.

Tel est le précis des réflexions que je me suis proposé de présenter aux hommes. Si mes engagemens ne m'eussent retenu, j'aurois pu sans doute parcourir un champ bien plus étendu. Néanmoins, dans le peu que j'ai osé leur dire,

dire, je me flatte de ne leur avoir offert que ce qu'ils sentiront tous en eux-mêmes, lorsqu'ils voudront y chercher avec courage, & se défendre à la fois d'une crédulité aveugle & de la précipitation dans leurs jugemens, deux vices qui mènent également à l'ignorance & à l'erreur.

Dès-lors, quand je n'aurois pas ma propre conviction pour preuve, je croirois toujours les avoir rappelés à leur Principe & à la vérité.

En effet, ce ne sera jamais tromper l'homme, que de lui représenter avec force, quelle est la privation & la misère, tant qu'il est lié aux choses passagères & sensibles; & de lui montrer que parmi cette multitude d'êtres qui l'environnent, il n'y a que lui & son guide qui jouissent du privilège de la pensée.

S'il veut s'en convaincre, qu'il consulte dans cette classe sensible, tout ce qu'il apperçoit autour de lui; qu'il demande aux élémens pourquoi, tout ennemis qu'ils sont, ils se trouvent ainsi rassemblés pour la formation & l'existence des corps; qu'il demande à la plante pourquoi elle végète, & à l'animal, pourquoi il erre sur cette surface; qu'il demande même aux astres pourquoi ils éclairent & pourquoi, depuis leur existence, ils n'ont pas cessé un seul instant de suivre leur cours.

Tous ces êtres sourds à la voix qui les interrogera, continueront de faire chacun leur œuvre

vre en silence; mais ils ne rendront aucune satisfaction aux desirs de l'homme, parce que leurs faits muets ne parlant qu'à ses yeux corporels, n'apprendront rien à son intelligence.

Bien plus, que l'homme demande à ce qui est infiniment plus voisin de lui-même, je veux dire, à cette enveloppe corporelle qu'il porte péniblement avec lui; qu'il lui demande, dis-je, pourquoi elle se trouve jointe à un être avec lequel, suivant les Loix qui le constituent, elle est si incompatible. Cette aveugle forme n'éclaircira pas mieux ce nouveau doute, & laissera encore l'homme dans l'incertitude.

Est-il donc un état plus à charge, & en même temps plus humiliant, que d'être relégué dans une Région où tous les êtres qui l'habitent, sont autant d'étrangers pour nous? Où le langage que nous leur parlons ne peut pas en être entendu; où enfin, l'homme étant enchaîné malgré lui à un corps qui n'a rien de plus que toutes les autres productions de la Nature, traîne par-tout un être avec lequel il ne peut pas converser?

Ainsi, malgré la grandeur & la beauté de tous ces ouvrages de la Nature, parmi lesquels nous sommes placés, dès qu'ils ne peuvent ni nous comprendre, ni nous parler, il est certain que nous sommes au milieu d'eux comme dans un désert.

Si les Observateurs eussent été persuadés de
ces

ces vérités, ils n'auroient donc pas cherché dans cette Nature corporelle, des explications & des solutions qu'elle ne peut jamais leur donner; ils n'auroient pas non plus cherché dans l'homme actuel le vrai modèle de ce qu'il devroit être, puisqu'il est si horriblement défiguré; ni à expliquer l'Auteur des choses par les productions matérielles dont l'existence & les Loix étant dépendantes, ne peuvent rien faire connoître de celui qui a tout en soi.

Leur annoncer alors que la voie qu'ils ont prise met elle-même le premier obstacle à leurs progrès, & les éloigne entièrement de la route des découvertes, c'est leur dire une vérité dont ils conviendront facilement, quand ils voudront la considérer.

En même temps, puisqu'ils ne peuvent nier qu'ils n'aient une faculté intelligente, n'est-ce pas leur parler le langage de leur raison même, que de leur dire qu'ils sont faits pour tout connoître & tout embrasser; puisqu'une faculté de cette classe ne seroit pas aussi noble que nous le sentons, si parmi les choses passagères, il y en avoit qui fussent au-dessus d'elle; & puisque les efforts continuels des hommes tendent comme par un mouvement naturel, à les délivrer des entraves importunes de l'ignorance, & à les rapprocher de la Science, comme d'un domaine qui leur est propre?

S'ils

S'ils ont si-peu à s'applaudir de leurs succès, ce n'est donc plus à la foiblesse de leur nature, ni à la borne de leurs facultés qu'ils doivent l'attribuer, mais uniquement à la fausse route qu'ils prennent pour arriver au but, & parce qu'ils n'observent pas avec assez d'attention que chaque classe aiant sa mesure & sa Loi, c'est aux sens à juger des choses sensibles, parce que tant qu'elles ne se font pas sentir au corps, elles ne font rien; mais que c'est à l'intelligence à juger des choses intellectuelles auxquelles les sens ne peuvent rien connoître; & que vouloir ainsi appliquer à l'une de ces classes, les Loix, & la mesure de l'autre, c'est aller évidemment outre l'ordre dicté par la nature même des choses, & par conséquent s'écarter du seul moyen qu'il y eût pour en discerner la vérité.

J'ai donc pu croire n'offrir à mes semblables que des vérités faciles à appercevoir, en leur disant que ce qu'ils cherchent n'est que dans le centre, que par cette raison, tant qu'ils ne feront que parcourir la circonférence, ils ne trouveront rien, & que ce centre qui doit être unique dans chaque être, nous étoit indiqué par ce quarré universel qui se montre dans tout ce qui existe, & se trouve écrit par-tout en caractères ineffaçables.

Si je ne leur ai fait connoître que quelques-uns des moyens de lire dans ce centre fécond,
qui

qui est le seul Principe de la lumière, c'est qu'indépendamment de mes obligations, c'eût été leur nuire que de me dévoiler davantage; car très-certainement ils ne m'auroient pas cru; c'est donc, comme je me le suis promis, à leur propre expérience que je les rappelle, & jamais, comme homme, je n'ai prétendu avoir d'autres droits.

Mais, quelque peu nombreux que soient les moyens dont je leur ai donné des idées, & les pas que je leur ai fait faire dans la carrière, ils ne pourront manquer d'y prendre quelque confiance, en voyant l'étendue qu'elle a découvert à leurs yeux, & l'application que nous en avons faite sur un si grand nombre d'objets différens.

Car je ne présume pas que ce champ, par cette raison qu'il est infiniment vaste, puisse leur paroître impraticable; & il seroit contraire à toutes les Loix de la vérité, de prétendre que ce fût la multitude & la diversité des objets qui fût interdite à la connoissance de l'homme. Non, si l'homme est né dans le centre, il n'est rien qu'il ne puisse voir, rien qu'il ne puisse embrasser; au contraire, la seule faute qu'il puisse commettre, c'est d'isoler & de démembrer quelques parties de la science, parce qu'alors c'est attaquer directement son Principe, en ce que c'est diviser l'Unité.

Et

Et dans ce sens, que mes Lecteurs décident entre cette marche & la mienne; puisque, malgré la variété prodigieuse des points qui m'ont occupés, j'unis tout & ne fais qu'une Science, au lieu que les Observateurs en font mille, & que chaque question parmi eux devient l'objet d'une doctrine & d'une étude à part.

Je n'ai pas besoin non plus de leur faire remarquer qu'après toutes les observations que je leur ai présentées sur les différentes sciences humaines, ils doivent m'en supposer au moins les premières notions; ils peuvent en outre, d'après la réserve marquée qui règne dans cet écrit, & d'après les voiles qui y sont répandus, présumer que probablement j'aurois plus à leur dire que ce qu'ils y ont vu, & plus que ce qui est connu généralement parmi eux.

Cependant, loin de les mépriser, en considérant l'obscurité où ils sont encore, tous mes vœux tendent à les en voir sortir pour porter leurs pas vers des sentiers plus lumineux que ceux où ils rampent.

De même aussi, quoique j'aie eu le bonheur d'avoir été conduit plus loin qu'eux, dans la carrière de la vérité; loin de m'en enorgueillir, & de croire que je sache quelque chose, je leur avoue hautement mon ignorance; & pour prévenir leurs soupçons sur la sincérité
de

de cet aveu, j'ajouterai qu'il me seroit impossible de m'abuser moi-même là-dessus, car j'ai la preuve que je ne fais rien.

Voilà pourquoi je me suis annoncé si souvent, comme ne prétendant pas les mener jusqu'au terme; c'est assez pour moi de les avoir en quelque sorte forcés de convenir que la marche aveugle des sciences humaines les approche bien moins encore du but auquel ils tendent, puisqu'elle les conduit à douter même qu'il y en ait un.

Je les oblige par-là à s'avouer qu'en destituant les sciences, du seul Principe qui les dirige, & dont par elles-mêmes elles sont inséparables, loin de s'éclairer, ils ne font que s'enfoncer dans la plus affreuse ignorance, & que c'est uniquement pour avoir éloigné ce Principe, que les Observateurs cherchent partout laborieusement, & qu'ils ne font presque jamais d'accord.

C'est donc assez, je le répète, de leur avoir découvert aujourd'hui le nœud des difficultés qui les arrêtent: dans l'avenir la vérité répandra plus abondamment ses rayons, & elle reprendra, *dans son temps*, l'empire que les vaines sciences lui disputent aujourd'hui.

Pour moi, trop peu digne de la contempler, j'ai dû borner mes efforts à faire sentir qu'elle
M m existe,

existe, & que l'homme, malgré sa misère, pourroit s'en convaincre tous les jours de sa vie, s'il règloit mieux sa vo'onté. Je croirois donc jouir de la récompense la plus délicieuse, si chacun, après m'avoir lû, se disoit dans le secret de son cœur: il y a une vérité, *mais je peux m'adresser mieux qu'à des hommes, pour la connoître.*



ERRATA.

Pages	4,	lignes	24,	absolument	<i>lisez</i>	absolument.
---	7,	---	2,	choscs	---	choses
---	---	---	4,	destruisant	---	détruisant
---	---	---	25,	mécaniques	---	mécaniques
---	11,	---	21,	livre	---	livre
---	14,	---	24,	reconnoîte	---	reconnoître
---	17,	---	27,	persévère	---	persévère..
---	19,	---	28,	ie	---	le
---	22,	---	27,	renfermes	---	renfermés
---	28,	---	1,	;	---	,
---	32,	---	1,	,	---	;
---	34,	---	10,	mauvait	---	mauvais
---	35,	---	7,	l'Unité	---	l'Unité
---	43,	---	4,	puissance	---	puissante
---	48,	---	24,	renserver	---	renverser
---	66,	---	27,	; en	---	. En
---	---	---	29,	.	---	?
---	88,	---	1,	le;	---	les
---	104,	---	18,	condition	---	condition
---	105,	---	5,	Principes	---	Principes
---	109,	---	17,	Principes	---	Principes
---	123,	---	2,	le	---	de
---	---	---	11,	le	---	je
---	129,	---	20,	de	---	des
---	132,	---	28,	inttéligente	---	intelligente
---	134,	---	25,	poutroient	---	pourroient
---	139,	---	6,	Quella	---	Quelle
---	140,	---	7,	forces	---	forces
---	---	---	22,	an	---	au
---	141,	---	15,	témporel	---	temporel
---	151,	---	9,	des	---	dès
---	163,	---	8,	causses	---	causes
---	165,	---	5,	par	---	pas
---	172,	---	6,	passent	---	passant

Pages	lignes	20.	étue	lisez	être
--- 184,	---	27,	harfard	---	hasard
--- 186,	---	29,	femé	---	femé.
--- 188,	---	23,	innapréciabie	---	inapréciabie
--- 192,	---	10,	causses	---	causes
--- 193,	---	11,	les	---	ces
--- 198,	---	17,	pouvoit	---	pouvoir
--- 204,	---	1,	que	---	que
--- 215,	---	15,	cen-	---	cer-
--- 223,	---	27,	mavais	---	mauvais
--- 247,	---	25,	Nons	---	Nous
--- 249,	---	23,	de	---	le
--- 251,	---	13,	affrayant	---	effrayant
--- 265,	---	24,	on	---	ou
--- 287,	---	3,	lenr	---	leur
--- 302,	---	9,	contradition	---	contradiction
--- 307,	---	13,	Gourernement	---	Gouvernement
--- 311,	---	26,	pour	---	pour
--- 314,	---	5,	dans dans	---	dans
--- 319,	---	9,	c'est	---	c'est
--- 322,	---	13,	dendant	---	pendant
--- 323,	---	15,	men	---	ment



$xx (1+2) \times 1.86$





